



James T. Kirk l'autobiographie
Par James T. Kirk

Tables des matières

<i>Avant-propos</i>	03
<i>Prologue</i>	04
<i>Chapitre 01</i>	05
<i>Chapitre 02</i>	18
<i>Chapitre 03</i>	30
<i>Chapitre 04</i>	51
<i>Chapitre 05</i>	71
<i>Chapitre 06</i>	93
<i>Chapitre 07</i>	124
<i>Chapitre 08</i>	144
<i>Chapitre 09</i>	168
<i>Chapitre 10</i>	177
<i>Chapitre 11</i>	188
<i>Chapitre 12</i>	195
<i>Postface par Spock de Vulcain</i>	205

Avant-propos

Par Leonard McCoy

D'ABORD, LAISSEZ-MOI PRÉCISER UNE CHOSE : JE SUIS MÉDECIN, PAS ÉCRIVAIN. Mais, après avoir lu ces mémoires, j'ai décidé que j'avais tout de même quelque chose à ajouter. Dans l'ensemble, Jim Kirk a dit tout ce qu'il y avait à dire sur lui-même. Mais il a laissé de côté un détail important, pour la raison évidente qu'il était trop modeste pour y penser, encore moins pour le dire, alors je vais le faire à sa place :

C'était le plus grand héros que le monde ait jamais connu.

Maintenant, avant que vous ne pensiez que j'exagère — et avant que je ne vous dise d'aller au diable — voyons les choses objectivement. Qui d'autre, au cours des cinquante dernières années, a été au centre d'autant d'événements cruciaux ? Qui, durant cette période, a pris davantage de décisions qui ont influencé le cours de la civilisation ? Cela semble incroyable qu'une si grande partie de l'Histoire ait pu graviter autour d'un seul homme, mais les faits sont clairs. Et je ne sais pas si ce fut la providence divine, la chance, ou l'oiseau mythique de la galaxie qui a décidé quel homme occuperait le fauteuil de commandement de l'Enterprise, mais je suis simplement reconnaissant que ce soit Jim Kirk.

Bien qu'il ait omis cette description de lui-même, ses mémoires ne laissent de côté que bien peu de choses, et c'est pour cela qu'elles sont révélatrices. Les confidences personnelles qu'on y trouve brossent un portrait honnête de l'homme. À bien des égards, il était comme nous tous : solitaire, ambitieux, fils, père, amant, jamais vraiment comblé. Ce qui le distinguait, c'est la façon dont il assumait la responsabilité de ses erreurs, embrassait ses faiblesses, et s'efforçait toujours de faire mieux, d'être meilleur. C'est ainsi qu'il est un véritable héros ; malgré ses réussites, il savait qu'il restait toujours du travail à accomplir, et il ne se dérobait jamais à l'appel du devoir. Sa disparition est une perte catastrophique ; il veillait sur nous tous.

Pour moi, la perte est personnelle : je n'ai jamais eu de meilleur ami, et je lève mon verre à lui une dernière fois.

À James T. Kirk, capitaine de l'Enterprise.

Prologue

MON NOM EST JAMES TIBERIUS KIRK. Je suis né sur la Terre, dans l'Iowa, au XXII^e siècle. J'ai grandi dans une ferme, j'ai vu les étoiles pour la première fois allongé sur le toit de la grange de mon père. J'ai toujours su qu'elles seraient mon destin.

J'ai vécu une vie extraordinaire, plus riche que ce que je n'aurais jamais pu imaginer étant enfant. J'ai combattu, j'ai aimé, j'ai commandé. J'ai connu la perte et la victoire. On m'a appelé héros, explorateur, diplomate, stratège, ami... et ennemi. La vérité, c'est que j'ai simplement fait ce que je pensais juste.

On m'a demandé de raconter mon histoire. Pas les rapports officiels de Starfleet, pas les récits embellis des historiens ou des journalistes, mais mon histoire. La mienne. Celle d'un garçon qui a quitté une petite ville de l'Iowa pour voyager plus loin que quiconque avant lui. Celle d'un homme qui a porté la responsabilité d'un équipage, d'un vaisseau, parfois même d'une galaxie entière.

Je ne prétends pas que tout ce que vous allez lire soit parfait, ni même honorable. J'ai fait des erreurs. Mais si ces mémoires doivent servir à quelque chose, j'espère qu'elles montreront qu'au-delà du capitaine et de la légende, il y avait un homme — imparfait, faillible, mais animé par la conviction qu'il fallait toujours aller de l'avant, toujours viser les étoiles.

Voilà mon histoire. Voilà qui je suis.

CHAPITRE I

QUAND MA MÈRE QUITTA LA TERRE pour un travail sur une autre planète, elle dit qu'elle reviendrait souvent, et comme j'avais neuf ans, je la crus sur parole. L'idée qu'un adulte puisse ne pas me dire la vérité était au-delà de mon expérience.

J'étais avec elle et mon père sur la véranda de notre ferme. Le soleil se couchait et quelques lucioles commençaient à apparaître. On pouvait voir à des kilomètres ; au loin, de sombres nuages laissaient échapper un éclair. Mon frère, Sam, était à l'intérieur, absorbé par un livre sur son lecteur. Sam avait douze ans ; il lisait tout le temps ces derniers temps.

« Je pars demain matin », dit-elle.

« Pourquoi dois-tu partir ? »

Ma mère s'accroupit et me regarda droit dans les yeux. Elle m'expliqua combien il était important pour elle de partir, et que cela ne signifiait pas qu'elle ne m'aimait pas. Elle avait obtenu un poste dans une colonie sur une planète appelée Tarsus IV. Elle dit que des vaisseaux faisaient l'aller-retour tout le temps. Je levai les yeux vers mon père, qui détourna le regard. Il observait l'orage au loin.

« Quand reviendras-tu ? »

« Ce sera dans quelques mois », répondit-elle. « Je serai sûrement de retour à temps pour ton anniversaire. »

« Tu n'en sais rien », lâcha mon père avec colère. C'était la première fois qu'il parlait depuis que nous étions sortis. Je le regardai de nouveau, mais il fixait toujours la tempête.

« Je serai là », dit-elle encore, me fixant toujours, déterminée à rendre cela vrai. Puis elle me serra dans ses bras et me souleva, exagérant le poids que je faisais.

« Mon Dieu, comme tu as grandi. Allez, allons prendre un dessert. »

Elle jeta un coup d'œil à mon père, puis baissa les yeux. Je désirais désespérément qu'il croise son regard, et je sentais que maman le voulait aussi. Mais il ne le fit pas.

Le lendemain matin, elle était partie, emportant avec elle mon idée de ce que signifiait "ma maison".

* * * * *

Jusque-là, j'avais eu une enfance merveilleuse, remplie de chiens, de feux de camp, d'anniversaires, de balades à cheval, de batailles de boules de neige, et de beaucoup d'amis. Comme sur Terre aujourd'hui, il n'y avait ni pauvreté, ni guerre, ni

privation. Mes parents parlaient parfois des problèmes de la Galaxie, mais je n'y prêtais pas vraiment attention. Il m'arrivait de lever les yeux vers le ciel et mon frère m'y montrait les satellites ou la navette qui décollait, mais c'était tout ce que mon esprit associait à l'espace. Rester proche de la maison me semblait parfait.

Nous vivions dans une ferme près de Riverside, en Iowa, sur une propriété d'environ deux cents hectares de cultures. Nous produisions du soja et du maïs, avions des poules pour les œufs et des vaches pour le lait et le fromage. Aussi loin que je me souvienne, nous nous levions tous les jours à quatre heures du matin pour nourrir les poules et traire les vaches. La plupart des soins aux cultures étaient assurés par des machines automatisées, mais mon père insistait pour que nous allions aussi dans les champs pour les semis et les récoltes. Bien que nous ne dépendions en rien de la ferme pour nos moyens de subsistance, mon père jugeait essentiel de comprendre le travail que représentait la vie tirée de notre terre.

La maison comptait quatre chambres, deux étages, faite de briques et de bois. Construite avec des matériaux authentiques, elle était une copie parfaite de celle qui avait tenu sur la propriété plus de cent ans aux XIXe et XXe siècles. Le domaine appartenait depuis sept générations aux Kirk ; selon la légende familiale, mon arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-grand-père, Franklin Kirk, avait acheté la ferme en 1843 à Isaac Cody, le père de William Frederick "Buffalo Bill" Cody. Mes ancêtres de l'ère moderne avaient laissé des intendants la gérer, jusqu'à ce que mes grands-parents y retournent à leur retraite. Mon père, George Kirk, avait lui aussi toujours eu le désir profond d'y vivre.

Il avait grandi comme l'un des premiers "gamins de Starfleet" : son père, Tiberius Kirk, avait déjà une vingtaine d'années quand l'Académie de Starfleet fut fondée, et bien qu'il ait postulé, il ne fut pas accepté. Désireux malgré tout de partir dans l'espace, Tiberius s'engagea dans l'armement et la logistique, servant finalement sur plusieurs des toutes premières bases stellaires. C'est là qu'il rencontra et épousa ma grand-mère paternelle, Brunhilde Ann Milano, infirmière, sur la Starbase 8. Mon père naquit là-bas, le 13 décembre 2206.

À cette époque, la vie d'un enfant sur une base stellaire était plutôt spartiate ; peu de familles y vivaient et les infrastructures étaient très limitées. C'était une véritable vie de frontière, et mon père rêvait de revenir voir la Terre, rêve qui ne se réalisa que le jour de sa première rentrée à l'Académie de Starfleet. Mon grand-père espérait que son fils y entrerait, mais l'admission était devenue encore plus compétitive. Pourtant, après avoir sauvé cinq hommes lors d'une explosion sur le quai de chargement de la Starbase 8, Tiberius reçut la Médaille d'Honneur de Starfleet. Et bien que mon grand-père fût resté simple engagé, les enfants des décorés de la Médaille d'Honneur bénéficiaient toujours d'une priorité élevée dans le processus d'admission.

Mon père sortit cinquième de sa promotion à l'Académie et, après un an comme instructeur, fut affecté à l'U.S.S. Los Angeles (où il servit aux côtés de celui qui deviendrait capitaine, Robert April). Il fut rapidement promu et finit par obtenir le poste de premier officier à bord de l'U.S.S. Kelvin, lorsque le précédent premier

officier, Richard Robau, fut promu capitaine. En six ans, il gravit les échelons à une vitesse record. Si sa carrière s'était poursuivie, il aurait sans doute été l'un des plus jeunes capitaines de l'histoire de Starfleet. Mais sa vie personnelle l'orienta vers une autre voie.

Ma mère, née Winona Davis, venait elle aussi d'une famille tournée vers l'espace ; son père, James Ogaleesha Davis (son deuxième prénom, en accord avec son héritage, était d'origine amérindienne sioux, bien que je n'aie jamais su ce qu'il signifiait), faisait partie de la première promotion de l'Académie de Starfleet ; sa femme, Wendy Felson, de la troisième. Mon grand-père maternel était ingénieur, ma grand-mère maternelle médecin, et leur fille, ma mère, entra à l'Académie où elle choisit de devenir astrobiologiste. Elle avait quatre ans de moins que mon père, et l'eut comme instructeur pour son cours d'Introduction à l'Histoire de la Fédération.

« Il y avait des règles strictes concernant la 'fraternisation' entre élèves et instructeurs, » me dit-elle, « et dès que j'ai rencontré ton père, j'ai eu envie de toutes les briser. »

Il est difficile de savoir combien de ces règles ils ont réellement enfreintes — un fils n'aborde généralement pas ce genre de sujets avec ses parents. Mais lorsque mon père reçut son affectation sur le Los Angeles, le vaisseau devait encore passer trois mois avant de revenir sur Terre, alors il demanda un court congé de son poste d'instructeur et demanda aussitôt ma mère en mariage.

« La plupart des gens pensaient que nous avions fait une terrible erreur, » me dit ma mère, « mais il nous était impossible alors d'envisager le moindre inconvénient. Nous étions fous amoureux. » Et puis, soudain, le Los Angeles arriva, et mon père repartit.

Ma mère était toujours à l'Académie et avoua avoir secrètement espéré qu'ils seraient affectés ensemble. Elle ne le revit qu'un an plus tard, puis encore presque deux ans après, lorsqu'elle fut diplômée. Mais elle ne fut pas affectée sur le même vaisseau que mon père. Peu de temps après son affectation sur l'U.S.S. Patton, elle découvrit qu'elle était enceinte.

« Ton père était alors à bord du Los Angeles, » m'expliqua-t-elle, « et lorsque le message subspatial lui parvint, j'étais déjà dans mon deuxième trimestre. »

La carrière de Starfleet de ma mère prit fin brutalement : elle prit un congé, s'installa chez les parents de mon père, sur Terre (les siens étant morts quelques années plus tôt), dans la ferme familiale. Mon frère, George Samuel, du nom de mon père, naquit le 17 août 2230.

La durée maximale qu'elle pouvait passer loin de Starfleet sans démissionner était de deux ans. Durant cette période, elle et mon père furent séparés. Elle resta à la ferme et éleva George avec ses beaux-parents, tout en poursuivant ses études et en terminant un doctorat en astrobiologie.

« C'était une belle période avec George Jr., » dit-elle, « mais George Sr. me manquait. Ce n'était pas la vie que j'avais imaginée. Ma propre mère avait démissionné lorsqu'elle m'avait eue. Elle avait élevé mon frère et moi seule, puisque papa était parti dans l'espace. J'étais déterminée à ne pas être mère célibataire, et pourtant je me

retrouvais à l'être. »

Elle me confia s'être sentie coupable de laisser son fils de deux ans. « Tes grands-parents étaient dynamiques et attentifs, ce qui rendit la décision un peu plus facile, mais je n'arrivais pas à me défaire de l'idée que j'abandonnais mon bébé. »

Mon père souffrait lui aussi de l'absence de ma mère, et lorsque les deux ans furent écoulés, il usa de tous ses contacts pour la faire affecter sur le Kelvin, dont il était alors le premier officier. Mais peu après son arrivée, elle découvrit qu'elle était de nouveau enceinte — de moi, cette fois.

Mon père raconta que le capitaine Robau était furieux ; même si les règlements avaient autorisé la présence d'enfants à bord, ce n'était pas un commandant qui l'aurait toléré. Cependant, ce n'était pas vraiment cela qui motiva la décision que mon père s'apprétait à prendre. Peu après avoir appris que ma mère était enceinte, il reçut la nouvelle du décès de son père, Tiberius.

« C'était une étrange impression de ' cercle de la vie ', » m'expliqua mon père. « Bien que j'aie grandi dans l'espace, mon père avait toujours été là avec moi. Maintenant qu'il n'était plus là, je réalisai que je connaissais à peine mon premier fils, et j'en avais un deuxième en route. Je n'allais pas laisser ta mère rentrer seule à la maison pour élever nos enfants. » Alors il démissionna de Starfleet.

Au fil des ans, j'ai beaucoup réfléchi à la décision que prit mon père et à la manière dont elle m'affecta. J'ai dit à beaucoup de gens que le fait que mon père ait quitté Starfleet inspira ma propre carrière, afin de terminer celle qu'il n'avait pas pu achever. Bien que ce soit en partie vrai, le reste de l'histoire est bien plus compliqué.

Je naquis le 22 mars 2233, dans une famille au complet : j'ai grandi dans une maison avec deux parents, un frère aîné et une grand-mère. C'était mon petit paradis. J'étais protégé, je vivais dans un monde propre et sûr. Mais ce n'était qu'une façade ; je n'étais pas assez lucide pour le voir.

En y repensant maintenant, je comprends que mes parents n'étaient pas heureux. Ils ne se disputaient pas, ne se contredisaient même pas ouvertement, mais les instants de tendresse entre eux étaient rares. Maman travaillait dur à la maison, mais ce n'était pas ce qu'elle désirait faire. J'ai beaucoup de souvenirs d'elle, retirée dans un coin, en train de lire. Mon père lui portait attention, mais sans être affectueux. Il avait une idée bien arrêtée de ce que devait être la vie à la ferme, et il en recevait beaucoup de confirmation de la part de sa mère, Brunhilde, qui vivait encore avec nous. Grand-mère Hilde avait passé toute sa vie sur les frontières des mondes, et je me souviens d'elle comme d'une femme rude, un peu impitoyable. Ma mère ne s'était jamais vue vivre à la ferme, alors elle ne contestait pas leur manière de faire, mais la situation la minait. Finalement, elle décida de reprendre sa carrière.

« Ce n'était pas ce que je voulais, » me confia plus tard mon père, « mais je voulais qu'elle soit heureuse. »

* * * * *

« Sam, je peux entrer ? » dis-je. (J'étais le seul à appeler mon frère par son

deuxième prénom. Je ne sais pas comment ça avait commencé, mais j'ai continué à l'appeler Sam jusque bien après l'âge adulte.) J'étais debout devant la porte de la chambre de Sam. Il était allongé sur le ventre en train de lire. Cela ne faisait que quelques semaines que ma mère était partie. La maison était restée très silencieuse. Mon père avait maintenu nos routines d'école, de corvées, de devoirs. Ma grand-mère s'occupait de nos repas et de nos vêtements, et nous faisions tous semblant comme si rien n'avait changé.

« Ouais, tu peux entrer », dit-il sans lever les yeux. C'était inhabituel de sa part de m'accorder la permission d'entrer dans sa chambre. C'était aussi inhabituel que je le demande ; normalement, je me serais contenté de foncer dedans et d'attendre qu'il me jette dehors.

Je fis seulement un demi-pas dans la pièce et regardai autour de moi. Sam avait plein de trophées, certains sportifs, beaucoup académiques. Il m'impressionnait toujours. En fait, depuis que j'étais conscient — probablement vers deux ans — tout ce que je voulais, c'était l'approbation et l'attention de mon frère, et il me semblait qu'il prenait un malin plaisir à me refuser les deux. La plupart de son énergie envers moi se traduisait par une barrière émotionnelle dressée contre mon dévouement, même si parfois, quand ses amis n'étaient pas disponibles, je devenais un compagnon de jeu de remplacement, ou, plus exactement, un faire-valoir empressé.

À cinq ans, je me souviens avoir observé, fasciné, alors qu'il fabriquait de la poudre noire artisanale et l'utilisait pour construire un canon avec de vieilles boîtes de conserve, dont il avait découpé les fonds et soudé les côtés ensemble. J'avais partagé la responsabilité quand son invention avait percé un trou dans le côté de la grange. Même si nous avions eu droit à une double ration de corvées pendant une semaine, j'étais heureux d'avoir été crédité, d'une certaine façon, de son ingéniosité turbulente. Lui, bien sûr, était irrité qu'on nous ait pris pour une équipe.

Il semblait toujours calme et logique, ce qui me poussait à chercher à provoquer une réaction chez lui par mes grandes émotions. Mon père devait souvent intervenir, mais il paraissait légèrement amusé par mon désir d'arracher une réaction à Sam.

Et, autant que je pouvais le voir, ni lui ni mon père ne semblaient le moins du monde affectés par le départ de maman. Cela ne m'a aidait pas à comprendre la confusion que je ressentais. Papa était particulièrement inaccessible ; j'avais l'impression d'une barrière presque psychique autour de lui. Sam, malgré son « dédain » pour moi en tant que petit frère, paraissait un peu plus accessible. Ou peut-être juste un peu moins effrayant.

« Qu'est-ce que tu veux ? » demanda-t-il sans lever les yeux de son lecteur.

« Sam... tu sais pourquoi maman est partie ? »

« C'est parce qu'elle a trouvé un travail », dit Sam.

« Elle n'avait pas de travail avant. »

« Elle en avait un, mais elle l'a quitté pour avoir des enfants », répondit-il.

« Ah ? »

« Elle avait un métier qu'elle a toujours voulu faire », dit-il.

Sam arrêta de lire et me regarda. J'eus l'impression qu'il me fixait très

longtemps. Puis il parla.

« Elle te manque ? »

Je ne me souviens plus si j'ai répondu ; je me suis simplement mis à pleurer.

Sam descendit de son lit et vint vers moi. Il me fit alors un câlin maladroit. Je ne sais pas si nous nous étions déjà étreints auparavant, et cela ne lui venait pas naturellement, mais ce fut pour moi un réconfort suffisant. À cet instant, mon frère me sembla un adulte, bien qu'il n'ait eu que douze ans et qu'il se sente probablement aussi perdu que moi. Je ne me rappelle pas combien de temps j'ai pleuré, mais finalement je me suis arrêté.

« Tu devrais probablement aller te laver le visage », dit-il. Je quittai sa chambre, mais à partir de ce moment-là, Sam ne fut plus aussi froid avec moi, et finalement nous devîmes très proches.

* * * * *

Les semaines devinrent des mois, puis des années. Maman fit un effort sincère et acharné pour rester en contact avec nous par subspace, mais il n'y avait pas de communication en temps réel sur une telle distance. Nous enregistrais donc des messages qu'elle regardait, puis elle enregistrait des réponses que nous regardions. Elle tint sa promesse d'être là pour mon anniversaire suivant, mais ce fut le dernier qu'elle célébra avec moi pendant plusieurs années. Avec le temps, la jalousie que j'éprouvais envers mes amis dont les familles étaient encore unies me poussa à m'isoler. Je passais mon temps libre après l'école à errer sur notre propriété, essayant de me perdre. Je commençais à ressentir l'envie de m'évader.

Mon père, lui, continuait de faire de son mieux pour créer la vie qu'il voulait pour nous. Nous passions beaucoup de temps ensemble et faisions de nombreux voyages. Il aimait particulièrement le camping, et lors de ces excursions il partageait avec nous ses connaissances sur la frontière américaine, que nos ancêtres avaient contribué à coloniser. Son intérêt devint le mien, et c'est une passion que je poursuis encore aujourd'hui.

Nous profitions des nombreux parcs nationaux du pays, comme Yosemite ou Yellowstone. Mon père m'avait appris l'équitation sur notre ferme, et lors de ces voyages il me laissait partir seul, tant que je revenais au camp avant le coucher du soleil. J'aimais cette indépendance et ce sentiment d'aventure, même s'il n'y avait que rarement un vrai danger.

Cependant, au cours d'une de ces randonnées solitaires à cheval, ma monture fut effrayée par le bruit d'une forte détonation. Une fois l'animal maîtrisé, je levai les yeux pour chercher l'origine du vacarme, et vis quelque chose haut dans le ciel, tombant rapidement. En s'approchant, il semblait en flammes. D'abord très lointain, soudain il ne l'était plus ; il grossissait et paraissait foncer droit sur moi.

Je serrai les rênes, piquai des talons dans les flancs de mon cheval et partis au galop. Je continuai de regarder par-dessus mon épaule, et mon erreur devint évidente : j'avais mal jugé l'angle de l'objet en approche, et si j'étais resté immobile, il

serait simplement passé au-dessus de moi. Mais en fuyant, je m'étais en réalité placé plus directement sur sa trajectoire. Ma panique ne fit que me pousser à tenter de l'éviter encore plus vite.

Je regardai de nouveau et vis le grand objet métallique à seulement quelques centaines de mètres derrière moi, des flammes léchant sa coque. Il semblait sur le point de m'écraser, et, terrorisé, je sautai de mon cheval en mouvement. Je heurtai le sol et roulai, levant les yeux juste à temps pour voir le ventre en feu de l'appareil passer au-dessus de moi, avant d'entendre son crash. Une bouffée de chaleur intense m'assaillit. Je sentis la fumée et le crépitement d'un incendie. En me redressant, j'aperçus l'épave à seulement une trentaine de mètres.

Une balafre s'était ouverte dans la forêt ; les arbres des deux côtés de la trajectoire étaient brisés et noircis. L'épave fumait et n'était clairement pas de ce monde. C'était petit, une sorte de navette pour deux personnes. Mon cheval avait disparu ; j'eus un instant peur qu'il ait été touché, mais je vis ses traces de sabots s'éloigner du lieu. L'animal avait eu la sagesse d'échapper au danger. Moi, en revanche, j'étais coincé. Je n'étais même pas sûr de la distance qui me séparait du campement, et la nuit tombait.

« Toi ! Entre ici, tout de suite ! »

La voix venait de l'intérieur du vaisseau. C'était un anglais guttural, accentué, inquiétant. Je commençai à reculer.

« Arrête, ou tu le regretteras ! Entre ici, maintenant ! »

Je me figeai.

« Maintenant ! »

J'avancai lentement vers l'appareil. L'avant du vaisseau était profondément enfoncé dans le sol, l'arrière pointait vers le ciel. Une immense vapeur s'échappait de la coque, le temps que la chaleur de sa rentrée atmosphérique se dissipe. Une trappe était ouverte, mais l'intérieur était trop sombre pour distinguer quoi que ce soit. Je cherchai des yeux un adulte. Les vaisseaux spatiaux ne pouvaient pas simplement atterrir sur Terre sans être remarqués ; quelqu'un devait bien être au courant. Mais je ne vis personne. J'espérais, ou je croyais, que de l'aide arriverait bientôt.

« J'ai dit : entre ici ! »

Je grimpai dans l'ouverture. Mes yeux s'adaptèrent à la faible lumière de la cabine. Tout le vaisseau était penché, et je dus m'agripper au cadre pour garder l'équilibre. La cabine était étroite, encombrée de panneaux de contrôle et de casiers de rangement. Deux sièges à l'avant, occupés par deux silhouettes massives et sombres. L'une, dans le fauteuil du pilote, restait immobile. L'autre, dans le siège passager, était coincé sous un pan de la superstructure interne. C'était lui qui m'avait crié des ordres. Humanoïde, mais pas humain. Ses traits — yeux sombres, nez proéminent, front marqué — étaient effrayants. Au premier abord.

« Tu es un enfant ! » dit-il, comme si j'avais commis un crime.

« J'ai onze ans », répondis-je.

Essayant de garder l'équilibre dans la pièce inclinée, j'avancai prudemment. En m'approchant, je pris pleinement conscience qu'il n'était pas grand, mais trapu. Et son

visage... une fois que je le vis bien, je n'eus plus peur. Il ressemblait à un énorme cochon.

« Qu'est-ce que tu attends ? Sors-moi de là ! Tu ne vois pas que je suis blessé ? ! »

C'était la première fois que je rencontrais un Tellarite, et encore aujourd'hui je reste impressionné par la facilité avec laquelle ils basculent dans la dispute. J'ai depuis appris que contredire est, dans leur culture, une tradition sociale et académique, un moyen de remettre en cause le statu quo qu'ils considèrent essentiel à leur prospérité. Mais à l'époque, j'acceptai son mépris comme une juste évaluation de mes capacités.

La poutrelle qui l'écrasait lui avait entaillé la jambe. Un épais liquide brun tachait son pantalon — son sang, compris-je. J'essayai de soulever le métal, mais c'était absurde ; même un adulte n'aurait pas pu.

« C'est trop lourd », dis-je. « Je devrais aller chercher de l'aide— »

« Ridicule ! Si tu pars, je mourrai ! »

C'était la première fois que je voyais un adulte, quel qu'il soit, plus effrayé que moi. Je me retournai et fus stupéfait par l'autre silhouette dans le siège du pilote : un éclat de métal était fiché dans son front. Ses yeux et sa bouche étaient ouverts, figés dans un cri silencieux. C'était aussi la première fois que je voyais un cadavre. Je tremblais quand le râleur m'attrapa.

« Qu'est-ce que tu attends ?! »

« Ta jambe n'a pas l'air si mal. Tu es sûr que je ne devrais pas juste aller— »

« Idiot ! Vos humains n'apprennent rien à leurs enfants ?! Ce n'est pas ma jambe qui va me tuer ! Le réacteur du vaisseau fuit des radiations ! »

J'étais assez grand pour savoir que "radiations" signifiait danger. J'aurais sans doute dû fuir pour me protéger, mais je ressentais désormais que ce Tellarite furieux était ma responsabilité. Je cherchai une solution dans la cabine.

« Tu as un communicateur, ou quelque chose ? »

« Imbécile ! Il est hors d'usage ! »

« Et... et une boîte à outils d'ingénieur ? » demandai-je.

« Oh, tu crois que tu vas réparer mon vaisseau, espèce d'idiot humain ? Quelle chance j'ai eue de tomber sur toi... »

« Non, je pensais qu'avec une torche laser, je pourrais découper le morceau de métal qui— »

« Est-ce que j'ai l'air d'un ingénieur ? Vérifie ces casiers ! Dépêche-toi ! » Il avait visiblement changé d'avis sur mon idée. J'ouvris les casiers jusqu'à trouver ce qui ressemblait à une trousse à outils. À l'intérieur, les instruments m'étaient inconnus.

« Lequel— ? »

« Celui-là, idiot ! Nous allons mourir par ta faute ! »

Il désignait un outil qui ressemblait vaguement à la torche de mon père. Je l'empoignai. C'était lourd, encombrant. Je ne savais pas trop quoi en faire, et une vague de frustration et d'angoisse monta en moi. J'avais envie de pleurer. Les cris du Tellarite, le cadavre, la pièce sombre, et cet outil que je ne savais pas manier. Je

voulais fuir, mais je devais rester. Pris entre deux élans contraires, je continuai.

Je me concentrai sur la torche. Elle semblait conçue pour une main à deux doigts épais et un pouce. Finalement, je compris que je pouvais l'utiliser avec mes deux mains, et retournai vite auprès du Tellarite. Je la pointai vers la poutrelle, juste au-dessus de sa poitrine, quand il m'agrippa le bras.

« Que fais-tu ? Tu veux me tuer ? C'est une vengeance que tu cherches ? »

« Non », répondis-je. « Si je coupe ici, je pourrai déplacer la pièce pour que tu puisses glisser dehors. »

« Dépêche-toi ! » — il semblait d'accord.

J'avais vu mon père utiliser une torche pour couper, mais adaptée à des mains humaines. Je fis de mon mieux pour imiter ce que j'avais observé. J'allumai la torche : un faisceau bleu-blanc frappa le métal. Je remontai lentement, découpant l'épaisse poutrelle. Puis j'éteignis l'outil, le posai avec précaution, et plaçai mes deux mains sur la partie désormais séparée. D'abord, elle refusa de bouger, et j'eus peur d'avoir échoué. Je recommençai en poussant plus fort, et cette fois, elle céda et glissa. Un petit rire m'échappa, surpris de ma réussite. Le Tellarite, lui, ne se pressa pas de me féliciter.

« Dégage ! » Il me repoussa et se hissa hors de son siège. Dans un cri de douleur, il s'effondra sur le sol incliné. Il se mit sur le ventre et tenta de ramper vers l'écoutille. Mais avec son poids, sa blessure et la pente, il était impuissant. Je le regardai, pathétique, sans savoir quoi faire, jusqu'à ce qu'il cesse ses efforts et me fixe, haletant, silencieux.

« Je... je peux t'aider ? » demandai-je.

Il resta muet. Je pris cela pour un oui.

Ce ne fut pas facile de le tirer dehors, mais une fois que je l'eus sorti, je passai son bras gauche autour de mes épaules et l'aidai à s'éloigner de l'épave. Nous n'avions fait que quelques pas lorsqu'une navette médicale de Starfleet Fire and Rescue atterrit. Les secouristes se précipitèrent vers lui, et je trouvai presque amusant de le voir les traiter avec le même mépris qu'il avait eu pour moi.

Alors qu'un médecin m'examinait, une autre navette arriva, et plusieurs officiers de Starfleet en descendirent : trois en uniforme rouge, un en or. Celui en or avait la cinquantaine, des cheveux gris, une autorité naturelle. Il alla parler au Tellarite un moment. Celui-ci me désigna du doigt, et l'officier en or se tourna vers moi, surpris, puis s'approcha. J'eus peur que le Tellarite m'ait mis dans le pétrin.

« Quel est ton nom, fiston ? » demanda-t-il.

« James Tiberius Kirk », répondis-je.

« Enchanté. Je suis le capitaine George Mallory. » Il me serra la main. « L'ambassadeur tellarite me dit que tu lui as sauvé la vie. »

« C'était... l'ambassadeur ? » Je faillis ne pas entendre cette partie, tellement j'étais étonné qu'il m'ait attribué le mérite de l'avoir libéré.

« Oui », dit Mallory. « Il se rendait à San Francisco, mais son pilote a refusé de suivre nos procédures d'atterrissement et a eu des ennuis. Quelques minutes de plus exposé aux radiations de cet appareil et il serait mort. Tu as aidé à éviter un incident

intergalactique, fiston. Tu es un vrai héros. »

« Merci », dis-je. Je ne pus retenir mon sourire.

* * * * *

« Tu vas aller vivre avec ta mère pour un petit moment », dit papa. C'était en juin 2245, j'avais 12 ans, et grand-mère Hilde venait de mourir. Sam, à 15 ans, avait obtenu une admission anticipée à l'Université de Chicago et allait y commencer dans quelques mois. Maman avait suggéré que j'aille vivre avec elle, et bien que papa s'y fût opposé, moi, j'étais ravi.

Depuis ma rencontre avec l'ambassadeur tellarite, j'étais devenu nettement plus intéressé par tout ce qui touchait aux autres planètes. J'avais commencé à demander à mon père s'il pensait que je devrais entrer dans Starfleet, et j'étais toujours surpris de voir combien peu d'enthousiasme il montrait à ce sujet. Il me répétait combien l'entrée à l'Académie était compétitive, même pour les enfants de diplômés, et il mettait sans cesse l'accent sur les carrières possibles pour ceux qui restaient sur Terre. Je pouvais deviner qu'il craignait que mon expérience avec le Tellarite ne m'ait rempli d'illusions de grandeur héroïque ; et à ce moment-là, il n'avait peut-être pas tort.

Au-delà de l'aventure de déménager sur une nouvelle planète, j'allais en fait y voyager seul. Papa, cependant, n'était pas prêt à me confier à l'équipage d'un vaisseau ; il prit donc contact avec une famille qui partait s'installer sur Tarsus IV, et ils acceptèrent de veiller sur moi pendant le voyage de deux mois. Malgré tout, partir quelque part sans parent à 12 ans était grisant.

Quelques mois plus tard, j'étais prêt et mes affaires emballées. Sam était déjà parti pour l'école, donc seul papa m'accompagna au spatioport de Riverside dans son aérovoiture. Nous fîmes la demi-heure de route le long de l'autoroute reliant notre ferme à la ville en silence.

Le port était petit ; des navettes reliaient les grandes villes de la Terre, et une d'elles faisait chaque jour le trajet vers Earth One, l'installation orbitale en espace. À notre arrivée, papa et moi cherchâmes la famille avec laquelle je voyagerais.

« George ! » Un grand homme à l'allure d'ours, aux cheveux en bataille, se précipita vers nous et serra chaleureusement la main de papa.

« Rod, voici mon fils Jim », dit papa. « Jim, voici Rod Leighton. » Le grand homme baissa les yeux vers moi et me donna une tape sur l'épaule.

« Jim ! Enchanté ! Viens rencontrer la famille ! »

Rod nous mena vers l'entrée d'embarquement de la navette, où une petite femme et un garçon de mon âge environ attendaient.

« Bonjour, Barbara », dit papa à la femme. Elle lui fit une accolade, puis se tourna vers moi.

« Jim, ce sera un plaisir de t'avoir avec nous », dit-elle, avec un sourire chaleureux.

« Tu plaisantes ? On a de la chance qu'il accepte qu'on vienne avec lui », lança

Rod. Puis il se tourna vers le garçon. « Tom, présente-toi. Vous allez passer beaucoup de temps ensemble. »

« Moi c'est Tom », dit-il. Il y avait un peu de sarcasme dans sa voix, mais il tendit la main et je la serrai. Ce début peu prometteur de ma relation avec Tom Leighton fut interrompu par une annonce sur le système de sonorisation.

« Attention, dernier appel pour l'embarquement du vol orbital 37... »

« C'est nous », dit Rod.

Je me tournai vers mon père. C'était le premier moment, depuis tous ces mois de préparation, que je réalisais que j'allais vraiment le quitter.

« Ne cause pas d'ennuis aux Leighton », dit-il.

« Je ne le ferai pas. »

« Je te reverrai bientôt », dit-il. « Prends soin de ta mère. Sois prudent, là-bas.
»

Je pensai qu'il me prendrait dans ses bras, mais à la place il me tendit la main à serrer. Je la serrai. Puis nous nous tournâmes tous pour embarquer dans la navette. Je me retournai et le vis toujours debout là. Il me sourit et me fit signe d'avancer. Je le quittais, le laissant sans maman ni Sam à la maison, seul sur la ferme. Et je me sentais coupable, non pas parce que je voulais rester, mais parce que je voulais vraiment partir. J'avais l'impression de dire enfin adieu à mon enfance, et en vérité, je le faisais — mais pas de la manière que j'imaginais.

Nous montâmes à bord de la navette, et Rod nous trouva des sièges près d'un hublot. Mon visage resta collé à la vitre pendant le décollage. Le plancher à gravité et les compensateurs inertIELS rendaient presque impossible de sentir le moindre mouvement ; le monde extérieur ressemblait à un film. Alors que la navette virait avant de se diriger vers l'espace, j'aperçus mon père, seul sur le quai, nous regardant partir. Je lui fis signe de la main, mais il ne pouvait pas me voir.

* * * * *

Nous avions franchi l'atmosphère en moins de cinq minutes et nous étions soudainement en orbite. C'était ma première fois dans l'espace, et c'était stupéfiant de voir, en dessous, la grande boule bleue de la Terre, le ciel rempli de vaisseaux et de satellites, et enfin Earth One, la grande station orbitale qui entretenait et ravitaillait les vaisseaux venus en orbite. Nous allions à Tarsus à bord du S.S. New Rochelle, qui se trouvait en orbite de stationnement à distance. C'était un vaisseau de ravitaillement, un vieux remorqueur cargo de classe J doté d'un moteur modernisé. À mesure que nous approchions, le vaisseau paraissait immense : une section de commandement à l'avant, et une longue coque étroite à l'arrière qui abritait des modules de soute. Il ressemblait à un vieux train ferroviaire dans l'espace.

La navette s'arrima à un sas près de la section de commandement avant. Je pris mon sac de voyage et suivis les Leighton à travers le tunnel d'amarrage. Une membre d'équipage tenant une tablette nous enregistra, puis nous indiqua la direction de l'arrière. Nous passâmes devant plusieurs écoutilles ouvertes donnant sur des modules

de soute, où l'on voyait des hommes d'équipage s'affairer dans les vastes entrepôts, empilant caisses et conteneurs.

Nous arrivâmes à une écoutille menant à la soute la plus arrière, et Rod nous fit entrer. Contrairement aux autres, celle-ci n'était pas immense. L'intérieur avait été réaménagé : des murs et des couloirs avaient été installés pour créer plusieurs étages de cabines passagers. Nous trouvâmes notre cabine.

« Voilà, dit Rod. Douce maison. » C'était petit : deux lits superposés, deux placards et quatre tiroirs pour le rangement. Mais c'était propre et sobre, et je trouvai sa petite taille et son efficacité excitantes. Rod s'approcha d'un des lits.

« Je prends le haut », dit-il, avec un clin d'œil à sa femme. Elle parut vraiment agacée et lui donna une tape à l'épaule. Puis Rod se tourna vers moi et Tom.

« Alors, les garçons ? On va trouver un hublot pour regarder notre départ d'orbite ? » Rod n'attendit même pas de réponse ; il était déjà dehors, et Tom et moi étions sur ses talons. Nous avançâmes vers l'avant, traversâmes deux soutes, et atteignîmes l'entrée de la section de commandement et de propulsion. Un garde nous arrêta.

« Désolé, accès réservé au personnel autorisé », dit-il.

« Oh, pardon, le fils du capitaine voulait voir le départ d'orbite », dit Rod, en me désignant. « Je pensais que ce ne serait pas un problème. Allons-y, les garçons... »

« Attendez... le fils de qui ? » Le garde sembla inquiet. « C'est le fils du capitaine Mayweather ? »

« Ne vous inquiétez pas, je comprends que vous ayez vos ordres. Allez, les garçons... »

Rod nous faisait rebrousser chemin, mais le garde nous arrêta de nouveau.

« Je peux vous laisser entrer dans la section de commandement, mais vous devez rester où je vous mets... »

« Vous êtes sûr ? Je ne voudrais pas que vous ayez des ennuis. »

« Ça ira, mais dès que nous passerons en vitesse de distorsion, vous devrez repartir. »

« Bien, parfait. »

Le garde nous conduisit dans la section de commandement, nous indiqua une échelle, et nous le laissâmes derrière en la grimpant. Elle menait à une passerelle d'observation avant. C'était exigu, à peine assez pour nous trois, mais la baie vitrée occupait tout le mur. On aurait dit que nous étions debout dans l'espace, face à la Terre et à tous les vaisseaux en orbite.

« Monsieur Leighton, comment saviez-vous que le capitaine avait un fils ? » demandai-je.

« Je ne le savais pas », répondit Rod en souriant. « Et tu peux m'appeler Rod. »

Je ris. Un bluff ! Et ce fut un bluff d'autant plus gros que nous le découvrîmes plus tard en rencontrant le capitaine Mayweather, dont la peau sombre trahissait une ascendance purement africaine. Il avait aussi largement dépassé les cent ans.

Nous n'étions sur la passerelle d'observation que depuis quelques instants lorsque nous remarquâmes la Terre et les vaisseaux en orbite s'éloigner. Tandis que la

planète disparaissait derrière nous, j'aperçus, sur la droite, au loin, une structure métallique entourant un grand vaisseau spatial. C'était un vaisseau en cale sèche. En nous rapprochant, je distinguai de petits engins de réparation qui bourdonnaient autour. La superstructure de la cale sèche m'empêchait d'en voir l'ensemble, mais je reconnus la silhouette familière : un disque avant et deux nacelles, comme beaucoup de vaisseaux de Starfleet. Pourtant, quelque chose le rendait plus grand, plus différent que tout ce que j'avais vu jusque-là.

« Papa, quel vaisseau est-ce ? » demanda Tom. J'étais tellement concentré à mieux voir que je n'avais pas remarqué que Tom l'observait aussi.

« L'un des nouveaux vaisseaux de classe Constitution », répondit Rod.

« C'est quoi, la classe Constitution ? » demanda Tom.

« On dit qu'elle sera plus rapide que n'importe quel vaisseau jamais construit », expliqua-t-il. « Qu'elle pourra survivre dans l'espace sans nécessiter d'entretien ni de ravitaillement, contrairement à la plupart des autres. On place beaucoup d'espoir en elle. »

Nous dépassâmes la cale sèche, et le vaisseau disparut de notre vue. Il faudrait encore plusieurs années avant que je n'aie l'occasion de mieux l'admirer.

CHAPITRE II

Le voyage de deux mois vers Tarsus IV fut sans incident et devint finalement assez monotone.

Tom Leighton et moi étions les deux seuls enfants à bord, et, au terme du trajet, nous connaissions chaque recoin du vaisseau ainsi que tout de l'un et de l'autre. Tom me rappelait beaucoup Sam : il était intelligent et calme, aimait lire, et voulait devenir scientifique. Une fois à l'aise avec moi, je découvris un ami captivant. Il sortait souvent de sa mémoire des faits étranges, toujours intéressants et divertissants.

Une nuit, alors que tout le monde dormait, il me réveilla, surexcité.

— Viens, Jim, j'ai trouvé où est le générateur de gravité artificielle.

Je n'avais aucune idée de ce dont il parlait, mais je m'habillai et le suivis, alors que nous prenions la passerelle qui menait au reste du vaisseau. Comme la plupart des bâtiments de Starfleet, le New Rochelle tentait de reproduire les conditions terrestres de jour et de nuit ; nous étions donc en période nocturne, et la majorité de l'équipage était de repos et dormait.

Tom me mena jusqu'à une échelle qui descendait au bas de la coque principale. Lorsque nous atteignîmes le pont, il m'indiqua une trappe.

— Juste derrière, c'est le générateur de gravité artificielle de tout le vaisseau, dit-il. Il m'a fallu un moment pour comprendre où il était.

— Félicitations, répondis-je. J'étais vraiment fatigué et passablement perplexe.

— Allez viens, insista-t-il, et il repartit aussitôt.

— Où diable allons-nous ?

— Tu verras.

Nous remontâmes l'échelle, puis avançâmes vers l'avant. Nous nous faufilâmes dans une soute et nous arrêtâmes sur la passerelle. Nous étions à une trentaine de mètres au-dessus du sol, où s'entassaient partiellement des conteneurs de stockage.

— D'après mes mesures, nous sommes à mi-chemin entre le générateur de gravité artificielle et la plaque de proue, expliqua Tom en posant les mains sur le garde-corps.

— Et alors ?

— Regarde.

Il donna une forte impulsion contre la rambarde et s'éleva soudain du plancher. Il fit une volte et atterrit, les pieds les premiers, au plafond. On aurait dit qu'il se tenait debout à l'envers.

— Nom de... soufflai-je. Qu'est-ce qui se passe ?

— J'ai lu là-dessus, dit Tom. Ces cargos étaient autrefois gérés par des familles qui en connaissaient tous les secrets. Certains appelaient ça "le point doux". Essaie !

Je saisis la rambarde et poussai. D'abord je ne faisais que soulever mon propre poids, puis soudain je fus en apesanteur, projeté dans les airs. Je tournoyai en tous sens. Je percutai même Tom et nous retombâmes au "sol", qui était en réalité le plafond. C'était incroyable.

— Refaisons-le !

Morts de rire, nous reprîmes notre élan ensemble et atterrîmes sur la passerelle. Nous recommençâmes encore et encore, hilares, criant, manquant de peu la passerelle à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'un agent de sécurité nous trouve et nous ramène à nos quartiers. Nous passâmes une bonne partie des deux mois suivants à revenir clandestinement dans cette zone. À force, je m'intéressai à la raison du phénomène et je cherchai un membre d'équipage qui m'expliqua. Ce fut ma première expérience de compréhension de la vie dans l'espace, et de la relation entre les humains et leurs vaisseaux. J'appris aussi une précieuse leçon sur les risques inhérents aux voyages spatiaux : un jour, je me montrai imprudent, manquai la passerelle et m'écrasai sur le plancher de la soute, me fracturant le poignet.

Pendant ma convalescence, je passai beaucoup de temps avec les parents de Tom. Ils étaient très affectueux et attentifs envers lui, et me traitèrent comme un membre de la famille. Ils veillèrent à ce que je sois pris en charge et que je poursuive mes études. Barbara, médecin, me posait sans cesse des questions sur mes centres d'intérêt et ne cessait de s'inquiéter de savoir si je mangeais assez. Petite, à peine plus d'un mètre cinquante, elle dégageait pourtant une intensité tranquille qui lui donnait une autorité naturelle sur les trois hommes de la maisonnée. Elle contrastait fortement avec son mari, un conteur tonitruant avide d'attention. (Au grand dam de sa femme, Rod initia Tom et moi au poker durant ce voyage, où j'appris beaucoup sur sa capacité à bluffer. Aucun argent réel ne circulait, mais ce fut instructif.) Rod, spécialisé dans la construction moderne, était enthousiaste à l'idée de rejoindre la colonie. C'est à travers lui, bien plus qu'auprès de ma mère pourtant installée depuis des années sur Tarsus IV, que je découvris l'histoire de cette colonie.

Les humains s'étaient établis sur Tarsus IV au 22e siècle, après la guerre contre les Romiliens. La plupart des colons étaient des vétérans du conflit qui, avec leurs familles, avaient choisi volontairement une planète située à l'opposé de la Galaxie, loin des Romiliens et des Klingons. Leur objectif : bâtir une société vouée à la paix. Bien que beaucoup aient servi comme soldats dans des vaisseaux, ils s'étaient consacrés à une technocratie scientifiquement construite. Le gouvernement reposait sur des principes purement pragmatiques : ce dont chaque individu avait besoin et ce qu'il pouvait en retour apporter à la communauté. Pendant un siècle, la colonie prospéra comme l'un des plus grands succès de l'humanité dans la Galaxie. À treize ans, je ne mesurais pas vraiment l'ampleur de cette réussite, mais avec le recul, cela rend ce qui allait s'y produire encore plus tragique.

Nous arrivâmes sur Tarsus IV à l'heure prévue, et les Leighton et moi fîmes partie des premiers à descendre sur la planète. Quand le pilote fit plonger la navette

sous la couverture nuageuse, j'aperçus d'immenses étendues arides et rocheuses. Puis, au loin, une bande verte apparut, et nous atterrîmes sur un terrain près d'une petite ville. En posant le pied pour la première fois sur une planète étrangère, je fus surpris par ce que je vis : ciel bleu, collines ondoyantes, herbe et arbres. Ma première expérience d'une planète de classe M... ce n'était pas étranger du tout. On aurait dit la Californie du Sud.

Le spatioport n'était qu'à quelques kilomètres de la ville principale. J'apercevais la masse dense des bâtiments, aucun ne dépassant quatre étages. Cela évoquait une ville européenne de la fin du XIX^e siècle, compacte mais pas tout à fait moderne. Je tentais d'absorber chaque détail, lorsqu'une voix m'appela par mon nom.

— Jim !

Je me retournai. C'était ma mère. Les communications étant limitées durant le voyage, je n'avais eu aucune nouvelle d'elle depuis mon départ de la Terre. J'avais été si absorbé par le voyage spatial et l'atterrissement sur un nouveau monde que je l'avais presque oubliée.

Elle courut vers moi, un immense sourire aux lèvres. Elle avait vieilli depuis la dernière fois que je l'avais vue ; dans mon esprit, elle restait cette jeune femme vibrante qui me soulevait dans ses bras quand j'étais petit. Désormais, comme j'avais grandi, elle me semblait frêle. L'ajustement fut difficile : dans mon imagination, elle était une colossale beauté, et maintenant elle n'était guère plus grande que moi. Elle m'enlaça chaleureusement. Je sentis son corps trembler tandis qu'elle retenait ses larmes. Je percevais les regards alentour alors qu'elle m'étreignait et, bien que j'aie tant regretté son affection durant mon enfance, en cet instant je ne parvins pas à la lui rendre. Sentant ma gêne, elle se recula. Nous étions presque à la même hauteur.

— Comme tu as grandi, dit-elle.

C'était — intentionnellement ou non — l'une des dernières choses qu'elle m'avait dites avant de quitter la Terre. Mais cette fois, j'entendis le regret dans sa voix. Nous restâmes un moment dans un silence gêné, puis les Leighton s'avancèrent et se présentèrent. Barbara fit quelques compliments sur le "gentil jeune homme" que j'étais. Ma mère ne se montra pas très chaleureuse à leur égard ; elle semblait mal à l'aise, impatiente de m'éloigner.

— Viens, Jim, rentrons à la maison.

Je vis bien que l'attitude de ma mère contrariait un peu Rod, mais Barbara posa doucement la main sur son bras. Elle assura qu'on se reverrait bientôt, et je les remerciai. Maman m'aida avec mes bagages, et nous gagnâmes une hover-voiture qui nous attendait, un simple véhicule à quatre sièges avec un coffre ouvert. Elle la conduisit elle-même jusqu'au centre-ville.

Tandis que nous glissions dans les rues, ma mère me fit la visite guidée. Elle semblait très mal à l'aise en me parlant, et je ne faisais rien pour l'aider à se détendre. Elle meubla le silence en m'expliquant le fonctionnement de la colonie.

— Douze boulevards rayonnent depuis le centre-ville, dit-elle alors que nous entrions dans la périphérie. Le nôtre était bordé de bâtiments de trois étages maximum, construits de brique et de pierre. Tout cela me semblait très ancien.

— Tous les bâtiments, sauf ceux de la colonie originelle, sont faits de matériaux locaux, précisa-t-elle. Je restai silencieux. — Tu sais ce que veut dire "indigène" ?

— Oui, répondis-je sèchement. Depuis que je l'avais revue, une colère inattendue montait en moi, incontrôlable.

Le boulevard, simplement nommé 12e Rue, convergeait avec les autres dans la place centrale. C'était le site de la colonie originelle ; les bâtiments, bien que les plus vieux, paraissaient les plus récents. Disposés autour d'une vaste place, ils étaient construits de matériaux préfabriqués conçus pour résister à des environnements hostiles. Nous traversâmes la place et poursuivîmes jusqu'à l'autre extrémité de la ville. Ma mère tenta d'ajouter encore des explications, puis me demanda des détails sur mon voyage. Je me contentai de réponses brèves. Elle s'efforçait de créer un lien, et je faisais tout pour qu'elle échoue.

Elle gara la hover-voiture près d'un bâtiment de briques rouges à deux étages. Nous descendîmes, et elle me fit entrer dans un appartement au rez-de-chaussée. Simple, propre, coquet. Elle s'était adonnée à la vieille tradition d'accrocher des photos au mur : Sam et moi apparaissions partout, à tous les âges. Certaines photos m'étaient même inconnues. Elle me montra ma chambre : un petit lit, une commode et une fenêtre donnant sur la rue.

— Je sais que ce n'est pas grand-chose, dit-elle.

— Ça ira, répondis-je.

— Laisse-moi t'aider à défaire tes affaires.

— Je peux le faire.

— D'accord, dit-elle.

Un carillon retentit — probablement la sonnette. Maman sortit de ma chambre pour ouvrir la porte. Je restai en retrait et observai. Un petit homme chauve, en combinaison d'uniforme, se tenait là. Il portait un insigne et une tablette avec un stylet. Il avait un air ouvert et avenant.

— Salut, Winona, dit-il. Je voulais juste vérifier que tu as bien récupéré ton fils.

— Merci, Peter, répondit-elle. Oui, tout s'est bien passé.

— Parfait, je vais donc mettre à jour l'occupation de ton logement, dit-il en notant sur la tablette. Je peux le rencontrer ?

— Bien sûr. Jim ?

Je fis mine de ne pas avoir écouté et n'entrai qu'après son deuxième appel.

— Jim, voici Peter Osterlund. C'est un officier de la section sécurité de la colonie.

— Enchanté, fiston, dit-il. Bon, Winona, tu le feras examiner par le service médical...

— D'ici vingt-quatre heures au plus, oui, confirma-t-elle.

— Très bien, conclut-il en validant sur la tablette. À bientôt !

Et il repartit.

— C'était quoi, ça ? demandai-je.

— La colonie tient des registres très détaillés de ses habitants. Cela permet

une planification très précise de l'utilisation des ressources. Des modèles informatiques, basés sur notre génétique, prédisent avec exactitude notre consommation de nourriture, d'eau, de médicaments, tout... jusqu'à l'usure des trottoirs.

— Pourquoi ?

— Eh bien, Jim, nous sommes très éloignés de la Terre et du reste de la Fédération, expliqua-t-elle. Cette planète n'a pas une abondance de ressources, donc une planification rigoureuse est nécessaire. Nous sommes autonomes, mais de justesse.

— Je ne comprends pas, dis-je.

— Quoi donc ?

— Pourquoi quelqu'un voudrait-il vivre ici ?

Le ton de ma voix trahissait une dureté disproportionnée, révélant une rancœur que je n'avais sans doute même pas conscience de nourrir.

— Eh bien, certains y voient un défi, dit-elle. Ici, tu peux avoir un impact que tu n'aurais pas sur Terre. Mais ce n'est peut-être pas une raison suffisante.

Je n'étais peut-être pas conscient de ma rancune, mais elle, assurément, l'était.

* * * * *

Malgré la gêne initiale avec ma mère, il ne me fallut pas longtemps pour me sentir chez moi sur Tarsus IV. J'allais à l'école pendant la journée, et ensuite je traînais d'ordinaire avec Tom Leighton. Même si nous étions très différents, nous avions noué, durant le voyage, un lien qui perdura. Je passais beaucoup de temps chez lui, ce qui, au début, rendait ma mère réticente. Elle n'en faisait pas moins de son mieux pour me faire un vrai foyer : elle nous préparait le dîner tous les soirs et, bien qu'elle travaille cinq jours par semaine, ses jours libres, elle m'emmenait en excursion hors de la ville. La petite bande de terres arables de la planète provenait d'un terraformerage limité et rudimentaire réalisé par les premiers colons ; le reste du monde ressemblait à ce que j'avais vu en arrivant : un relief rocheux et impitoyable. Ma mère, toutefois, était une grimpeuse acharnée, et c'est à cette période qu'elle m'apprit l'escalade. C'est une activité à laquelle je m'adonne encore aujourd'hui.

Le travail de maman sur Tarsus concernait la recherche en xénobiologie : les diverses formes de vie indigènes de la planète, ainsi que celles qui pouvaient être d'origine extraterrestre. Ces formes exogènes arrivaient via des météorites et des astéroïdes qui traversaient l'atmosphère. C'est l'une d'elles qui finit par causer toutes les difficultés.

Un jour, je rentrai de l'école et trouvai maman en train de fouiller précipitamment des dossiers sur son ordinateur. Elle paraissait bouleversée.

— Jim, je vais devoir retourner au labo, dit-elle. J'ai appelé les Leighton. Tu peux dormir chez eux ce soir.

D'ordinaire, elle se montrait réservée quant au temps que je passais chez les Leighton ; le fait qu'elle facilite elle-même la nuitée me fit comprendre que quelque

chose clochait vraiment.

— Il y a un problème ?

Elle se tourna vers moi. Je la vis hésiter à me dire ce qu'elle savait.

— Ce n'est rien d'inquiétant pour le moment, dit-elle. Puis elle se leva et m'embrassa. — Allez, prépare un sac pour la nuit et je te dépose chez les Leighton pendant que je retourne travailler.

Pendant le trajet, je remarquai, chez les gens que nous croisions, une forme de panique : des regards inquiets, des conversations affolées, beaucoup couraient. Chez les Leighton, maman me dit au revoir et j'entrai. Barbara n'était pas là, mais Rod oui, et il n'avait pas sa jovialité habituelle. Il me dit où trouver Tom, qui lisait dans sa chambre.

— Tu sais ce qui se passe ? demandai-je.

— Ouais, un truc avec la nourriture, répondit Tom. Papa connaît quelqu'un à l'agriculture qui dit que c'est vraiment grave.

Comme l'histoire devait le montrer, c'était un euphémisme. Un champignon alien avait attaqué les vivres. Il n'était pas indigène à Tarsus IV ; les spores dormaient dans le sol de la planète depuis des millénaires. Lorsqu'une variété de courge terrienne fut introduite dans les cultures de la colonie, cela déclencha d'une manière ou d'une autre l'activation du champignon. Les spores furent transportées par l'air jusque dans toutes les installations de stockage et de production de nourriture et d'eau. Le temps que les procédures d'urgence soient mises en œuvre, toute la capacité de production alimentaire de la planète était anéantie ; la moitié des réserves de nourriture et d'eau avait été détruite. Les responsables estimaient que la nourriture manquerait un mois entier avant l'arrivée des secours. Les pertes étaient évaluées à 60 % de la population de la planète.

Tarsus IV était peuplée de technocrates rationnels ; la réaction initiale ne fut donc pas aussi paniquée que sur d'autres mondes. Le gouvernement n'était pas élu : les responsables étaient choisis selon leurs compétences spécifiques pour des fonctions précises. Le gouverneur en poste, Arnold Kodos, avait été sélectionné pour ses aptitudes à gérer la bureaucratie de la colonie. Ses opinions personnelles n'étaient donc pas requises pour son travail, puisqu'il rendait ses arbitrages à partir de modélisations informatiques, alimentées par des données détaillées sur les ressources disponibles. La population supposait que la crise serait gérée de la même manière.

L'école fut annulée le lendemain, et c'est tard dans la soirée suivante que ma mère vint me chercher chez les Leighton. Tandis que je rangeais mes affaires, j'entendis maman parler à voix basse avec eux dans la cuisine. Je me glissai jusqu'à l'embrasure de la porte où ils étaient assis autour de la table, pour écouter sans être vu.

— ... le conseil ne nous donne aucune instruction, disait Barbara. La direction de l'hôpital attend des nouvelles sur la distribution des stocks.

— Ils doivent bien avoir un plan, dit Rod. Ils vont trouver.

— Je pense que tu leur fais trop confiance, répliqua Barbara. Elle se tourna vers maman. — Tu as entendu quelque chose ?

— Ils ont peur de relancer la production alimentaire, dit maman. Les spores sont toujours dans l'air. Nous n'avons pas encore trouvé comment les contrer.

— S'ils ne peuvent pas relancer la production... commença Rod.

— Jim, prêt à y aller ? C'était Barbara, qui venait de m'apercevoir près de la porte. Maman remercia les Leighton. En partant, Barbara prit ma mère dans ses bras.

— Ça ira, dit Barbara. Ma mère, bien que plus grande d'une quinzaine de centimètres, paraissait une jeune fille à côté de Barbara, qui avait un naturel maternel.

Au moment où nous sortions, deux agents de sécurité s'arrêtèrent près de nous dans une hover-voiture. L'un d'eux était Osterlund, l'homme venu à notre appartement le premier jour. Il avait l'air différent, moins amène, et lui comme son collègue portaient désormais une arme de poing. Il était sur le siège passager.

— Winona, dit-il. Vous ne devriez pas être dehors. Montez, je vous ramène chez vous.

— Ça ira, répondit-elle. J'ai ma voiture...

— Montez, dit-il en posant la main sur son étui. C'est pour votre sécurité. Vous ne devriez pas circuler dans votre véhicule. Vous pourrez le récupérer demain.

Instinctivement, maman passa son bras autour de moi.

— Peter, qu'est-ce que...

— J'ai dit : montez ! Il avait maintenant dégainé son arme, un vieux pistolet à phase d'avant Starfleet.

Maman regarda l'arme, puis me fit signe de la tête. Nous montâmes à l'arrière, et les agents nous reconduisirent en silence jusqu'à notre appartement. Après un long moment, ma mère parla enfin.

— Peter, que se passe-t-il ?

Osterlund échangea un regard avec son partenaire, qui conduisait.

— Autant le lui dire, dit ce dernier. Ils vont l'apprendre de toute façon.

— Apprendre quoi ? demanda maman.

Osterlund se tourna vers nous.

— Le gouverneur Kodos a déclaré la loi martiale.

— Ça n'a aucun sens, dit maman. Pourquoi cette crise serait-elle gérée autrement que...

— Le gouverneur n'est pas de votre avis, coupa Osterlund. Je ne connaissais pas bien cet homme, mais je voyais que le fait d'avoir une arme et le droit de s'en servir lui donnait un pouvoir qu'il savourait.

— Donc... il a renversé le conseil ?

Les agents ne répondirent pas. La hover-voiture s'arrêta devant notre immeuble.

— Restez à l'intérieur jusqu'à nouvel ordre.

Nous descendîmes et maman me fit entrer. Elle était livide, le regard vide.

— Maman, dis-je. C'est quoi, la loi martiale ?

— C'est... c'est quand il n'y a plus de démocratie. Quand l'armée prend le pouvoir et qu'un seul homme au sommet de la hiérarchie prend toutes les décisions. C'est en

général uniquement en cas d'urgence.

— Tom m'a parlé de la nourriture, dis-je. Alors ça pourrait être une bonne chose, non ?

— Allez, il est tard, prépare-toi pour te coucher. Elle ne répondit pas à ma question.

Quelques instants plus tard, une annonce officielle retentit. Elle passa par le système d'alerte installé dans tous les bâtiments de la colonie. Le message confirmait ce que nous savions déjà : la loi martiale était déclarée et un couvre-feu instauré. L'annonceur affirmait que la crise alimentaire était en cours de traitement, que chacun devait rester chez soi et attendre des instructions précises du gouvernement. Cela ne sembla apporter aucun réconfort à ma mère, mais, pour moi, cela confirmait ma confiance dans les adultes pour régler les problèmes. J'allai me coucher comme d'habitude.

Quelques heures plus tard, on me secoua. J'ouvris les yeux : Tom Leighton était penché sur mon lit.

— Viens, dit-il. Il se passe quelque chose d'énorme.

— Tom, comment t'as...

— Chut... Viens, je t'explique en route.

Me lever pour une nouvelle escapade nocturne de sa part ne demanda pas de grandes insistances. Je m'habillai vite et nous passâmes par la fenêtre de ma chambre au rez-de-chaussée — c'est par là que Tom était entré. Nous avançâmes dans les rues désertes, nous cachant dans les ruelles et derrière les poubelles quand des patrouilles passaient. Nous remarquâmes que plusieurs véhicules transportaient d'autres colons à l'arrière, tous en direction de la place centrale de la colonie.

— Deux types de la sécurité sont venus chercher mes parents, me dit-il. Ils me croyaient endormi quand ils sont partis, mais je les ai suivis. Les gens s'y rassemblent depuis presque une heure.

Nous étions à quelques immeubles de la place quand Tom m'arrêta. Je voyais la grande place presque pleine à présent ; il devait y avoir des milliers de personnes. Une barricade avait été érigée à l'entrée du boulevard menant à la place, gardée par un agent. Tom me montra la porte d'un bâtiment jouxtant la place, et nous nous y fauflâmes.

— On verra mieux depuis le toit, dit-il en gravissant les escaliers.

Arrivés en haut, nous avançâmes accroupis vers le bord surplombant la place et nous nous tapis derrière le muret. Je vis des gardes sur d'autres toits, mais ils fixaient la foule en bas ; nous eûmes la chance qu'il n'y en ait pas sur le nôtre. Je constatai que toutes les entrées de la place étaient barricadées. Personne ne pouvait entrer ni sortir sans autorisation.

— Tu vois mes parents ? demanda Tom. Nous scrutâmes longuement la foule. La place était bien éclairée, et je parvins à repérer les parents de Tom à l'autre bout. Rod tenait Barbara dans ses bras. Même de si loin, je voyais leur peur. Je me mis à m'inquiéter pour ma mère ; j'avais supposé, en quittant l'appartement, qu'elle dormait dans sa chambre, mais je réalisai qu'elle pouvait tout aussi bien être sur la place. Je

commençais à la chercher quand l'attention de tous se porta vers l'édifice en tête de la place. C'était le bâtiment attenant au nôtre. Deux gardes encadraient l'accès au toit, d'où sortit un homme mince, roux et barbu, qui s'avança vers un pupitre au bord du toit.

— Je suis le gouverneur Kodos, dit-il. Le Conseil dirigeant de Tarsus est dissous. Il marqua une pause. — La révolution a réussi.

Des exclamations de stupeur parcoururent la foule. Les gens semblaient confus et inquiets. Une révolution ?

— Qu'est-ce qu'il veut dire... commença Tom. Je lui fis signe de se taire tandis que Kodos poursuivait.

— Mais la survie exige des mesures drastiques. Votre existence même constitue une menace pour le bien-être de la société. Vos vies signifient une mort lente pour les membres les plus utiles de la colonie. Je n'ai donc pas d'autre choix que de vous condamner à mort.

Il sortit une feuille de papier.

— Votre exécution est ordonnée. Signé : Kodos, gouverneur de Tarsus IV.

Un silence hébété s'abattit.

— Exécution... ? dit Tom. À cet instant, je vis tous les agents — sur les toits comme aux barricades — dégainer et ouvrir le feu. Le silence se brisa en hurlements alors que les armes à haute énergie frappaient la foule. Je balayai frénétiquement la place du regard pour trouver maman, quand mes yeux tombèrent sur Rod et Barbara. Rod tenta de protéger Barbara lorsqu'un rayon bleu les frappa tous deux. Ils crièrent de douleur, puis noircirent et se réduisirent en poussière.

— Non ! C'était Tom ; il avait vu la scène aussi et s'était déjà dressé. Je vis que son cri avait attiré l'attention d'un des gardes près de Kodos. Il leva son arme...

Je saisissi Tom et le plaquai au sol. Il hurlait en s'abattant sur le toit.

— Tom, tais-toi. Faut qu'on... Je le regardai. La moitié de son visage semblait couverte de saleté. Il criait, et je tentai d'essuyer... quand je compris que ce n'était pas de la saleté : sa peau était atrocement brûlée. En le plaquant, le rayon avait dû encore effleurer son visage ; tout le côté gauche était carbonisé, la peau pendait en lambeaux roussis. Son orbite gauche n'était plus qu'un trou noirci. Il gémissait de douleur et je ne pouvais rien faire.

Un garde sauta depuis l'autre toit et braqua son arme sur nous. Je levai les yeux vers le canon, incrédule...

— Stop ! La voix venait de derrière le garde.

Kodos. Il s'approcha de moi.

— Comment t'appelles-tu ? demanda-t-il.

— J... James Tiberius... Kirk.

Kodos se tourna vers le garde qui nous tenait en joue. Comme s'il obéissait à un ordre silencieux, il rencontra et sortit un lecteur. Il consulta une liste, se tourna vers Kodos et acquiesça.

— Et lui, qui est-ce ? Kodos désignait Tom, dont les hurlements s'étaient mués en sanglots.

— Tom Leighton, dis-je.

Le garde vérifia de nouveau la liste. Un autre garde nous rejoignit depuis un autre toit.

— Rod Leighton ? dit celui au lecteur. Rod Leighton est inscrit sur le registre... Il s'apprêtait à lever son arme.

— C'est Tom ! criai-je. C'est Tom Leighton !

Kodos jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et indiqua quelque chose sur le lecteur. Le garde abaissa son arme.

— Emmenez le garçon à l'hôpital, dit Kodos.

Ils emmenèrent Tom, puis Kodos se tourna vers moi.

— Rentre chez toi, dit-il. Tu violes le couvre-feu. Il s'éloigna.

Je me redressai et embrassai la place du regard. Elle était couverte d'une cendre noircie, aux contours de silhouettes humaines. Des agents de sécurité entrèrent avec une grosse unité de nettoyage mobile. Ils ouvrirent une voie dans la cendre, l'aspirant dans la machine. Les gens n'étaient plus là.

Je rentrai chez moi comme dans un brouillard et passai par ma fenêtre. Je restai très longtemps debout dans ma chambre, incapable de bouger. Je voulais savoir si maman était sur la place. Sa chambre n'était qu'à quelques pas. J'avais peur de la trouver absente. Je ne sais pas combien de temps je restai là, incapable de me décider. Finalement, je fis un pas vers l'embrasure de ma porte, puis un autre. Je sortis dans le couloir. La porte de sa chambre était close. Je la fis coulisser d'un cran. Les draps et la couverture formaient un tas au bord du lit. J'ouvris un peu plus : j'aperçus l'ourlet de sa chemise de nuit et ses pieds. Elle était là. Endormie. Je refermai doucement et retournai dans ma chambre. Je ne me souviens pas m'être endormi cette nuit-là, mais ce fut pourtant le cas, car je fus réveillé le lendemain matin par les pleurs de ma mère.

* * * * *

Je ne lui ai jamais raconté ce qui s'était passé, et lorsque Tom vint vivre chez nous, lui non plus n'en parla pas. Je ne sais pas pourquoi je n'ai pas voulu le dire à ma mère ; sans doute parce que je ne pouvais pas affronter de revivre la tragédie de ce que j'avais vu. Maman n'obtint aucune réponse de la part des forces de sécurité sur la manière dont Tom avait été blessé, et elle hésitait à interroger Tom lui-même, qui resta longtemps traumatisé. Il portait un cache recouvrant tout le côté gauche de son visage ; le chirurgien qui aurait pu le reconstruire avait été tué sur la place. Ce chirurgien était, ironie du sort, sa propre mère. Adulte, il aurait pu faire réparer son visage, mais il choisit de ne pas le faire, et porta ce cache jusqu'au jour de sa mort, en souvenir de ses parents perdus.

Mais peu après la tragédie, l'attitude de maman changea à mon égard. Je ne sais pas si elle me considérait davantage comme un adulte, ou si j'en avais l'air, mais avant elle cherchait à me protéger d'informations que je n'étais peut-être pas prêt à recevoir ; désormais, elle partageait tout avec moi. Avec le recul, je pense qu'elle avait

besoin d'aide pour traverser l'épreuve. Elle avait perdu beaucoup d'amis dans le massacre, et nous n'avions plus qu'elle et moi.

L'exécution fut rendue publique, et elle produisit l'effet escompté sur la population restante. Personne n'osa remettre en cause les ordres du gouverneur Kodos. La vie continua sur Tarsus, tandis que les réserves de nourriture et d'eau étaient rationnées, et que nous attendions les secours. Chez les survivants, de nombreuses discussions discrètes circulaient sur la manière dont Kodos avait pris ses décisions, sur qui vivrait et qui mourrait. Cela défiait toute logique : dans certains cas, des familles entières avaient été tuées ; dans d'autres, comme celle de Tom, un ou deux membres seulement avaient été épargnés.

Finalement, maman me présenta un ami, Kotaro Kimura, qui travaillait dans l'analyse de données pour l'hôpital. Les parents de Kotaro, Hoshi et Takashi, faisaient partie des premiers colons de Tarsus IV, et ils comptaient parmi les massacrés. Il expliqua à maman que Kodos avait utilisé la base de données médicale, y intégrant un algorithme fondé sur ses propres théories pour déterminer qui était le plus utile à la colonie. Aucun des survivants ne savait exactement pourquoi il avait été jugé "précieux" aux yeux du gouverneur, ce qui rendait chacun encore plus inquiet de son statut : il pouvait toujours changer d'avis.

Mais deux semaines après les exécutions, quelque chose de très étrange se produisit. Maman m'attendait un jour, quand Tom et moi sortîmes de l'école.

— Kodos est mort, nous dit-elle.

— Que s'est-il passé ? demandai-je.

— Personne ne sait, répondit-elle. Les agents de sécurité ont trouvé son corps, brûlé, dans ses quartiers. Le conseil dirigeant est en train de se reformer, et ils nomment un nouveau gouverneur.

— Ce salaud a eu ce qu'il méritait, dit Tom. J'aurais aimé que ce soit moi qui l'aie fait.

Maman posa sa main sur l'épaule de Tom.

— Je ne comprends pas, dis-je. Qui l'a tué ?

— Ça ressemble à un suicide, dit maman.

Soudain, un tintement qui rappelait des carillons à vent retentit. C'était la première fois que je voyais — et entendais — l'effet d'un transporteur. Je me retournai et vis apparaître trois officiers de Starfleet.

— Bob ! cria maman. Elle s'adressait au chef du trio, vêtu d'une tunique dorée, avec le plus de galons à son poignet. Il s'avança vers elle, et ils s'embrassèrent.

— Winona, qu'est-ce qui se passe ici, bon sang ? demanda-t-il après s'être écarté d'elle.

— Comment es-tu arrivé si vite ? Les secours n'étaient pas attendus avant trois semaines.

— L'Enterprise, dit-il, avec une fierté évidente. Le vaisseau le plus rapide du quadrant. Il devait rester encore un mois en cale sèche, mais j'ai accéléré les choses. Nous avions contacté le gouverneur Kodos il y a une semaine...

Puis il me remarqua.

- C'est Jim ?
- Oui, répondit-elle. Jim, voici Robert April. Il est ici pour nous sauver. Je vis qu'elle le pensait vraiment. Et moi, je me sentis sauvé.

CHAPITRE III

— Bienvenue, cadets, à votre premier jour à l'Académie de Starfleet.

L'amiral Reed, âgé, britannique, commandant de l'Académie, se tenait devant nous. C'était le jour de l'Incorporation. J'avais dix-huit ans, il était dix-sept heures, et j'étais déjà épuisé — mais je savais qu'il ne fallait pas le montrer. J'étais au garde-à-vous avec tous les autres cadets de première année, boutonnés dans nos tuniques argentées de cérémonie, nos bottes noires lustrées réfléchissant le soleil comme du pétrole répandu. Nous étions sur la Grande Pelouse, autrefois partie d'une antique installation militaire appelée le Presidio.

J'avais passé les dix dernières heures à être harassé, houpillé par tous les anciens qui posaient les yeux sur moi ; et pourtant c'était toujours le plus grand jour de ma vie. Tout avait commencé cinq ans plus tôt, lorsqu'un capitaine de vaisseau avait fait transporter son équipe sur Tarsus IV et que j'avais décidé de qui je voulais devenir.

Après la mort de Kodos, la vie de la colonie ne retrouva jamais vraiment la normalité. Le traumatisme de ce qui s'était produit poussa nombre de survivants à vouloir partir, et la nouvelle de l'horreur dissuada de futurs colons de venir. Maman et moi restâmes cependant encore un an ; elle voulait terminer son travail avant de partir. (Ses résultats mèneraient à des garanties empêchant que de semblables catastrophes alimentaires se reproduisent dans d'autres colonies de la Fédération.) Finalement, toutefois, il fallut s'en aller, et nous fûmes évacués avec le reste de la population.

Quelques mois auparavant, j'avais fait mes adieux à Tom Leighton, que des parents de la colonie terrienne Planet Q allaient recueillir. Tom et moi avions traversé ensemble un traumatisme ; nous partagions un lien. Nos vies prirent des chemins différents, mais nous restâmes en contact régulier jusqu'à la fin de sa vie.

Maman et moi rentrâmes sur Terre, et mon père nous accueillit à la station de navettes de Riverside. Je l'avais vu par transmissions subspatiales, mais en personne il me fit un choc : il avait pris du ventre et grisonnait aux tempes. Il me salua d'une poignée de main et d'une chaleureuse tape sur l'épaule. Puis il se tourna vers maman. Ils s'échangèrent un baiser et une accolade qui exprimaient à la fois l'affection et la distance. Nous rentrâmes tous les trois dans la même maison, mais les choses étaient loin d'être comme avant. Sam était à l'école et rentrait rarement. Maman se concentrat sur son travail, qui parfois l'éloignait, mais seulement pour de courtes périodes. Elle ne fit plus jamais de déclaration à propos de partir ou de rester, et papa semblait s'accommoder de cet arrangement. Mais le plus grand changement se

trouvait sans doute en moi.

J'avais été endurci par les événements de Tarsus et je ne pouvais plus faire confiance à mes parents — ni à aucun adulte — pour veiller sur moi. J'avais dû me débrouiller seul ; je cherchais désormais un moyen de prendre le contrôle d'un monde qui pouvait être cruel et impitoyable. Voir comment ce capitaine de vaisseau et son équipage avaient presque à eux seuls restauré la civilisation par leur simple présence m'avait profondément marqué. Je voulais en faire partie. Ou peut-être en avais-je besoin. Alors je me consacrai à mon objectif : être admis à l'Académie de Starfleet.

Mon premier défi fut scolaire. Jusqu'à présent, je n'avais jamais pris mes études très au sérieux, mais pendant les deux années suivantes, je me jurai de changer. J'avais de très bons modèles : mon frère et ma mère étaient tous deux portés sur les études, et ils m'apprirent beaucoup sur la concentration et la gestion du temps. Mes notes s'améliorèrent rapidement et de façon notable.

Je savais aussi que les techniques d'autodéfense constituaient une part importante de la formation de Starfleet, alors je commençai à étudier les arts martiaux, notamment le karaté, le judo et la discipline vulcaine du Suus Mahna.

À l'approche de mon dix-septième anniversaire, je commençai à réfléchir sérieusement à ma candidature. La concurrence était féroce : l'Académie de Starfleet avait, à juste titre, acquis une réputation de l'un des meilleurs établissements académiques de la Galaxie. Les critères d'admission étaient — pardonnez le jeu de mots — astronomiquement élevés. Je ne rivalisais pas seulement contre des humains ; il y avait aussi des candidats d'autres planètes, dont des Vulcains, ayant reçu une éducation beaucoup plus rigoureuse que ce que les Terriens considéraient comme normal. En 2251, l'année où je me présentai, Starfleet n'accepta que moins de 2 % des postulants.

Cela ne me découragea pas. J'avais l'avantage que mes deux parents étaient diplômés de l'Académie, et que du côté maternel j'aurais été de troisième génération : mon grand-père maternel avait fait partie de la première promotion et atteint le grade de capitaine en ingénierie. Mais rien de cela ne me garantissait une place, et le fait que mes parents aient tous deux interrompu leur carrière à Starfleet jouait contre moi. Ce que je considérais comme l'atout décisif de ma candidature était que j'avais joué un rôle vital pour éviter un incident diplomatique. Restait à savoir comment l'exploiter.

Il n'y eut aucune publicité autour du fait que j'avais sauvé la vie de l'ambassadeur tellarite ; Starfleet avait gardé l'incident secret, craignant que les Tellarites ne soient embarrassés d'apprendre qu'un garçon terrien avait sauvé l'un de leurs diplomates les plus importants. Mes parents et moi avions reçu l'ordre de garder la confidentialité, sous peine que Starfleet nie purement et simplement l'événement. Cependant, la gratitude exprimée par le capitaine Mallory à l'époque me laissait espérer qu'il se souviendrait de moi et pourrait peut-être m'aider. Restait à le retrouver.

Le quartier général de Starfleet me dit seulement qu'il était désormais commodore, sans me donner d'information sur son affectation. J'envisageai de lui

envoyer un courrier électronique, mais je craignais qu'il ne lui parvienne jamais. Alors j'élaborai ce qui était, avec le recul, un planridiculement dangereux.

Dans notre grenier se trouvait un conteneur rempli des affaires de mon père datant de son service à Starfleet : divers équipements, des bandes de données contenant tout son travail, et surtout ses uniformes. Quand j'étais petit, je les enfilais et paradais dans la maison, toujours un peu déçu que, malgré ce qu'on me disait sur ma croissance, ils ne m'allaienjamais. Mais quelques années avaient passé, et cette fois, en les essayant, ils semblaient presque faits sur mesure.

Je pris soin de choisir l'uniforme avec le grade d'enseigne, puis je trouvai un disque d'enregistrement portant le logo de Starfleet. Je l'utilisai à mon terminal pour enregistrer un message à Mallory, lui rappelant qui j'étais et lui demandant une lettre de recommandation.

Le lendemain matin, je bourrai l'uniforme et le message enregistré dans un sac et sortis discrètement de bonne heure, empruntant la hover-voiture de papa. Je lui avais dit que j'allais à Riverside voir des amis et que je rentrerais à midi, ce qui me laissait un temps limité. Je me rendis à la station de transport de Riverside et pris un Sub Shuttle pour San Francisco.

Le trajet dura moins de deux heures, et je ne voulais pas que quelqu'un dans la navette me voie en uniforme, alors je restai en civil jusqu'à environ cinq minutes avant l'arrivée à San Francisco. Là, je me changeai dans les toilettes, et j'attendis que nous nous arrêtions à la station du quartier général de Starfleet. J'en sortis aussitôt.

Je traversai la station au pas cadencé, trouvai un casier temporaire pour déposer mon sac, puis pris l'escalator vers le niveau de la rue. Je me retrouvai dans un spatioport, stupéfait. Navettes et tramways aériens fusaienvers la baie et le Golden Gate Bridge. Des gens de toutes races et espèces, en uniformes éclatants d'or et de bleu, marchaient avec détermination vers leurs destinations. Je me sentis soudain comme un imposteur complet, mais j'étais engagé dans ce plan et devais aller jusqu'au bout. J'imitai la résolution des personnes autour de moi et sortis du spatioport.

J'avais étudié l'agencement des bâtiments composant le quartier général de Starfleet, et je reconnus aussitôt l'édifice principal : le bâtiment Archer, nommé d'après Jonathan Archer.

Je pénétrai dans son vaste hall d'accueil, et là où le doute n'avait fait que s'insinuer au spatioport, il m'envahit totalement. Le hall grouillait d'officiers — de vrais officiers adultes — de nombreuses espèces et âges différents. Tout respirait l'importance et la dignité, et moi je n'étais qu'un gamin déguisé. À peine avais-je franchi quelques pas que je décidai que ça ne marcherait pas, et j'étais sur le point de repartir lorsqu'on m'arrêta.

— Puis-je vous aider ?

C'était une jeune femme, guère plus âgée que moi. Petite, vêtue d'une robe d'uniforme bleue, blonde. Très belle.

— J'ai un message, dis-je en brandissant la bande beaucoup trop vite. C'est pour le commodore Mallory.

— Oh, fit-elle. Venez avec moi.

Je la suivis jusqu'au bureau d'accueil, où elle saisit des informations dans un terminal.

— Le commodore Mallory n'est pas ici, enseigne, dit-elle. Vous pensiez qu'il l'était ?

— Euh, non... Je veux dire, oui, je croyais qu'il était là, mais non, je n'étais pas sûr qu'il y soit en ce moment.

Elle me regarda comme si je n'étais pas clair, ce qui était aussi mon sentiment.

— Savez-vous quand il reviendra ?

Elle rit.

— Pas avant plusieurs années, dit-elle. Il est au commandement de la station spatiale 11, en plein milieu d'une vaste rénovation.

C'était la preuve du manque total de préparation de mon plan : je n'avais jamais envisagé que Mallory, officier de Starfleet, puisse ne pas être sur Terre. Mon fantasme de marcher dans Starfleet pour lui remettre le message venait de s'évaporer, et je ne voulais qu'une chose : fuir.

— Eh bien, merci pour votre aide, dis-je en reprenant la bande.

— Vous ne voulez pas qu'il reçoive le message ?

— Oh, euh... Je suppose que si...

— Je vais demander qu'on lui transmette, dit-elle. Il me faut juste votre code de communication quotidien.

Je n'avais aucune idée de ce que c'était. Elle me fixait à présent intensément.

— Vous savez, je devrais d'abord vérifier avec mon officier supérieur, dis-je. Elle hocha la tête.

— D'accord, dit-elle, et vous pourriez aussi lui demander quelle est la peine encourue pour usurpation d'uniforme de Starfleet. Je crois que c'est cinq ans de colonie pénitentiaire.

Je sentis tout le sang me quitter la tête. Jusqu'à cet instant, je n'avais pas conscience que ce que je faisais était bel et bien un crime. J'avais de la chance que Mallory ne soit pas là : s'il m'avait vu en uniforme, il se serait probablement assuré que je ne m'approche jamais de l'Académie. J'étais dans de sales draps. Seule sa main douce sur mon bras m'empêcha de m'enfuir.

— Ne vous inquiétez pas, dit-elle. Je vais simplement le visionner moi-même, et sauf objection, je m'assurerai qu'il le reçoive.

Sans m'en rendre compte, je retenais mon souffle ; je l'expirai enfin.

— Merci, dis-je. Je vous suis vraiment reconnaissant.

— Pas de quoi, dit-elle. Comment vous appelez-vous ?

— Jim, dis-je en lui tendant la main. Elle la prit entre les siennes. Ce geste me calma aussitôt.

— Enchantée. Moi, c'est Ruth.

Elle me regarda droit dans les yeux, et je rayonnai comme un idiot.

* * * * *

Ruth me dit plus tard qu'elle avait transmis le message au chef d'état-major de Mallory (et elle ne mentionna jamais ma mission « d'espion » ridicule), et comme tout le monde que je connaissais fut plutôt stupéfait de mon admission à l'Académie, je supposai que Mallory avait glissé un mot en ma faveur — même si, à l'époque, je n'avais aucun moyen de savoir exactement ce qui s'était passé.

Quoi qu'il en soit, quelques mois plus tard, mes affaires étaient prêtes et j'étais sur le départ. Mes parents m'accompagnèrent à San Francisco. Il était six heures du matin ; les nouveaux cadets étaient alignés aux portes d'entrée, attendant de pouvoir entrer. Tous faisaient leurs adieux à leurs parents, et je me tournai vers les miens. Je regardai maman et papa. Ils avaient vieilli tous les deux, mais semblaient plus heureux — ou du moins plus apaisés qu'ils ne l'avaient été depuis longtemps. Avec le recul, il est clair qu'ils avaient retrouvé une forme de réconfort dans la présence l'un de l'autre.

Mais moi, j'étais prêt à partir. J'acceptai une étreinte de maman, une poignée de main de papa, et je leur dis que je les reverrais aux vacances d'hiver.

— Prépare-toi à souffrir, dit papa, et maman eut un petit rire. Je n'allais pas tarder à comprendre ce qu'il voulait dire.

* * * * *

Il ne reste qu'une seule institution militaire dans la Fédération : Starfleet.

Bien que son « image » soit celle de l'exploration, de la diplomatie et de la civilisation, la sécurité de la Fédération et de ses citoyens demeure une part essentielle de sa charte, et la protéger exige une chaîne de commandement militaire. Ainsi, le secret — à peine voilé — de son académie est qu'elle s'assure que ses diplômés puissent être des soldats lorsque nécessaire. Et tout commence le jour de l'incorporation.

Les nouveaux cadets s'enregistrent, reçoivent un grand sac rouge vide, et à partir de cet instant, ils entrent dans un labyrinthe d'abus. On les envoie dans une chasse organisée à l'équipement, à travers différents bâtiments. Et à chaque coin, un ancien furieux leur hurle dessus :

« Stupide bleu, tu marches trop lentement ; tu ne devrais pas courir, pourquoi n'es-tu pas au garde-à-vous, pourquoi restes-tu planté là, avance, espèce d'imbécile, pose ton sac quand je te parle, qui t'a dit de poser ton sac, regarde-moi quand je t'adresse la parole, pourquoi tu me regardes, ne me regarde pas ! »

Le sac devient de plus en plus lourd ; il faut le porter partout, et très vite on n'a plus aucune idée de la direction ni de l'endroit où l'on est censé aller. C'est le but. Si l'on survit à la journée, c'est parce qu'on finit par comprendre qu'on n'a pas le choix : il ne faut plus réfléchir, seulement exécuter, généralement la dernière instruction donnée par l'ancien le plus proche. C'est éprouvant, humiliant, stressant — et plus d'un cadet n'arrive pas au coucher du soleil. Moi, si, mais de justesse. Je n'avais jamais été houspillé de la sorte, et ce n'était que le début.

Les huit premières semaines de la première année s'appellent « l'été des bleus », et elles sont conçues pour éliminer ceux qui ne peuvent supporter le stress physique

et psychologique. Les survivants apprennent la discipline et les compétences nécessaires, non seulement pour tenir à l'académie, mais surtout pour servir à Starfleet. C'est ce qui la distingue du reste de la Fédération : cadets, matelots et officiers savent l'importance d'obéir aux ordres — parce que cela sauve des vies.

Vers midi, après avoir appris, entre autres, à défiler en formation avec un sac de vingt kilos, je fus affecté à une compagnie, le deuxième corps de cadets, un baraquement, et je gagnai ma chambre. Mon commandant de section (nous étions huit) était un capitaine cadet nommé Ben Finney. Plus âgé de quelques années, grand et athlétique, il imposait aussitôt le respect. Il ordonna à moi, deux autres humains et un Andorien de rester au garde-à-vous, nos sacs à la main, jusqu'à nouvel ordre. Nous étions deux de chaque côté, devant nos couchettes, pendant environ une heure. Mes bras tremblaient sous l'effort. Je fixais droit devant moi les yeux vert pâle du cadet à la peau bleue. Je n'avais jamais rencontré d'Andorien ; j'avais des dizaines de questions, mais l'une des premières leçons du jour avait été claire : ne pas parler tant qu'un ancien ne s'adressait pas à vous.

— Déposez vos sacs !

C'était Finney, qui entra enfin. Nous lâchâmes nos sacs au sol, et avant que je ne m'en empêche, je laissai échapper un « ouf ». Grosse erreur. Finney s'avança droit sur moi.

— Tu es fatigué, bleu ?

— Non, monsieur !

— Ravi de l'entendre ! Reprends ton sac, tu vas le tenir encore un peu. Les autres, déballez. Je veux que cette chambre soit impeccable.

Et il ressortit. Pendant que mes camarades s'activaient, je restai planté avec mon sac. Une heure plus tard, ils se reposaient déjà sur leurs lits, et moi je tremblais, la sueur dégoulinant.

— Garde-à-vous !

C'était l'un de mes camarades, qui avait vu entrer un autre ancien. C'était un lieutenant cadet nommé Sean Finnegan — un grand blond, sourire éclatant, accent irlandais à couper au couteau.

— Qu'est-ce qu'on a là, les gars ? dit-il.

Je n'avais jamais entendu un accent aussi marqué ; il devait être un peu forcé. Il jeta un regard à mes trois camarades.

— Vous devriez filer au déjeuner.

Ils partirent, et il se tourna vers moi.

— Et toi, qu'est-ce que tu fabriques ?

— Lieutenant, monsieur, j'ai été ordonné de tenir mon sac, monsieur !

— Comment tu t'appelles, cadet ?

— Lieutenant, monsieur, cadet James T. Kirk, monsieur !

— Oh, bien, Jimmy Boy, dit-il en prononçant « boy » comme « bahy », si tu ne te dépêches pas de déballer, tu vas rater la bouffe. On se voit là-bas.

— Lieutenant, monsieur, oui monsieur.

Je posai le sac, et Finnegan s'en alla en sifflotant *Danny Boy*. Je déballai et

arrivai tout juste à temps au réfectoire. En m'asseyant, Finney me fixa, stupéfait.

— Kirk ! Espèce d'imbécile, qu'est-ce que tu crois faire ici ?

— Monsieur, on m'a ordonné d'aller déjeuner, monsieur !

— Qui t'a donné cet ordre ? hurla Finney. Toute la salle se figea.

— Monsieur, le lieutenant cadet Finney... dis-je.

— Il n'y a pas de lieutenant cadet Finney !

— Monsieur, pardon, monsieur, je voulais dire le lieutenant cadet Finnegan, monsieur.

Ce ne fut pas la dernière fois que je confondis leurs noms trop semblables. Finnegan se leva.

— Je n'ai jamais donné un tel ordre, dit-il. Je crois que la journée est déjà trop rude pour le garçon.

Je repassai la scène dans ma tête. Il avait raison : Finnegan ne m'avait pas explicitement ordonné de poser le sac. J'avais interprété.

— Qu'as-tu à répondre ? lança Finney.

— Monsieur, je me suis trompé, monsieur !

J'étais aussi affamé, mais Finney me renvoya dans ma chambre et me dit de remballer mes affaires et de tenir le sac jusqu'à son retour. J'obéis. Quinze minutes plus tard, mes camarades rentrèrent du déjeuner, suivis de Finney. Ils se tinrent droits tandis qu'il inspectait ma couchette pour vérifier que j'avais tout remis dans le sac. J'étais prêt à m'évanouir, mais je tins bon. Il sourit.

— Lâche le sac, bleu.

Je le posai lentement, puis repris ma position.

— Range ton équipement, dit-il avant de sortir.

Je commençais à ranger quand j'aperçus Finnegan, appuyé à la porte, un sourire aux lèvres.

Ce n'était pas un bon début pour moi.

Les deux mois suivants, nous subîmes un régime impitoyable d'entraînement physique : courses avec sacs lourds, parcours d'obstacles, simulations de combat, entraînements de survie. Les compétences que j'avais développées durant mon enfance, jugées primitives et inutiles dans notre société, me servirent : mes années d'escalade, mes camps avec mon père, et mes connaissances du vieil Ouest. Mais ce ne fut jamais facile, et il y avait toujours des surprises.

L'été des bleus fut si intense que je passai peu de temps avec mes camarades de chambre. Je ne devins jamais proche des deux humains, Jim Corrigan et Adam Castro ; l'Andorien, Thelin, premier de son espèce admis à l'académie, ne s'intégrait pas toujours facilement. Nous partagions ce point commun : nous avions tendance à nous isoler du groupe.

Le dernier week-end de l'été des bleus, nous eûmes notre première permission. J'étais ravi : ce serait ma première occasion de revoir Ruth depuis des mois. Nous nous étions vus plusieurs fois, mais pas depuis mon entrée à l'académie. La veille, en rentrant de la salle de bain, j'étais perdu dans mes pensées. Elle était ma première petite amie, et à mesure que le stress de mes premières semaines s'atténuaient, elle

occupait toutes mes pensées.

J'étais si distrait que je ne remarquai pas les regards furtifs de Castro, Corrigan et Thelin. Je sautai sur ma couchette du haut... et atterris dans quelque chose qui n'aurait pas dû s'y trouver. Un liquide épais et huileux coula sur mon pantalon : un bol de soupe renversé.

— C'est quoi, ce foutoir ? m'exclamai-je, sans comprendre.

La réponse entra d'elle-même.

— Garde-à-vous ! lança Finnegan.

Nous nous redressâmes aussitôt. En faisant cela, j'aggravai mon cas : le bol me suivit et son contenu se déversa sur moi. Je reconnus alors la substance : la soupe de maïs servie au déjeuner.

— Tu caches de la nourriture, Jimmy Boy ?

— Non, monsieur ! répondis-je, trempé de cette mixture jaune coagulée.

— Tu connais le règlement sur la nourriture dans les chambres, dit-il.

Infraction grave. Vingt blâmes.

— Oui, monsieur !

J'étais furieux. Cent blâmes au cours d'une scolarité signifiaient l'exclusion. Cet homme menait une farce archaïque qui n'avait jamais dû être drôle, et elle pouvait ruiner mon avenir.

— Quelque chose à me dire, Jimmy Boy ? lança-t-il, son visage à quelques centimètres du mien. Je soutins son regard.

— Non, monsieur !

— Vraiment ? Parce qu'on dirait que tu brûles d'envie de m'en coller une. Il avait raison. J'en avais envie. Et c'est ce qu'il cherchait : que je craque, pour me faire expulser.

— Non, monsieur !

— Bien. Alors nettoie ce bazar, avant que je t'en colle dix de plus, dit Finnegan en s'éloignant d'un pas arrogant.

— Désolé, Jim, dit Castro en me tendant une serviette. On l'a vu sortir de notre chambre en rentrant. Il nous a ordonné de ne rien te dire.

— Si tu le dénonces, dit Thelin, ce sera une tache sur son dossier. Si mon témoignage est nécessaire, je le donnerai.

L'Andorien avait un sens de l'honneur que j'appréciais. Mais en voyant l'hésitation de Castro et Corrigan, je compris qu'ils ne voulaient pas s'impliquer — et je ne leur en voulais pas. Moi aussi je voulais coincer Finnegan, mais je savais ce que cela donnerait : l'histoire ne retiendrait pas qu'il m'avait abusé gratuitement, mais que je ne savais pas encaisser une plaisanterie.

— Ça va, dis-je en essuyant mon pantalon maculé de chowder. Je survivrai.

* * * * *

Heureusement, j'avais toujours ma permission et je pus revoir Ruth. Elle travaillait encore au quartier général de Starfleet. Elle avait grandi à San Francisco,

où les membres d'équipage de Starfleet étaient omniprésents ; ainsi, une fois sortie du lycée, cherchant à tracer sa propre voie, elle s'était engagée, avait suivi l'instruction de base à l'école des sous-officiers et était devenue employée dans le service des archives. Elle avouait être un peu perdue concernant ses objectifs de vie, et elle me confia plus tard que la confiance que j'avais en mon avenir était une des choses qui l'avaient attirée. Même si, intérieurement, j'étais encore très garçon, son attention m'aida beaucoup à calmer mon insécurité.

Nous nous étions revus quelques fois depuis notre rencontre l'année précédente, mais j'avais peu d'expérience avec les femmes, et le seul contact physique que nous avions eu jusque-là se limitait à nous tenir par la main. Nous nous retrouvâmes dans le quartier de Fisherman's Wharf, à San Francisco. C'était une douce soirée d'automne, et elle portait une jolie robe de dentelle noire et blanche. Moi, je portais mon uniforme et, comme un membre d'équipage en mission, j'étais arrivé ce soir-là avec une décision arrêtée : je l'embrasserais. La question était quand.

— Tu sais pourquoi on appelle ça Fisherman's Wharf ? me demanda-t-elle tandis que nous longions le rivage aménagé.

— Tout ce secteur, dis-je, était autrefois centré sur le commerce de la pêche. Les pêcheurs amarraient ici leurs petites embarcations, et tôt le matin, ils partaient capturer autant de poissons que possible, qu'ils ramenaient ensuite ici pour les vendre...

J'étais sur le point de continuer quand je vis son sourire.

— Oh, dis-je, tu ne demandais pas, tu allais me le dire.

— Oui, répondit-elle en riant doucement. J'ai grandi ici. Mais tu le racontes bien.

Je ris un peu moi aussi. Je me sentais idiot, mais elle serrait fermement mon bras. Je m'arrêtai, cueillis un tournesol jaune et orange et le lui tendis.

— Tu n'es pas censé cueillir les fleurs, dit-elle.

— Je sais. Brisons un peu les règles.

Je la regardai, sans ressentir du tout le cran que je feignais. Je pris mon courage à deux mains et l'embrassai. Elle accueillit le baiser. Mission accomplie. Elle se détacha de moi et plongea son regard dans le mien. Ce qui se passa ensuite m'étonna, mais je fis de mon mieux pour ne rien laisser paraître.

— Pourquoi tu ne me raccompagnerais pas chez moi maintenant ? dit-elle avec un sourire.

* * * * *

Je devais être de retour à l'académie avant minuit, et le garde de service m'enregistra à 23 h 57. J'étais euphorique, confus, heureux, fier de moi — tout en étant convaincu que je n'avais absolument rien fait pour provoquer ce qui venait d'arriver. J'étais un peu perdu dans mes pensées et ne remarquai pas la manière inhabituelle dont la porte de ma chambre était calée ouverte. Je voyais la lumière allumée à l'intérieur et entendais Castro et Thelin discuter.

— Vous êtes encore debout ? Parce que j'ai une histoire à vous... — Avant que je puisse finir ma phrase, je fus arrosé d'une eau glaciale, et un seau en plastique me tomba sur la tête. Je pouvais à peine respirer, tant l'eau était froide. Je vis alors que Finnegan se trouvait dans la chambre, en train de parler à mes camarades.

— Bienvenue chez toi, Jimmy Boy, dit Finnegan. On dirait que tu as encore foutu le bazar. Vingt blâmes.

Il sortit en se pavant. Lorsqu'il fut parti, Castro alla chercher une serviette dans la commode et me la tendit.

— M-merci, balbutiai-je en grelottant.

— Comment s'est passée ta permission ? demanda Castro.

— Géniale... jusqu'à il y a une seconde.

— Ce genre d'humour humain est très déroutant, dit Thelin.

— Moi non plus je ne ris pas, répondis-je.

— Garde-à-vous ! lança Castro lorsque Ben Finney entra. Nous nous mêmes tous au garde-à-vous. Finney observa la scène, puis se tourna vers moi.

— Kirk, tu veux m'expliquer ça ? dit-il.

— Monsieur, je n'ai aucune explication, monsieur !

Finney ramassa le seau au sol, puis alla jusqu'à la porte, qui dégoulinait d'eau. Il comprit clairement ce qui s'était passé et s'adressa à mes camarades :

— Est-ce vous qui avez fait ça ?

— Non, monsieur ! répondirent Thelin et Castro à l'unisson.

Sans aucun doute, Finnegan leur avait ordonné de ne rien dire, et Ben était assez malin pour comprendre qu'ils n'étaient pas responsables. Il aurait pu leur demander s'ils savaient qui l'était, mais on nous avait inculqué le code d'honneur de l'académie : s'ils disaient qu'ils n'avaient pas fait le coup, Finney devait les croire. Restait la question de savoir s'il leur demanderait de dénoncer un autre cadet, ce qui aurait entraîné pour nous tous beaucoup d'ennuis. Le moment était tendu.

— Nettoyez ça, dit Finney, et allez vous coucher. Vous avez cours demain.

Il s'en alla. Quoi que nous ayons pensé de Finney jusque-là, désormais nous l'appréciions.

* * * * *

« Alors, Monsieur Kirk, » dit le professeur Gill, « votre théorie est que Khan n'était pas si mauvais que ça ? »

Que j'aie exposé une théorie quelconque était une nouvelle pour moi. Nous abordions un matériel dense et confus dans mon cours d'Histoire de la Fédération, et, autant que je sache jusqu'à cet instant, je n'avais aucune théorie à ce sujet. Le professeur Gill m'attribuait des propos dont je ne me souvenais même pas. Et ce n'était encore que la partie la plus simple du marécage académique dans lequel je m'enlisais chaque jour.

Maintenant que l'été des plebes était officiellement terminé, commençait la longue marche de l'année académique, bien plus difficile que je ne l'avais imaginé. En plus des matières habituelles — littérature, histoire, sciences physiques —, il y avait

tout un éventail de disciplines qu'aucune université ordinaire n'abordait : xénobiologie, xénoanthropologie, droit et institutions galactiques, écologies planétaires, économie interplanétaire. Cela s'accompagnait de sémantique, structures du langage, éthique galactique comparée, épistémologie, xénopsychologie, et ainsi de suite. Et par-dessus tout cela, l'Académie de Starfleet devait aussi être une école d'ingénierie. Ses diplômés, peu importe leur spécialisation, devaient comprendre la technologie de manière pratique pour être prêts à toute une variété d'urgences, car les situations rencontrées par les officiers de Starfleet pouvaient exiger d'un médecin qu'il pilote une navette ou d'un historien qu'il fasse fonctionner un téléporteur. Les standards étaient rigoureux, car des vies étaient en jeu.

Contribuant à ce haut niveau, nombre de professeurs étaient des sommités dans leur domaine, et leur enseignement allait m'influencer pour le reste de ma vie. John Gill, mon professeur d'histoire, n'était pas une exception. Son ouvrage sur la Troisième Guerre mondiale avait remporté les prix Pulitzer et MacFarlane, et faisait partie des manuels de son cours. C'était le sujet que nous étudions alors.

« Euh... je ne pense pas avoir voulu dire ça, » répondis-je. « Je voulais seulement dire qu'il était stupéfiant qu'un seul homme ait pu gouverner une si grande partie de la Terre— »

« Donc vous l'admirez ? » J'avais déjà passé assez de temps dans la classe de Gill pour savoir qu'il me tendait un piège intellectuel, mais je n'arrivais pas à en deviner la nature.

« J'imagine que j'admire sa capacité, oui. »

« Sa capacité à réduire en esclavage des millions de personnes ? »

« Je ne jugeais pas la moralité de ce qu'il a fait, » dis-je. « Juste sa faculté à l'accomplir. »

« Mais ses accomplissements en tant que dirigeant, » dit Gill, « n'étaient-ils pas directement liés à son absence de moralité ? À son sentiment de supériorité qui lui permettait d'opprimer ses sujets ? »

« J'imagine que si, » dis-je.

« Et vous l'admirez tout de même, » dit Gill. « Comment justifiez-vous cela ? »

« J'admire le chemin de fer de l'Ouest américain, » répondis-je. « C'était un projet incroyable d'ingénierie et de planification pour une époque aussi primitive, et il mena directement à la prospérité future des États-Unis. Pourtant, il ne put être construit qu'à l'aide du travail servile, et son importance pour les capitalistes conduisit presque au génocide des Amérindiens. Mais j'admire tout de même le chemin de fer. »

Gill me regarda et sourit.

« Peut-être que vous ne devriez pas. Le prix à payer semble avoir été trop élevé. » Gill essayait de faire passer un message, que je ne comprendrais pleinement que bien plus tard. Fait intéressant, cette conversation allait revenir nous hanter tous les deux.

Mais à ce moment-là, j'étais trop assiégié par la masse de travail pour prendre le temps d'y réfléchir.

J'étais déterminé à réussir académiquement. Je voyais moins Ruth que je ne l'aurais

voulu ; je refusais des permissions de sortie certains week-ends pour me concentrer sur mes études.

* * * * *

Une de ces nuits-là, seul dans le dortoir désert, j'étais si absorbé à tenter de comprendre « l'incident Xindi » que je ne remarquai pas Ben Finney debout dans l'embrasure de ma porte.

— Monsieur, pardon, monsieur, dis-je en me redressant vivement au garde-à-vous.

— Repos, dit-il. Pas de plans ce soir, cadet ?

— Non, monsieur.

Finney entra dans ma chambre et jeta un œil à ce que j'étudiais.

— Oh, ce fatras, dit-il. Je n'y ai jamais rien compris. Tu veux faire une pause ?

Finney n'agissait pas comme d'habitude pour un ancien. Quelques minutes plus tard, nous étions dans sa chambre ; il me donna une chaise puis sortit une bouteille au long col légèrement courbé. Il nous servit à boire dans une tasse à café et un gobelet en plastique.

— Tu as déjà goûté au brandy saurien ? lança-t-il avec un sourire en coin.

En réalité, j'avais eu très peu de contact avec l'alcool, et j'étais sidéré que mon instructeur m'en propose à ce moment précis.

— Monsieur, ce n'est pas contraire au règlement ?

— Ça l'est, en effet. Tu devrais dénoncer cette infraction à ton supérieur immédiat.

Ce supérieur, c'était lui.

— Appelle-moi Ben, dit-il. Si quelqu'un découvre ça, on est fichus tous les deux.

Il me tendit le gobelet, et j'en bus une gorgée. Ce premier goût fut infect : comme de la térébenthine avec une saveur fruitée, quelque chose comme de la pomme, et ça me brûla la gorge en descendant. Je toussai et Finney éclata de rire.

— Attends quelques secondes, dit-il.

Les effets furent presque immédiats : une chaleur apaisante et cotonneuse m'envahit.

— C'est incroyable, dis-je. Merci.

— De rien. On aurait dit que tu en avais besoin.

Nous passâmes les heures suivantes à boire et à rire, et nous découvrîmes que nous avions beaucoup en commun. Nous étions tous deux originaires du Midwest américain, nos parents avaient fréquenté l'académie, et nous rêvions de servir à bord de vaisseaux stellaires. Ben me demanda si j'avais une petite amie, puis me montra la photo de la sienne, une charmante jeune femme nommée Naomi, qu'il allait bientôt épouser.

— Te marier ? dis-je. Tu obtiens ton diplôme cette année. Ça ne va pas être difficile si tu es affecté sur un vaisseau ?

— Je suis déjà instructeur en informatique ; ils vont sans doute me demander

de rester au moins une année après ma remise de diplôme, dit Ben. Ensuite, on verra bien. Naomi comprend.

Ben avoua qu'il n'aimait pas le rôle qu'il devait jouer en tant qu'ancien. Il était sociable et amical, et, comme je devais l'apprendre, avait un besoin profond d'être apprécié. Il était un cadet populaire non seulement dans sa promotion mais aussi dans les autres. Avec le recul, je comprends maintenant que ce désir de Ben d'être l'ami de tout le monde minait sa capacité à se faire respecter comme officier supérieur. Cet aspect de sa personnalité, je crois, contribua aux difficultés qu'il devait affronter plus tard.

Mais à l'époque, j'étais simplement ravi d'avoir un camarade et confident. Cela m'aida à traverser le reste de mon année de bleu — ce qui n'était pas une mince affaire, puisque 23 % des élèves de première année abandonnaient.

* * * * *

L'été de deuxième année d'un cadet se passait dans l'espace, à la station d'entraînement de l'académie en orbite terrestre. Là, nous apprenions les techniques de combat en apesanteur et nous goûtions pour la première fois aux joies du pilotage. Certes, ce n'étaient que de vieux modules de navette datant d'un siècle, mais prendre les commandes de n'importe quel engin spatial était grisant.

À mon retour à l'académie pour ma deuxième année, tout semblait très différent. Pour commencer, Finnegan avait obtenu son diplôme et avait été affecté à une base stellaire. Il avait été une irritation constante durant ma première année. Les brimades étaient interminables. Son dernier coup avant de partir avait été d'échanger mon pantalon de cérémonie avec celui de quelqu'un de beaucoup plus grand que moi, ce qui provoqua un incident malheureux le dernier jour de l'année, lors du défilé en grande tenue.

Je me suis souvent demandé ce qui faisait de moi la cible de Finnegan. Je crois que cela remonte à ce premier jour, lorsqu'il m'avait vu au garde-à-vous dans ma chambre, tenant toutes mes affaires. En ce moment-là, j'avais cru qu'il me rendait service en m'envoyant déjeuner. Et à cause de ça, à cause de ma naïveté, il m'avait vu comme faible, comme une cible. Comme beaucoup de brutes, il prenait plaisir au pouvoir qu'il exerçait sur moi. J'étais là pour travailler, et mon sérieux l'irritait d'une certaine façon. Ironiquement, son manque de sérieux mena à une carrière sans éclat à Starfleet ; je ne le revis jamais après l'académie.

Autant dire que son départ soulagea beaucoup de stress (même si je mis encore du temps avant d'oser ouvrir une porte ou sauter dans mon lit sans méfiance). Mais surtout, j'avais survécu à ma première année. Hormis les blâmes que j'avais reçus de Finnegan, j'étais dans le haut de ma promotion, et j'étais bien décidé à y rester.

La seule chose qui souffrit fut ma relation avec Ruth. Elle travaillait toujours au service des archives, sa vie un peu en suspens. Comme ma charge de travail augmentait, j'avais l'impression qu'elle attendait toujours que je lui accorde du temps, et je n'aimais pas cette pression. Ben Finney, devenu mon meilleur ami, m'encourageait

à ne pas la laisser partir. Ben avait été diplômé mais, comme il l'avait prévu, on lui avait demandé de rester comme instructeur en programmation informatique avancée. Il avait épousé Naomi et emménagé dans les quartiers réservés au corps professoral, et, pendant nos jours de repos, ils invitaient Ruth et moi à dîner, à boire un verre, ou à d'autres activités sociales. J'aimais ces moments, mais je me demandais si Ben ne commençait pas lui-même à s'impatienter d'attendre une affectation sur un vaisseau. Un soir, alors que Ruth et moi dînions chez eux, je lui posai la question.

— Ma carrière peut survivre au fait que je reste instructeur un peu plus longtemps, dit Ben en se tournant vers Naomi, qui souriait. Je veux voir mon fils.

— Oh, c'est merveilleux ! dit Ruth. Elle serra ma main sous la table en parlant.

— Bravo, dis-je avec un sourire. Je retirai doucement ma main de celle de Ruth pour serrer celle de Ben. Ruth se leva et prit Naomi dans ses bras.

Ce soir-là, nous parlâmes longuement de la vie de famille, de l'endroit où ils voulaient vivre, et de la manière dont la carrière de Ben pourrait rester assez souple pour rendre cela possible. Je fis de mon mieux pour être encourageant, mais quelque chose dans ce dîner me mit en colère. J'essayai de ne pas le montrer, mais je crois que Ruth sentit ma distance. Au bout d'un moment, nous prîmes congé des Finney, et je la raccompagnai chez elle.

— Tu ne semblais pas heureux pour eux, dit-elle.

— Si, je le suis, répondis-je. C'est juste que... je ne sais pas s'ils sont réalistes.

— Ce sont des adultes ; ils peuvent prendre leurs propres décisions.

— Ils prennent des décisions qui concernent un enfant, dis-je, un peu durement. Starfleet impose des contraintes qui peuvent compliquer une vie de famille. Mes deux parents ont dû renoncer à leur carrière.

— Et tu crois que c'était mal, qu'ils aient sacrifié leur carrière pour les personnes qu'ils aimait ? demanda-t-elle. Sa question allait au-delà des mots, et même si je savais que cette conversation viendrait, je ne pensais pas qu'elle viendrait si tôt.

— Ce n'est pas mal, répondis-je. C'est juste que ce n'est pas pour moi.

Nous fîmes le reste du chemin jusqu'à l'appartement de Ruth en silence. Ruth m'aimait, et elle essayait de me ménager, de me donner ce que je voulais. Nous nous embrassâmes pour nous dire bonne nuit, et ce fut la dernière fois que je la vis. Je repense souvent, avec regret, à la manière dont je l'ai traitée. J'aimais Ruth ; elle fut en réalité mon premier amour, et je ne sais pas si j'étais honnête avec moi-même sur les raisons pour lesquelles j'ai rompu. Elle était prête à s'engager avec moi, mais pour une raison que je ne pouvais, ou ne voulais, accepter, je ne lui fis pas confiance. Alors je l'ai repoussée.

* * * * *

— Monsieur Mitchell, dis-je, la prochaine fois, réfléchissez avant de donner un coup de poing.

— Monsieur, oui monsieur, répondit Mitchell avec un sourire en coin.

Il était allongé au sol ; je me tenais au-dessus de lui, venant de l'envoyer valser avec une prise de judo appelée koshi garuma. J'étais alors instructeur en combat rapproché, et Gary Mitchell, cadet de première année, était mon élève le plus problématique. Le fait qu'il allait échouer à mon cours ne semblait pas le déranger. Probablement parce que ce n'était pas la seule matière qu'il allait rater.

C'était ma troisième année, j'avais été promu lieutenant cadet, et Mitchell faisait partie de mon escouade. Il était tout ce que je n'étais pas : charmeur, extraverti, brutal et un peu téméraire. J'avais essayé de le pousser, espérant faire émerger un peu d'intellect chez lui, mais sans grand succès. À ce moment-là, j'avais la nette impression que Mitchell n'irait pas au bout.

Un soir, chez les Finney, j'en parlai à Ben.

— Laisse-le échouer, dit Ben. Qui a besoin d'un raté de plus diplômé ?

Ben entamait alors sa deuxième année comme instructeur post-gradué, et l'académie venait de lui demander de rester pour une troisième. Contrairement à beaucoup de spécialistes en informatique, souvent de piétres enseignants, il s'avérait précieux pour l'académie. Mais il avait déjà vu partir deux promotions sans lui, et maintenant une troisième ; cela commençait à lui peser.

Sa petite fille, Jamie, par contre, semblait suffire à adoucir son humeur. Ben avait dit vouloir un fils, mais il ne parut nullement déçu d'avoir une fille. Ce fut un véritable choc lorsqu'il m'annonça, avec Naomi, qu'ils avaient choisi de donner à leur premier enfant mon prénom. Cela me lia encore davantage à eux en tant que famille. Je m'appuyai beaucoup sur eux durant ces années qui suivirent ma rupture avec Ruth. Mis à part quelques liaisons sans importance, Ben et Naomi étaient devenus ma principale échappatoire sociale, tandis que je me plongeais corps et âme dans mes études. (J'appris plus tard que certains cadets de première année m'avaient surnommé « un tas de livres avec des jambes », ce que je ne critiquerai que pour le manque flagrant d'originalité.)

* * * * *

Il fut bientôt temps de remettre la note de Mitchell. Je consultai ses autres instructeurs ; bien qu'il réussît la plupart de ses cours, il allait échouer à son cours de Philosophie des religions. Cela, ajouté à un autre échec de ma part, signifiait l'expulsion. Je pesai sérieusement ma décision et finis par décider de le faire passer. Peut-être m'étais-je attendri, peut-être que je l'aimais bien, mais quelle qu'en fût la raison, je ne regrettai jamais ce choix.

L'été suivant, je participai à un exercice aérien avec deux escadrons de cinq appareils chacun ; nous pilotions des navettes d'entraînement de l'académie, de vieux modules de Starfleet datant d'un siècle, dotés d'instruments basiques mais équipés de logiciels de pilotage mis à jour. J'avais obtenu de très bons résultats en pilotage et, dès ma troisième année, j'avais mon propre escadron, dans lequel se trouvait Gary. Nous évoluions près de la Lune, apprenant à manœuvrer dans son puits gravitationnel. Je faisais partie du second escadron ; mon ancien camarade de chambre, Adam

Castro, dirigeait le premier. Notre tâche consistait à les suivre, à rester dans un rayon de dix kilomètres, et à imiter leurs manœuvres aussi fidèlement que possible. Castro jouait les pilotes téméraires, ce qui ne nous facilitait pas la tâche. Une certaine rivalité existait aussi entre les deux escadrons, que je m'efforçais de calmer.

Nous nous en sortions honorablement, jusqu'à leur dernière manœuvre. Ils se mirent en formation aile contre aile, traçant une boucle tridimensionnelle. Nous l'imitâmes, quand je remarquai quelque chose sur l'un de mes écrans. Gary le vit aussi.

— Cobra Cinq à Cobra Leader, dit-il, ils ouvrent leurs verrous de refroidissement. On les imite ?

— Cobra Leader à groupe Cobra, n'itez surtout pas, je répète, n'itez pas, répondis-je. Je voyais très bien ce que Castro préparait et cela ne me plaisait pas.

— Mais ils accélèrent, ils prennent de l'avance, dit Gary. Vous savez ce qu'ils font, pas vrai ?

— Oui, répondis-je. Cobra Leader à groupe Cobra, je répète, gardez vos verrous de refroidissement fermés. Moteurs arrêt complet ; nous attendons ici qu'ils terminent.

Les vaisseaux de l'autre escadron pivotèrent, se rapprochèrent du centre du cercle et libérèrent du plasma. Lorsqu'ils se croisèrent à l'intérieur, le plasma s'enflamma. La manœuvre, appelée Kolvoord Starburst, se terminait généralement par la dispersion des vaisseaux dans des directions différentes, produisant une éruption à cinq branches d'énergie en expansion. C'était une figure de pilote d'élite que des cadets exécutaient depuis des décennies. Mais je n'avais pas préparé mon escadron à cela, et c'était trop risqué. Ma prudence fut justifiée.

Au moment du croisement, l'un des vaisseaux dévia de sa trajectoire et en percuta un autre. Cela provoqua un effet domino : tous les vaisseaux s'entrechoquèrent et furent détruits.

— Mon dieu... dit quelqu'un sur l'intercom, peut-être Gary. Impossible à dire.

— Cobra Leader à groupe Cobra, préparez-vous aux opérations de secours...

Avant que je n'aie pu finir, c'était déjà inutile.

Une explosion retentit, mais pas celle que les pilotes avaient prévue. Tous les vaisseaux furent engloutis dans une conflagration en chaîne, et une onde d'énergie bien plus dangereuse, provoquée par la détonation des cinq moteurs, fonçait droit sur nous.

— Cobra Leader à groupe Cobra, demi-tour immédiat et dispersez-vous, go, go, go ! criai-je.

Je virai mon appareil et surveillai pour m'assurer que toutes les navettes pivotaient. Les vieux engins réagissaient d'une lenteur douloureuse, mais tous réussirent à s'éloigner de l'explosion et les uns des autres.

Je vérifiai derrière moi et vis l'onde sur le point de nous frapper...

— Tous les vaisseaux, préparez-vous à l'impact !

Je fus projeté en avant par le choc de l'onde. Une alarme retentit et mon panneau d'instruments grilla. De la fumée s'échappa ; toussant, je la repoussai. Je levai les yeux par le hublot : j'avais perdu de vue les autres navettes.

— Cobra Leader à escadron Cobra, rapport de dommages, dis-je. Je recommençai ; aucune réponse. Mon panneau de communications était hors d'usage. Je vérifiai ensuite mes commandes de navigation et de pilotage : plus rien. Je levai les yeux par les hublots. Toujours aucune trace des autres navettes.

Je ne pouvais pas me risquer à naviguer à vue. Le protocole, dans ce cas, était de réparer les communications et d'appeler à l'aide : des vaisseaux aveugles représentaient un danger de navigation. Et après avoir vu cinq cadets mourir pour ne pas avoir suivi les règles, je décidai que je devais le faire. J'ouvris donc le panneau de communication et tentai de réparer les circuits.

Au bout d'une demi-heure, je n'avais aucun succès et je commençais à regretter ma décision. La trajectoire des navettes nous emmenait à l'écart de la Terre, et les secours mettraient sans doute du temps à nous trouver. J'avais un escadron ici, j'ignorais leur état, et, pour avoir respecté les règles, ils étaient peut-être tous morts. Je renonçai au communicateur et repris les commandes. Il faudrait que je tente de les retrouver à vue. Je scrutai le ciel quand un bruit sourd retentit sur ma coque. Je levai les yeux : l'écoutille supérieure s'ouvrit, et Gary Mitchell passa. Il avait arrimé sa navette à la mienne.

— Permission d'entrer ? dit-il avec un sourire.

— Accordée, répondis-je. Comment m'as-tu trouvé ?

— J'ai juste commencé à chercher, dit-il. J'ai retrouvé le reste de l'escadron en premier ; tout le monde est vivant.

— Tu avais des instruments ?

— Non, répondit-il. J'ai fait ça à vue, et quand je m'approchais d'un vaisseau, j'utilisais le code Morse avec mes feux d'atterrissage pour leur dire de me suivre. Ensuite, je t'ai trouvé.

— Tu... c'est... dis-je, stupéfait. Il avait pris d'énormes risques, mais il avait rassemblé l'escadron, et désormais nous pouvions regagner le quai en sécurité.

— Je crois que je t'en dois une, dis-je.

— Non, c'est nous qui t'en devons une, répondit-il, pour ne pas avoir tenté cette manœuvre.

Ce fut une journée terrible : nous avions vu cinq camarades mourir inutilement. Mais elle ne fut pas sans enseignements. L'académie interdit le Kolvoord Starburst, qui n'a plus jamais été exécuté depuis. Et moi, j'appris que je pouvais compter sur Gary Mitchell.

* * * * *

— C'était un camp de travail, dit Lev.

Il était natif d'Axanar, humanoïde, petit et trapu comme la plupart de son espèce, à la peau rougeâtre et aux crêtes le long du cou. C'était le début de ma dernière année à l'académie. J'étais avec un groupe de cadets, et nous nous tenions sur la place centrale de ce qui avait autrefois été une ville moyenne de sa planète. Certains bâtiments avaient été détruits pour laisser place à des étendues de terres

agricoles ; d'autres transformés en casernes et en monstrueuses usines. Un million d'Axanars avaient vécu dans cette ville reconvertis, avec des dizaines d'autres semblables à travers la planète, et y avaient passé leur vie entière sous la domination implacable de l'Empire klingon. En tant qu'esclaves, ils n'avaient aucun droit, et la rébellion n'était pas tolérée. Lev nous conduisit derrière un bâtiment en ruines. Je faillis vomir à la vue du spectacle ; d'autres haletèrent, et un jeune cadet vomit.

Des milliers de personnes, réduites à des ossements calcinés, empilés sur deux étages de hauteur. Elles n'avaient pas seulement été brûlées ; des crânes avaient été fracassés, des bras et des jambes brisés. Les visages des crânes noircis semblaient crier d'agonie. Il y avait de plus petits squelettes. Des enfants. Des bébés.

— Quel gâchis, dit quelqu'un.

Le ton était moqueur, et je me retournai, prêt à réprimander un cadet. Mais à ma surprise, notre groupe avait été rejoint par des soldats klingons, intimidants dans leurs tuniques dorées, armés d'impressionnantes pistolets à la ceinture. Celui qui avait parlé, leur chef, arborait un sourire capable de glacer une flamme.

— Vous ne semblez pas sincère, dis-je.

— Oh, mais je le suis, répondit-il. Les règles étaient clairement affichées. S'ils les avaient respectées, ils seraient peut-être encore en vie.

Nous avions tous à peu près le même âge, faisant partie de la même mission. Une mission de paix dont, à cet instant, je ne voulais plus du tout.

Axanar avait été le théâtre d'une bataille entre le vaisseau fédéré Constitution et trois vaisseaux klingons. Le capitaine Garth du Constitution, par des manœuvres brillantes, avait vaincu les rapaces klingons. (Lors d'une manœuvre en particulier que nous étudiâmes ensuite à l'école, il prit le contrôle à distance de la console d'armement ennemie. Personne n'y avait pensé auparavant, et cela entraîna l'installation de codes de combinaison sur tous les vaisseaux de la Fédération pour éviter que cela ne leur arrive.)

Garth était un capitaine hors du commun, et au lieu de négocier la paix, il proclama audacieusement que le système était désormais sous sa protection. C'était un pari énorme ; les Klingons considéraient Axanar comme faisant partie de leur empire, et l'action de Garth aurait pu déclencher une guerre. Mais Garth savait que les Klingons étaient embarrassés par la défaite. Ils comptaient sur la peur pour maintenir leur empire, et si Garth les affrontait à nouveau et les battait encore, cela pouvait miner leur autorité dans tout le quadrant. De plus, Axanar n'avait plus de valeur pour l'empire : la plupart de ses ressources étaient épuisées. Pour toutes ces raisons, les Klingons hésitèrent avant d'agir davantage.

Cela permit au corps diplomatique de la Fédération d'intervenir. Ils contactèrent les Klingons, espérant une paix négociée. Les Klingons, pour la première fois de leur histoire, acceptèrent. En réalité, ils voyaient ces négociations comme l'occasion de recueillir des informations sur ce qu'ils considéraient comme leur plus grand ennemi.

Starfleet saisit la même opportunité : cette mission de paix était une chance pour nos stratégies militaires de rassembler un maximum d'informations sur notre

adversaire principal. Ainsi, en plus des diplomates, une délégation d'officiers de Starfleet fut choisie. Je faisais partie d'un groupe de cadets de l'académie inclus, car un jour nous pourrions avoir à affronter les Klingons en guerre.

Et, à cet instant, je n'avais qu'une envie : frapper celui qui se tenait devant moi.

— Jim Kirk, dis-je, en lui tendant la main.

Le Klingon la regarda avec un mélange d'amusement et de mépris. Il ne la prit pas, et je la retirai.

— Koloth, dit-il.

— Enchanté, répondis-je.

— Je ne pense pas que nos négociations gagneront quoi que ce soit, dit Koloth, si nous commençons par nous mentir.

Il voulait que j'avoue le hair ; cela ne me posait aucun problème.

— Vous avez raison, dis-je. De grandes choses peuvent en sortir.

Koloth m'ignora et se tourna vers Lev, qui s'était recroqueillé derrière notre groupe.

— Toi, dit-il. Nous avons soif. Apporte-nous du vin.

— Je suis désolé, dis-je. Il nous fait visiter. Peut-être pourriez-vous trouver vos boissons vous-mêmes ?

Koloth me fixa. L'un des hommes derrière lui porta la main à son couteau, mais Koloth le remarqua et, d'un léger geste, lui intima de s'arrêter. Il se tourna ensuite de nouveau vers moi.

— Très bien. J'imagine que ce ne sera pas la dernière fois que nous nous rencontrerons, dit Koloth.

— J'ai hâte, répondis-je. Je lui adressai un sourire qui lui montrait que, cette fois, je ne mentais pas.

Koloth emmena ses hommes.

En fin de compte, la mission déboucha sur des négociations avec les Klingons qui préservèrent la paix et empêchèrent une guerre totale pendant quinze ans. Mais ce que j'avais vu sur Axanaracheva de graver dans mon esprit l'impression négative que j'avais d'eux depuis l'enfance, et qui ne devait pas changer avant quarante ans.

* * * * *

Ben tenta de m'en dissuader, mais je ne l'écoutais pas.

— Allons, j'ai besoin de toi, dis-je. Il faut que j'entre dans la banque de programmes, et tu connais ce système informatique mieux que personne...

— Tu passes trop de temps avec Mitchell, répondit Ben. Depuis quand prends-tu ce genre de risques ?

Ben avait raison ; nous pouvions avoir de sérieux ennuis, mais je voyais bien qu'il commençait à céder.

J'étais à quelques mois de la remise de diplôme et je venais de subir le test du Kobayashi Maru, relativement récent à l'académie à l'époque. Nous ne savions pas qui l'avait conçu, mais des rumeurs disaient qu'un Vulcain avait proposé l'idée dans sa

candidature, ce qui avait contribué à son admission. Les détails étaient jalousement gardés, et le code d'honneur de l'académie stipulait que l'on ne pouvait en parler à quiconque ne l'avait pas encore passé. Mais, en réalité, beaucoup à l'académie ne respectaient pas ce code, et les détails finirent par circuler.

Le test plaçait un cadet aux commandes d'un vaisseau qui recevait un appel de détresse d'un cargo de carburant, le Kobayashi Maru, situé dans la Zone Neutre, à la frontière de l'Empire Klingon. Le cadet devait décider s'il tentait ou non de secourir le vaisseau, violant ainsi le traité et risquant une guerre interplanétaire. S'il choisissait de tenter le sauvetage, son vaisseau était détruit par les Klingons. C'était censé être un test crucial du caractère de commandement.

Je trouvais que ce test était absurde.

J'avais passé les quatre années précédentes à me préparer à trouver des réponses aux questions que je rencontrais dans la galaxie, et jusque-là, chaque problème avait une solution. Il y avait toujours un moyen de mener sa mission à bien. Mon ancien camarade de chambre Thelin était d'accord avec moi. Il avait passé le test plusieurs fois ; il n'avait même pas tenté de sauver le cargo, mais s'en était servi comme appât pour piéger les Klingons. Cette tactique agressive l'empêcha d'obtenir son diplôme.

Je décidai que le vrai problème du Kobayashi Maru consistait à comprendre comment battre le test. Je le pris très personnellement ; j'y voyais une insulte à tout le travail que j'avais accompli. Je ne pouvais pas vivre avec cet échec. Alors, avec l'aide de Ben, je reprogrammais la simulation. Ainsi, la troisième fois que je passai le test, je réussis à sauver le Kobayashi Maru et à échapper aux Klingons.

Cela fit grand bruit. Je réussis à garder le nom de Ben hors de l'affaire (personne ne savait que le reprogrammation dépassait mes compétences), et je fus convoqué devant un conseil d'honneur pour tricherie. Je risquais l'expulsion.

— Quelle justification pouvez-vous donner à une telle duplicité ? demanda l'amiral Barnett, l'imposant président du conseil.

— Monsieur, avec tout le respect dû, ce n'était pas une duplicité. Nulle part dans les règles il n'était écrit que nous n'avions pas le droit de reprogrammer l'ordinateur.

— Vous avez violé l'esprit du test, rétorqua l'amiral Komack, assis à côté de Barnett, visiblement agacé. À voir la réaction des autres amiraux, il n'était pas le seul. Je savais que je ne pourrais sans doute pas les convaincre, mais je savais aussi que j'avais raison. Depuis ma première année, grâce à Finnegan, je traînais déjà beaucoup de sanctions disciplinaires, et il ne faudrait pas grand-chose pour m'empêcher d'obtenir mon diplôme. Avec le recul, je ne sais pas pourquoi j'ai pris un tel risque, après tout le travail accompli pour entrer à l'académie et tout ce que j'avais fait pour y réussir. Mais je crois que toutes mes expériences m'avaient conduit à cette décision, et je devais leur faire comprendre.

— Si je suis aux commandes, ne suis-je pas censé utiliser chaque parcelle de savoir et d'expérience à ma disposition pour protéger la vie de mon équipage ?

Barnett esquissa un sourire. Je vis la colère de certains amiraux s'atténuer.

Sauf chez un.

— Vous avez enfreint les règles, dit Komack.

— Non, monsieur, répondis-je. J'ai passé le test dans ses propres paramètres deux fois. Vous avez ces résultats pour me juger. En me laissant le tenter une troisième fois, vous avez invalidé ces paramètres. Alors j'ai utilisé mon expérience du test pour le battre.

Cet argument sembla convaincre Barnett et quelques autres membres du conseil. Je décidai d'appuyer mon avantage.

— En fait, si j'avais laissé le test se dérouler une troisième fois sans essayer d'en modifier la programmation, dis-je, j'aurais été coupable de négligence, car je n'aurais pas tout fait pour sauver mon équipage hypothétique, et vous auriez dû m'expulser pour cette raison.

— Nous pourrions vous expulser quand même, dit Barnett, mais son ton n'était pas sérieux.

Les amiraux déclarèrent qu'ils devaient délibérer, et je regagnai ma chambre ce soir-là, incertain de ce que serait mon avenir.

Chapitre IV

— C'est elle, c'est la Republic, dit Ben Finney.

Nous étions dans une navette, deux tout nouveaux officiers tassés avec quelques membres d'équipage, collés au hublot pour apercevoir notre première affectation. Par ma mince fenêtre, je voyais l'U.S.S. Republic, un vieux vaisseau de classe Baton Rouge. En passant près de ses moteurs, nous remarquâmes des panneaux dépareillés, signe d'un long historique de réparations. C'était une épave bringuebalante, et, en tant qu'enseigne affecté à l'ingénierie, ce n'était en rien une affectation prestigieuse.

Le conseil d'honneur m'avait non seulement laissé obtenir mon diplôme, il m'avait décerné une mention pour « pensée originale ». Un seul amiral s'y était opposé : Komack. Il campait sur son opinion que j'avais violé l'esprit du test, mais il avait été mis en minorité. Komack, toutefois, disposait d'une autre voie pour me sanctionner : il présidait la commission chargée d'affecter les cadets à leur premier poste. Bien que je fusse parmi les meilleurs de ma promotion et que j'aie demandé le service à bord d'un vaisseau d'exploration, il s'assura que je n'en reçoive pas. À la place, on me plaça sur un vaisseau âgé de vingt ans qui faisait des « tournées de lait » : livraisons de personnel, de médicaments, de pièces détachées et d'autres fournitures de la Terre vers des bases et colonies, puis retour. J'aurais pu protester, mais j'estimai que je pousserais ma chance ; je décidai que je faisais pénitence pour le Kobayashi Maru.

Je n'étais pas trop déçu. J'obtenais ce que je voulais : j'étais officier à bord d'un vaisseau. Et maintenant que nous approchions, j'étais submergé d'excitation. J'aurais aimé en dire autant de mon compagnon.

La Republic n'était absolument pas ce que Ben Finney espérait. Il guignait une affectation plus flamboyante pour relancer une carrière qu'il jugeait déjà injustement ralentie par ses années d'instructeur. Mais comme il était plus âgé que bien des cadets, il attirait moins certains capitaines qui préféraient façonner leurs propres jeunes officiers. Son seul choix fut donc, lui aussi, la Republic. Ben, toutefois, n'allait pas rester passif : avant même l'amarrage, il échafaudait des plans pour quitter ce vaisseau au profit d'une meilleure affectation.

La navette entra dans le hangar, et nous descendîmes tous dans la soute étroite ; ce n'était pas l'installation propre et dernier cri à laquelle nous étions habitués à l'académie. Des panneaux avaient été retirés pour gagner de la place pour les navettes, si bien que la superstructure du vaisseau apparaissait. Au-dessus de nos têtes, divers petits appareils étaient empilés dans leurs berceaux, occupant le moindre espace disponible. Avant que nous puissions tout détailler, nous fûmes

accueillis par le maître principal du bord, un vétéran poivre et sel nommé Tichenor.

— Bienvenue à bord, messieurs, dit Tichenor. Avant que nous puissions nous présenter, il lança : — Garde-à-vous !

Nous nous mêmes au garde-à-vous avec les sous-officiers, tandis que notre nouveau commandant, le capitaine Stephen Garrovick, entrait dans le hangar. Stoïque et imposant : bien plus d'un mètre quatre-vingt, un peu grisonnant aux tempes, une expression sévère qui, avec le recul, laissait deviner un sourire en dessous. Il nous toisa avec une sorte de dédain amusé.

— Kirk et Finney, dit-il. Le maître principal va vous mettre au carré.

Puis il tourna les talons et quitta les lieux. J'espérais sans doute davantage — peut-être un « bienvenue dans l'équipe ». Il n'y en eut pas ; nous ramassâmes nos sacs et suivîmes Tichenor.

Le maître principal nous mena à nos « quartiers ». Je ne m'attendais pas au luxe ; je me figurais un quadruple lit superposé dans un cube de deux mètres cinquante de côté, avec des couchettes empilées comme les navettes vues dans le hangar. J'étais encore trop optimiste.

Nous étions sur le pont d'ingénierie de la coque primaire, un secteur encombré d'écrans, de tuyauteries et de membres d'équipage affairés à des réparations bruyantes. Tichenor désigna un espace au sol sous un escalier menant aux moteurs à impulsion. On l'avait occulté d'un rideau.

— Monsieur, voici votre bannette, dit-il.

Ça devait être une blague, une brimade pour les nouveaux officiers. Je regardai Tichenor, puis Finney, qui haussa les épaules.

— Une réclamation, monsieur ? fit Tichenor avec un sourire qui semblait attendre ma protestation.

— Non, maître principal, ça ira, dis-je.

— Très bien, monsieur. Une fois installé, le règlement exige que vous vous présentiez à l'infirmérie pour la visite médicale, dit-il, puis il emmena Finney, sans doute vers ses propres « quartiers » de fortune. Je contemplai l'étroitesse sous l'escalier. Je n'étais même pas sûr de pouvoir m'y allonger. Je jetai mon sac, estimai être « installé », et filai vers l'infirmérie.

J'étais à mi-parcours de ma visite quand Finney me rejoignit.

— Ils me font dormir dans la soute aux torpilles à photons, dit Ben.

Le Dr Piper, médecin-chef du vaisseau — trapu, affable, chevronné — ricana.

— Ce ne sera pas pour toujours, messieurs. Les officiers font de leur mieux pour quitter ce rafiot, dit-il.

À sa mise en service, la Republic était l'avant-garde des vaisseaux d'exploration et de recherche. Mais c'était un petit modèle, et, dépassée par des classes plus récentes, elle fut reclasée pour des tâches auxquelles elle n'était pas conçue au départ. En conséquence, une grande partie de l'espace autrefois dévolu aux quartiers d'équipage fut convertie en soutes. Ainsi passai-je mes six premiers mois à Starfleet à dormir sous un escalier et à utiliser les sanitaires communs de la section d'ingénierie.

Après la visite, nous nous présentâmes à notre supérieur direct, le chef ingénieur Howard Kaplan, un quinquagénaire dégarni et adipeux. J'allais bientôt découvrir que son air excédé était son état par défaut.

— Finney, quart bêta. Kirk, quart gamma, dit-il.

Les vaisseaux de Starfleet s'efforçant de reproduire autant que possible l'alternance jour/nuit terrienne, le quart gamma allait de minuit à huit heures. Je devrais donc tenter de dormir sous un escalier durant les quarts « diurnes », toujours les plus animés.

Kaplan consulta un chronomètre au pupitre.

— Finney, vous prenez la relève dans une heure ; Kirk, dans neuf. Profitez-en pour apprendre le boulot. Et je ne veux pas être réveillé, sauf si le vaisseau est sur le point d'exploser, dit-il avant de se tourner vers un de ses adjoints. — Lieutenant Scott ! Faites-leur la visite.

Un lieutenant, un peu plus âgé que Ben, s'approcha et tendit la main.

— Montgomery Scott. Appelez-moi Scotty, dit-il, avec un accent qui allait avec le nom.

— Finney, allez avec lui, lança Kaplan. Vous serez en retard à votre quart, et ce sera la dernière fois.

Scott partit d'un pas vif et nous le suivîmes pour une visite minutieuse de l'avant à l'arrière. Des heures à gravir toutes les échelles et ouvrir toutes les trappes du vaisseau, semblait-il. Difficile de ne pas être impressionné par M. Scott : il possédait une science de l'ingénierie qui dépassait tout ce que Ben ou moi avions vu. Il nous montra des réparations et des montages de fortune sur tout — des transporteurs jusqu'aux lumières du carré —, manifestement de sa main. La Republic tenait par la salive et le fil de fer, et l'ingénieur adjoint Scott fournissait l'essentiel de la salive.

Cinq heures plus tard, la visite achevée bien après le début du quart de Ben, Kaplan me fit l'accompagner pendant son service, puisque je serais seul au quart gamma.

— Et je répète : je ne veux pas être réveillé, sauf si le vaisseau va exploser, répéta Kaplan.

À la fin de mon premier quart, j'étais debout depuis près de vingt-quatre heures. Ma crainte de ne pas dormir sous un escalier en plein tumulte diurne se révéla infondée.

Nous quittâmes la Terre avec une cargaison pour la colonie Benecia, puis cap sur Starbase 9, Starbase 11, retour Terre, et on recommence. Ces premières semaines me firent découvrir une vérité des voyages spatiaux : cela peut être très monotone. Les grandes opérations de maintenance se faisaient au quart alpha ; quelques menues tâches et suivis au quart bêta ; l'officier de quart gamma (moi) travaillait seul : simple surveillance. D'un ennui écrasant, mais, vu l'âge du vaisseau, je savais la responsabilité réelle.

Ben, lui, semblait en vacances. Ses heures de repos coïncidaient davantage avec celles des autres, et il se coula vite dans le moule social. Il se fit beaucoup d'amis ;

très vite, tout le monde semblait le connaître. Cela lui valut quelques avantages personnels : il convainquit un officier du personnel de lui attribuer un vrai lit dans une vraie cabine. Il la partageait avec sept autres, mais c'était mieux que l'escalier.

Nous déjeunions parfois ensemble – mon « petit-déjeuner » et son dîner (je venais de me réveiller ; il entamait son quart d'après-midi/début de soirée). Deux mois après notre prise de poste, il me demanda un service.

— J'ai convaincu Hardy aux communications de me laisser appeler la Terre, dit-il.

Exploit, vu la restriction très stricte sur le subespace.

— Pourquoi ?

— C'est le troisième anniversaire de Jamie, dit-il. Je ne veux pas le manquer.

Je vis, pour la première fois, combien Ben avait le cœur serré. Je me rappelai mes propres anniversaires d'enfant, et les appels de ma mère depuis Tarsus. Ça comptait beaucoup pour moi – et j'ai fini par lui en vouloir de ne pas appeler plus souvent. À présent que je servais à bord et que je mesurais la puissance requise pour transmettre en subespace, il m'étonne encore qu'elle ait appelé aussi souvent.

— Tu as besoin de quoi ?

— Hardy n'acceptera qu'à la fin de son quart, quand tout le trafic officiel sera traité. C'est aussi la fin de mon quart, mais j'ai besoin que tu me relèves quelques minutes plus tôt pour que je puisse y aller.

— Prie pour que Kaplan ne te pince pas, dis-je.

— Je ne m'en fais pas. Kaplan dort pendant mon quart... et le tien, répondit-il, et je ris. Nous en étions venus à la même conclusion : Montgomery Scott était le véritable chef ingénieur, et si Kaplan ne le laissait pas muter, c'était parce qu'avec Scotty dans les parages, Kaplan n'avait rien à faire.

Quelques jours plus tard, je pris mon quart avec dix minutes d'avance. Ben, pressé, me fit un compte rendu rapide des travaux réalisés en alpha et bêta sur le réacteur à fusion du vaisseau.

Après son départ, je suivis ma routine : vérifier les consoles d'ingénierie et l'état des systèmes. Je constatai aussitôt qu'un circuit de ventilation vers la chambre de fusion était resté ouvert. Il contaminait l'air de la salle des machines et, plus grave, si la passerelle avait dû basculer sur la fusion après cinq minutes de plus, cela aurait pu faire exploser le vaisseau.

Je fermai immédiatement le circuit. Les mots de Kaplan — « Je ne veux pas être réveillé, sauf si le vaisseau va exploser » — résonnaient ; le danger étant écarté, je décidai de ne pas l'alerter. Mais le règlement m'obligeait à consigner l'incident.

J'hésitai. Cela mettrait Ben en difficulté ; il aurait dû repérer le circuit ouvert pendant sa veille. À mon avis, il était trop préoccupé par l'appel à Jamie. Je pensai omettre la note et l'en informer en privé. Mais s'il ne l'avait pas remarqué, ce n'était pas forcément lui qui l'avait laissé ouvert. Si on ne retrouvait pas les responsables, ce genre d'erreur se reproduirait. Je n'eus d'autre choix que de l'enregistrer. Avec le recul, j'avais peut-être un soupçon de ressentiment : j'avais dû faire le travail de Ben, il avait mis nos vies en péril pour un besoin personnel – ce qui expliqua peut-être que

je suis allé dormir à la fin de mon quart, au lieu de le chercher pour l'avertir. Ça, c'était une erreur.

— Réveille-toi, salaud !

Je devais dormir depuis trois heures. Avant même d'identifier la voix, on me tira hors de ma niche sous l'escalier. Torse nu, à moitié endormi, je me retrouvai au milieu de l'ingénierie, sous les regards perplexes du quart alpha. Ben Finney, furieux, me faisait face.

— Qu'est-ce que t'as fait ?!

— Ben, je n'avais pas le choix...

Il ne voulait pas m'entendre. Kaplan, comme chaque matin, avait relu le journal de mon quart et était entré dans une colère noire. Je n'avais pas anticipé que Kaplan serait lui aussi humilié : la négligence d'un de ses hommes rejoillissait sur lui, et il déchaîna toute la discipline sur Finney. Ben fut sévèrement réprimandé et relégué au bas de la liste de promotion.

— J'ai passé trois années de plus à l'académie à enseigner l'informatique à des crétins comme toi, et grâce à toi je vais rester enseigneur toute ma vie ! Je ne l'avais jamais vu aussi enragé.

— J'ai fait ce que je devais faire...

— Tu n'étais pas obligé. Tu aurais pu veiller sur moi comme moi j'ai veillé sur toi !

— Je suis désolé...

— Tu ne l'es pas. Tu es en compétition avec moi depuis qu'on est montés à bord, et maintenant tu m'as planté ! Bravo ! Ça fait du bien ?

C'était une diatribe — presque paranoïaque. Tout ce que je tentais ne faisait que l'exaspérer. Je me tus donc, et il finit par partir en trombe.

Je tentai d'encaisser. J'imaginais qu'avec du temps, Ben se calmerait et comprendrait qu'à ma place il aurait agi pareil. J'avais tort. Les jours suivants, quand je le relevais, il me faisait un compte rendu strictement réglementaire. Plusieurs fois, j'essayai d'engager la conversation ; il ne voulait pas. Pire, Ben empoisonnait ma réputation auprès de l'équipage. Je n'appris jamais tout ce qu'il racontait, mais il devenait clair qu'il accréditait l'idée que l'erreur venait de moi et que j'avais monté un coup pour le faire accuser. Comme personne n'en parlait ouvertement devant moi, je n'avais aucun moyen de donner ma version.

Les mois suivants furent d'une solitude et d'une morosité extrêmes. Les officiers me tenaient à distance ; au mess ou dans les rares salles de détente, je sentais la froideur des autres. Par-dessus le marché, le chef ingénieur Kaplan voulait me faire payer : mon action l'avait fait mal paraître auprès du capitaine et, même s'il ne pouvait me sanctionner — j'avais agi correctement —, il était clair qu'il ne me retirerait pas du quart gamma.

Un soir, assis seul en salle de repos quelques minutes avant mon quart, je dînais. Le lieutenant Scott entra. Je le croisais peu ; c'était un bourreau de travail, et il passait ses heures libres à lire des revues techniques. Il prit un plateau au distributeur et me rejoignit.

— Je peux m'asseoir, enseigne ? dit-il.

— Bien sûr, monsieur.

Il s'assit et attaqua aussitôt. Après un silence :

— Ça vous intéressera peut-être d'apprendre que j'ai dit au chef que vous seriez peut-être mieux dans un autre service, dit-il.

— Vraiment ? Je n'avais aucune idée de quoi il parlait.

— Dites-moi si je me trompe, poursuivit-il. Je ne sais pas si l'ingénierie est votre passion.

Coup de massue. Scotty et moi n'avions pas tant travaillé ensemble ; pourquoi cette impression ? Je supposai qu'il avalait la version de Ben et ne voulait plus de moi.

— J'ai fait ce que je devais, dis-je.

— De quoi parlez-vous ? fit Scott.

— Quand j'ai signalé Ben, je sais ce que les rumeurs...

— On n'a pas la même conversation, coupa Scott, réellement perplexe.

— Eh bien, j'ai fait mon travail, je ne vois pas pourquoi vous voudriez me muter...

— Je ne veux pas vous muter, petit. Je pense à ce qui est bon pour vous. Vous faites votre boulot, d'accord, dit-il. Mais un ingénieur ne s'arrête pas là. Il bricole, il construit... Vous êtes sur un vaisseau à distorsion, l'un des meilleurs ateliers qu'on puisse rêver. Et j'entends dire que vous passez votre temps à vous soucier de ce que les autres racontent.

Je restai bouche bée.

— Vous avez raison, monsieur, dis-je.

— Je vous l'ai dit le premier jour : appelez-moi Scotty.

Les choses allèrent un peu mieux après ça. Sur mes temps libres, je décidai d'aider Scotty sur des réparations et des améliorations. J'appris, ces mois-là, beaucoup sur les limites d'un vaisseau à distorsion — un savoir qui me servirait plus tard.

Mais le reste de l'équipage demeurait assez froid. Alors que nous achevions une étape vers Starbase 9, le maître principal Tichenor me secoua.

— Monsieur, le capitaine veut vous voir à ses quartiers.

Je m'habillai au plus vite et le suivis jusqu'au bureau de Garrovick. Assis à son pupitre, il écrivait sur un PADD. Il renvoya Tichenor et leva les yeux. J'étais nerveux. À part quelques « bonjour » dans les couloirs, la seule fois où le capitaine m'avait parlé en six mois remontait à mon arrivée. C'était notre premier tête-à-tête.

— Enseigne Kirk, dit Garrovick, désolé de ne pas avoir eu le temps de faire connaissance, mais je vous transfère hors de la Republic.

Donc, même le capitaine n'échappait pas aux rumeurs.

— Quelque chose à dire, enseigne ? Il y avait une pointe de jugement. Je refusai de me laisser piéger. S'il n'avait que faire de ma franchise, je n'avais que faire de lui.

— Non, monsieur.

— Bien. Nous serons à Starbase 9 dans deux heures. Soyez prêt à partir dès l'amarrage. Je vous remettrai vos ordres à ce moment-là. Vous pouvez disposer.

Il avait hâte de se débarrasser de moi, pensai-je.

— Merci, monsieur.

Je regagnai mon réduit et fis mon paquetage. En le bouclant, je me surpris à me demander : pouvais-je m'être trompé à ce point sur Starfleet ? J'avais fait mon devoir, selon l'honneur qu'on m'avait enseigné — et voilà où cela menait. Peut-être m'étais-je fourvoyé.

Mon sac prêt, il me restait plus d'une heure ; je décidai d'aller dire au revoir à Scotty, seul rayon de soleil. Je le trouvai dans un tunnel Jefferies menant à la nacelle bâbord.

— Vous me quittez ? Qui va porter ma boîte à outils ? dit-il en souriant.

— Merci pour tout, dis-je.

— C'est à moi de te remercier. Ce fut un plaisir. Assez drôle, toi et le capitaine partez en même temps.

— Le capitaine part ?

À défaut d'amis, je ratais les potins.

— C'est ce qu'on dit, répondit-il. Bonne chance, petit. J'espère qu'on servira ensemble à nouveau.

Là, j'étais vraiment perplexe. Pourquoi se donner la peine de me renvoyer s'il partait lui-même ? Incohérent.

Peu après l'amarrage à Starbase 9, tout l'équipage fut convoqué au hangar. Garrovick s'y trouvait avec un autre capitaine que je ne reconnus pas. Mon sac à mes pieds.

— Attention aux ordres ! lança Tichenor. Nous nous mêmes au garde-à-vous. Il tendit un PADD au capitaine Garrovick, qui lut :

— « Au capitaine Stephen Garrovick, commandant de l'U.S.S. Republic : vous êtes prié et requis de remettre le commandement au capitaine Ronald Tracy à compter de ce jour, et de vous présenter au capitaine L. T. Stone de l'U.S.S. Farragut pour y prendre vos fonctions comme remplaçant au commandement... »

Ouah, pensai-je : Garrovick obtenait un vaisseau de classe Constitution. Grand pas depuis la Republic. Je vis le capitaine Tracy — un homme d'âge mûr à l'air farouche — relever Garrovick. Un peu anxieux et confus, j'attendais : Garrovick m'avait dit qu'il me remettrait mes ordres, mais il semblait sur le point de partir. Tracy s'adressa à l'équipage.

— Tous les ordres permanents restent en vigueur jusqu'à nouvel avis, dit-il. Les officiers suivants quitteront immédiatement l'U.S.S. Republic pour servir à bord de l'U.S.S. Farragut.

Pause ; des regards excités s'échangèrent — l'espoir de quitter cette poubelle. Tracy ne lut que deux noms :

— Médecin-chef Mark Piper, enseigne James T. Kirk. Personnel du pont d'envol, préparez le hangar pour lancement immédiat. Rompez.

Tous les regards convergèrent vers moi. J'en revenais pas. Je regardai le capitaine Garrovick, debout près d'une navette avec le Dr Piper. Piper échangea un regard avec lui et monta ; Garrovick me regarda. Il savourait la scène : tout était

planifié. Je n'eus pas le temps de tout assembler qu'il inclina la tête vers la navette — je ferais mieux de bouger. Je pris illico mon sac, ignorant les regards jaloux. Je passai devant Ben Finney ; je voulus lui dire au revoir, mais son regard, d'une pureté de haine, me glaça. Je continuai. Je rejoignis Garrovick, qui parlait avec Tracy.

— Bonne chance, Monsieur Kirk, dit Tracy. Désolé de vous perdre. Il me serra la main. J'étais dans le brouillard ; tout allait très vite. Je suivis Garrovick dans la navette.

Le Dr Piper s'assit à l'arrière. J'allais prendre place près de lui quand il m'arrêta.

— Le capitaine aime avoir un copilote, dit-il en indiquant le siège de navigateur, à côté du poste de pilotage que tenait le capitaine. J'hésitai, puis avançai.

— Asseyez-vous, enseigne, dit Garrovick.

Je posai mon sac et m'assis. Par le hublot, je vis les portes du hangar de la Republic s'ouvrir. Garrovick pilota la navette hors de la soute. Par le pare-brise, une planète orange occultait les étoiles. Nous volâmes en silence un long moment.

— Monsieur, dis-je enfin, puis-je poser une question ?

— Oui, enseigne ?

— Pourquoi moi ?

— J'ai lu votre dossier. Vous étiez très proche de l'enseigne Finney.

— Oui, monsieur.

— Pourtant vous avez consigné un incident que vous auriez très bien pu passer sous silence. Pourquoi ?

— Je craignais que, si je ne le consignais pas, cela ne se reproduise.

— Eh bien, enseigne, je peux toujours utiliser un homme prêt à sacrifier sa plus chère amitié pour la sécurité de mon vaisseau, dit-il. Je ne peux pas contrôler tous les ragots, mais je n'ai pas apprécié la façon dont on vous a traité pour avoir fait ce qui était juste.

C'était donc le sens de la cérémonie. Il m'emmenait avec lui — et frottait le nez de ceux qui avaient cru Finney.

J'étais à la fois soulagé et triste. Ben avait été mon plus proche ami ; il avait veillé sur moi à l'académie. Mais en quittant la Republic, tout souvenir tendre fut éclipsé par son regard haineux.

Garrovick activa le communicateur.

— Navette McAuliffe à Farragut, dit-il. Demande permission d'apponter.

Par la vitre, le vaisseau de classe Constitution emplissait le champ. Nous approchions de l'intrados de la soucoupe. Les lettres du nom du vaisseau écrasaient notre frêle appareil.

— Permission accordée, répondit une voix féminine au communicateur. Autorisés pour hangar principal.

— Plus de retour en arrière, dit Garrovick.

— J'espère bien, monsieur, répondis-je. Et il rit.

* * * * *

« Voilà, ami James, dit Tyree à voix basse, c'est la fiente du mugato. »

Nous étions dans une petite clairière de la forêt, penchés sur un tas d'excréments jaunâtres. Les chasseurs humanoïdes primitifs qui m'accompagnaient, tous vêtus de peaux d'animaux, bandèrent leur arc et scrutèrent nos environs avec prudence. J'imaginais que la fiente leur semblait fraîche, et que cela signifiait que notre proie était proche.

Nous chassions le mugato depuis environ trois heures, suivant des empreintes et d'autres traces, mais ce n'est qu'à ce moment-là que la tension monta. J'avais un pistolet à phase dissimulé dans la sacoche que je portais, mais j'avais reçu des ordres stricts de ne pas m'en servir. Ces gens ne devaient avoir aucune connaissance du fait que je n'étais pas originaire de leur planète. Et comme il s'agissait de ma première mission d'exploration planétaire, la violation de la Directive Première était au premier plan de mes préoccupations.

À ce moment-là, j'étais à bord du Farragut depuis environ huit mois, et la vie sur un vaisseau de classe Constitution ne pouvait pas être plus différente que celle sur le Republic. La grande nouvelle pour moi, c'était que j'avais enfin mes propres quartiers. Et autre chose : je ne travaillais plus en quart gamma aux machines. J'avais déjà été affecté à plusieurs départements différents : la sécurité, diverses disciplines des astrosciences, pour finalement aboutir à la navigation. Le vaisseau lui-même était en mission d'exploration ; nous avions déjà cartographié onze systèmes solaires depuis mon arrivée, et en huit mois, j'avais été promu lieutenant.

J'étais à mon poste sur la passerelle lorsque nous entrâmes dans le système Zeta Bodtis. La troisième planète, désignée Neural, montrait des signes de vie intelligente, et le capitaine nous plaça en orbite standard. Il ordonna le lancement de sondes suborbitales et fit projeter leurs transmissions sur l'écran principal de la passerelle. Nous pûmes observer les structures primitives dans lesquelles vivaient les autochtones, une population répartie entre petits villages, fermes et tribus vivant à l'état sauvage.

— Rapport technologique, dit Garrovick.

— Primitif, répondit le commandant Coto depuis le poste scientifique.

Approximativement équivalent au Ve siècle terrestre, société agraire. Les senseurs détectent des signatures thermiques suggérant des forges de fer.

— Plutôt barbare, dis-je.

— Hmm, dit Garrovick. Pas grand-chose à apprendre d'eux, monsieur Kirk ?

— Je n'en suis pas sûr, monsieur, répondis-je, bien que je l'étais presque.

— Alors, soyons certains, dit Garrovick. Envoyons une équipe d'exploration.

Monsieur Kirk, vous êtes aux commandes.

— Quoi... je veux dire, oui, monsieur ! C'était nouveau pour moi ; j'avais déjà participé à quelques relevés, mais jamais en tant que chef d'équipe. Soudain, je devais prendre des décisions auxquelles je n'avais jamais été confronté. Combien de personnes emmener ? Qui choisir ?

— Quand vous voudrez, monsieur Kirk, dit le capitaine, amusé.

J'activai l'intercom.

— Euh, enseigne Black et les deux officiers de sécurité de service, rendez-vous à l'armurerie pour la mission au sol. Corrélation des données par l'ordinateur historique à partir des images satellites afin de déterminer les vêtements appropriés...

— Seulement trois membres d'équipage avec vous ? demanda Garrovick, comme si c'était une erreur.

— Oui, monsieur, dis-je. La population semble très clairsemée. Un grand groupe de nouveaux venus apparaissant soudainement pourrait attirer une attention indue.

Je cherchai sur son visage une approbation ou une désapprobation, mais n'y lus rien. Je continuai :

— J'ai pensé que l'enseigne Black pourrait recueillir des échantillons tandis que j'examine les tribus des montagnes.

— Exécutez, dit-il. Je le vis échanger un regard amusé avec Coto alors que je quittais la passerelle.

Enseigne Christine Black, les officiers de sécurité Sussman et Strong et moi-même revêtîmes des déguisements imitant assez bien les vêtements locaux. Nous fûmes téléportés sur un versant rocheux. La verdure abondait, un vent chaud et accueillant soufflait. L'effet apaisant fut immédiat, mais je tentai de l'ignorer.

J'envoyai Black recueillir des échantillons biologiques avec Strong, lui ordonnant de retourner au vaisseau une fois sa tâche accomplie. Minka Sussman resta avec moi. Je comptais observer les autochtones sans contact direct, mais je fus rapidement déçu : presque aussitôt, nous nous retrouvâmes encerclés par une troupe de chasseurs des « gens des collines ».

Ils portaient tous arcs ou lances. La main de Sussman glissa vers la sacoche contenant son phaseur, mais je lui fis signe de s'arrêter. Leurs armes n'étaient pas braquées sur nous. Le chef de la troupe avança et me parla dans une langue inconnue. Les traducteurs universels la déchiffrèrent instantanément, permettant la communication. Le chef, qui se nommait Tyree, demanda d'où nous venions. Je répondis que nous venions d'une contrée lointaine (la Directive Première m'empêchait de révéler notre véritable origine à un peuple primitif ignorant le vol spatial ou l'existence d'autres mondes), et que nous ne resterions que peu de temps. Il nous indiqua de le suivre. Il nous conduisit à son campement, un rassemblement de tentes proches de grottes et d'une source.

Il se montra remarquablement confiant. Le chef de sa tribu, un homme âgé nommé Yitae, nous accueillit au village. Il plaça Sussman dans une tente avec d'autres femmes, moi dans une tente avec Tyree, et nous invita à manger et à chasser avec eux.

Je m'inquiétais de ce que je pourrais découvrir en vivant parmi ces gens primitifs. Il y avait certainement un risque qu'ils croient en une religion superstitieuse et pratiquent des sacrifices violents. Il y avait aussi un grand danger de provoquer accidentellement un incident en raison de notre ignorance de leurs coutumes. J'avais mis Sussman en garde.

Durant les trois jours suivants, j'appris qu'ils chassaient pour se nourrir et

s'habiller, et connaissaient parfaitement les racines sauvages. Ils entretenaient un bon commerce avec les villageois, plus habiles dans le travail du fer, qui fournissaient pointes de flèches et couteaux contre nourriture et peaux. J'entendis quelques références à des croyances en des esprits et des sorts, mais à part cela, leur vie était simple et paisible. Ils tuaient uniquement pour se nourrir ou pour un commerce limité, et il ne semblait y avoir ni conflits ni jalousies, caractéristiques habituelles des sociétés primitives humaines. L'enthousiasme avec lequel Tyree m'accueillit dans sa vie m'émut.

Un matin, il me réveilla.

— Aujourd'hui, ami James, dit-il, nous chassons le mugato.

Les mugatos étaient des carnivores simiesques, dangereux et mortels, que les autochtones chassaient pour se nourrir. Sussman et moi rejoignîmes une partie de chasse composée de quatre montagnards. Sussman, officier de sécurité aguerrie, se surprit pourtant à se détendre dans cette communauté.

— Le moyen le plus rapide de le tuer, dit Tyree, c'est dans l'œil.

J'avais un peu d'expérience avec l'arc depuis mon enfance, et je donnai une lance à Sussman. Nous partîmes, et maintenant que nous avions trouvé les excréments de notre proie, la chasse touchait presque à sa fin. Je regardai Sussman ; malgré sa dureté, je sentis sa peur. Sa main restait crispée sur sa sacoche, probablement sur son phaseur. Je lui avais dit auparavant que, sous aucun prétexte, nous ne pouvions montrer à ce peuple notre technologie avancée, mais la pression de la situation semblait passer outre mes ordres. J'allais m'approcher d'elle pour lui parler à voix basse quand j'entendis un cri menaçant.

Un grand singe blanc, aussi massif qu'un homme, avec une crête osseuse courant de son crâne jusqu'à son dos, bondit au centre du groupe. D'un seul bras, il envoya valser Tyree et l'un de ses compagnons. Deux autres, armés d'arcs, tirèrent des flèches qui atteignirent la poitrine de la créature. Cela ne la ralentit pas.

La bête fonça sur Sussman, qui paniqua, lâcha sa lance et sortit précipitamment son phaseur de sa sacoche. Le mugato l'atteignit au moment où elle le sortait, la renversa, et l'arme vola plus loin. Tyree, relevé, joignit ses compagnons pour cribler la créature de flèches, mais elle refusait de lâcher Sussman. Le mugato la mordit, et elle hurla.

Je tirai une flèche, mais vis bien que rien n'arrêtait l'animal enragé. Je pouvais dégainer mon phaseur et le vaporiser, mais mon entraînement me commandait de résister à cette tentation, pour ne pas contaminer cette culture. La Directive Première stipulait que nous étions sacrifiabiles, mais en voyant Sussman en péril, je dus agir. Tyree avait dit que viser l'œil était sa faiblesse, mais comme il se penchait sur Sussman, il était impossible de tirer. Je lâchai mon arc et pris le couteau tombé d'un montagnard.

— Tyree ! Prépare-toi !

Je bondis sur le mugato, calai mon pied dans sa crête osseuse et le frappai au cou avec le couteau. Je restai accroché tandis que la créature se redressait et tentait de m'attraper. Je vis Tyree viser. La bête se cabra violemment et je perdis ma

prise. Je roulai au sol, et le mugato se tourna vers moi en rugissant.

Puis une flèche lui transperça l'œil gauche. La bête se figea et s'effondra en arrière, morte. Tyree avait fait mouche.

Je me relevai aussitôt et me précipitai vers Sussman. Le mugato l'avait mordue au cou, et elle tremblait. Un poison noirâtre se mêlait à son sang dans la plaie. Mon esprit s'emballa. J'avais des fournitures médicales dans ma sacoche, mais les sortir révélerait mon origine. Et rien ne garantissait qu'elles pourraient contrer le venin de la bête. Il me fallait de l'aide. Il fallait la ramener au vaisseau. Si j'utilisais mon communicateur, ma carrière pouvait s'achever là, mais je n'avais pas le choix. Je ne pouvais la laisser mourir. Alors que je plongeais la main dans ma sacoche, Tyree me toucha le bras.

— Ne t'inquiète pas, ami James, dit Tyree. Nous allons l'aider.

Je levai les yeux vers lui. Pouvait-il vraiment la sauver ? Pouvais-je faire confiance à ce primitif ? Il paraissait sûr de lui. Il envoya alors un de ses hommes chercher un « Kahn-ut-tu », terme que le traducteur universel ne put interpréter. Puis il me remit discrètement le phaseur de Sussman, ramassé à terre.

— C'était à elle, dit-il.

— Oui, répondis-je.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je... je ne peux pas te le dire, dis-je.

Tyree accepta sans insister. Il ordonna aux trois autres hommes de rapporter la dépouille du mugato au camp, tandis qu'il m'aida à transporter Sussman.

Dans une grotte du camp, nous fûmes rejoints par Yitae et un jeune homme vêtu différemment des autres montagnards. Il avait le teint brunâtre, des cheveux noirs de jais, et portait des peaux d'animaux plus sombres. Tyree l'attendait : c'était un Kahn-ut-tu. J'avais l'impression de confier la vie de mon officier à un sorcier, et je n'aimais pas ça. J'aurais voulu la ramener sur le vaisseau, auprès d'un vrai médecin.

Un tambour résonna. Le Kahn-ut-tu s'agenouilla près de Sussman et sortit une racine noire. La racine semblait bouger comme un animal. Tandis que Yitae battait le tambour, le guérisseur entra en transe, puis frappa brusquement la plaie de Sussman avec la racine. Tous deux hurlèrent de douleur, puis s'effondrèrent inconscients. Je n'avais jamais rien vu de tel. Quand je me penchai pour examiner la blessure de Sussman, elle avait disparu. Sussman s'agita, reprit conscience. Fatiguée, mais guérie.

Je me rappelai que je devais communiquer avec le vaisseau. Je remerciai le Kahn-ut-tu, qui resta totalement indifférent. Je sortis, trouvai un endroit isolé près de la source et pris mon communicateur.

— Kirk à Farragut.

— Monsieur Kirk, nous commençons à nous inquiéter, dit Garrovick.

Je lui racontai ce qui s'était passé. Je proposai de rester encore un jour pour permettre à Sussman de récupérer sans éveiller de soupçons. Garrovick approuva mon évaluation, puis ajouta quelque chose que je n'attendais pas :

— On peut dire que vous avez eu de la chance que ces barbares puissent vous aider.

— Ce ne sont pas des barbares, monsieur, répondis-je. C'est une espèce extraordinaire...

— C'est bon à savoir que nous ne sommes pas les seuls êtres valables dans la galaxie.

Garrovick coupa la communication, et je compris la leçon qu'il voulait me donner. Je me sentis honteux, embarrassé. Je refermai mon communicateur et me rentrai : Tyree m'avait suivi. Il paraissait perplexe.

— Parlais-tu à un dieu ? demanda-t-il.

— Non, répondis-je.

Je voulais lui dire la vérité, mais la Directive Première était claire. Pourtant, si je me taisais, son imagination risquait de mener à une contamination encore pire. J'avais appris à connaître cet homme en quelques jours, il avait sauvé la vie de mon officier, et il était devenu mon ami. Je ressentis qu'il y avait une troisième option.

— Tyree... peux-tu garder un secret ?

Il s'avéra qu'il le pouvait.

* * * * *

L'expérience avec Tyree et le peuple des collines m'avait fait grandir en tant qu'officier. J'avais affronté ce qui avait probablement été jusque-là la pire expérience de ma carrière dans Starfleet : j'avais failli perdre quelqu'un sous mon commandement. Je n'imaginais rien de pire. Le destin allait bientôt me punir de ce manque de clairvoyance.

Quelques mois plus tard, j'avais été affecté à la section de contrôle des armes. J'avais reçu une formation au combat spatial, mais en un an et demi de service dans Starfleet, je n'en avais jamais vu la moindre trace. Nous étions en orbite autour de la quatrième planète du système stellaire Tycho. Une équipe d'exploration avait été envoyée cartographier la surface de la planète, que nous croyions dépourvue de vie.

— Alerte rouge ! La voix du capitaine retentit dans les haut-parleurs. Boucliers levés, contrôle des phaseurs, rapport de statut !

Je tenais le poste de contrôle des armes avec le maître principal Metlay et le matelot Press. Ils rapportèrent que toutes les armes étaient chargées et prêtes.

— Passerelle, ici contrôle des phaseurs. Toutes les armes prêtes.

À ce moment, l'écran de mon poste afficha la même image que la passerelle : la planète, sans rien de notable. Puis j'aperçus ce qui ressemblait à un nuage atmosphérique s'élevant dans l'espace. Il se dirigeait droit vers le vaisseau. C'était ma cible ? Un nuage ? (J'appris plus tard que ce « nuage » avait attaqué et tué notre équipe d'exploration, mais sur le moment je n'avais aucune idée de ce que je voyais.)

— Phaseurs, verrouillez la cible, ordonna Garrovick.

J'intégrai immédiatement le système de poursuite et plaçai le nuage au centre du viseur. Les capteurs indiquaient qu'il était composé de dikironium. Sa nature gazeuse compliquait énormément le verrouillage pour l'ordinateur.

— Monsieur, je n'arrive pas à verrouiller correctement, dis-je.

Il avançait maintenant beaucoup plus vite, grossissant à vue d'œil.

— Feu des phaseurs ! lança Garrovick.

Je regardai le nuage : il emplissait désormais l'écran. Il était à bout portant. J'hésitai une fraction de seconde, cherchant à comprendre ce que j'avais sous les yeux. Et puis, il disparut. J'appuyai sur le bouton de tir... mais c'était trop tard.

— Monsieur, dit Metlay, quelque chose est entré dans l'émetteur du banc principal de phaseurs.

Ce qu'il venait de dire était techniquement impossible : seules des formes d'énergie pouvaient traverser l'émetteur. Mais avant que je puisse analyser la situation, Metlay et Press furent enveloppés par un gaz blanc s'échappant de leurs consoles. Il exhalait une odeur sucrée, semblable au miel. Et aussitôt, Metlay et Press s'effondrèrent au sol, suffoquant.

Je courus vers ma console.

— Contrôle des armes à passerelle ! C'est dans le vaisseau ! Je répète : c'est dans le vaisseau ! Je scelle cette section !

Quel que fût ce gaz, je devais l'empêcher d'atteindre le reste du Farragut. Je commençai à activer les verrous des cloisons d'urgence pour isoler le secteur. Je n'avais scellé que la moitié quand l'odeur sucrée s'intensifia.

Et soudain, ce fut sur moi. Comme si je me noyais dans une cuve de sirop. Je ne pouvais plus respirer. Je perdis connaissance peu à peu, et dans ce brouillard j'entendis quelque chose. Ce n'était pas une voix. C'était dans ma tête.

« Je me nourrirai ici... »

* * * * *

Je ne sais pas combien de temps j'étais resté inconscient. J'avais vaguement perçu des voix, l'alarme rouge, puis le silence. Mais tout cela n'était que brouillard, distordu. Puis je sentis l'aiguille d'un hypo sur mon cou, et je repris lentement conscience.

Ma vision s'éclaircit, et je constatai que j'étais à l'infirmérie. Le commandant en second, Coto, se tenait au-dessus de mon lit, aux côtés du Dr Piper. Les lumières étaient tamisées. Un appareil médical était fixé à mon bras.

— Vous recevez une transfusion sanguine, dit Piper. Mais vous allez vous en sortir.

J'essayai de parler du nuage, d'expliquer ce qui s'était passé.

— Il est hors du vaisseau, dit Coto. Sa voix était lourde ; on n'y percevait aucun soulagement.

— C'était... une créature, dis-je.

Coto et Piper échangèrent un regard.

— Que voulez-vous dire ? demanda Piper.

— Je pouvais sentir... sa pensée, répondis-je. Elle voulait se nourrir de nous...

Le regard de Coto montrait son incrédulité. Piper, lui, semblait réfléchir.

— Cela expliquerait certaines choses, dit le médecin. Elle ne s'est pas

simplement dissipée dans le vaisseau comme un gaz incontrôlé. Elle n'a prélevé que les globules rouges de ses victimes. D'abord l'équipe d'exploration, puis les deux membres d'équipage en salle des armes... mais Kirk a été laissé en vie. Les attaques se sont produites par à-coups — quelques personnes tuées à la fois — pour reprendre une comparaison simple : son estomac s'est rempli.

— Attendez... des attaques ? dis-je. Combien de personnes ?

Piper comprit qu'il en avait trop dit. Il lança un regard d'excuse à Coto.

— Dites-le-moi, je vous en prie, insistai-je.

— Plus de deux cents, dit Coto. La moitié de l'équipage.

— Le capitaine ? demandai-je, même si je connaissais déjà la réponse.

— Il est mort, répondit Coto.

— Je suis désolé... murmurai-je, étranglé. Je suis tellement désolé...

— Ce n'est pas votre faute, dit-il. Être resté en salle des armes pour sceller le secteur a sauvé le vaisseau...

Je n'entendais plus rien. Tous ces gens... et le capitaine Garrovick, morts parce que je n'avais pas tiré à temps. Je sentis les larmes venir et détournai le visage.

— Reposez-vous, lieutenant, dit Coto avant de tourner les talons et de sortir.

* * * * *

Le Farragut regagna tant bien que mal Starbase 12 avec la moitié de son équipage, pour réparations, réapprovisionnement et remplacement de personnel. Je passai deux semaines dans un centre de réhabilitation. La créature avait absorbé la majorité de mes globules rouges, et il fallut longtemps pour que mon corps se rétablisse. Ma santé mentale, elle, prendrait bien plus de temps.

Le commandant Coto et le Dr Piper vinrent tous deux me voir pendant ma convalescence. Coto n'avait pas obtenu la promotion au rang de capitaine, mais il assurait toujours le commandement temporaire et, à ce titre, supervisait le renouvellement de l'équipage. Il avait obtenu l'autorisation de me proposer le poste de navigateur en chef. J'acceptai, bien que je ne sois pas certain. Il m'assura que mes fonctions resteraient très légères pendant longtemps : il faudrait des semaines avant que le gros des remplaçants arrive à Starbase 12.

Une fois sorti de l'hôpital, au lieu de regagner le vaisseau, je pris mes quartiers sur la base. C'était la première fois depuis l'académie que je vivais sur une planète, et ce fut un changement bienvenu. Starbase 12 était une installation ultramoderne, dédiée au stockage et à la réparation, entourée de zones résidentielles et de loisirs. Environ 4 000 membres de Starfleet et leurs familles y vivaient.

Ma chambre se trouvait dans un bungalow du quartier des officiers célibataires, des immeubles de deux étages disposés le long d'allées sinuuses entre pelouses et bosquets. L'appartement était fonctionnel et propre, avec sa propre cuisine, mais je prenais la plupart de mes repas soit au mess des officiers, soit dans les petits restaurants et bars tenus par des civils et des marchands interstellaires installés sur la base. Durant cette période, je bus beaucoup ; le seul moyen pour moi

de dormir était l'ivresse, et même ainsi, mon sommeil restait agité, hanté de cauchemars.

Un de mes repaires favoris s'appelait le Feezal's. Le propriétaire, jovial et amical, appartenait à une espèce qui m'était inconnue. Il avait un large crâne, des arêtes sur les joues et le front, qui auraient pu paraître menaçants sans son éternel sourire. Il disait s'appeler « Sim », mais je doutais que ce soit vrai. Il paraissait très vieux et esquivait toute tentative d'obtenir des détails personnels, y compris sa planète d'origine. La seule chose qu'il m'avoua fut que le bar portait le nom de l'une de ses épouses.

Il s'intéressait en revanche beaucoup à moi, posant quantité de questions sur ma vie et mon passé, et cela m'a aidait de pouvoir me confier. Il avait perdu un proche sur Tarsus, ce qui mena à plusieurs discussions sur la possibilité que Kodos soit réellement mort. Des rumeurs galactiques laissaient entendre qu'il avait survécu. Sim semblait toujours savoir ce dont j'avais besoin, et un soir, il m'étonna en me présentant une jeune femme que je reconnus aussitôt.

— Bonjour, Jim ! dit-elle.

J'avais rencontré Carol Marcus à l'académie, où elle travaillait comme assistante de laboratoire en terminant son doctorat de biologie moléculaire. Nous avions eu une brève aventure, sans suite lorsque j'avais obtenu mon diplôme.

En la voyant, je regrettai aussitôt que cela n'ait pas continué. Elle était très séduisante, blonde, menue — mon type, sans doute — et très intelligente. Entre-temps, Carol avait décroché son doctorat et participait désormais à un projet de recherche utilisant les installations de Starfleet sur la base. Je fus immédiatement attiré à nouveau. Elle se montra chaleureuse et attentive, flattée par mon regain d'intérêt, et notre relation se ralluma.

Le rééquipement du Farragut s'éternisa des semaines, ce qui ne me dérangeait pas. Je servais un quart quotidien de huit heures sur le vaisseau, puis regagnais la base où Carol et moi passions le reste du temps. J'emménageai chez elle, et nous trouvâmes un équilibre à la fois passionné et naturel. Nous faisions de l'escalade et de l'équitation, nous cuisinions et lisions ensemble. Je me mis à moins boire, et si mes cauchemars ne disparurent pas, ils s'estompèrent. J'étais installé, heureux. Et je ne voulais pas que cela cesse.

— Veux-tu m'épouser ? demandai-je un matin, encore au lit.

— Jim... attends... quoi ?

— Je veux t'épouser, dis-je. Je veux être avec toi.

— Jim... je t'aime... mais je ne peux pas abandonner mon travail...

— Alors j'abandonnerai le mien, répondis-je, persuadé de le penser. Je demanderai une affectation sur la base. Nous ferons en sorte que ça marche. Je veux fonder une famille avec toi.

— C'est... ce que je veux aussi, dit-elle en m'embrassant.

J'appelai le vaisseau pour faire couvrir mon quart par un officier subalterne, et nous passâmes la journée ensemble.

Le lendemain matin, je me rendis à mon quart sur le Farragut. Le vaisseau

reprendait vie ; en tant que navigateur en chef, j'avais désormais des subordonnés. Je vis le commandant Coto dans ses quartiers et lui annonçai que je souhaitais une réaffectation sur la base. Il m'écucha avec une lassitude résignée. Il connaissait ma relation avec Carol et s'y attendait.

— Écoute, Jim, dit-il, je ne vais pas essayer de t'en dissuader. Mais tu es un officier exceptionnel de Starfleet. Si je reçois le commandement, j'aurai besoin d'hommes comme toi pour protéger la vie de cet équipage.

— Désolé, monsieur, dis-je. Ma décision est prise.

Mais elle ne l'était pas. Je m'étais engagé auprès de Carol, et c'est ce qui me poussait à parler ainsi. Pourtant, Coto avait touché juste : je ressentais toujours le devoir envers lui et l'équipage. Il me demanda au moins de retarder mon transfert jusqu'à l'arrivée des derniers remplaçants, dans quelques semaines. J'acceptai.

Au fil du temps, je devins de plus en plus partagé. Je savourais ma vie avec Carol, mais je ressentais l'appel de la vie à bord. Et à mesure que les nouveaux cadets arrivaient, je pris conscience de mon importance : bien que diplômé depuis moins de deux ans, mon expérience m'avait déjà donné une mine de savoir à transmettre. Je découvris aussi qu'en pleurant la perte du capitaine Garrovick et de mes camarades, je retrouvais la détermination de servir, de corriger l'erreur que j'avais commise. J'aurais dû en parler à Carol, mais je savais que cela la blesserait.

Quelques semaines plus tard, le Farragut était presque totalement rééquipé. Alors que je terminais mon quart, le commandant Coto vint me voir.

— J'ai reçu ma promotion, dit-il. Je le félicitai. Il avait travaillé plus que quiconque pour remettre le vaisseau en état, et j'étais heureux qu'il soit récompensé. Il ajouta que le départ aurait lieu dans deux jours et me demanda si j'avais reconstruit ma décision, car il n'avait toujours pas pourvu le poste de navigateur en chef. Il était encore à moi si je le voulais. Je répondis que oui.

Je quittai le vaisseau, le cœur lourd à l'idée de devoir annoncer cela à Carol. Je décidai de tout lui expliquer, de lui dire que j'avais besoin de ce service pour clore mon deuil. Je savais qu'elle serait blessée, mais je pensais qu'elle comprendrait. Je n'en eus pas l'occasion : en entrant, elle m'accueillit avec un sourire.

— Jim, je suis enceinte, dit-elle en se jetant dans mes bras.

Un enfant. Je ne m'y attendais pas. Ce fut à la fois grisant et déstabilisant. D'un coup, mes arguments centrés sur moi-même sonnèrent creux. L'idée d'un bébé était si écrasante, si joyeuse, si intimidante, que je ne trouvais rien à dire. Carol perçut aussitôt que quelque chose n'allait pas. Elle recula et me fixa.

— Je ferai en sorte que ça marche, dis-je. Je te le promets...

— C'est exactement ce que tu disais ne pas vouloir, dit-elle en pleurant.

— Je sais, répondis-je. Mais je t'aime...

— Tu disais haïr que ta mère s'absente ; tu ne voulais pas ça pour tes enfants.

Elle avait écouté mes confidences sur la douleur de mon enfance. Mais en cet instant, je croyais que je pourrais agir autrement. Je pensais pouvoir être là comme père, tout en servant comme officier de Starfleet. Je ferais en sorte que ça marche. Je l'aimais, et je voulais une famille avec elle.

— Ayons cet enfant, dis-je. Je serai là pour toi.

* * * * *

— Évacuez la passerelle ! criai-je, trop tard.

J'étais au poste d'ingénierie du Hotspur. Nous avions essuyé plusieurs tirs, et le dernier avait grillé la console d'ingénierie, électrocutant le membre d'équipage qui l'opérait. J'essayais de réacheminer l'énergie vers les boucliers, sans succès. Le capitaine Sheridan avait pris les commandes et tentait de nous sortir de l'orbite.

Nous avions été attaqués par des pirates alors que nous transportions des vivres et des médicaments vers Altair IV, à la lisière de la Fédération. Des aliens à bord de vaisseaux sans immatriculation attaquaient souvent des bâtiments isolés de Starfleet dans la région, espérant dérober une cargaison lucrative. Nous savions, en vérité, que certains de ces vaisseaux étaient klingons, agissant sous ordre de leur gouvernement pour piller officieusement ce qu'ils pouvaient des convois de la Fédération. S'ils étaient pris, l'Empire niait toute implication. Nous n'étions pas sûrs à cent pour cent que le vaisseau que nous affrontions en ce moment fût klingon, mais la simple possibilité suffisait à me motiver : chaque rencontre avec cette espèce renforçait mon animosité personnelle grandissante.

Je vis le petit vaisseau trapu des pirates lancer une nouvelle torpille, au moment même où le capitaine entrait une trajectoire d'évasion. La torpille visait la coque primaire, droit sur la passerelle. J'étais à quelques mètres du turbolift et, juste avant l'impact, je bondis en criant.

La torpille anéantit ce qui restait de nos déflecteurs et éventra un trou béant de dix mètres dans la coque primaire : la passerelle était ouverte à l'espace. J'étais à la porte du turbolift quand l'air et tout ce qui n'était pas arrimé furent aspirés dans le vide. À la milliseconde près, avant d'être moi-même happé, j'agrippai le rebord de la porte en train de se fermer. La force phénoménale de l'atmosphère s'échappant du vaisseau m'arracha du sol. Je retenais le battant à deux mains ; le souffle glacé de l'espace engourdisait ma prise. Je bloquai ma respiration : je savais que je n'avais plus que quelques secondes.

Et soudain, le vent s'arrêta.

Je m'écrasai sur le pont. La passerelle n'était plus qu'un vide glacé, et le froid insoutenable me traversait l'uniforme. Dix secondes, pas plus, avant de perdre conscience. Je levai les yeux : ma main droite tenait encore la porte du turbolift. Je ne la sentais plus ; mes extrémités étaient déjà complètement engourdis. Ce qui m'avait sauvé jusque-là, c'était l'ordinateur de bord, prisonnier d'un dilemme insoluble : il ne pouvait pas fermer le turbolift tant qu'un capteur détectait une forme de vie humaine bloquant la porte. Tant que je ne lâchais pas, elle resterait ouverte.

Je me hissai vers l'ouverture, les poumons sous une pression terrible. L'envie d'expirer était irrésistible, mais céder signifiait mourir. Le lift me semblait hors d'atteinte. Je titubai, me traînai encore. L'obscurité m'envahit. Je ne pus plus avancer... puis je sentis que je roulais sur le sol.

J'avais réussi à entrer dans le lift. Les portes se refermèrent dans un pschitt pneumatique : le bruit me dit qu'il y avait de l'air. J'expirai, puis inspirai avec avidité. Étendu sur le sol, je grelottais, cherchant désespérément à reprendre mon souffle. À la limite de l'évanouissement, je roulai sur le côté, me mis à genoux, et atteignis une des poignées de commande. Je l'empoignai, luttant contre l'inconscience qui me guettait. Je me hissai debout et frappai le panneau de communication.

- Kirk... à la salle de contrôle auxiliaire, dis-je.
- Oui, monsieur, répondit une voix.
- Le capitaine Sheridan a entré une trajectoire...
- Je la vois, monsieur, elle est affichée...
- Exécutez... immédiatement.

En quête d'abri, Sheridan avait tracé une route vers une géante gazeuse voisine. Le vaisseau pirate était trop vieux et trop petit pour supporter la pression. Le Hotspur, un bâtiment de classe Baton Rouge comme la Republic, ne tiendrait pas beaucoup plus longtemps, mais cela nous ferait gagner du temps.

Je sentis les plaques du pont vibrer : le vaisseau bougeait. J'actionnai la commande du turbolift et, tandis qu'il descendait vers le poste auxiliaire, je contemplai la cabine vide et son implication : j'étais le seul à avoir survécu à la passerelle. Le capitaine et le premier officier étaient morts. Sheridan avait été un bon commandant, collaboratif, encourageant mon avis. J'avais beaucoup appris de lui. J'essayai de ne pas penser au fait qu'il n'était plus.

Je n'étais à bord du Hotspur que depuis un mois. Ce n'était pas un poste convoité — le vaisseau était si vieux. Mais après deux années relativement confortables comme navigateur du capitaine Coto, je cherchais autre chose. Quand Coto disait que sa priorité était la protection de son équipage, il n'exagérait pas. Après le traumatisme vécu, il était devenu très réticent au risque. Je ne pouvais pas vraiment lui en vouloir, mais au final la Farragut jouait toujours la sécurité. Aussi, lorsque le Hotspur chercha un officier des communications, quatrième dans la chaîne de commandement, je sautai sur l'occasion. Le vaisseau faisait, lui aussi, des « tournées de lait » comme la Republic, mais dans un secteur bien plus dangereux.

Le turbolift s'arrêta ; j'en sortis et gagnai la salle de contrôle auxiliaire. Elle était occupée par quelques membres d'équipage que je connaissais à peine, et par un que je connaissais trop bien : l'ingénieur en chef et troisième officier, Howard Kaplan, mon ancien supérieur de la Republic. Il avait été transféré sur le Hotspur lorsque la Republic fut mise hors service. Bien qu'il eût techniquement un grade supérieur au mien, j'étais officier de passerelle, et il n'avait pas été ravi de me voir embarquer. Le reste de l'équipe était constitué de réservistes peu expérimentés, assignés ici en alerte rouge. Lorsque la passerelle était déclarée inhabitable, tout officier supérieur disponible devait venir ici pour prendre le relais. Kaplan et moi étions les seuls à avoir répondu.

- Ça va, monsieur ? demanda la timonière. C'était une jeune femme superbe nommée Uhura, tout juste sortie de l'académie.

- Rapport, dis-je en ignorant sa question, car je n'étais pas du tout « bien ». Je

grelottais, mes jambes flanchaient, ma vision se brouillait. Mais je ne voulais pas qu'ils le sachent — surtout Kaplan.

— Nous sommes dans la géante gazeuse, monsieur, dit Uhura.

— La distorsion est hors service, et nous ne pourrons pas rester longtemps ici, grogna Kaplan.

Il n'apportait aucune solution. Je regardai les visages autour : tous plus jeunes que moi, tous en attente de directives. Je n'obtiendrais rien d'eux non plus, je devais trouver seul.

Les pirates étaient mieux armés et nous avaient pris par surprise. Nous ne pouvions pas livrer un combat conventionnel. Le contrôle de ciblage de nos armes était endommagé : dans un duel d'artillerie, ils auraient l'avantage.

— Enseigne, dis-je à Uhura, affichez ce que nous avons sur notre adversaire.

Uhura manipula quelques commutateurs et un schéma du vaisseau pirate apparut à l'écran. Je m'intéressai aussitôt à sa masse : environ le tiers de celle du Hotspur. Je fis un rapide calcul mental et souris pour moi-même. J'avais un plan — et j'étais sûr qu'il marcherait.

Je jetai un regard à Kaplan. Il était, techniquement, aux commandes ; je devrais lui soumettre mon idée. Mais c'était inutile : il avait passé sa carrière en ingénierie et n'avait aucune expérience du commandement. Il me regardait, inquiet, en colère, apeuré. Il n'était pas en état de juger mon plan. Et j'avais dépassé le stade des hésitations quand il s'agissait de sauver le vaisseau.

— Préparez le rayon tracteur, dis-je. J'avais vérifié : il fonctionnait encore. — Nous allons sortir de la géante gazeuse, l'accrocher, et le tirer avec nous vers l'intérieur...

— Nous n'aurons pas assez de poussée..., protesta Kaplan.

— Nous n'en aurons pas besoin, répondis-je. Nous sommes plus profonds dans le puits de gravité qu'eux, et nous faisons trois fois leur masse. La gravité fera le reste. Soit ils surchargeront leurs moteurs pour s'échapper, soit ils seront écrasés par la planète.

Uhura et les autres membres d'équipage parurent soulagés, encouragés par l'assurance que j'affichais. Nous avions peut-être une chance. Kaplan se contenta de me fusiller du regard, embarrassé mais soumis.

— Exécutez mes ordres, dis-je, puis me tournai vers Kaplan. — Lancez vos réparations sur le moteur à distorsion.

— Aye, monsieur, grogna Kaplan avant de sortir.

J'avais vingt-sept ans, et je venais de devenir capitaine.

Et je n'avais pas vu mon enfant depuis deux ans.

CHAPITRE V

— Je suis médecin, pas baby-sitter, dit McCoy. J'avais envie de le frapper.

Je connaissais Leonard McCoy depuis plus d'un an, depuis mon arrivée à bord du Hotspur. Nous n'avions pas grand-chose en commun ; il était plus âgé que moi, et bien qu'il ait fréquenté l'académie un court moment quand j'y étais, nous ne nous étions jamais rencontrés. À bord, il semblait compétent, mais toujours un peu agacé. Les choses s'étaient encore envenimées quand j'avais pris le commandement : à plusieurs reprises, il avait laissé entendre clairement qu'il me jugeait trop jeune pour ce poste. Je suppose que je ne pouvais pas lui en vouloir ; à vingt-neuf ans, j'étais le plus jeune capitaine de l'histoire de Starfleet. D'ordinaire, j'ignorais son attitude, tant qu'il obéissait à mes ordres. Mais cette fois, j'avais besoin de lui.

— Je ne te demande pas de faire du baby-sitting, dis-je. Le garçon sera à bord trois semaines ; nous manquons d'espace. Je veux simplement m'assurer qu'il soit en sécurité.

— Il serait plus en sécurité s'il ne venait pas du tout, rétorqua McCoy.

— McCoy... dis-je, agacé. Il pouvait voir que je perdais patience.

— Écoute, commandant, qu'est-ce que tu veux que je dise ? Ce vaisseau est à peine sûr pour des adultes, alors pour un gamin de deux ans... Pourquoi diable viennent-ils à bord, au juste ?

Je n'allais pas révéler à McCoy, ni à quiconque, pourquoi nous transportions Carol et le petit David vers la Terre, ni quel était leur lien avec moi — du moins pas encore. Quand je vins le voir à l'infirmerie, j'imaginais naïvement qu'il éprouverait un peu de compassion pour une mère et son enfant coincés sur un vaisseau, mais c'était trop espérer.

— Premièrement, il a trois ans, dis-je en esquivant sa question. Et deuxièmement, la santé et le bien-être de tous les passagers à bord relèvent de ta responsabilité. Cela inclut les enfants. Je veux que des installations soient prêtes pour les besoins d'un enfant de trois ans. C'est un ordre.

— Oui, monsieur, répondit-il. Et alors que je quittais l'infirmerie, il me lança un regard curieux.

Je regagnai la passerelle. En traversant les coursives, je remarquai à quel point McCoy faisait figure d'exception : la plupart des membres d'équipage se montraient très respectueux, allant même jusqu'à l'excès. Mais paradoxalement, cette déférence m'isolait dans une forme bien particulière de solitude. Ce n'était pas la solitude désespérée que j'avais connue sur la Republic : c'était le poids de la responsabilité. J'avais désormais entre mes mains la vie de chaque personne sous mon commandement.

Je ressentais une étrange impression, comme si mon identité se dissolvait, mes nerfs se prolongeant jusqu'aux limites physiques du Hotspur. Je ne dormais jamais vraiment : comme un jeune parent, mes sens restaient en alerte, même dans le sommeil. L'équipage était devenu mes enfants : je veillais sur eux, ce qui signifiait que je ne pouvais être l'ami de personne.

Et pourtant, ironie du sort, je n'avais pas vécu cela avec mon propre fils. J'étais décidé à changer cela. La dernière étape de notre mission nous amenait à Starbase 12, où Carol vivait depuis quatre ans. Durant tout ce temps, je n'avais que très peu vu Carol et David. Nous parlions souvent par subspace ; quand David était bébé, elle le tenait parfois devant l'écran. Mais, depuis quelque temps, elle ne parlait plus qu'avec moi seule, trouvant toujours une excuse pour que David n'apparaisse pas. Lors de notre dernière conversation, elle m'avait annoncé que son projet était terminé et qu'elle repartait pour la Terre. Les transports conventionnels n'étant pas disponibles avant un mois, j'avais arrangé un arrêt du Hotspur à Starbase 12 — officiellement pour une maintenance mineure que je repoussais depuis un moment. Nous les ramènerions nous-mêmes.

J'étais impatient de les voir monter à bord. J'avais négligé Carol et David pour mon travail, mais désormais, je pensais pouvoir reprendre la main sur ma vie. D'autres capitaines de Starfleet étaient mariés et avaient des enfants : pourquoi pas moi ? J'avais même décidé de rendre notre union officielle et d'épouser Carol pendant le voyage — même si, étant le commandant, je n'étais pas certain de qui officierait la cérémonie.

En entrant sur la passerelle, mon premier officier se leva du fauteuil de commandement.

— Capitaine sur la passerelle, dit Gary Mitchell.

Gary savait que je détestais ce cérémonial : j'étais « capitaine du vaisseau », mais je n'avais pas encore le grade officiel.

— Rapport, dis-je.

— Nous sommes en orbite standard de Starbase 12, répondit Gary depuis le poste de pilotage.

— Très bien. Commencez le transfert des passagers et du fret.

Gary servait comme timonier suppléant à bord de l'*U.S.S. Constitution* quand j'avais été promu. Je l'avais aussitôt réclamé comme mon premier officier. Lui aussi était jeune pour le poste, et c'était une des raisons pour lesquelles je le voulais : à vingt-sept ans, entouré d'officiers plus âgés, avoir un pair et ami comme second renforçait ma confiance. Mon seul reproche : il avait une tendance trop marquée à flirter avec les membres féminins de l'équipage.

Le transfert de cargaison dura deux heures. À ce moment-là, l'enseigne Uhura, officier des communications suppléant, annonça un message du contrôle au sol.

— Monsieur, dit-elle, une certaine docteure Carol Marcus demande la permission de téléporter à bord.

— On dirait qu'elle n'a pas de patience, plaisanta Gary, un peu grivois. Il savait que Carol et moi avions eu une liaison, mais ignorait l'étendue de notre histoire. Je lui

lançai un regard irrité.

— Permission accordée, dis-je. Je serai en salle de téléportation.

Je quittai la passerelle avec le sourire : l'idée de revoir David m'emplissait d'enthousiasme. Je me rappelai ma propre joie enfantine à retrouver mon père ou ma mère après une absence, et mes rêveries sur ce que pouvait être la vie à bord d'un vaisseau spatial. Bientôt, je pourrais montrer mon vaisseau à mon fils, qui, j'en étais sûr, nourrissait les mêmes fantasmes. Je m'imaginais déjà, marchant avec fierté dans les coursives, mon fils à mes côtés, admirant les marques de respect que me témoignait l'équipage, et ressentant lui-même cette fierté d'être mon fils. J'attendais avec impatience cette admiration et cet amour inconditionnel.

À mon arrivée en salle de téléportation, le technicien de service m'indiqua qu'une seule personne attendait en bas.

— Une seule ? dis-je, surpris. Très bien, énergisez.

L'image sur le plateau se matérialisa : Carol. Sans bagage. Je vis aussitôt qu'elle n'avait aucune envie d'être là.

— Bonjour, Carol, dis-je.

— Commandant, répondit-elle.

Je compris qu'elle n'allait rien dire de personnel devant un inconnu. Je congédiai donc le technicien. Mais même une fois seuls, Carol resta fermée.

— Où est David ? demandai-je.

— Avec une nourrice, répondit-elle.

— Le vaisseau doit quitter l'orbite dans quelques heures. Je pensais que tu voudrais l'installer à bord...

— Nous ne viendrons pas, dit-elle. Je ne crois pas que ce soit bon pour lui.

— Tu ne crois pas qu'il soit bon pour lui de voir son père ? dis-je, indigné.

— Pour l'instant, il ignore qu'il a un père.

Je restai stupéfait. L'instant d'après, la colère monta.

— Amène-moi mon fils immédiatement, dis-je. Même à moi, ma voix sonna ridicule. Carol rit — sans joie.

— Je ne suis pas l'une de tes subordonnées, dit-elle. Je veux retourner en bas.

— Attends ! dis-je. Carol, je suis désolé, je voulais juste...

— C'est un petit garçon, Jim. Il ne comprendrait pas pourquoi son père ne l'aime pas assez pour être là.

— Mais je peux être là, maintenant, dis-je. Donne-moi une chance...

— Je t'en ai donné plusieurs. Des années de chances. J'espérais encore...

Ses yeux se remplirent de larmes. Je n'avais jamais réalisé combien mon absence l'avait blessée. Moi, je rationalisais : « plus tard », je trouverais bien un moyen de concilier famille et carrière. Mais j'avais trop tardé.

— Alors... je ne peux pas le voir ? demandai-je, presque à voix basse.

— Je crois qu'il vaut mieux que tu restes éloigné, dit Carol. C'était douloureux à entendre, mais je voyais que c'était aussi difficile à dire. Elle descendit du plateau, prit ma main. — Jim, il n'y a pas de solution facile. Aucun de nous ne renoncera à son travail. Cela veut dire qu'un seul de nous sera là pour David, et ce sera moi.

Je compris qu'elle ne changerait pas d'avis. Et je savais, pour l'avoir vécu moi-même avec ma mère, qu'en un sens, elle avait raison : David ne comprendrait pas.

- Très bien, dis-je. Mais un jour, quand il sera assez grand...
- Un jour, répondit-elle.

Elle m'embrassa sur la joue, remonta sur le plateau. J'activai le communicateur, signalai la station, et la téléportai sans un mot de plus. En un instant, elle disparut. Et je restai seul.

* * * * *

Peu après, j'étais sur la passerelle, finalisant les préparatifs pour quitter l'orbite, quand le Dr McCoy vint me voir.

- Commandant, j'ai aménagé un espace de jeu, dit-il.
- Quoi ?
- J'ai fait déplacer quelques caisses d'un petit local de stockage près du gymnase. J'y ai installé des jeux adaptés à son âge et retiré tout ce qui pouvait être dangereux. J'ai aussi établi un planning pour que le personnel infirmier se relaye...
- Pas besoin, dis-je en le coupant. J'avais complètement oublié cette tâche que j'avais confiée à McCoy.
- Comment ça ? Et l'enfant ?
- Il n'y a pas d'enfant à bord, dis-je. Les passagers ont pris d'autres dispositions.

Gary se retourna depuis le poste de pilotage, surpris.

— Concentrez-vous sur votre barre, monsieur Mitchell, dis-je. Mon ton sec lui fit comprendre que je ne donnerais aucune explication, du moins pas maintenant. Il retourna donc à sa console. McCoy, en revanche, n'allait pas lâcher.

- J'ai passé les trois dernières heures là-dessus, dit-il.
- Écoutez, docteur...
- Je suis médecin-chef à bord de ce vaisseau. J'ai la responsabilité de la santé de trois cents membres d'équipage, et vous gaspillez mon temps avec une espèce de foutue plaisanterie...

- Ça suffit, dis-je.
- Non, ça ne suffit pas...
- Docteur, vous êtes relevé, dis-je.

McCoy resta planté là, me foudroyant du regard, ce qui me déplut fortement.

- Dégagez de cette passerelle.
- J'inscrirai ça dans mon journal médical, dit-il. Ce n'est pas terminé.

Il disparut furieux dans le turbolift. Je remarquai que l'équipage de passerelle me jetait des coups d'œil, tentant de comprendre de quoi il s'agissait.

- Le spectacle est terminé, dis-je. Mettons-nous en route.

Quitter l'orbite et prendre notre trajectoire me laissa un moment pour refroidir. Je réalisai que je devais sans doute des excuses à McCoy, mais son attitude ne m'y incitait guère. Pourtant, je n'étais pas certain de vouloir qu'il consigne tout cela

dans son journal médical. J'étais probablement déjà sous la loupe du Commandement à cause de mon âge, et je soupçonnais que ce n'était pas la première fois que McCoy notait quelque chose qui pouvait miner ma crédibilité auprès de Starfleet. Une fois en route, je quittai la passerelle et descendis à son bureau.

— Capitaine, dit-il. Entrez, je venais justement vous voir...

Son ton était bien moins agressif que je ne m'y attendais. Et il m'avait appelé « capitaine », comme le faisait beaucoup d'hommes par tradition navale. Mais certains vétérans s'en tenaient à mon vrai grade de commandant, ce que j'avais toujours pris comme un signe de manque de respect. Jusqu'à ce moment, McCoy faisait partie de ceux-là.

— Écoutez, McCoy, je vous dois des excuses...

— Non, monsieur, inutile, dit-il. J'ai dépassé les bornes.

Toute trace de colère ou de ressentiment avait disparu.

— J'aimerais quand même dire que je suis désolé, dis-je.

— Excuses acceptées, répondit-il.

Nous restâmes un instant dans un silence gêné. Alors que je m'apprêtais à partir, il m'arrêta et alla vers une armoire murale.

— J'allais justement prendre un verre...

Il ouvrit l'armoire, révélant une variété de bouteilles de formes et de couleurs diverses. Sa soudaine cordialité n'avait aucun sens pour moi. Ce n'était plus le même homme.

— Belle collection, dis-je.

— Un médecin doit être prêt à toutes les éventualités médicales, répondit-il.

Il sortit une bouteille de brandy saurien et nous servit deux verres. Je m'assis et pris le mien.

— Il y a une demi-heure, vous vouliez me faire la peau ; maintenant vous partagez votre bon alcool avec moi ?

— Peut-être que je viens de réaliser que nous avons plus en commun que je ne le pensais, dit-il, puis il activa son écran d'ordinateur et me le tourna.

Il affichait la photo d'une fillette d'une dizaine d'années, aux cheveux noirs et aux yeux bleus. Elle se tenait contre le poteau d'un porche, dominant une grande cour verdoyante.

— Elle est ravissante. Qui est-ce ?

— Ma fille, Joanna, dit McCoy. Elle vit avec sa mère.

Il y avait du remords dans sa voix.

Cela me prit par surprise. Je n'avais parlé à personne — même pas à Gary — du fait que David était mon fils. Comment avait-il deviné ?

— Ils devaient monter à bord, et puis, soudain, non, dit-il, percevant ma stupéfaction. Ça avait une saveur émotionnelle... familière.

C'était ma première expérience de la perspicacité émotionnelle de McCoy, sur laquelle je compterais tant plus tard. Sur le moment, cela me déstabilisa, mais je ressentis aussi un soulagement : quelqu'un savait la culpabilité que je portais, quelqu'un qui comprenait.

Je finis mon verre, regardai encore la photo.

— Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ?

— Ça fait longtemps, répondit-il, puis il tendit la bouteille. — Un autre ?

* * * * *

— Il ne nous reste plus qu'un seul cristal, dit Kaplan. Et il se fissure. Je ne sais pas combien de temps il tiendra encore.

J'avais réuni mes officiers dans la petite salle de briefing du vaisseau. McCoy, Kaplan et Gary étaient assis à la table avec moi. Contre le mur se tenaient l'officier des communications Chen et l'officier de soute Griffin. J'étais très agacé : Kaplan était un choix désastreux pour ce vaisseau. Il suivait le règlement à la lettre, si bien que je ne pouvais jamais officiellement le prendre en défaut, mais le Hotspur était si vieux qu'il exigeait une pensée bien plus créative que celle dont il était capable. Son programme d'entretien de la chambre de dilithium était trop laxiste et nous avait fait user nos cristaux anormalement vite. Sans eux, nous n'aurions plus de puissance warp, et il avait attendu la dernière minute pour m'alerter du problème. Quand le dernier cristal serait épuisé, nous risquions de rester coincés au beau milieu de nulle part.

Je me rappelle mes années sur le Hotspur avec plus de nostalgie qu'elles n'en méritent sans doute. Tout ce que nous faisions, c'était des allers-retours entre les mêmes planètes, transportant les mêmes cargaisons, et il ne me fallut pas longtemps pour comprendre comment éviter les pièges des pirates qui cherchaient à nous voler. Il n'y avait pas de véritable exploration, et le vaisseau n'avait rien de facile à maintenir. Mais je regrette souvent la simplicité de cette époque, mon premier commandement, où nous risquions souvent nos vies sans autre cause que celle du fret.

— Des suggestions, dis-je. Je regardai Kaplan, qui restait silencieux, le visage fermé.

— Il faut trouver du dilithium, dit Gary.

— Voilà qui nous aide beaucoup, Monsieur l'officier scientifique, dis-je. Le vaisseau n'avait pas de membre d'équipage formé spécifiquement comme « officier scientifique » ; je l'avais attribué à Gary, meilleur choix d'un lot médiocre.

— Les Tellarites avaient autrefois une exploitation de dilithium sur Dimorous, dit Griffin. Je me souviens que le capitaine de mon ancien vaisseau, le Rhode Island, leur avait acheté des cristaux. Pas donnés, c'est tout ce que je peux dire, et ces types adorent discuter...

Griffin, un officier jovial et corpulent, avait reçu sa commission de mon prédécesseur, pour des raisons qui ne m'avaient jamais été clairement expliquées.

Gary programma des informations sur la console devant lui.

— Il a raison, monsieur, dit Gary. Les Tellarites ont abandonné l'installation minière il y a environ cinq ans. On dirait qu'ils ont laissé pas mal d'équipement.

— Ne comptez pas sur moi pour faire marcher du matériel tellarite, dit Kaplan.

— Noté, dis-je. On sait pourquoi les Tellarites sont partis ?

— Ils ont déclaré que l'exploitation n'était, je cite, dit Gary en lisant son écran,

« plus une entreprise rentable ». Fin de citation.

— Ça sent l'embrouille, dit McCoy, et je partageai son avis. Mais je ne voyais guère d'autre choix.

— Formes de vie intelligentes sur la planète ? demandai-je.

— Divers animaux indigènes, mais rien d'inquiétant..., dit Gary.

* * * * *

Nous atteignîmes l'orbite de Dimorous et détectâmes deux complexes à la surface. L'un était clairement la mine de dilithium, mais l'autre, à une trentaine de kilomètres, demeurait une énigme. D'après nos capteurs, il s'agissait apparemment d'installations de type laboratoire, ainsi que d'enclos pour animaux. Une forte densité de vie animale entourait d'ailleurs ce site. L'ensemble avait de quoi éveiller ma curiosité, mais nous n'avions pas le loisir de la satisfaire.

Je me téléportai sur la mine avec Gary, McCoy, l'ingénieur adjoint Lee Kelso et la chef de la sécurité Christine Black. (Je laissai Kaplan aux commandes, car l'emmener en mission planétaire relevait toujours du supplice.) Le complexe minier tellarite était abrité dans un bâtiment semblable à un bunker, dressé au milieu d'une zone aride de rocs et de dunes. À l'intérieur, un poste de contrôle donnait sur un immense gouffre plongeant profondément sous la croûte. Au-dessus, était suspendu un laser d'excavation, conçu pour entailler le sol jusqu'à la veine de dilithium ; des faisceaux tracteurs ramenaient ensuite les cristaux en surface. L'équipement était dernier cri, et le réacteur qui alimentait le site, bien qu'arrêté, restait en état nominal. Rien n'expliquait que les Tellarites aient abandonné pareille installation, ni une veine de dilithium si riche. Sauf à imaginer qu'ils aient fui précipitamment.

— Jim, dit McCoy en consultant son tricordeur, des formes de vie approchent. Beaucoup.

Tandis que Kelso se mettait rapidement au travail, Gary, McCoy, Black et moi sortîmes. Le complexe tellarite était ceint d'un mur, comme un fortin. Nous montâmes sur le parapet, et la vision qui nous attendait nous coupa le souffle.

— Seigneur, lâcha McCoy.

Une masse mouvante de brun et de gris déferlait vers nous. On distinguait mal les formes dans ce chaos grouillant, mais des centaines, des milliers d'yeux et de crocs étincelaient. Plus près, on vit que chaque créature avançait à quatre pattes, avec de puissantes jambes postérieures et de petits membres antérieurs. On eût dit des rats... gigantesques, longs de plus d'un mètre vingt. Ils grimpaients les uns sur les autres, mordant, griffant, progressant à toute vitesse sur le terrain. À mesure qu'ils s'approchaient, leur concert de cris stridents devint assourdissant.

— Je crois qu'on sait pourquoi les Tellarites sont partis..., dit Gary.

— Aucun rapport de forme de vie de ce genre sur Dimorous... protesta McCoy.

— Il y en a un maintenant, rétorqua-je en ouvrant mon communicateur. Kirk à Kelso, statut ?

— Kelso ici. Je ramène le premier échantillon...

— Ce sera le seul, dis-je. Dommage, j'aurais aimé en avoir un peu en réserve, mais tant pis. On file d'ici. Vite. Kirk à Hotspur, préparez un transport d'urgence.

J'étais prêt à laisser le cristal derrière nous, mais ce n'était pas une option.

— Commandant, ici Hotspur, dit Kaplan. Nos niveaux de puissance sont trop bas, le transporteur est hors service.

— Envoyez une navette, dis-je, tout en observant la masse puante et poilue s'approcher. Une colère sourde monta en moi : j'avais beau jeu, mais intérieurement je tenais Kaplan responsable de tout ça.

— Déjà lancée, monsieur. Elle sera là dans quelques minutes. Au moins, il avait bien géré ce point.

Les cris des bêtes couvraient presque nos voix. Je sortis instinctivement mon phaser. Gary et Black m'imitèrent aussitôt, mais je me rappelai ma responsabilité.

— Réglage sur étourdissement, ordonnai-je.

— Sérieusement ? grommela Gary, qui avait déjà armé son arme à pleine puissance. C'est vraiment le moment de jouer aux sentimentaux ? Black, elle, semblait du même avis, mais se retint de commenter par respect.

— Monsieur Mitchell, intervint McCoy, notre mission consiste à préserver la vie.

— Ouais, et j'ai toujours cru que ça incluait la nôtre, répliqua Gary.

— McCoy, allez aider Kelso, dis-je. Sa morale ne nous aidait pas : j'étais terrorisé moi-même, et son ton moralisateur m'incitait presque à agir à l'inverse.

— Effrayons-les, dis-je. Abatbez-en quelques-uns devant.

Nous tirâmes et en fauchâmes une douzaine. Cela ne ralentit en rien la marée : les créatures enjambaient leurs congénères inconscients sans pause. La vague brune et grise s'étira, se déployant pour nous encercler. Leur ligne s'élargit : moins dense, mais nous n'avions aucune chance de couvrir toute la largeur.

— Monsieur, c'était une manœuvre tactique, dit Black. Elle avait raison : derrière leur férocité, il y avait de l'intelligence. Ce n'étaient pas de simples animaux sauvages. Puis, au même moment, Gary remarqua ce que j'avais vu.

— Jim... certains sont... armés ?

En effet, nombre de ces créatures portaient en travers du dos des sortes de cartouchières, garnies de projectiles pointus.

— Gary, prends le mur de gauche. Black, celui de droite. Ne les laissez pas nous déborder, ordonnai-je.

— On peut les tuer maintenant ? insista Gary.

— Non, ça viderait nos phaseurs trop vite. Faites mouche. Des rafales courtes.

Nous tirâmes. Les bêtes s'effondraient sous les rayons, mais se relevaient vite. Nous reculions peu à peu. Puis certaines attrapèrent les dards fixés à leur dos et les lancèrent avec leurs pattes arrière. Heureusement, ils tombaient encore courts du mur.

— Kirk à McCoy, statut ! criai-je dans le vacarme.

— Kelso a fini, on sort ! répondit-il.

Au même instant, une navette perça un nuage orange. Et les projectiles commencèrent à heurter le mur. Les rats géants étaient à portée. Le cœur battant,

j'observai la navette approcher. La piste d'atterrissement était hors des murs — impossible.

— Kirk à la navette.

— Uhura aux commandes, monsieur, répondit sa voix. Cela me rassura : elle était fiable, et excellente pilote.

— Uhura, impossible de poser sur la piste.

— Je sais, monsieur, dit-elle. Je peux me poser sur le toit du bunker, mais il ne tiendra pas longtemps...

— Faites-le.

Je jetai un œil à gauche : Gary, débordé, tirait de façon imprécise, les bêtes gagnaient du terrain. À droite, Black abattait ses cibles avec rigueur : sa ligne tenait mieux. La navette survola la zone et se posa sur le bunker, où McCoy et Kelso attendaient déjà avec le conteneur de dilithium.

— Black, repliez-vous vers le bunker, ordonnaï-je. Les bêtes étaient un peu plus loin de son côté. Quelques dards sifflèrent à mes pieds. — Couvrez-nous.

Elle bondit, courut, et rejoignit le bunker. La navette y reposait, prête.

— Gary, cours ! Nous sautâmes en même temps. Derrière nous, les créatures franchissaient le mur. Black tira pour me couvrir ; ses tirs passaient au-dessus de moi et frappaient les monstres qui grimpaien. Je fonçai vers la navette, Gary à mes côtés. Nous hissâmes Black à bord, puis Gary me donna un coup de main pour grimper. Mais soudain, il me repoussa à l'intérieur. Je me retournai, horrifié : il gisait, transpercé au bras par un projectile. Le toit du bunker craquait sous le poids du vaisseau.

— Black, couvre-moi !

Je ressortis en catastrophe, jetai Gary sur mon épaule et regagnai la navette en titubant, poursuivi par les bêtes hurlantes. Black recula pour me laisser passer, tirant jusqu'au dernier moment. La trappe se referma d'un coup sec, décapitant une créature dont la gueule et la patte tombèrent à nos pieds, dégoulinants de sang jaune.

La navette trembla, le bunker s'effondrait.

— Uhura ! hurlai-je.

Déjà, elle poussa les manettes. Les moteurs rugirent et l'appareil décolla.

McCoy, agenouillé, arracha la manche de Gary : la plaie s'assombrissait déjà. Gary, livide, me lança un sourire douloureux.

— Qu'est-ce qui t'a pris ? lui lançai-je.

— J'ai pas réfléchi..., balbutia-t-il. Depuis... l'acad...

— Gary, je dois t'endormir, dit McCoy. Il sortit un hypo, l'injecta. Gary s'évanouit aussitôt. McCoy se tourna vers Black.

— Donne-moi ton phaseur.

Elle obéit.

— Qu'est-ce que tu fais ? demandai-je, inquiet, tandis qu'il ajustait le réglage.

— J'ignore ce que c'est que ce poison. Mais il faut gagner du temps.

Il étendit le bras blessé de Gary, visa et trancha net au-dessus de la plaie. Le rayon cautérisa aussitôt la coupure.

Nous restâmes figés. Autour de nous, dans la navette bringuebalante, gisaient la tête tranchée du monstre, le bras amputé de mon premier officier... et le silence abasourdi de mon équipage.

— Eh bien..., dis-je enfin, un peu hagard, beau travail tout le monde.

Et je me mis à rire, nerveusement, épuisé. Les autres éclatèrent à leur tour.

* * * * *

— L'ADN correspond à 61 % à celui d'un animal natif de Dimorous, dit McCoy. — Mais quelqu'un y a ajouté des éléments.

Sur l'écran au-dessus du bureau de McCoy flottait une double hélice. Une portion de la chaîne était mise en évidence.

— Génie génétique, dis-je. — Interdit depuis cent ans. Vous pensez que les Tellarites...

— Je n'ai aucune preuve de qui faisait quoi, répondit McCoy. — Mais quelqu'un préparait quelque chose. Même le poison de ces dards n'était pas complètement indigène.

Une expérience génétique hors de contrôle expliquerait pourquoi les Tellarites avaient abandonné un riche gisement de dilithium ainsi que du matériel de pointe. Mais cela laissait beaucoup de questions sans réponse. Je ne les obtiendrais pas avant longtemps.

— Comment va Gary ? demandai-je.

— Il se remet, dit McCoy. — J'ai pu éliminer tout le poison dans son bras et le rattacher. Ce poison était d'origine naturelle sur la planète, mais il avait été militarisé. Particulièrement vicieux. Quelques secondes de plus et il était trop tard.

— Beau travail, Sawbones.

— Quoi ? McCoy semblait surpris de n'avoir jamais entendu cette expression issue de l'ancienne Terre.

— C'est ainsi qu'on appelait les chirurgiens dans le Far West, expliquai-je. — Souvent, les hommes de votre profession n'avaient qu'une seule option pour soigner leurs patients : amputer des membres... pour empêcher la propagation de l'infection.

— Je connaissais la pratique, dit McCoy. — Mais jamais ce surnom. Macabre. Veuillez ne plus l'utiliser.

Il devait déjà regretter de l'avoir dit.

* * * * *

Après l'incident sur Dimorous, j'attendais avec impatience ma permission de détente.

J'étais encore meurtri par mon expérience avec Carol, mais je cherchai du réconfort auprès d'une autre femme. Janet Lebow était une jeune endocrinologue terminant son doctorat sur Benecia, l'une des escales du Hotspur. Elle faisait partie d'une équipe chargée d'examiner les échantillons des rongeurs de Dimorous. Janet me sembla

presque immédiatement familière ; avec le recul, je comprends qu'elle me rappelait Carol : dévouée, belle, brillante, une intellectuelle sérieuse animée d'une passion absolue pour sa carrière. Cette dévotion me permit de justifier ma propre distance émotionnelle, et notre romance ardente ne dura pas.

Mais si un vide persistant habitait ma vie personnelle, ma carrière, elle, se consolidait. J'avais laissé derrière moi bien des insécurités de mes débuts à la tête d'un équipage et j'avais forgé mon style de commandement. Je savais — ou du moins je croyais savoir — quel genre de capitaine j'étais. Je brûlais d'envie de franchir une étape, d'obtenir plus de responsabilités et de reconnaissance. Au fil des ans, j'avais constitué un bon équipage ; beaucoup de jeunes hommes et femmes prometteurs qui, pensais-je, évoluerait avec moi pour former une grande équipe. Je comptais sur eux pour ne pas les voir partir vers de meilleures opportunités avant que je puisse les emmener là où je serais affecté. C'était trop espérer.

Une nuit, l'intercom me réveilla. C'était Uhura, de quart de nuit à la passerelle.

— Désolée de vous réveiller, monsieur, dit-elle. Message prioritaire de Starfleet.

— Lisez, répondis-je en bâillant, m'asseyant sur ma couche.

— « À Kirk, commandant de l'U.S.S. Hotspur. De Komack, amiral, Commandement de Starfleet. Vous êtes par la présente sommé de faire route à vitesse maximale vers Utopia Planitia, Mars, système Sol, pour désarmement. »

— Merci, enseigne, dis-je. J'étais désormais pleinement éveillé. « Faites modifier notre cap vers le système Sol, vitesse maximale sécuritaire. Kirk, terminé. » Je coupai le communicateur. J'avais entendu dire que plusieurs vaisseaux de classe Baton Rouge avaient déjà été désarmés ; ils avaient largement dépassé leur apogée. Des bâtiments mieux conçus, construits spécifiquement pour leurs missions, prenaient leur place. Ce n'était pas une bonne nouvelle.

Je perdais mon commandement, et comme je n'avais reçu aucun avis de transfert, cela signifiait qu'aucun autre poste de capitaine n'était disponible. Je risquais de me retrouver assigné à une fonction planétaire pendant longtemps, à attendre qu'une place s'ouvre. C'était périlleux : tout le monde savait que plus on restait affecté à terre, plus il était probable que Starfleet vous y laisse. Et comme j'avais reçu un commandement par promotion sur le champ de bataille à bord du Hotspur, je craignais de devoir rivaliser avec des commandants et capitaines plus anciens pour le prochain vaisseau libre.

J'informai l'équipage le lendemain matin, mais beaucoup avaient déjà appris la nouvelle. Durant les deux semaines suivantes, la plupart reçurent leurs ordres de transfert ; Starfleet cannibalisait mon équipage, et c'était douloureux. Plusieurs se virent offrir de belles opportunités : Kelso et Uhura furent tous deux affectés à l'U.S.S. Enterprise, sans promotion toutefois. Black fut nommée chef de la sécurité de l'U.S.S. Excalibur. J'imaginais que McCoy passerait lui aussi sur une classe Constitution, mais comme aucune offre ne comportait un poste de médecin-chef, il les refusa toutes. La plus grande surprise, cependant, fut Gary.

— Tu connais Ron Tracy ? me demanda-t-il un matin au petit-déjeuner.

— Croisé cinq secondes, quand il a pris le commandement de la Republic, répondis-je.

— Il prend la tête de l'Exeter. Il m'a proposé le poste de timonier.

— Je croyais que Mendez t'avait offert le poste d'exécutif sur l'Astral Queen ?

— Et alors ? fit Gary.

— Alors, dit-on, il va bientôt devenir commodore. Tu serais en bonne position pour obtenir un commandement.

— Aucune garantie, dit Gary. Et si tu m'offres un poste d'exécutif quelque part, je pourrai quitter l'Exeter sans brûler mes ponts.

J'étais surpris et touché. Gary mettait sa carrière en suspens dans l'espoir que nous puissions continuer à travailler ensemble.

— Tu ne veux pas ton propre vaisseau ?

— Moi, avec le pouvoir absolu ? dit-il avec un sourire en coin. Tu ne crois pas que ce serait un peu dangereux ?

* * * * *

Les chantiers de construction d'Utopia Planitia, à la fois en surface et en orbite de Mars, étaient déjà à l'époque un spectacle grandiose. Dix superstructures de cales sèches flottaient au-dessus de la planète rouge, beaucoup remplies de vaisseaux à divers stades de réparation ou de construction, tandis que des équipes en scaphandres et de petits remorqueurs « worker bees » gravitaient tout autour, assemblant et réparant.

Nous amenâmes le Hotspur dans l'une de ces cales sèches en orbite basse, et la plupart de l'équipage débarqua, tandis qu'un noyau réduit du service ingénierie coordonnait l'arrêt des systèmes et l'inventaire du matériel récupérable. La veille de notre arrivée sur Mars, on m'avait assigné mon prochain poste : département de planification stratégique et études, au quartier général de Starfleet à San Francisco. L'incarnation même d'un travail de bureau.

Durant le trajet de retour, j'avais tenu à avoir un entretien personnel de départ avec chaque membre de l'équipage. J'avais dit à beaucoup que j'espérais servir de nouveau avec eux — et je le pensais (sauf peut-être quand je le dis à Kaplan). Ainsi, à l'accostage sur Mars, je ne vis pas la nécessité de répéter mes adieux. Je rangeai mes affaires dans mon sac et me dirigeai vers le hangar à navettes ; j'avais réquisitionné un des petits appareils du vaisseau pour piloter moi-même mon retour vers la Terre.

En traversant les coursives du Hotspur, je fus surpris de les trouver déjà désertes. Je réalisai que j'avais espéré croiser quelques visages familiers, échanger quelques adieux informels, et fus déçu de ne croiser absolument personne. J'aurais dû comprendre.

— Garde-à-vous !

La voix retentit alors que les portes du hangar s'ouvraient, et je tentai de dissimuler mon étonnement. C'était Gary qui avait lancé l'ordre, et trois cents membres d'équipage se tenaient aussitôt au garde-à-vous. Ils formaient deux rangées

de part et d'autre, ménageant un passage jusqu'à l'écouille de la navette. Un sourire me vint, et, mon sac en bandoulière, je marchai entre eux. Kelso, Black et Uhura (qui avait les larmes aux yeux) me saluèrent au passage. Gary et McCoy m'attendaient au bout. McCoy repartait avec moi vers la Terre, mais ce serait la dernière fois que je verrais Gary avant longtemps. Je me rentrai vers l'équipage : je contemplai tous ces visages de mon premier commandement, beaucoup que je n'avais pas choisis, mais auxquels je me sentais lié.

— Rompez les rangs, dis-je.

— Compagnie, rompez ! répéta Gary, aussi sincère que je l'avais jamais entendu.

Préparez le hangar pour lancement immédiat.

— Merci pour ça, dis-je à Gary, à voix basse, en lui serrant la main.

— Reste en contact, dit-il, avant de suivre l'équipage hors du hangar.

J'aidai McCoy à embarquer ses bagages dans la navette. Il avait son sac, mais aussi une caisse terriblement lourde.

— Ce sont tes « contingences spéciales » ? dis-je en la hissant à bord.

— Elles seraient dangereuses entre des mains moins expérimentées, répondit-il.

Il s'installa, et je pris les commandes. À travers le hublot, je vis que le hangar avait été dégagé. Je branchai l'intercom :

— Navette Gates à contrôle lancement. Demande autorisation de départ.

— Contrôle à navette : autorisation accordée, répondit Gary depuis le poste du hangar. Euh, Jim, contrôle trafic demande que tu prennes un passager supplémentaire pour la Terre. C'est un officier de Starfleet.

— D'accord, envoyez ses coordonnées, dis-je.

Un instant plus tard, je pilotai la navette hors du hangar, laissant le Hotspur derrière moi. Nous traversâmes le labyrinthe d'autres vaisseaux en cale, anciens et nouveaux, mais aucun n'était le mien. Une nostalgie me prit : l'envie de faire demi-tour, mais le Hotspur n'en aurait plus pour longtemps.

Notre passager se trouvait dans une cale en orbite plus haute. En nous en approchant, nous eûmes tout loisir d'admirer le majestueux vaisseau qu'elle contenait.

— Quel est ce vaisseau ? demanda McCoy.

— C'est l'Enterprise. Contrairement au Hotspur, il était élégant, impeccable.

— Une beauté, dit McCoy. Qui est son capitaine ?

— Chris Pike, répondis-je. Pike était célèbre dans Starfleet, un officier incroyablement accompli. Dix ans aux commandes d'un vaisseau Constitution, des dizaines de premiers contacts, de nombreux mondes cartographiés, et plusieurs escarmouches avec les Klingons. Tous, nous envions ses succès.

Le chantier nous dirigea non pas vers le vaisseau, mais vers la superstructure en toile métallique qui l'entourait. J'y amarré la navette, et l'écouille s'ouvrit. De l'autre côté se tenait un lieutenant-commandant de Starfleet d'une espèce immédiatement reconnaissable.

— Permission de monter à bord, dit-il, avec une surprenante formalité.

— Lieutenant-commandant Spock.

Il entra calmement, avec une petite valise. Debout près du poste de pilotage, il

me regarda. J'avais déjà vu des Vulcains, mais je ne m'étais jamais habitué à leur allure sévère, presque inquiétante : oreilles pointues, sourcils arqués, teint jaunâtre... contrastant avec leur stoïcisme civilisé.

- Avez-vous besoin d'aide pour piloter ? Je suis certifié sur ce type d'appareil.
- Euh... non merci, asseyez-vous.

Il s'installa à côté de McCoy, qui leva les yeux au ciel. Spock ne semblait pas s'embarrasser de nos noms.

- Jim Kirk, me présentai-je. Voici le Dr Leonard McCoy.
- Je connaissais déjà vos identités.
- La politesse, en général, consiste à demander quand même, grommela McCoy.
- Je n'ai malheureusement pas étudié les redondances de l'étiquette humaine, répondit Spock d'un ton si sec qu'on eût cru à de l'ironie, si seulement un Vulcain pouvait en faire preuve.
- Voilà qui promet, dit McCoy.
- Pas d'offense, M. Spock, répondis-je, parlant pour nous deux. Attachez-vous, nous partons.

Je décrochai l'autorisation de départ tandis que McCoy ouvrait sa caisse.

- Quelqu'un veut un verre ?
- La consommation de boissons enivrantes est interdite à bord d'une navette, rappela Spock.
- Je parie que vous avez beaucoup d'amis, répliqua McCoy.
- L'« amitié » est une classification humaine définissant une relation émotionnelle, dit Spock. Elle n'est pas logique.
- Ouais, pas pour vous en tout cas.
- Bones, dis-je, d'un ton ferme.

Nous quittâmes l'orbite de Mars. Trois heures de vol nous attendaient. Long silence, rompu seulement par McCoy se resservant.

- M. Spock, êtes-vous affecté à l'Enterprise ?
 - Oui, je suis officier scientifique.
 - Depuis combien de temps servez-vous sous le capitaine Pike ?
 - Neuf ans, dix mois et seize jours.
- Pas facile de bavarder avec un Vulcain.
- Quelle coïncidence, dit McCoy. La durée de ce vol.

J'ignorai son sarcasme.

- Qu'est-ce qui vous amène sur Terre ?
- Je rends visite à des parents en Amérique du Nord, dans un petit village de la côte Est nommé Grover's Mill.

Étrange. Je n'avais pas connaissance d'une communauté vulcaine là-bas.

- Ils y sont en poste ?
- Non, ils en sont originaires.

Alors je me rappelai : on m'avait parlé à l'académie d'un métis humano-vulcain. Nous nous étions croisés sans nous rencontrer. Et voilà : Spock. Il s'était déjà distingué par une décennie sur un vaisseau Constitution.

— Donc, des parents humains, conclus-je.

— Oui. Ma mère est humaine.

McCoy, légèrement ivre, intervint :

— Et pourtant, vous restez un sacré malpoli.

— Si c'est le cas, Docteur, répondit Spock, c'est un trait que je partage avec des milliards d'humains.

Je n'intervins pas ; visiblement, Spock n'avait pas besoin de mon aide. J'en vins même à apprécier leurs piques.

Plus tard, Spock me parla des missions scientifiques de l'Enterprise. Je fus impressionné, mais aussi jaloux : il servait Pike depuis l'académie, alors que Garrovick était mort si tôt. Puis un nom raviva mes blessures :

— ... grâce aux travaux du Dr Marcus et de son département en ingénierie subatomique...

— Attendez... Carol Marcus ? Elle a servi à bord de l'Enterprise ?

— Oui, brièvement. Vous connaissez ses recherches ?

— Un peu...

J'eus du mal à parler. Rien qu'entendre son nom me ramenait Carol... et David. Jaloux de Spock, simplement parce qu'il l'avait côtoyée.

— Une scientifique capable, dit-il.

Je me replongeai dans mes commandes. Le reste du vol se passa presque en silence.

La Terre apparut dans le hublot. Nous suivîmes les instructions de rentrée et nous posâmes à Starfleet Headquarters. Je réveillai McCoy, qui avait cuvé une partie de son alcool.

Spock nous remercia sèchement pour le transport et prit congé.

— Quel boute-en-train, dit McCoy.

Je ne répondis pas. J'étais encore agacé de ma propre réaction à l'évocation de Carol. Mais Spock m'avait intrigué : un homme de caractère, assurément.

— Eh bien, Jim, dit McCoy, difficile de savoir quand on se reverra.

— Ce fut un plaisir, Bones, répondis-je. Restons en contact.

Il sourit, à moitié irrité :

— Vous êtes décidé à imposer ce surnom, hein ?

Je ris. Nous promîmes de nous revoir sur Terre, puis je me dirigeai vers la station de Sub Shuttle.

* * * * *

Je n'étais pas rentré chez moi depuis longtemps. La maison me parut très petite ; elle devait m'avoir semblé immense dans mes souvenirs, même si j'avais atteint ma taille adulte alors que j'y vivais encore. J'avais décidé de marcher depuis la station de transport de Riverside ; ils savaient que je venais, mais je n'avais donné à personne d'heure précise à laquelle m'attendre.

Assis sur le porche se trouvait un garçon d'une dizaine d'années. C'était le

portrait craché de mon frère Sam au même âge. Il était assis en tailleur, tenant une loupe. Devant lui, sur le plancher, quelques petits insectes.

— Alors, du succès ? demandai-je. Il leva les yeux vers moi.

— Avec quoi ?

— À les brûler, dis-je. Il eut l'air contrarié.

— Je ne les brûlais pas, dit-il. Je les examinai.

— Je me trompe, rectifiai-je. Un scientifique, tout comme son père. Tu dois être Peter. Moi, c'est Jim.

— Oh, pardon, fit-il en se levant et en me tendant la main. Enchanté de te rencontrer, oncle Jim.

La dernière fois que j'avais vu Sam, c'était peu après sa rencontre avec Aurelan, qu'il devait épouser. Mes missions dans l'espace m'avaient fait manquer leur mariage, ainsi que la naissance de leur fils, plus de dix ans auparavant. Et voilà que je le voyais enfin, en chair et en os, en bonne santé, curieux. Avant que je n'aie vraiment le temps de le détailler, tout le monde sortit sur le porche pour m'accueillir chaleureusement.

Sam paraissait plus âgé, arborant une solide moustache, tandis qu'Aurelan restait éblouissante et juvénile malgré son rôle de mère d'un garçon de dix ans. Mais ce furent surtout Papa et Maman que je n'étais pas prêt à voir. J'étais vraiment parti longtemps : ils avaient tous deux grisonné. Papa avait pris du poids, et Maman en avait perdu ; elle avait toujours l'air énergique, mais légèrement fragile. Elle me serra dans une étreinte farouche, et Papa posa sa main sur mon épaule.

— Bienvenue à la maison, capitaine, dit-il avec un sourire fier.

— Pas encore capitaine à part entière, Papa, répondis-je, un peu gêné.

— Ça viendra, dit-il. Ils m'entraîneront presque de force à l'intérieur.

Nous nous assîmes pour dîner, et l'on me bombarda de questions sur mon temps à bord du Hotspur. Je fis de mon mieux pour paraître détendu, mais ce fut difficile ; j'avais passé les dernières années en position de commandement, toujours sur mes gardes, et je n'arrivais plus à les baisser facilement. J'avais accumulé beaucoup de stress que je n'avais pas encore vraiment digéré, et je n'étais pas prêt à partager des histoires susceptibles de le faire ressurgir. Je fis de mon mieux pour détourner l'attention vers Sam et sa famille.

Sam poursuivait son travail de biologiste chercheur à l'Université de Chicago, mais il allait probablement être muté dans une colonie spécialisée dans la recherche, soit Earth Colony II, soit Deneva. Peter semblait enthousiaste à l'idée de partir dans l'espace. Ce fut avec lui que je trouvai le plus simple de m'engager dans la conversation, tout au long de la soirée.

— Tu gardes le contact avec Carol ? demanda Maman plus tard au repas.

Papa et elle savaient que Carol et moi avions été sérieux, mais je ne leur avais jamais parlé de David. Sam, lui, était au courant, et je sentais son regard sur moi tandis que je répondais. Il n'était sûrement pas très à l'aise de devoir leur cacher la vérité.

— Pas vraiment, dis-je. Je crois que nous avons tous les deux tourné la page.

Je sentis la déception de Maman, même si elle ne l'exprima pas. Elle avait

brièvement rencontré Carol à l'époque où j'étais à l'académie, et elles s'étaient bien entendues. Leurs carrières s'étaient même croisées plus tard. Elles avaient beaucoup en commun, et je crois que Maman avait nourri quelques espoirs d'une relation durable pour moi.

Peter revint alors avec une grande boîte.

— Oncle Jim, dit-il, Papa dit que tu es doué aux échecs tridimensionnels. Tu veux jouer avec moi ?

Je regardai ce jeune garçon, image de mon frère. Peter était enthousiaste, agréable, avide de mon attention. Je pensai à un autre garçon, que je ne connaissais pas, qui, peut-être, à présent, me ressemblait, et qui aurait désiré les mêmes choses que Peter. Je me sentis affreusement coupable.

— Je suis désolé, fiston, dis-je, je suis épuisé. On jouera demain. Je lui ébouriffai les cheveux, souhaitai rapidement bonne nuit à tout le monde, et gagnai ma chambre.

* * * * *

Le lendemain, je requis des quartiers à Starfleet ; je sentais que rester à la ferme serait trop éprouvant émotionnellement, bien que j'aie promis à Maman et Papa de revenir les week-ends — ce que je fis.

Le département de planification et d'études stratégiques se trouvait, ironiquement, dans le bâtiment Archer, où, une dizaine d'années plus tôt, j'avais usurpé l'identité d'un officier de Starfleet. En entrant dans le hall aujourd'hui, je fus saisi par la sensation que j'étais toujours un imposteur. Je trouvai le bureau du dixième étage et me présentai à mon supérieur.

— Je me présente pour le service, amiral, dis-je.

Derrière le bureau se tenait Heihachiro Nogura, un homme d'ascendance japonaise, aux cheveux blancs, de petite taille mais doté d'une autorité tranquille.

— Repos, dit Nogura. J'espère que cela ne vous dérange pas de passer un peu de temps derrière un bureau, commandant. J'aime avoir dans ce département des officiers qui possèdent une vaste expérience de terrain.

— Tout l'honneur est pour moi, monsieur, répondis-je, en mentant.

— Nous avons beaucoup de travail ici, Kirk. Je crains que vous ne soyez obligé de plonger directement dans le grand bain.

Il désigna une petite pile de bandes sur son bureau :

— Prenez-les. J'aurai besoin d'un rapport dès que possible.

Je fus un peu décontenancé. Il ne me disait pas sur quoi il voulait le rapport, et c'était volontaire, évidemment. J'eus l'impression d'être de retour à l'académie, à subir un test. Je ramassai les bandes.

— Oui, monsieur, dis-je. J'aurai besoin d'un espace pour travailler.

Nogura fit appel à un yeoman qui me conduisit à une petite cabine : un bureau, un ordinateur, un écran. Je m'installai et commençai à parcourir les bandes. C'étaient des extraits de journaux de bord de commandants et officiers de vaisseaux et de

bases stellaires. Un rapide coup d'œil aux premiers extraits montra qu'il s'agissait de rencontres avec des vaisseaux et du personnel klingons. En avançant, je constatai que tous les incidents remontaient au mois écoulé. Ne sachant pas exactement ce que Nogura attendait, je commençai à compiler les informations : d'abord une carte des lieux des rencontres, puis les résultats, puis les éléments sur les attitudes et intentions klingonnes rapportés par les officiers impliqués.

Une grande partie des entrées provenait du journal de Christopher Pike ; le secteur confié à l'Enterprise couvrait une large portion de la frontière klingonne, et Pike avait accumulé une grande expérience face à eux. Il avait survécu à plusieurs escarmouches, mais avait perdu de nombreux membres d'équipage.

Le travail était suffisamment intéressant pour que les journées passent vite. Je fis la connaissance de mes collègues. Lance Cartwright, de quelques années mon aîné, était capitaine, chef d'état-major de Nogura après plusieurs années à la tête de l'Exeter. Sympathique et brillant, il était probablement à quelques années de l'Amirauté. Harry Morrow et William Smillie, tous deux commandants, considéraient ce poste de bureau comme un but en soi. Moi, malgré l'attrait de la mission, je ressentais toujours le besoin de retourner sur une passerelle.

Environ une semaine plus tard, j'achevai mon rapport, et Nogura me fit le présenter à son état-major dans son bureau. J'exposai les données extraites des journaux et conclus :

— Durant la période étudiée, il semble que les Klingons testent nos réactions par des mouvements agressifs dans la zone contestée qui fait office de frontière entre la Fédération et leur empire.

— Avez-vous des théories sur le but de ces tests ? demanda Nogura. Par ton ton, je compris qu'il estimait qu'il n'y avait qu'une seule réponse possible.

— Sans preuve formelle, répondis-je, je penserais à un prélude à une invasion.

— Dans ce cas, dit Cartwright, sans l'Enterprise en patrouille dans ce secteur, nous nous exposons dangereusement.

— L'Enterprise a désespérément besoin d'une refonte, qui prendra au moins huit mois, dit Morrow. Le vaisseau a vingt ans...

— Alors il faut réaffecter un autre vaisseau à ce secteur, dit Cartwright.

— Monsieur, intervins-je en direction de Nogura, je crois qu'il y a une autre solution. J'ai examiné le calendrier de refonte de l'Enterprise : il pourrait être divisé en une phase de deux mois et une phase de six mois. Les composants nécessaires à la seconde phase pourraient être envoyés à Starbase 11.

— Pourquoi faire ? dit Cartwright. L'Enterprise resterait indisponible pendant huit mois.

— Certes, mais si nous gardons secrets les transferts de matériel et de personnel, cela donnerait aux Klingons l'impression que Starfleet dispose d'une capacité de construction bien au-delà du système Sol. S'ils préparaient une invasion, cela les obligeraient à reconsidérer leur stratégie.

Personne ne contesta, ce qui me fit penser que mon idée avait porté. Nogura m'assigna le calcul du temps nécessaire à l'acheminement. J'appris vite que ce serait

bien plus compliqué : plus d'un an par les routes standards. Je présentai mes conclusions à Nogura, pensant que l'affaire n'irait pas plus loin.

Au fil des jours, je découvris que ce département ne se contentait pas d'*« étudier »* la stratégie. Nogura, amiral influent, utilisait son service pour orienter subtilement Starfleet et la politique de la Fédération. Des ressources étaient déplacées, des officiers mutés et promus selon ses recommandations.

Un jour, Nogura m'appela dans son bureau. Un capitaine et un jeune cadet m'y attendaient.

— Jim Kirk, voici Matt Decker, dit Nogura.

J'avais entendu parler de lui : jeune lieutenant-commandant, il avait tenu tête à une force klingonne supérieure à Donatu V. Decker, plus petit que moi, dégageait une rudesse, une force de caractère immédiate.

— Enchanté, capitaine Decker, dis-je.

— Commodore, corrigea-t-il. Je n'ai pas encore changé mes galons.

Son vaisseau, le Constellation, venait de rentrer d'une mission de cinq ans.

Nogura l'avait recommandé pour cette promotion : il garderait son navire, mais en cas de guerre, il prendrait le commandement des forces de son secteur.

Decker désigna le jeune homme :

— Voici mon fils, Will.

Rien à voir avec son père : là où Matt était brut, Will paraissait aimable, raffiné, bien que nerveux. Voyant ma surprise, Decker ajouta :

— Il tient de sa mère.

— Cadet, dis-je en lui serrant la main. Quatrième année ?

— Oui, monsieur, répondit Will.

— Comme il ne me ressemble pas, dit Decker, je veux que tout le monde sache que c'est mon fils. Pas question de me le planquer sur une base.

— Je verrai ce que je peux faire, dit Nogura avec un rare sourire.

Puis Decker se tourna vers moi :

— Attendez... vous êtes le Kirk qui commandait le Hotspur ?

— Oui, monsieur.

— J'ai entendu parler de votre manœuvre du géant gazeux. Bien joué. Et appelez-moi Matt.

Il dit alors à Nogura, en me désignant :

— Mettez ce gars sur une passerelle, il pourrait être utile.

J'espérai que Nogura suivrait ce conseil, mais n'en vis aucun signe.

Quelques jours plus tard, j'entrai dans le bureau de Cartwright, qui recevait un autre officier.

— Jim, voici le major Oliver West, dit Cartwright.

Nous nous serrâmes la main. Plus grand que moi, West avait un regard que je ne pouvais qualifier que de « dur ». C'était l'un des rares officiers de Starfleet spécialisés dans les opérations d'infanterie. Il connaissait bien mes rapports sur Dimorous et me posa des questions.

— Combien de temps pensez-vous que vous auriez pu tenir ? demanda-t-il.

- Pas très longtemps, répondis-je. Ils étaient trop nombreux, et intrépides.
- Je suis curieux, dit West, pourquoi ne pas les avoir tués au lieu d'utiliser le mode étourdissement ?
- La Directive Première, dis-je. À ma connaissance, ils étaient indigènes.
- Même si vos vies étaient en jeu ?
- N'est-ce pas justement le principe ?
- Donc vous n'imaginez aucune situation où vous violeriez la Directive Première pour protéger des citoyens de la Fédération ? dit West.

Cela ressemblait à une question-piège. Mais dans mon esprit, une seule réponse était possible.

- Je crois que c'est mon devoir de ne pas le faire, dis-je.
- West et Cartwright échangèrent un regard.
- Merci pour votre temps, Jim. On se revoit plus tard, dit Cartwright en me raccompagnant.

Je sortis en ayant le sentiment d'avoir subi un examen... et de l'avoir raté.

* * * * *

« Pike est promu au rang de capitaine de flotte, » dit Nogura.

Il m'avait convoqué seul dans son bureau. La promotion de Pike n'était pas une surprise totale ; notre département avait souvent discuté du fait que sa connaissance tactique des Klingons était inestimable pour Starfleet et devait absolument faire partie de la planification stratégique globale.

La révélation, ce fut ce qui suivit.

« Vous recevez une promotion au grade de capitaine à part entière, et vous allez prendre le commandement de l'Enterprise, » dit Nogura.

« Merci, monsieur, » répondis-je. J'arrivais à peine à le dire ; j'étais foudroyé.

« Nul besoin de me remercier, » dit-il. « Vous étiez en tête de liste pour la promotion. Vos années sur le Hotspur sont très appréciées par l'Amirauté. Vous avez été affecté à une zone dangereuse de l'espace, accompli toutes vos missions sans aucune perte de vie. »

Il disait cela d'un ton très raisonnable, mais depuis que j'étais entré au département, j'avais étudié tous les officiers de grade commandement disponibles. J'étais parmi les plus jeunes, et plusieurs avaient bien plus d'années d'expérience que moi en tant que commandants de vaisseau.

« Nous allons aussi mettre en œuvre votre plan pour achever la modernisation de l'Enterprise à la Base stellaire 11, » dit Nogura.

« Monsieur, même une estimation prudente prévoit que les composants n'arriveront à la base que dans dix mois, » dis-je.

« Le vaisseau devrait tout de même fonctionner correctement, » dit Nogura. « Vous êtes habitué à une technologie pas toujours à jour. Pike amènera l'Enterprise sur Terre demain. Nous transférerons le commandement à ce moment-là. Commencez à examiner le personnel ; voyez quels postes vous pouvez pourvoir en vingt-quatre

heures. Si je me souviens bien, il va vous falloir un premier officier. » Il se leva alors et me serra la main.

« Félicitations, Jim. »

« Merci, monsieur, » dis-je. Ma tête était en bouillie ; c'était ce que je voulais, et pourtant je n'étais pas sûr de comprendre pourquoi, précisément à ce moment-là, on me l'offrait. J'avais le sentiment que cela était d'une certaine façon lié à la conversation que j'avais eue avec Cartwright et West la semaine précédente, mais je n'arrivais pas à comprendre pourquoi.

Quelles que soient mes doutes, je choisis de les écarter de mon esprit. Je retournai à mon bureau, vérifiai deux fois les dossiers de l'Enterprise pour m'assurer que le poste de premier officier était bien vacant, et envoyai une demande au Bureau du personnel de Starfleet pour obtenir Gary Mitchell. Son nouveau capitaine n'aimerait pas ça, mais je trouverais bien une manière de lui rendre la pareille.

J'ouvris ensuite les autres dossiers du personnel et commençai à les parcourir, puis je décidai d'appeler mes parents en même temps. J'ouvris une communication sur l'écran. C'est mon père qui répondit.

« Salut, Capitaine, » dit-il. Il prenait une grande fierté à m'appeler ainsi. « Quoi de neuf ? »

« Papa, » dis-je, « je suis vraiment capitaine. J'ai un vaisseau. C'est l'Enterprise. »

« Oh mon dieu, » dit-il. « Le vaisseau de Bob April ? »

« Ouais, mais ça fait dix ans qu'il n'est plus le sien, » dis-je. « Et de toute façon, c'est désormais le vaisseau de Jim Kirk. »

Mon père éclata de rire, et je vis ses yeux s'embuer.

« Je suis tellement fier de toi, » dit-il. « Tu as 29 ans, ça doit être un record... »

Je n'y avais pas pensé jusqu'à ce que mon père le mentionne, mais je fis une rapide recherche dans les archives, et il avait raison. J'étais la plus jeune personne à recevoir le grade de capitaine à part entière dans l'histoire de Starfleet ; le record, chose intéressante, était auparavant détenu par Matt Decker, qui avait atteint ce rang à 31 ans.

J'avais fait défiler machinalement les dossiers de personnel pendant que nous parlions, mais je m'arrêtai. Je voyais que mon père voulait me dire autre chose, mais je ne savais pas quoi. J'avais le sentiment qu'il attendait que je le pousse ou que je change de sujet.

« Où est Maman ? » dis-je. Je choisis la seconde option.

« Elle est partie ce matin à une conférence à Londres, » dit-il. « Elle devrait rentrer un peu plus tard. »

« Eh bien, annonce-lui la bonne nouvelle, » dis-je. « J'essaierai de rentrer un peu avant de repartir. »

« Fais ce que tu as à faire ; tu as une lourde tâche devant toi, » dit-il. « Prends soin de toi. J'espère que ce sera tout ce que tu attends. »

« Merci, Papa, » dis-je. « Je crois que ce le sera. » Nous nous dîmes au revoir et

je coupai la communication. Je sentais qu'il était fier, mais il y avait aussi autre chose. Et puis je pensai à Carol et à David. Mon père ne savait rien d'eux précisément, mais en y repensant aujourd'hui, je crois qu'il voulait me dire ce que j'étais en train de sacrifier. Il ne savait pas que je le savais déjà.

Je fus bientôt absorbé par tout le travail à accomplir. Je devais finir de parcourir les dossiers de personnel pour essayer de combler les postes vacants ; je devais aussi voir pour un nouvel uniforme avec le galon adéquat, et faire toutes les autres préparations de dernière minute avant mon départ. Occupé par ces tâches, j'étais heureux. C'était l'accomplissement de mes rêves. Et au moment même où je pensais laisser derrière moi toutes les difficultés de mon passé, je remarquai quelque chose dans les dossiers de l'Enterprise qui me dit que les choses ne seraient pas si simples.

L'officier des archives de l'Enterprise était Ben Finney.

Chapitre VI

« Bienvenue à bord de l'Enterprise, capitaine, » dit Christopher Pike. Je descendis du transporteur et lui serrai la main. Je fus frappé par sa taille : il était bien plus grand que moi. Il m'accueillit avec un sourire amical, et il y avait une vraie camaraderie dans la façon dont il avait dit « Capitaine ». J'avais l'impression d'intégrer un club très exclusif.

« Je pense que vous connaissez déjà notre opérateur de transport, » dit Pike, et j'aperçus un visage familier derrière la console.

« M. Scott, » dis-je. « Besoin de quelqu'un pour porter votre caisse à outils ? » Nous nous serrâmes chaleureusement la main. Je savais que Scott avait été transféré sur ce vaisseau en tant qu'ingénieur, et j'en étais ravi. C'était une chance que je n'aurais jamais tenu pour acquise, et je comptais bien m'assurer qu'il reste de façon permanente.

« Merci de la proposition, monsieur, » dit Scott. « Mais j'ai déjà pas mal d'aide ici. » Il m'adressa un sourire fatigué. Je remarquai que ses yeux étaient un peu injectés de sang.

« Nuit difficile ? » dis-je.

« Sa fête de départ, » dit Pike. « Allons-y, nous avons beaucoup à voir. »

Pike me fit visiter le vaisseau, me présentant les parties de la refonte qui n'étaient pas encore terminées. Cela faisait longtemps que je n'avais pas mis les pieds sur un vaisseau de classe Constitution, et le confort m'était accueillant. Lorsque nous arrivâmes sur la passerelle, elle était deux fois plus grande que celle du Hotspur ; on aurait dit un salon.

Il y avait plusieurs visages familiers : Lee Kelso était à la navigation, Scotty était monté de la salle du transporteur et surveillait la console d'ingénierie. Et M. Spock était au poste scientifique, le regard plongé dans son écran de visée. Pike m'emmena vers lui.

« M. Spock, » dit Pike, « voici le capitaine Kirk. » Spock se leva de son écran, au garde-à-vous.

« Nous avons déjà eu le plaisir de nous croiser. Repos, » dis-je.

« Il l'est, » dit Pike avec un sourire.

« Votre dossier est très impressionnant, M. Spock, » dis-je. « J'ai hâte de servir avec vous. »

« Merci, capitaine, » répondit Spock. « Veuillez m'informer de toute manière dont je pourrais être utile. » Cela sonnait comme une phrase apprise par cœur sur une fiche. À ce moment-là, je n'étais pas sûr d'être jamais totalement à l'aise avec cet

homme.

Pike poursuivit ensuite la visite ; Scotty nous accompagna jusqu'à la salle des machines. Là, Pike me montra une petite trappe à l'arrière de la section d'ingénierie de la coque secondaire.

« La capsule de capteurs ? » dis-je. Pike acquiesça et ouvrit la trappe. À l'intérieur se trouvait une bulle de plastique, ouverte sur l'espace, encombrée de divers instruments scientifiques. L'une des nombreuses missions scientifiques d'un vaisseau consiste à relever des radiations dans des conditions anormales : tempêtes ioniques, quasars, etc. Cela ne peut se faire qu'en exposant directement les instruments nécessaires dans une capsule en plastique fixée sur la coque du vaisseau. C'était particulièrement important si le vaisseau se retrouvait pris dans l'un de ces phénomènes ; les limites et structures pouvaient changer rapidement, et la capsule était souvent nécessaire pour s'en sortir.

Je montai dans la capsule. Il n'y avait de place que pour une personne dans cet espace exigu. Mais en levant les yeux, c'était comme si je me tenais à l'extérieur du vaisseau ; je pouvais contempler la Terre et les diverses navettes et vaisseaux en orbite. Les capsules étaient dangereuses. Dans une tempête ionique, elles se chargeaient d'électricité très vite ; comme elles étaient reliées au vaisseau, si la charge était assez forte, un courant excédentaire pouvait se propager à travers n'importe quel circuit, risquant de griller des systèmes vitaux en pleine urgence. Le capitaine devait décider combien de temps laisser un membre d'équipage à l'intérieur, afin de recueillir le maximum d'informations sans menacer le vaisseau ; si le membre d'équipage tardait trop à sortir, le capitaine pouvait devoir éjecter la capsule avec lui à l'intérieur. Sur le Hotspur, je plaçais un officier supérieur près de la trappe pour l'éjection, mais Pike m'expliqua qu'il avait fait transférer le contrôle sur son fauteuil de commandement.

« Si quelqu'un doit mourir, » dit Pike, « je ne veux pas que quelqu'un d'autre porte ce fardeau. »

En sortant de la capsule, je vis que Pike avait fait signe à un autre officier pour me le présenter. J'imagine qu'il ignorait que nous nous étions déjà rencontrés. C'était Ben Finney. Je coupai poliment l'introduction de Pike en tendant la main à Finney.

« Ravi de te revoir, Ben, » dis-je. Je n'allais pas présumer d'une rancune. À ma surprise, Ben me sourit et serra ma main, quoique de façon un peu formelle.

« Félicitations, monsieur, » dit Ben. « Content de vous revoir. »

Nous parlâmes brièvement de Jamie, puis il s'excusa pour retourner à son poste. Il était difficile de deviner ce qu'il ressentait à mon égard ; Ben s'était montré correct, même amical. J'espérais que cela signifiait que mes craintes de servir avec lui étaient infondées.

Pike et moi poursuivîmes, terminant enfin dans ses quartiers, que je mis un moment à réaliser qu'ils seraient bientôt les miens. J'avais oublié combien les quartiers d'un capitaine sur un vaisseau de classe Constitution étaient spacieux. Je m'étais habitué à ma cabine sur le Hotspur, qui n'était guère plus qu'un lit et un placard.

Pike et moi nous assîmes de part et d'autre du bureau et passâmes en revue certains membres de l'équipage. Il me recommanda Spock comme premier officier, mais je n'étais pas encore assez à l'aise avec lui pour lui confier ce poste. Je voulais le garder comme officier scientifique et demandai à Pike si Spock s'offenserait qu'on place quelqu'un au-dessus de lui.

« S'il s'offensait, » dit Pike, « il préférerait mourir que de vous le montrer. Il ne vit que pour le travail. »

Nous passâmes ensuite à d'autres. Le chef ingénieur de Pike prenait sa retraite, et j'étais bien décidé à donner ce poste à Scotty. Mark Piper, du Republic, avait remplacé le médecin-chef de Pike, Philip Boyce, mort environ un an avant la fin de la mission de Pike. Je voyais que cette perte l'avait affecté. Pike dit que la mort de Boyce avait été le premier signe qu'il avait peut-être passé trop de temps dans l'espace. Je changeai de sujet en le félicitant pour sa promotion, mais il rit seulement, avec une pointe de dérision. Je ne réalisai qu'à ce moment à quel point les promotions pouvaient être politiques dans Starfleet.

« Fleet captain, c'est un poste de bureau, » dit Pike. « Ils voulaient m'écartier. »

Decker et Pike étaient contemporains et avaient des visions différentes de leur rôle de capitaine. Decker était plus axé sur la défense et la protection, tandis que Pike se voyait comme un explorateur. Nogura favorisait Decker, qui allait désormais commander sur le terrain tous les vaisseaux du secteur frontalier klingon en cas d'incursion. Comme Decker n'aimait pas Pike, ce dernier pensait qu'il avait joué un rôle dans le fait de lui retirer l'Enterprise.

« J'ai probablement besoin d'une pause, » dit Pike, mais cela sonnait comme une justification fragile. Il se mit à parler du vaisseau et de ce qu'il représentait pour lui, mais aussi de combien la mission avait été plus éprouvante qu'il ne l'avait imaginé. Les vaisseaux de classe Constitution étaient conçus pour fonctionner sans filet ; on était vraiment livré à soi-même. Il avait perdu beaucoup d'amis durant les dix années passées sur l'Enterprise.

« Ce travail va t'arracher les tripes, » dit-il. « Tu n'as pas d'autre choix que de t'appuyer sur les gens. Cet équipage deviendra tes amis. »

Il marqua une longue pause.

« Et puis ils mourront. »

Nous restâmes longtemps en silence. Je ne savais pas trop quoi penser de ce conseil. J'avais été confronté à la mort de membres d'équipage durant toute ma carrière, mais j'eus le sentiment qu'y répondre ne ferait que me paraître faible, sur la défensive. Alors je restai silencieux jusqu'à ce qu'il soit prêt à continuer. Il décida alors qu'il était temps de transférer le commandement et ordonna à l'équipage de se rassembler dans le hangar.

Quelques minutes plus tard, je participais à une cérémonie dont je n'avais été témoin qu'une seule fois. Pike et moi nous tenions à un pupitre près des portes de la baie, face aux 400 visages de l'équipage. Spock se tenait à proximité, et Pike lui fit un signe de tête.

« Garde-à-vous pour les ordres, » cria Spock. Je n'avais jamais vu un Vulcain

élever la voix ; c'était troublant. Mais je supposai que c'était nécessaire à bord d'un vaisseau spatial. Je m'avançai vers le pupitre, plaçai la bande d'ordres dans le lecteur portable qui s'y trouvait et les lus.

« Au capitaine Christopher Pike, commandant de l'U.S.S. Enterprise, vous êtes par la présente promu Fleet Captain, et prié et requis de remettre le commandement au capitaine James T. Kirk à compter de ce jour, signé Heihachiro Nogura, amiral, Starfleet Command. » Je me tournai alors vers Pike. « Je vous relève, monsieur. »

« Je me tiens relevé, » dit Pike. Nous nous serrâmes la main, et je me tournai vers l'équipage ; quelques visages familiers : Scotty, Kelso, Mark Piper du Republic, Uhura. Mais ils furent vite noyés dans une mer d'inconnus. Je n'avais jamais pris le commandement d'un vaisseau de cette manière ; j'étais déjà à bord du Hotspur quand on m'en avait confié le commandement, et il n'y avait donc pas eu besoin de cérémonie. Ici, je voyais beaucoup de membres d'équipage qui ne me regardaient pas ; ils regardaient Pike. L'affection et l'admiration se lisait aisément dans leurs expressions.

J'étais envieux ; c'était ridicule d'attendre quoi que ce soit de ces gens. Ce serait la tâche la plus difficile de ma vie de les rallier, car être un bon capitaine signifiait ne rien faire qui soit conçu pour les rallier. Je devais compter sur eux pour accomplir leur devoir, et faire de mon mieux pour protéger leurs vies, ce qui, malgré ce que Pike avait dit, signifiait que je ne pouvais laisser personne devenir mon ami. Propulsé aux commandes du Hotspur, je m'étais senti seul, mais pas autant que cette fois.

Et puis je vis un visage inattendu dans la foule. Gary Mitchell était au fond ; il venait sans doute d'arriver, son sac encore à l'épaule. Il m'adressa un sourire complice et hocha la tête. Je souris.

« Tous les ordres permanents restent en vigueur jusqu'à nouvel avis, » dis-je. « Équipage, rompez. » Le capitaine Pike s'approcha une dernière fois et me serra la main.

« J'espère te revoir, » dit-il. « Bonne chance. »

« À toi aussi, » dis-je.

Je regagnai mes quartiers, qui, peu de temps auparavant, étaient encore ceux de Pike. Tout ce qui lui appartenait avait disparu ; mes affaires étaient arrivées et avaient été rangées comme par magie. Je décidai de commencer à parcourir les rapports d'état du vaisseau, ce qui me prit jusque tard dans la soirée, et je finis par m'endormir.

Le lendemain matin, je me réveillai tôt, m'habillai et quittai mes quartiers. En marchant dans les coursives, je reçus des saluts amicaux mais réservés de la part des membres d'équipage que je croisais. J'atteignis le turbolift et remarquai un lieutenant, qui s'y dirigeait manifestement, changer d'avis à la dernière seconde et prendre une échelle à la place ; qui qu'il soit, il n'était pas à l'aise à l'idée de partager l'ascenseur avec son nouveau capitaine. Cela ne me dérangea pas ; j'aimais même le fait qu'il soit nerveux.

Je montai seul et sortis sur la passerelle. L'écran principal était éteint ; l'équipe de nuit était encore de service. À ma droite, Uhura était aux communications.

« Ravi de vous revoir, enseigne, » dis-je. « Faites en sorte que les chefs de département me rejoignent sur la passerelle dès leur prise de service. »

« Oui, monsieur, » dit-elle. « Oh, et félicitations. » Je souris en me dirigeant vers le fauteuil de commandement, où Spock siégeait. Pike m'avait dit qu'il travaillait le quart de nuit à sa propre demande, en plus de son service de jour comme officier scientifique.

« Vous êtes relevé, M. Spock. »

« Vous êtes en avance de 15 minutes et 44,3 secondes sur votre quart, capitaine, » dit-il en se levant du fauteuil.

« Privilège du capitaine, » répondis-je. Je m'assis. Le siège était bien plus confortable que celui du Hotspur. Je contemplai la passerelle, à la fois animée et silencieuse. Mon appréhension s'estompa. J'étais désormais impatient de prendre la route. Plongé dans mes pensées, je ne remarquai pas un enseigne zélé, dans la vingtaine, qui s'était approché de mon fauteuil. Je sursautai presque en le voyant soudain à mes côtés.

« Enseigne Morgan Bateson, rapportant pour le service, » dit-il. J'acquiesçai. Je n'avais aucune idée de qui était ce gamin ni de ce qu'il attendait.

« Très bien, enseigne, » dis-je, « prenez votre poste. »

Il me regarda, confus.

« Euh, le capitaine Pike aimait que je sois sur la passerelle, » dit-il. « Si vous préférez que j'attende ailleurs... » Je n'avais aucune idée de quoi il parlait, et il dut le voir à mon expression.

« Monsieur, » dit-il à voix basse, « je suis votre yeoman. » Je me sentis idiot : j'avais oublié que les capitaines avaient des yeomen ; il n'y avait pas la place pour ce genre de luxe à bord du Hotspur. C'était sûrement lui qui avait « magiquement » rangé mes affaires. Je lui demandai les rapports du matin et une tasse de café. Il sembla ravi d'avoir une tâche à accomplir et s'éclipsa.

Quelques instants plus tard, alors que je buvais mon café en consultant les rapports, l'équipe de jour arriva sur la passerelle. Je surpris quelques regards inquiets de la part d'officiers étonnés de me trouver déjà là avant eux. Le lieutenant Lloyd Alden releva Uhura aux communications ; Gary prit les commandes et fut rejoint par Kelso à la navigation. Après quelques minutes, les chefs de département s'étaient rassemblés derrière moi.

Le Dr Piper, médecin-chef, et Hikaru Sulu, responsable des sciences stellaires, que je n'avais pas encore rencontré, se tenaient aux côtés de Scotty, qui se pencha vers moi.

« Je voulais juste vous remercier, monsieur, » dit Scotty. Il avait reçu sa promotion officielle au poste de chef ingénieur. « Je ne vous décevrai pas. »

« Je suis sûr que non, » répondis-je. Je me tournai alors vers les autres et nous eûmes une conférence improvisée. Tous rapportèrent l'état de leurs départements, et affirmèrent être prêts au départ. Je donnai l'ordre aux communications d'obtenir l'autorisation du maître de dock, et à Kelso de tracer une route vers notre secteur de patrouille. Une fois l'autorisation accordée, je regagnai mon fauteuil.

« M. Mitchell, » dis-je, « faites-nous sortir. »

« Aye, sir. » Gary activa la console, et je regardai l'écran principal alors que la Terre s'éloignait rapidement.

En repensant à ce moment, le dernier conseil de Pike devait s'avérer juste : tous ceux présents sur cette passerelle allaient changer ou mourir. Et on allait m'arracher les tripes, bien plus tôt que je n'aurais pu l'imaginer.

* * * * *

« Nous quittons la Galaxie, M. Mitchell. En avant, vitesse de distorsion un, » dis-je.

L'Enterprise demeurait immobile, à moins de cinq minutes-lumière de la « frontière » de la Galaxie. Sur mon ordre, Gary enclencha les commandes, et j'entendis le grondement désormais familier des moteurs du vaisseau. J'étais assis dans le fauteuil de commandement de l'Enterprise depuis presque deux ans et je n'avais encore rien accompli de notable. J'avais sous-estimé le besoin de révision de l'Enterprise et, plutôt que de risquer l'équipage dans un vaisseau peu fiable, nous avions passé la majeure partie de notre temps à attendre l'arrivée des pièces à la base stellaire 11. Malheureusement, ce furent les mauvaises coupoles de nacelles qui furent livrées, et des pièces destinées au nouveau système de communications internes avaient été oubliées sur le manifeste. Il faudrait donc y retourner à un moment ou un autre. Puis il y eut une croisière d'essai qui dura encore un mois. Ce ne fut qu'au bout d'un an, après avoir quitté la Terre, que nous commençâmes enfin notre patrouille des colonies terrestres et des bases stellaires du secteur.

Malgré ces retards, mon projet de réviser l'Enterprise sembla produire l'effet désiré : pas une seule provocation des Klingons, qui, en fait, acceptèrent même des négociations au sujet de la zone disputée entre leur territoire et la Fédération. Tout était suffisamment paisible pour que Starfleet nous confie une mission de pure recherche, et tous les scientifiques à bord étaient aussi enthousiastes que moi. Une véritable entreprise historique ; même si nous ne découvrions rien, cela resterait mémorable. Mais tout avait changé quelques instants plus tôt.

Nous avions retrouvé un ancien enregistreur de bord du S.S. Valiant, un vaisseau vieux de deux cents ans qui avait, lui aussi, atteint cet endroit. Les bandes calcinées révélaient que le vaisseau avait rencontré une « tempête magnétique spatiale » qui l'avait projeté hors de la Galaxie et qu'en tentant de revenir, il avait affronté une force inconnue qui avait conduit son capitaine à ordonner la destruction de son propre vaisseau.

Désormais, soudainement, notre mission de pure recherche comportait une part de danger. Nous étudions une région de l'espace où personne n'était jamais allé auparavant, et je fus rappelé à ma responsabilité : déterminer si elle était sûre pour de futurs voyages.

Soudain, à l'écran, une barrière violente et écarlate apparut.

« Champ de force d'une certaine nature, » dit Spock. Un champ de force ? Il y

avait un champ de force autour de la Galaxie ? Cela n'avait aucun sens scientifique.

« Les déflecteurs indiquent qu'il y a quelque chose, les senseurs affirment qu'il n'y a rien, » ajouta Spock. « Densité : négative. Radiation : négative. Énergie... négative. » Je me penchai par-dessus l'épaule de Kelso et vis que nos écrans déflecteurs enregistraient ce mur d'énergie négative s'étendant à l'infini dans toutes les directions. Il n'y avait aucun moyen de le contourner. Cela entourait littéralement la Galaxie, et nous foncions droit dessus. Cela devait être la force inconnue rencontrée par le Valiant.

Je fixai l'écran alors que la barrière grandissait, masquant le reste de l'espace. Au moment même où je me demandais en silence si notre champ déflecteur nous protégerait, des décharges d'énergie traversèrent les instruments du vaisseau. Des panneaux de contrôle explosèrent partout sur la passerelle. Kelso s'efforçait frénétiquement de dissiper la fumée. Nous n'allions jamais franchir cette chose. J'ordonnai au timonier, Gary, de nous faire demi-tour.

Mais tandis que Gary enclenchaient les commandes, son corps fut soudain traversé par un torrent d'énergie. Il s'effondra sur le pont. Spock reprit aussitôt le poste de pilotage, nous guidant hors de cette étrange barrière.

Nos moteurs étaient hors service, et neuf de mes membres d'équipage avaient été tués. Je me penchai vers Gary. Il allait bien. Je fus soulagé... jusqu'à ce que je voie ses yeux : c'étaient des orbes argentés. Gary avait changé.

* * * * *

Environ une semaine plus tard, nous étions en orbite de Delta Vega. Il nous avait fallu plusieurs jours pour y parvenir sans moteurs à distorsion, puis encore quelques jours pendant lesquels l'ingénieuse équipe d'ingénierie répara le vaisseau à l'aide de composants provenant d'une station automatisée à la surface de la planète. Nous étions enfin prêts à quitter l'orbite. Durant ce temps, nous avions perdu trois autres membres d'équipage. L'un d'eux était Gary Mitchell.

Et je l'ai tué.

Il est difficile d'expliquer ce qui s'est passé, la suite d'événements qui m'a conduit à ôter la vie de mon premier officier et meilleur ami. Cette barrière au bord de la Galaxie avait doté Gary d'un pouvoir presque magique, lui conférant télépathie et télékinésie. À mesure que le vaisseau s'éloignait de la barrière, ses pouvoirs grandissaient, et en même temps, Gary perdait le contact avec la personne qu'il avait été. Il avait commencé à utiliser ses capacités pour manipuler les commandes du vaisseau. Il montrait très clairement qu'il pouvait prendre le contrôle quand bon lui semblerait. Spock était le seul membre de l'équipage à tenter de me faire affronter la vérité : Gary finirait par nous détruire sans la moindre hésitation.

« Tuez Mitchell tant que vous le pouvez encore, » me dit-il.

Je ne voulais pas l'entendre, alors au lieu de le tuer, j'amenai le vaisseau sur Delta Vega et fis emprisonner Gary sur la planète. Mon intention était de l'y laisser. Mais Gary parvint à s'évader.

Et il tua alors Lee Kelso.

Kelso avait été un bon ami de Gary, et Gary l'avait tué sans ciller. Spock avait raison ; je compris que c'était un problème que je ne pouvais pas simplement abandonner là. Il était impossible de savoir à quel point Gary deviendrait puissant. Il fallait l'arrêter.

Je le poursuivis dans la nature sauvage de Delta Vega. Je n'avais aucune chance face à lui. Soit j'eus de la chance, soit il était trop sûr de lui. Il glissa, et je désintégrai un énorme rocher au phaseur, qui l'écrasa.

C'était la première personne que je tuais en face à face. Je n'avais jamais vu le visage de ceux qui perdaient la vie dans les combats vaisseau contre vaisseau. Ce visage-là, le visage de Gary, je le vois encore chaque jour. Il avait veillé sur moi pendant presque dix ans, et en quelques jours il avait été transformé en une sorte de monstre. Pourtant, dans mes cauchemars de ce jour-là, je vois toujours le visage de l'homme qui fut mon ami.

Sur la passerelle, sur le point de quitter l'orbite, j'enregistrai dans mon journal que Gary était mort en service. Je remarquai Spock qui écoutait.

« Il n'avait pas demandé ce qui lui est arrivé, » dis-je. Spock choisit à ce moment-là de me surprendre.

« J'ai ressenti quelque chose pour lui, moi aussi, » dit-il. Je ne savais qu'en penser. Spock n'avait jamais ouvertement montré son côté émotionnel. Mais en ce moment de désespoir, de perte, après avoir perdu le meilleur ami que j'avais jamais eu, sa décision de m'offrir de l'empathie était un geste que je n'oublierais jamais.

« Il y a peut-être encore de l'espoir pour vous, M. Spock, » dis-je. C'était probablement la première fois que je souriais depuis un mois.

* * * * *

Bien que nous ayons pu réparer la propulsion à distorsion sur Delta Vega, le vaisseau avait néanmoins subi de lourds dégâts. Nous devions retourner à la base stellaire 11 pour des réparations. Les derniers composants de la refonte étaient arrivés entre-temps, ce qui permettrait enfin de l'achever. Cela donnerait aussi à l'équipage un peu de temps pour se remettre de ce que nous avions traversé, et à moi l'occasion d'essayer de remplacer les personnes que nous avions perdues. Mais, dans notre état endommagé, le voyage prendrait encore trois semaines.

Quelques jours après la mort de Gary, j'étais assis sur la passerelle, perdu dans mes pensées, lorsque le lieutenant Hong sortit du turbolift et s'approcha de moi.

« Je suis désolée, monsieur, » dit-elle. « Je sais que cette période a été difficile, mais puis-je vous prendre un moment en privé ? » J'acquiesçai et la conduisis hors de la passerelle jusqu'à une salle de conférence du pont 5. Elle entra directement dans le vif du sujet.

« Je suis désolée de vous importuner avec cela, monsieur, » dit le lieutenant Hong, « mais nous devons pourvoir immédiatement trois postes. » Hong était l'officier du personnel du vaisseau ; l'une de ses tâches consistait à s'assurer que tout poste vacant sur le tableau de service soit correctement pourvu, afin d'éviter qu'une charge supplémentaire ne retombe sur un membre d'équipage en particulier. Compte tenu des pertes récentes, le sujet était difficile à aborder, mais nécessaire à sa fonction. Elle inséra une bande dans le lecteur, et une liste des membres d'équipage disponibles apparut sur l'écran.

« Il y a trois postes qui nécessitent votre attention immédiate. Nous avons besoin d'un nouveau navigateur en chef, » dit-elle.

« Bailey était sur le quart bêta ? » demandai-je. « Mettez-le sur le quart alpha. » Bailey était un jeune officier compétent, sorti de l'Académie depuis quelques années. Il avait déjà servi quelques quarts avec moi sur la passerelle ; il était un peu trop empressé à plaire, mais il connaissait son travail.

« Monsieur, l'enseigne Bailey n'est diplômé de l'Académie que depuis deux ans. D'ordinaire, les navigateurs en chef comptent un minimum de quatre ans de service à bord, » dit-elle.

« Il s'en sortira très bien. J'avais prévu de le promouvoir, » répondis-je. Ce n'était pas vrai ; je prenais une décision impulsive, je l'admetts, en partie parce que je trouvais le processus — et le ton trop pointilleux de Hong à ce moment — agaçants, et que je voulais en finir rapidement.

« Très bien, monsieur. Nous devons aussi... remplacer le timonier, » dit-elle. Je voyais que Hong avait les larmes aux yeux. Gary, en tant que premier officier, s'occupait de toutes les questions de personnel ; je l'avais vu plaisanter et flirter avec Hong, comme il le faisait avec la plupart des femmes. C'était une perte pour elle aussi. Je décidai de lui accorder un peu de compréhension.

« Et Alden ? » proposai-je. Alden était aux communications, mais nous avions d'autres officiers qualifiés dans ce département, et Alden avait souvent servi comme timonier au besoin. Bon officier, compétent.

« M. Alden a demandé à ne pas être considéré pour ce poste, » dit-elle. C'était étrange ; il faudrait que je m'y intéresse, mais je n'allais pas assigner Alden à une fonction vitale s'il n'en voulait pas. Hong poursuivit l'examen des dossiers.

« M. Sulu a, en fait, beaucoup d'expérience grâce à son affectation précédente. »

« Très bien, je lui en parlerai, » répondis-je. « Et le troisième poste ? »

« Premier officier, » dit-elle. Gary, encore une fois. Remplacer un timonier était une chose ; un poste difficile, certes, mais qu'on pouvait confier à quelqu'un de formé. Le poste de premier officier était d'une autre nature : c'était la personne qui prenait le commandement en mon absence, dont je me fiais le plus aux conseils. Il n'y avait personne dans l'équipage en qui j'avais autant confiance qu'en Gary.

« Qui est le suivant dans la hiérarchie ? » dis-je. Puisqu'il ne restait que trois semaines avant notre arrivée à la base stellaire 11, je pouvais peut-être confier le poste provisoirement à celui qui avait le grade le plus élevé, du moins jusque-là.

« Voyons... » dit-elle en consultant la liste. « Le lieutenant-commandant Benjamin Finney. »

« Non, » dis-je, un peu trop vite. Je me sentis affreux, mais cela ne marcherait jamais. Finney, en réalité, me haïssait toujours. Gary m'avait dit, quelques semaines plus tôt, qu'il s'était disputé avec lui après l'avoir entendu se plaindre, devant quelques compagnons de table, que j'avais ruiné sa carrière, que je le retenais en arrière. (Gary ne m'avait pas précisé ce qu'il avait fait pour le faire taire, mais j'imagine que ce fut plus qu'un simple sermon.) Finney, au début, avait demandé son transfert, mais il n'y avait pas de poste libre sur d'autres vaisseaux de classe Constitution, et il ne voulait pas d'une classe inférieure, alors il resta sur l'Enterprise. Et maintenant, son unique opportunité de progresser se présentait, et j'étais celui qui la bloquait.

Non, pensai-je, c'était sa propre faute ; son attitude envers moi avait influencé mon jugement sur lui. Mais je devais être prudent : je ne pouvais pas choisir quelqu'un de manifestement moins qualifié. Finney pouvait se plaindre de moi, mais je ne pouvais pas donner à l'équipage une raison de légitimer ses critiques. Et soudain, je réalisai que la réponse était juste sous mes yeux.

« Spock, » dis-je. « Je vais donner le poste à Spock. » C'était parfaitement logique : Spock était déjà un officier de passerelle, ce qui, bien que non requis, était au moins efficace. Pike me l'avait recommandé pour ce rôle ; beaucoup de l'équipage le savaient. Ils n'étaient peut-être pas amis avec lui, mais tout le monde le respectait. Moi aussi, surtout. Je venais de traverser l'une des séries de décisions les plus difficiles de ma carrière de capitaine, et les conseils de Spock s'étaient révélés justes à chaque étape. J'étais si absorbé par la satisfaction de mon choix que je ne remarquai pas l'expression de Hong. Elle n'avait pas l'air ravie.

« Oui, monsieur, » dit-elle. « Et je suppose que vous souhaitez que je continue les réunions régulières du personnel avec M. Spock, comme je le faisais avec M. Mitchell ? » Il y avait un petit sous-texte dans sa question, et je le compris. Spock n'était pas une personne facile à gérer ; son comportement vulcain pouvait être rebutant, voire un peu intimidant. Et il n'allait certainement pas chercher à la faire rire.

« Oui, lieutenant, » dis-je. Nous avions tous nos devoirs assignés.

* * * * *

« Nous sommes en orbite standard, » dit Sulu, alors que l'image familière de la base stellaire 11 tournait sur notre écran principal. Lui, au moins, était heureux d'avoir obtenu le poste de timonier. Quand je lui avais parlé, il pensait que j'allais le renvoyer ; la plupart des vaisseaux avaient besoin d'un chef de département pour les sciences stellaires, mais pas l'Enterprise. Spock, en tant qu'officier scientifique, était plus que capable d'assumer aussi cette tâche, et Sulu s'était senti superflu. Il avait l'ambition de commander un jour, et être officier de passerelle était la voie la plus rapide.

Spock n'avait montré aucune émotion lorsqu'il avait appris sa nomination comme

premier officier. Il s'était contenté de dire qu'il « s'efforcerait de remplir les exigences de la fonction de manière satisfaisante ». Quant à Bailey, il s'en sortait bien comme navigateur. Ces postes étaient donc pourvus, mais au moment d'arriver à la base stellaire 11, deux autres s'étaient ouverts.

Alden, mon officier des communications, quittait le vaisseau. Il ne dormait plus, ne mangeait plus, et le Dr Piper avait déterminé qu'il souffrait d'un trouble de stress post-traumatique. Gary l'avait relevé à la barre environ dix minutes avant que nous ne traversions la barrière. Piper pensait qu'Alden se reprochait ce qui était arrivé à Gary, croyant que s'il était resté au poste, c'est lui qui aurait été changé — même si rien ne permettait de le croire. J'approuvai la recommandation de Piper de lui accorder un congé médical. C'était une perte, mais Uhura avait déjà assuré beaucoup de ses quartiers, et il était raisonnable de la promouvoir au poste. Le départ d'Alden n'était pas la seule mauvaise nouvelle que Piper devait m'annoncer.

« Jim, j'ai décidé qu'il était temps pour moi de prendre ma retraite, » dit-il. Piper était un vétéran, ce qui le rendait précieux à certains égards, mais souvent désavantage face à l'inconnu. Il expliqua que l'expérience avec Gary l'avait durement éprouvé ; il s'était concentré sur la santé physique de son patient, sans évaluer son état mental. Je ne suis pas sûr que l'un de nous aurait pu changer l'issue, mais Piper, en particulier, avait le sentiment d'avoir perdu le contrôle de la situation. Je lui souhaitai le meilleur, non sans un léger remords de la rapidité avec laquelle je pensai à son remplaçant.

Par chance, McCoy n'était pas très loin ; il avait été affecté à une planète, Capella IV. C'était une société primitive mais consciente de la Fédération. En vertu de la Charte de la Fédération, Starfleet pouvait donc y fournir une aide limitée. McCoy y avait été envoyé pour offrir une assistance médicale. Il ne fallut pas longtemps avant que je me retrouve face à son air bourru sur mon écran de communication.

« Je prends le poste ? » dit-il. Je ris.

« Je n'ai encore rien proposé, » dis-je.

« Je m'en fiche. Les Capellans sont des guerriers, ont très peu de technologie et encore moins de médecine. Ils estiment que les malades doivent mourir. Ils ne veulent rien avoir à faire avec des médecins. Alors si vous pouvez me sortir d'ici, je serai heureux de récurer des bassines. »

Je parvins à libérer McCoy de Capella, et il devait nous rejoindre bien avant la fin de la refonte. J'étais ravi ; McCoy me faisait l'effet d'une couverture de sécurité. Bien que j'aie négligé de lui dire que mon nouveau premier officier était le Vulcain avec qui nous avions partagé un trajet vers la Terre quelques années auparavant. Je savais qu'il n'apprécierait pas, c'est pourquoi j'emmenai Spock avec moi pour accueillir McCoy lorsqu'il arriva à la base stellaire 11. Lorsqu'on les réintroduisit l'un à l'autre, McCoy se tourna vers moi et dit :

« J'aurais dû rester sur Capella. »

Je ris et les emmenai tous deux dans un café de la base. J'y remarquai Ben Finney, assis avec une femme que je pris d'abord pour sa femme, Naomi. Je me levai avec enthousiasme pour aller la saluer, mais en m'approchant, je réalisai que la femme

était bien trop jeune. J'étais à quelques pas lorsqu'elle leva les yeux vers moi et me sourit en signe de reconnaissance.

« Oncle Jim ! » Elle se leva et m'enlaça.

« Mon dieu, Jamie, » dis-je, « je ne t'avais pas reconnue. » Je remarquai que Ben s'était également levé. Il arborait un sourire qui me semblait faux et forcé. Je gardai mon attention sur elle. « Que fais-tu ici ? Tu ne devrais pas être à l'école ? »

« J'ai terminé plus tôt, » dit-elle. « Je prends une année de pause avant d'aller à l'université. Papa m'a trouvé un poste ici pour que nous puissions être un peu plus proches. » C'était trop d'informations à assimiler d'un coup.

« Vous devez être très fier d'elle, » dis-je à Ben.

« Oui, capitaine, » répondit-il, un peu trop formellement. Jamie perçut la gêne.

« J'ai de la chance que l'Enterprise reste ici si longtemps, » dit-elle. « Je crois que papa et moi n'avons pas eu autant de temps ensemble depuis qu'il était à l'Académie. »

« Eh bien, je vais vous laisser finir votre repas, » dis-je. « J'ai été heureux de te revoir, Jamie. » En prononçant son prénom, je vis Ben froncer les sourcils ; cela le blessait qu'il l'ait nommée d'après moi. En regagnant la table pour rejoindre Spock et McCoy, je réalisai que la plaie restait ouverte.

* * * * *

« L'imposteur est de retour à sa place. Oublions-le, » dis-je. Mais je ne pouvais pas l'oublier. Il était revenu en moi, et j'avais toutes ses mémoires. Et elles étaient monstrueuses. Je commençais à comprendre ce dont Pike avait parlé.

J'avais été victime d'un accident de téléporteur et j'avais été scindé en deux personnes. Mais il ne s'agissait pas de deux moitiés équitablement partagées. Je n'avais jamais attribué une intelligence humaine à une machine auparavant, mais je ne pouvais m'empêcher de penser que le téléporteur avait décidé de « s'amuser » avec l'idée du bien et du mal. Pour employer la terminologie freudienne, une moitié avait reçu à la fois le ça et le moi ; elle était brutale, sauvage, mais aussi rusée et ingénieuse. L'autre moitié avait reçu la morale, le surmoi. Elles étaient toutes deux moi, et aucune ne pouvait vivre sans l'autre.

Nous avions réussi à dissimuler ce qui m'était arrivé à la majeure partie de l'équipage ; Spock avait justement souligné que si l'équipage me voyait ainsi vulnérable et humain, je perdrais cette image presque impénétrable de perfection qui permet à un capitaine de commander. Nous ne parlions de cette moitié sauvage qu'en termes « d'imposteur », laissant entendre qu'un humain ou un alien avait pris mon apparence. L'équipage connaissait la légende des Chameleoïdes métamorphes, et beaucoup pensaient désormais en avoir rencontré un. Mais ce n'était pas un imposteur. C'était une part de moi.

Scotty et Spock avaient réparé le téléporteur, et mes deux moitiés avaient été réunies. J'avais repris le commandement, en me dirigeant vers mon fauteuil, lorsque l'enseigne Rand m'intercepta.

Mon ancien yeoman, Bateson, avait été promu et transféré, et je n'avais pas été ravi qu'on m'ait assigné une yeoman femme séduisante ; McCoy plaisantait en disant que je ne me faisais pas confiance. Il avait raison ; elle était une distraction troublante. Mais, quelle que soit mon attirance personnelle pour elle, je savais qu'il n'y avait aucun espoir entre nous ; j'étais son officier commandant, et quand une personne exerce un tel pouvoir professionnel sur une autre, cela ne peut pas conduire à une véritable relation.

Mais ma moitié sauvage n'avait pas besoin de respecter cette sagesse, ni de témoigner à Janice le moindre respect. Il avait tenté d'user du pouvoir de sa position, et lorsqu'elle avait refusé, il l'avait agressée — ou tenté de le faire. Et ces souvenirs étaient désormais les miens. En la regardant, je me souvenais de ce qu'il, ou plutôt ce que j'avais fait : ses cris, sa lutte dans ma poigne. J'étais pris de nausée, de colère. Je voulais retourner en arrière et arrêter ce monstre, mais j'étais le monstre.

« Monsieur, l'imposteur m'a dit ce qui s'était passé, » dit Rand doucement. Je me rappelai qu'il lui avait dit que j'avais été scindé en deux. Elle savait qu'il n'était pas un imposteur. Elle savait.

« Je voulais juste dire... » commença-t-elle. « Eh bien, je voulais juste que vous sachiez... » Elle ne savait pas quoi dire, mais elle voulait me réconforter. Je compris qu'elle croyait comprendre, mais qu'elle se trompait ; elle pensait que le téléporteur avait créé un Kirk mauvais. Elle ne comprenait pas vraiment que le Kirk mauvais avait toujours été là, en moi. Cela me faisait me sentir encore plus mal ; je pouvais à peine la regarder. Mais je souris.

« Merci, Yeoman. » J'allai m'asseoir dans mon fauteuil de commandement. J'essaierais de l'affronter, de l'accepter, mais c'était impossible.

* * * * *

« Le lieutenant Robert Tomlinson et l'enseigne Angela Martine ont demandé une cérémonie de mariage, » dit Spock, « et ils souhaiteraient que vous l'officiiez. »

Je ris d'abord par réflexe, avant de me rappeler que Spock ne viendrait jamais jusqu'à mes quartiers pour faire une plaisanterie. Quand je réalisai qu'il était sérieux, ma réaction fut différente.

« Comme c'est merveilleux, » dis-je, incapable de dissimuler mon sarcasme. J'aurais sans doute dû être touché, mais pour une raison que je ne parvenais pas à cerner, je trouvais l'idée agaçante.

« Nous devrons fixer une date. De plus, l'enseigne Martine est catholique, » dit Spock, « et elle souhaite que la cérémonie reflète les traditions de cette religion. » Je ne connaissais rien aux pratiques des anciennes religions terriennes.

« Quelle différence entre catholique et chrétien ? »

« Ils proviennent tous deux de la même religion racine, mais il y a des détails spécifiques au rituel du mariage— »

« Peu importe, » dis-je. « Qu'on me rédige simplement ce que je dois dire, et je le dirai. » Tomlinson était actuellement l'officier responsable du contrôle des armes,

et Martine effectuait une rotation dans ce département. Je l'avais personnellement recrutée moins de deux ans plus tôt ; elle était sortie deuxième de sa promotion à l'Académie, avec une large palette de compétences. Je voyais en elle un grand potentiel pour mon équipage. Je ne comprenais pas tout de suite pourquoi j'avais réagi négativement à l'idée de leur mariage, mais je me sentais silencieusement déterminé à y mettre fin. « Faites-les venir me voir immédiatement. »

« Oui, monsieur, » dit Spock avant de partir. Quelques minutes plus tard, le carillon de la porte retentit, et Tomlinson et Martine entrèrent. Je les fis asseoir en face de moi, de l'autre côté de mon bureau. Tomlinson avait un air juvénile, sympathique, mais, à mes yeux, il n'était pas à la hauteur de Martine. Je voulais les dissuader.

« Tout d'abord, félicitations, » dis-je.

« Merci, monsieur, » dirent-ils tous deux, involontairement à l'unisson. Puis ils se regardèrent et éclatèrent de rire.

« C'est une grande décision. Depuis combien de temps êtes-vous deux... » Je laissai planer l'implication un instant. Tomlinson répondit aussitôt.

« Pas très longtemps, monsieur, » dit-il. « J'ai strictement respecté les règles concernant les relations avec des subordonnés. »

« Alors pardonnez-moi, comment savez-vous que vous voulez vous marier ? » C'était une remarque dure, et Tomlinson n'y était pas préparé. Il eut l'air comme si je venais de tuer son chien.

« Nous sommes amoureux, monsieur, » dit Martine.

« Vous n'avez aucun doute ? » dis-je. « Car vous devrez faire des sacrifices. »

« C'est justement cela, l'amour, » répondit-elle. Et, en signe de solidarité et d'affection, elle prit la main de Tomlinson.

Et je me sentis idiot. Qu'étais-je en train de faire ? Briser un couple parce que je doutais de leur amour ? Je regardai ces deux jeunes gens et me rappelai l'intensité de l'affection et du désir. Je réalisai que j'étais jaloux ; j'enviais leur rencontre.

« Oui, » dis-je, réprimandé, « c'est exactement cela, l'amour. » Je fis une pause, puis ajoutai que j'étais honoré de célébrer la cérémonie. Alors qu'ils me remerciaient et quittaient mes quartiers, main dans la main, ces deux jeunes gens me rappelèrent mes parents. Ils ne leur ressemblaient en rien physiquement, mais quelque chose dans leur sentiment l'un pour l'autre évoquait maman et papa.

Six jours plus tard, la cérémonie de mariage fut interrompue par les Romiliens.

* * * * *

Cent ans plus tôt, la Terre avait mené une guerre contre cette espèce énigmatique. C'était une guerre menée dans l'espace, à bord de vaisseaux ; pas de troupes au sol, pas de prisonniers, contre un ennemi que nous n'avions jamais rencontré en face à face. Le traité de paix avait été négocié par radio subspatiale. La Terre avait vaincu les Romiliens et les avait confinés derrière une Zone Neutre, coupés du reste de la Galaxie. Des postes avancés construits sur des astéroïdes

surveillaient la frontière, veillant à ce que les Romiliens ne la franchissent jamais. Pendant un siècle, nous n'avions rien entendu d'eux, puis ils réapparurent avec deux nouvelles armes : un dispositif d'invisibilité opérationnel pour leur vaisseau et une arme à plasma d'une puissance catastrophique, dont ils se servirent pour détruire nos postes. Ils mettaient à l'épreuve notre détermination, cherchant une victime facile. Nous allions les affronter et, ce faisant, découvrir un secret qui influencerait la politique du quadrant pour les décennies à venir.

« Je crois pouvoir jeter un œil à leur passerelle, » dit Spock, tôt dans notre affrontement avec le vaisseau invisible. Il avait intercepté une communication et utilisait son ingéniosité technique pour remonter le signal jusqu'à sa source. Sur notre écran apparut alors la salle de contrôle exiguë du vaisseau romulien, et le visage de son commandant.

Oreilles pointues, sourcils arqués : il aurait pu être le père de Spock.

C'était une révélation : les Vulcains et les Romiliens étaient de la même espèce — les Romiliens, une branche dissidente, une colonie perdue. C'était fascinant à envisager ; au moment de la guerre contre les Romiliens, nous ne connaissions les Vulcains que depuis quelques décennies. Les Terriens et les Vulcains auraient-ils pu bâtir une amitié durable si ce lien avait été connu ? Cela me fit songer que, peut-être, s'il avait été su, Starfleet Command avait choisi de le garder secret tout ce temps, à cause des connotations négatives que la guerre avait laissées pour tant d'humains sur Terre.

Je pensais qu'un siècle plus tard, cela n'aurait plus d'importance — mais j'eus rapidement tort. Mon navigateur, le lieutenant Stiles, dont les ancêtres avaient combattu dans cette guerre, décida immédiatement, en voyant les Romiliens, que Spock était un espion.

Je n'avais pas beaucoup de chance avec mes navigateurs. Bailey avait quitté le poste après qu'il fut clair qu'il n'était pas prêt. J'avais essayé quelques autres qui n'étaient pas à la hauteur, et voici maintenant Stiles, qui faisait preuve d'un jugement terrible en insultant ouvertement son supérieur sur son apparence. À son crédit, Spock n'en montra rien. Ou, du moins, il dit que cela ne l'affectait pas. Mais je n'allais pas tolérer cela ; c'était ridicule, brut, et une manifestation flagrante de bigoterie, et je le remplacerais dès que possible. Mais pas en pleine crise.

Je faisais face à un vaisseau invisible doté d'une arme capable de pulvériser de gros astéroïdes. Je devais m'assurer que ce vaisseau ne rentre pas chez lui, sinon nous serions confrontés à une guerre totale. Mais je ne pouvais pas franchir la frontière sans risquer aussi une guerre qui pourrait nous être imputée. L'Enterprise et le vaisseau romulien jouèrent au chat et à la souris pendant des heures. Le commandant adverse était astucieux, mais son vaisseau n'était pas le mastodonte qu'il prétendait être : nous découvrîmes que son champ d'invisibilité épuisait sa puissance, et que son arme avait une portée limitée. L'Enterprise pouvait le vaincre : nous pouvions dépasser la portée de son arme. Mais, au cours de l'engagement, j'échouai à l'arrêter avant qu'il ne regagne son espace ; il était parvenu de l'autre côté de la frontière, une frontière que j'avais ordre de ne pas franchir. Je devais le faire revenir.

Je décidai d'une stratégie risquée. Nous avions subi des dommages infligés par le vaisseau ennemi, il n'était donc pas difficile de paraître vulnérables. Et bien qu'ils aient atteint la Zone Neutre, je pariai qu'ils ne résisteraient pas à l'occasion de nous achever. J'ordonnai donc que nous fassions les morts.

S'ils tombaient dans le piège, nous aurions peu de temps pour tirer. Ils ne pouvaient pas déclencher leur arme en restant invisibles, et nous ne pouvions pas tirer tant que nous ne pouvions les voir. Je devais m'assurer que nous tirions avant eux. Par précaution, j'envoyai Stiles aider Tomlinson, qui était seul à la salle de contrôle des phaseurs avant.

Je restai assis, les yeux fixés sur l'écran, attendant l'apparition du vaisseau. Nos boucliers étaient abaissés, l'énergie des moteurs réduite au minimum. Si ce vaisseau tirait le premier, nous ne pourrions pas échapper à son arme à plasma. En attendant, je songeai à l'Enterprise et à ses 400 membres d'équipage. Ils pouvaient tous être morts d'un instant à l'autre, et ce serait ma faute. Les secondes s'écoulaient, et je doutais de plus en plus. À la dernière minute, j'eus l'idée de réalimenter les moteurs et de filer à distorsion. C'était la voie la plus sûre. J'étais sur le point de donner cet ordre lorsque Sulu parla.

« Le vaisseau ennemi devient visible, » dit-il. J'étais engagé. J'ordonnai à la salle des phaseurs de tirer.

Et rien ne se produisit.

Le vaisseau ennemi approchait. Pour une raison quelconque, Stiles et Tomlinson n'exécutaient pas mes ordres. Réprimant ma panique, j'activai le système d'annonce générale et hurlai à Stiles de tirer. Pas de réponse.

Je levai les yeux vers le vaisseau romulien. Il était si proche, maintenant. Je pensai que je nous avais tous condamnés.

Et puis les phaseurs tirèrent ; le vaisseau romulien fut touché.

Ce que j'ignorais à ce moment-là, c'était qu'il y avait eu un accident dans la salle des phaseurs : un liquide de refroidissement de réacteur fuyait et asphyxiait Stiles et Tomlinson. Heureusement, Spock se trouvait à proximité, entra dans la salle et tira avec les phaseurs. Puis il extirpa Stiles à temps pour lui sauver la vie. J'ai toujours pensé que Spock avait peut-être voulu surcompenser en choisissant de sauver Stiles en premier. Ce choix eut d'autres conséquences.

Parce que Spock choisit Stiles en premier, Tomlinson mourut.

Je retrouvai plus tard Angela Martine dans la chapelle, en prière. Cela me surprit qu'à notre époque des gens trouvent encore du réconfort ainsi. Mais je n'étais pas en position de critiquer la façon dont cette femme choisissait de pleurer sa perte. Elle se retourna, m'aperçut, puis vint m'enlacer.

« Cela n'a jamais de sens, » dis-je. « Mais vous devez savoir qu'il y avait une raison. » Cela sonnait creux ; en appeler à son patriotisme, à son devoir, mais je ne savais vraiment pas quoi dire. Elle non plus, et elle me quitta rapidement, me laissant seul dans la chapelle.

Je levai les yeux vers le pupitre. Je pensai aux traditions de tant de religions, où des prêtres, prêchant depuis un pupitre semblable, offraient réconfort, protection

ou motivation. Et ces prêtres devaient sacrifier leur vie personnelle pour apporter ce réconfort et cette motivation. Ilsaidaient les autres à atteindre le bonheur et la sérénité, et leur seule récompense était ce service. Il n'y avait jamais de repos pour eux.

Je compris ce rôle. Je quittai la pièce et retournai travailler.

* * * * *

« Nous avons une demande du Dr Tom Leighton pour que nous fassions un détour vers la planète Q, » dit Spock, lors de notre réunion du matin. « Il rapporte que c'est urgent. »

Je n'avais pas revu Tom depuis son mariage, cinq ans auparavant. Il avait fini par ressembler à l'image de son père, un colosse d'homme, mais sans sa légèreté. Il portait encore le fardeau de ce qui s'était passé sur Tarsus IV, même à l'âge adulte. Cela avait influencé sa carrière : il était devenu scientifique en astro-agriculture, se consacrant spécifiquement au développement de nourritures synthétiques pour les colonies terriennes. Et il portait toujours le pansement sur la moitié de son visage. Mais sa réussite professionnelle, ainsi que son mariage avec une femme charmante et attentionnée, l'avaient quelque peu adouci. Le mariage avait été joyeux, et j'y avais vu un peu d'espoir de bonheur pour mon vieil ami.

« La planète Q est à trois années-lumière de notre trajectoire, » dis-je.

« Il rapporte avoir découvert la formule d'une nourriture synthétique qui pourrait éviter une famine sur Cygnia Minor, » dit Spock.

C'était une étrange coïncidence. Cygnia Minor était une colonie terrienne dont la croissance démographique était incontrôlée, et dont les terres arables avaient été réduites par un développement anarchique. Comme elle se trouvait en dehors des principales routes commerciales, une crise alimentaire pouvait s'y déclarer rapidement, même si ce n'était pas encore le cas ; Starfleet et les colonies de la Fédération avaient été mises en alerte sur la situation moins d'un mois plus tôt. Que Leighton ait déjà une solution au problème paraissait incroyable. Mais je devais vérifier.

« Informez Starfleet Command, et mettez le cap sur la planète Q, » dis-je, et Spock partit. J'étais toujours un peu partagé à l'idée de revoir Tom ; cela faisait ressurgir beaucoup de souvenirs que j'avais refoulés, mais je ressentais aussi une parenté et une responsabilité envers lui.

Lorsque nous arrivâmes sur la planète, je reçus un message m'invitant à le rencontrer dans un théâtre de la capitale, Yu. Je ne savais qu'en penser, mais je me téléportai sur place. La ville était moderne et tentaculaire, avec un grand arc distinctif à son entrée. Je trouvai le théâtre, en forme d'énorme œuf d'argent couché sur le côté. Un billet m'attendait au guichet, et j'entrai.

Sur scène, on jouait une version acturienne du Macbeth de Shakespeare. En m'asseyant, je constatai que j'en avais manqué une bonne partie, car Macbeth s'apprêtait déjà à tuer le roi Duncan.

Tom était déjà là, assis à côté de moi. Il ne m'accueillit pas chaleureusement ; il était concentré sur la scène. Toute cette situation paraissait très étrange. J'étais venu chercher une formule de nourriture synthétique, et il m'obligeait à assister à une pièce de trois heures.

Puis il me dit de prêter attention à la voix de l'acteur jouant Macbeth.

« C'est Kodos l'Exécuteur, » dit-il, la voix tendue et furieuse.

J'étais abasourdi. Voulait-il dire que Macbeth lui rappelait Kodos ? Je regardai l'acteur. Presque un quart de siècle avait passé, et l'homme qui jouait le rôle avait effectivement une légère ressemblance. Mais il était invraisemblable que Tom croie que c'était vraiment lui. Je commençai à penser que Tom m'avait attiré ici sous de faux prétextes.

À l'entracte, je dis à Tom que je n'avais pas le temps de rester pour toute la pièce. Il me ramena chez lui et me dit la vérité. Il n'y avait aucune nourriture synthétique ; il avait inventé cela pour me faire venir sur la planète Q. Tom avait vu cet acteur, Anton Karidian, et il était convaincu qu'il s'agissait de Kodos. Cela n'avait aucun sens. Sa théorie était que le gouverneur Kodos avait échappé à la mort et parcourait désormais la Galaxie en jouant des pièces de théâtre ? Mon vieil ami, avec qui j'avais traversé tant d'épreuves, paraissait devenu fou.

Jusqu'à ce que Tom finisse mort. Assassiné.

* * * * *

« Êtes-vous Kodos ? » J'étais à quelques pas d'Anton Karidian. Il évoquait Kodos, d'une certaine manière. Mais mes souvenirs n'étaient toujours pas clairs. Je ne l'avais vu qu'une seule fois ; il m'avait dominé de toute sa haute stature, et j'avais été terrifié, sous le choc, en larmes. Je ne me souvenais pas vraiment de ses traits. Mais Tom était mort, et Tom en était convaincu.

« Croyez-vous que je le suis ? » me demanda-t-il. Je répondis que oui, mais je n'en étais toujours pas sûr. Les preuves circonstancielles s'étaient accumulées. L'histoire de Karidian commençait presque au jour près où celle de Kodos s'était terminée. Et il y avait eu des morts, sept personnes, toutes celles qui avaient vu Kodos et savaient à quoi il ressemblait, et qui avaient trouvé la mort juste au moment où la troupe Karidian se trouvait à proximité.

Mais je n'étais toujours pas certain.

Si c'était Kodos, pensai-je, quel monstre ; quel ego. Il avait tué des milliers de personnes, échappé à toute justice, et plutôt que de disparaître dans l'ombre, il se produisait sur scène ; son besoin d'attention surpassait toute autre considération.

Tom avait été assassiné après m'avoir dit qu'il était sûr que Karidian était Kodos. Je l'avais retrouvé, poignardé à mort près de chez lui. Je m'étais senti coupable de ne pas l'avoir cru immédiatement, et j'étais devenu obsédé. J'avais manœuvré pour que Karidian et sa troupe voyagent à bord de l'Enterprise. J'allais découvrir si Tom avait eu raison, et si cet homme était le meurtrier de Tom, celui de mes parents, et celui de toutes ces victimes que j'avais connues enfant. J'aurais ma

vengeance.

Tout revenait, l'horreur de Tarsus, de cette nuit-là. J'étais de nouveau confronté à mon impuissance face au mal.

Alors je devins le mal, et j'attaquai Karidian là où je pensais trouver un point faible.

J'essayai de séduire sa fille de dix-neuf ans, Lenore.

Elle était belle, intelligente, et semblait facilement éblouie par moi. Nous faisions de longues promenades, sur la planète Q puis sur le vaisseau. Nous parlions d'art dramatique, de Shakespeare, du commandement d'un vaisseau, de sa vie dans les routes spatiales. Une nuit à bord, je l'emmenai sur le pont d'observation doucement éclairé et je l'embrassai. Puis je la ramenai dans mes quartiers.

Elle était seule, tout comme moi, et je commençai à me sentir coupable, car je ressentais une véritable connexion avec elle. Mais mon but avait toujours été de forcer l'identité de son père à sortir de l'ombre. Elle n'était daucune aide. Elle me dit qu'elle n'avait jamais connu sa mère, morte en couches, et que son père avait tout représenté pour elle.

« C'est un grand homme, » dit-elle cette nuit-là dans ma cabine. « Il m'a tant donné, je ne pourrai jamais le rembourser pour cette vie merveilleuse et cette carrière qu'il m'a offertes. » Bien qu'elle fût adulte, elle restait aussi une enfant, et j'étais en train d'essayer de lui arracher son seul parent, comme les parents de Tom lui avaient été arrachés. Je décidai que je devais l'affronter directement et laisser cette pauvre fille en dehors de cela.

Je me rendis donc dans ses quartiers, et je le forçai à lire le discours qu'il avait prononcé en condamnant toutes ces personnes. Je l'avais rédigé de mémoire et le fis enregistrer.

« La révolution est un succès... » Je me souvenais toujours de cette phrase. Il l'avait dite à l'époque avec assurance, avec arrogance, comme si la justification délirante du massacre pouvait être considérée comme une cause. Aujourd'hui, c'était un vieil homme qui la prononçait avec lassitude, avec une certaine amertume. Il récita tout le discours.

Je n'étais toujours pas sûr.

* * * * *

« Je sais me servir de ça, Capitaine, » dit Lenore, pointant un phaser sur moi.

Elle était actrice, et elle avait joué un rôle — feignant d'être séduite par moi. C'était elle qui avait tué Tom, ainsi que les six autres personnes. Depuis le début, elle voulait ma mort, car j'étais l'un de ceux qu'elle pensait capables de nuire à son père. L'ironie était qu'elle voulait me tuer alors que je ne me souvenais toujours pas. Il avait fallu que Karidian lui-même m'avoue qu'il était Kodos. J'avais été un idiot, presque autant que Karidian, le narcissique, qui n'avait pas compris combien il avait brisé sa fille... jusqu'à ce qu'il soit bien trop tard.

Nous étions debout sur le décor de Hamlet, dans le théâtre de l'Enterprise, où

la troupe Kardian s'était produite. Lenore leva son arme et appuya sur la détente.

Et son père s'interposa, me sauvant la vie. C'était encore sa propre vanité qui l'y avait conduit. Il avait détruit tant de vies, qui ne comptaient pas pour lui, mais lorsqu'il découvrit que sa propre fille était devenue meurtrière, cela le poussa au regret, au sacrifice de soi.

Kodos l'Exécuteur était mort, par la main de son enfant, par le poids de ses propres actes. Toute sa vie, il n'avait jamais assumé la responsabilité de ses crimes — et cela le tua, à la fin.

Je me rappelai le Roi Lear de Shakespeare :

« Nous faisons coupables du soleil, de la lune et des étoiles nos désastres, comme si nous étions des scélérats par nécessité. »

Cette citation s'appliquait aussi à moi. Attraper Kodos avait été ma « nécessité », et je m'étais fait vilain à mon tour.

* * * * *

L'Enterprise était en train de sombrer vers Psi 2000, une planète ancienne, glacée, dans ses derniers instants. Nous avions été envoyés à l'origine pour récupérer une équipe scientifique et observer la désintégration de la planète depuis une distance sûre. Les choses ne se passèrent pas comme prévu. L'équipe scientifique avait tous succombé à une étrange maladie qui leur faisait perdre tout contrôle de soi. L'un d'eux, un membre d'équipage nommé Rossi, avait coupé le système de survie, puis était allé sous la douche tout habillé, tandis qu'ils mourraient tous gelés. Lorsque nous arrivâmes, tout le monde était mort depuis plus d'une journée, et notre équipe d'atterrissement rapporta la maladie à bord de l'Enterprise.

Le vaisseau s'était rapidement transformé, faute d'un meilleur terme, en asile de fous. Sulu, torse nu, essaya de me transpercer avec une épée, et mon nouveau navigateur, Kevin Reilly, coupa littéralement les moteurs. McCoy finit par trouver un remède, mais pas avant que nous ne commencions à plonger dans l'atmosphère de la planète. Il n'y avait pas assez de temps pour redémarrer les moteurs par la procédure habituelle. Notre seul espoir reposait sur Spock : mon brillant officier scientifique pouvait-il trouver une formule pour « démarrer à froid » les moteurs ? C'était notre dernière chance.

Spock, bien qu'ayant lui-même succombé à la maladie, réussit. Avec l'aide de Scotty, ils combinèrent manuellement matière et antimatière, créant une implosion contrôlée qui relança nos moteurs. Nous nous éloignâmes du monde mourant.

Et l'immense puissance nous propulsa dans une distorsion temporelle. Nous reculâmes dans le temps de plus de soixante-dix heures.

L'importance de cette découverte m'échappa d'abord, car j'avais moi aussi succombé à la maladie. C'était un peu comme être ivre — elle abolissait les barrières que je maintenais autour de moi. Cela avait aussi ramené au premier plan à quel point je m'étais attaché à l'Enterprise. J'avais trouvé quelque chose à quoi j'étais prêt à tout consacrer, mais parce que ce n'était qu'un objet inanimé, le vaisseau ne pouvait

rien me donner en retour. C'était un moment psychologiquement sombre : j'aimais quelque chose qui ne pouvait pas m'aimer en retour. Mon officier scientifique, cependant, tentait de me faire voir que nous avions découvert quelque chose de bien plus important que le cœur de mes problèmes relationnels.

« Cela ouvre en effet des perspectives intrigantes, Capitaine, » dit Spock. Il souligna que nous pouvions remonter le temps vers n'importe quelle planète, à n'importe quelle époque.

« Nous tenterons peut-être un jour, M. Spock, » répondis-je, mais je ne réalisais pas vraiment. J'ordonnai à Sulu de tracer le cap pour notre prochaine destination. Mais, ce faisant, une idée me traversa l'esprit.

« Attendez une minute, » dis-je. « Spock, nous sommes trois jours plus tôt. Cela signifie que Psi 2000 ne s'est pas encore désintégrée. »

« Oui, » dit-il. Puis il comprit ce que je voulais dire. « L'équipe scientifique pourrait encore être en vie... »

« M. Sulu, demi-tour ! Ramenez-nous vers Psi 2000, vitesse maximale ! »

Nous y retournâmes et nous téléportâmes à la surface. Ils étaient tous en train de succomber à la maladie, mais nous trouvâmes Rossi alors qu'il s'apprêtait à couper les systèmes de survie. Je dus le neutraliser avec mon phaseur, mais nous l'arrêtâmes, et les sauvâmes tous. McCoy leur administra le remède, et nous les ramenâmes à bord, où nous observâmes la désintégration de Psi 2000, cette fois depuis une distance sûre.

Certains jours, nous connaissons nos pertes, mais certains jours, nous connaissons nos victoires.

* * * * *

Le vaisseau fut secoué violemment. Je consultai les senseurs de navigation : nous n'avions même pas encore atteint le centre de la tempête ionique — cela allait empirer. Je commençai à craindre que les remous de la tempête ne nous dévient de notre trajectoire si la barre ne compensait pas.

« Tenez le cap, M. Hanson, » dis-je.

« A vos ordres, monsieur, » répondit-il. « Vibration naturelle force deux... force trois. »

Hanson, le timonier du quart bêta, compensa la force de la tempête en inversant le moteur tribord. Ce n'était pas l'homme que je voulais à la barre en pleine tempête ionique. Il manquait de confiance et d'expérience, mais je ne pouvais pas le relever maintenant.

Personne ne comprenait vraiment ce qui causait les tempêtes ioniques, ces embrasements magnétiques de particules voyageant à des milliers de kilomètres par seconde. Leur mystère faisait partie de leur pouvoir. Elles inspiraient la terreur à un équipage et à son capitaine ; on avait l'impression que, quand vous manœuvriez, la tempête répliquait, cherchant à vous engloutir. Et leur plus grand pouvoir résidait dans cette peur qu'elles inspiraient — une peur qui pouvait pousser un capitaine à

prendre une mauvaise décision.

Je vérifiai les relevés, ordonnai à l'ingénierie d'augmenter la poussée et appelai la capsule ionique.

« Capsule ionique, » dit Ben Finney. Sa voix était calme et assurée. Il avait déjà été dans la capsule de senseurs pendant une tempête ionique ; il savait que les ordres consistaient à recueillir autant de données que possible, mais à sortir avant que la capsule n'accumule une charge. C'était un équilibre délicat, car naviguer une tempête ionique sans données issues de la capsule était presque impossible. Les tempêtes ioniques pouvaient changer de taille de plusieurs millions de kilomètres en quelques minutes. Plus un vaisseau avait de données, plus vite il pouvait en sortir.

« Préparez-vous à sortir de là, Ben, » dis-je. Je baissai les yeux vers le panneau à ma droite. Le voyant d'alerte jaune clignotait ; quand je déclencherais l'alerte rouge, ce serait le signal pour Ben de sortir de la capsule. Je levai les yeux, vis sur les senseurs que nous étions à un tiers du chemin dans la tempête.

« Maintenez le cap, M. Hanson, » dis-je.

« Pression de la coque extérieure en augmentation, » dit Spock.

« Vibration naturelle maintenant force cinq, » dit Hanson. « Force six... » Le vaisseau pouvait encaisser ces vibrations accrues, mais plus vite nous sortirions de la tempête, mieux ce serait. Je consultai la télémétrie de la capsule : elle me donnait une vue tridimensionnelle de la tempête sur le poste de navigation. L'Enterprise n'était qu'un petit point ; l'ordinateur projetait notre trajectoire. Je fis un calcul rapide : nous serions sortis en moins de trois minutes sur cette trajectoire, mais le trajet serait rude.

Le vaisseau fut secoué ; les vibrations devinrent continues.

« Vibration naturelle maintenant force sept ! » cria Hanson pour couvrir le vacarme.

Je baissai les yeux vers mon panneau de contrôle et déclenchai l'alerte rouge. Ben saurait qu'il devait sortir de la capsule.

Le klaxon d'alerte rouge était presque couvert par le vacarme des vibrations ; le vaisseau était secoué comme une boîte de conserve vide dans un raz-de-marée, les compensateurs inertIELS peinant à nous maintenir debout. Je surveillai l'écran près de Hanson ; il ne compensait pas assez.

« Barre, deux degrés sur tribord, » dis-je.

« A vos ordres, monsieur, » répondit Hanson. Il engagea la correction juste avant que le vaisseau ne soit secoué violemment. Les compensateurs inertIELS ne purent réagir assez vite, et le vaisseau partit sur tribord. Je fus projeté hors de mon siège. Je vis Spock projeté près du poste de barre. Il se hissa jusqu'aux commandes et détourna davantage de puissance vers les compensateurs, redressant ainsi le vaisseau. J'aidai Hanson à regagner son siège, puis vérifiai notre cap : encore quelques minutes avant de sortir de la tempête. Toute la passerelle tremblait. Je sentis monter une vague de panique, mais repris le contrôle ; mes décisions étaient les bonnes.

Puis mon esprit revint à la capsule. Dans une tempête de cette ampleur, si nous perdions des circuits de contrôle à cause d'une surtension, le vaisseau serait perdu.

Des secondes avaient passé ; Finney avait eu largement le temps de sortir. Tout le monde sur la passerelle était absorbé par son travail, les yeux rivés à son poste, faisant tout pour protéger le vaisseau. Et je fis le mien. Je regagnai mon fauteuil et appuyai sur le bouton d'éjection. Il clignota au vert. La capsule était partie.

Bientôt, les vibrations commencèrent à s'atténuer, et le vaisseau à se calmer.

« Vibration naturelle force cinq... force quatre... » dit Hanson, sa voix se calmant à chaque nombre décroissant.

« Monsieur, » dit Uhura, « M. Finney ne s'est pas signalé. » C'était la procédure standard : l'officier en capsule devait signaler sa sortie immédiatement après l'éjection.

« Prévenez la sécurité, il est peut-être blessé, » dis-je, et je me concentrai de nouveau sur la traversée de la tempête.

Après une journée entière de recherches, ils ne trouvèrent pas Finney. On en conclut qu'il devait encore être dans la capsule quand je l'avais éjectée. Cela n'avait aucun sens ; il connaissait les risques, il savait qu'une fois l'alerte rouge donnée, il devait en sortir.

La vérité avait encore moins de sens. Quelques semaines plus tard, je regardai la relecture du journal du vaisseau sur un écran. On voyait un gros plan de ma main droite, appuyant sur le bouton d'éjection, mais pendant l'alerte jaune, bien avant que le vaisseau ne soit mis en pièces.

Et j'étais traduit en cour martiale pour cela.

Je me retrouvai face au commodore Stone et à trois autres officiers de grade de commandement en grande tenue, dans la salle de tribunal de la base stellaire 11. Leur thèse était que j'avais soit eu une défaillance mentale et paniqué, éjectant la capsule plus tôt que nécessaire, soit, pire encore, que j'avais nourri du ressentiment envers Ben Finney et que j'avais profité de l'occasion pour me débarrasser de lui.

Mais en regardant cet enregistrement, voyant ma main éjecter la capsule bien plus tôt que je ne m'en souvenais, je dus remettre en question ma propre mémoire. Je savais ce que je ressentais pour Ben : il m'agaçait, mais c'était aussi un bon officier, fiable. L'idée que je l'aurais tué pour une raison aussi mesquine était tout simplement fausse et insultante. L'hypothèse d'une panique était un peu plus facile à envisager ; j'avais failli céder à la tempête, mais je m'étais maîtrisé. J'avais pris les bonnes décisions.

Sauf que la relecture du journal disait le contraire. Je paraissais coupable.

Je n'étais pas seul : j'avais un avocat, Samuel Cogley. C'était un homme âgé, dur et cultivé. Il était obsédé par les livres, les anciens, reliés. Cela me paraissait désuet, et durant le procès il ne pouvait pas faire grand-chose face à l'enregistrement informatique. Mais sa passion pour l'écrit finit par sauver ma carrière.

Cogley avait clos notre défense, au moment où Spock entra dans la salle avec de nouvelles preuves. Spock avait découvert que quelqu'un avait trafiqué l'ordinateur de l'Enterprise. Mais comme nous avions déjà conclu notre plaidoirie, la cour n'était pas obligée d'entendre ces preuves. C'est alors que Cogley révéla sa vraie valeur.

Il prononça un discours passionné sur l'homme s'effaçant dans l'ombre de la

machine, perdant ses droits individuels à mesure que la technologie informatique prenait le contrôle de nos vies. Un discours, j'imagine, qui aurait pu résonner à toutes les époques humaines, jusqu'aux victimes de l'Internet primitif du début du XXI^e siècle. Et cela convainquit la cour d'entendre les preuves.

La cour se réunit de nouveau à bord de l'Enterprise. Spock témoigna que la modification du programme de l'ordinateur était si subtile qu'un expert seulement aurait pu la réaliser. Selon lui, il n'y avait que trois personnes qualifiées : lui, moi, et Ben Finney. C'est alors que Cogley avança l'hypothèse apparemment scandaleuse que Ben Finney avait modifié le journal après sa prétendue mort, pour faire croire que je l'avais tué.

Ce qui signifiait qu'il avait simulé sa mort et se cachait encore à bord. Grâce aux senseurs du vaisseau, nous pûmes prouver qu'il était bien vivant.

Finney avait perdu la raison. Il était obsédé par l'idée de se venger de moi pour avoir ruiné sa carrière. Il était réellement malade, et je dus le retrouver moi-même. Il se cachait dans les sections techniques du vaisseau. Son plan dément révélé, nous nous battîmes ; il tenta désespérément de me tuer, mais il n'était pas en état de m'affronter. À la fin, il gisait sur le sol, vaincu et en larmes.

« Ben, » dis-je. « Pourquoi ? Tu as une fille et une femme qui t'aiment. »

« Non, » dit-il. « Elles ne m'aiment pas. »

Il était malade, profondément malade. Je ne l'avais jamais vu ainsi jusqu'à présent. J'ignore s'il était né ainsi ou si les circonstances de sa vie l'avaient rendu comme ça, mais dans tous les cas, Ben était perdu.

* * * * *

Un jeune enseigne m'avait été recommandé par le commandant de l'Académie de Starfleet, et il rejoignit le vaisseau à la base stellaire 11. Il venait tout juste de sortir de l'Académie, avec des résultats exceptionnels en sciences et en navigation. J'avais pour habitude de me présenter personnellement aux nouveaux membres d'équipage à leur arrivée ; je me souvenais que Garrovick avait fait cela pour moi, et je suivais systématiquement son exemple. J'avais aussi instauré la pratique selon laquelle Spock ou moi-même encadrions les nouvelles recrues, du moins pour un temps. Ainsi, lorsque le jeune homme se téléporta à bord, je me trouvais dans la salle de transport.

« Enseigne Chekov, se présentant au service, Keptin, » dit-il en se mettant au garde-à-vous en me voyant. J'étais surpris par l'épaisseur de son accent russe ; l'enseignement linguistique du XXIII^e siècle avait pour la plupart gommé ces particularités. Sauf lorsque l'individu refusait de s'en défaire. J'allais rapidement être convaincu que Chekov appartenait à cette catégorie.

« Repos, » dis-je. « Bienvenue à bord, Enseigne. » Je lui serrai la main.

« Enchanté de vous rencontrer, monsieur, » dit Chekov. « Je crois que nos ancêtres viennent de la même région. »

« Pardon ? » dis-je, réellement perplexe, mais il continua.

« Peut-être ont-ils servi le Parti communiste de l'ancienne URSS, aujourd'hui

oublié... »

« Enseigne, » dis-je. « De quoi parlez-vous ? »

« Vos ancêtres étaient originaires de Kirkovo, en Bulgarie, n'est-ce pas ? Bien que je sois né à Saint-Pétersbourg, le père de ma mère est né à Odessa, qui se trouve juste de l'autre côté de la mer Noire... »

« Désolé de vous décevoir, Enseigne, » dis-je en le coupant, « mais mes ancêtres ne sont pas originaires de Bulgarie. Et je ne crois pas que l'un d'eux ait jamais été communiste. » Chekov ne put dissimuler sa déception, et moi je ne pus cacher mon amusement. Je lui dis d'aller à l'infirmerie pour sa visite médicale. Je décidai que je laisserais Spock encadrer celui-là.

* * * * *

« Notre dernier point, monsieur. Le commodore Wesley a fait une demande de transfert de personnel, » dit Spock. C'était notre briefing du matin, dans mes quartiers. McCoy était présent, étant passé prendre un café avant de rejoindre son service. « Cela m'a paru plutôt étrange. »

« Qui veut-il ? » demandai-je, même si je connaissais déjà la réponse. Le commodore Wesley demandait le transfert de Janice Rand sur son vaisseau, le Lexington, pour combler un poste vacant dans son département des communications. Bob Wesley avait été instructeur un court moment lorsque j'étais à l'Académie. Nous nous étions ensuite rencontrés à plusieurs reprises quand j'étais capitaine du Hotspur, et nous avions noué une amitié. Je lui avais demandé ce service, et il l'avait accepté bien volontiers.

« Il lui propose une promotion au grade de lieutenant, » dit Spock.

« Qu'y a-t-il d'étrange à cela ? » dit McCoy. « Ça ressemble à une belle opportunité. »

« C'est étrange, Docteur, car le maître d'équipage Rand n'a pas demandé de transfert, » répondit-il. Rien n'échappait à Spock, ce qui, en général, était une bonne chose. Mais, dans ce cas précis, j'avais espéré que personne ne remarque mon implication.

« Est-ce que Janice veut partir ? » dis-je, évitant délibérément la question que Spock sous-entendait. S'il me la posait directement, je ne lui mentirais pas. Il me regarda et sembla comprendre que j'éluvais le sujet.

« J'ai empêché la lieutenante Hong de présenter l'offre au maître Rand, » dit-il, « en attendant votre approbation. » Je lui dis qu'il devait la lui soumettre, et Spock acquiesça avant de partir. Mais une fois qu'il fut sorti, McCoy ne perdit pas de temps pour aller droit au cœur du problème.

« Le commodore Wesley est un ami à vous, n'est-ce pas ? » Je hochai la tête. « Je ne crois pas qu'elle veuille partir, » dit McCoy. « Et, en tant que votre médecin, je ne suis pas sûr que ce soit la meilleure façon de gérer la situation. » McCoy était le seul à connaître ma culpabilité vis-à-vis de Janice, et le fait que cela continuait à me hanter. Cela s'était un peu atténué : je pensais pouvoir y faire face. Mais les

événements récents m'avaient fait reconsidérer la chose.

« Bones, c'est simplement mieux si elle n'est pas ici. C'est comme ça que j'aurais dû gérer Finney. Peut-être que si je l'avais éloigné d'ici, loin de moi... »

« Ce n'est pas du tout la même chose, » dit McCoy. « Ben Finney était malade. Les paranoïaques sont rusés ; ils peuvent sembler normaux la plupart du temps. Je lui ai fait six examens trimestriels et je suis passé à côté. »

« Peut-être que je devrais te faire transférer, toi, » dis-je. McCoy comprit que je mettais fin à la discussion.

« Tu ne peux pas transférer tes problèmes, Jim, » dit McCoy. « C'est un problème personnel, pas un problème de personnel. » Il avait raison, encore une fois, mais je n'étais pas obligé de l'écouter.

* * * * *

« Ceci est peut-être mon dernier enregistrement, » dis-je dans le récepteur que les Métrons m'avaient donné. J'étais sur un planétoïde morne, brûlant, inhabité, assis sur un affleurement de minéraux, épuisé. La douleur dans ma jambe droite était aveuglante. Je pensais que c'en était fini. Je baissai les yeux vers les minéraux à mes pieds. Il y avait du soufre et des diamants. Quelque chose s'illumina dans ma mémoire, mais faiblement. Je cherchais des armes, quelque chose qui pourrait tuer une créature redoutable, mortelle. J'essayai de me souvenir du lien entre le soufre et les armes. Je me relevai tant bien que mal et continuai.

La colonie de la Fédération sur *Cestus III* avait été détruite par une race connue sous le nom de Gorn. L'*Enterprise* avait poursuivi les coupables jusque dans une région inexplorée de l'espace. Une autre race, qui se nommait les Métrons, avait, de façon stupéfiante, tendu la main depuis leur planète et arrêté les deux vaisseaux, m'arrachant, moi et le capitaine Gorn, de nos passerelles respectives pour nous déposer sur ce monde désolé et rocailleux, en nous ordonnant de nous battre jusqu'à la mort.

Dès le départ, j'avais sous-estimé mon adversaire. C'était un reptalien de plus de deux mètres, vêtu d'une tunique dorée. Malgré sa force colossale, il se déplaçait beaucoup plus lentement que moi ; j'avais mal interprété cela comme un signe qu'il n'était pas très intelligent. Mais il m'avait attiré dans un piège, et je n'avais échappé que de justesse, la jambe blessée. Je n'avais ni nourriture ni eau ; il ne me faudrait pas longtemps avant d'être trop épuisé pour le distancer.

Lorsque les Métrons nous avaient placés sur la planète, ils avaient affirmé qu'il y aurait des armes. Mais je n'en avais trouvé aucune capable de tuer mon adversaire. Pourtant, je ne pouvais pas abandonner. Ils avaient aussi dit que si je perdais le combat, mon vaisseau serait détruit.

Je trébuchai sur un gros rocher et tombai au sol. Ma main s'enfonça dans une substance blanche, poudreuse, granuleuse. Cela me semblait familier. Je la goûtaï. Salée. Le souvenir lié au soufre revint enfin.

Sam.

J'avais cinq ans, et je regardais mon frère, Sam, construire un canon dans notre grange. Il avait soudé ensemble de vieilles boîtes de conserve dont il avait découpé le fond, puis étalé trois petits tas de produits chimiques sur une vieille table.

« Qu'est-ce que c'est ? »

« Ça, c'est du soufre, » dit-il en montrant la poudre jaune. « Le noir, c'est du charbon de bois, et le blanc, c'est du salpêtre. » Avant qu'il ait pu m'arrêter, j'avais goûté le salpêtre.

« Crache ça tout de suite ! » Je fis aussitôt ce qu'il disait.

« Tu avais dit que c'était du sel. »

« Salpêtre. Ça ne se mange pas. »

« À quoi ça sert ? »

« À faire de la poudre à canon. »

Je le regardai ensuite mélanger avec assurance et précaution les produits chimiques dans les bonnes proportions, puis les broyer ensemble. Je me souvenais de ce goût, et sur *Cestus III*, quand je goûtais la poudre blanche sur mes mains, je la recrachai aussitôt. C'était la même chose. Je souris à ce souvenir. Le canon de Sam allait me sauver.

Les archives rapportent que je vainquis le Gorn avec un canon de bambou chargé de diamants comme projectiles. Incroyablement, la décharge de diamants n'avait fait qu'étourdir la créature étrange. Mais j'avais pris l'avantage et j'aurais pu le tuer ; je lui épargnai pourtant la vie, et grâce à cela, les Gorns et la Fédération vivent désormais en paix. Je le devais à Sam.

Mais je n'ai jamais eu l'occasion de le lui dire.

* * * * *

Spock, McCoy, Scotty et moi étions assis face à Khan Noonien Singh. Je l'avais trouvé, lui et ses partisans, en animation suspendue à bord d'un antique vaisseau spatial. Produit d'une génétique dirigée, il était ce surhomme dont j'avais étudié le règne — couvrant plus d'un quart de la planète Terre dans les années 1990 — lors du cours de John Gill à l'Académie. Et à présent, il était là, au présent — la veille encore, il avait pris le contrôle de mon vaisseau et tenté de me tuer. Il l'avait fait avec l'aide de l'un de mes officiers, l'historienne de bord, la lieutenant Marla McGivers. Elle avait mutiné, car elle était tombée amoureuse de Khan. Avec son aide, il avait réveillé les soixante-douze partisans encore en animation suspendue dans son vaisseau primitif. Ils avaient rapidement pris le contrôle de l'*Enterprise*. Mais Khan ne pouvait pas diriger le vaisseau sans mon équipage, et ils ne le suivaient pas. Lorsqu'il avait tenté de me tuer, McGivers avait eu un sursaut et m'avait sauvé la vie. J'avais alors pu reprendre le contrôle du vaisseau.

À présent, nous étions tous en uniforme de cérémonie, à une audience pour décider du sort de Khan et de McGivers. Malgré son revirement de dernière minute, je ne pouvais pas pardonner l'acte de mutinerie de McGivers. Je regardai Khan, sous bonne garde, mais toujours chef. À cet instant, j'en oubliai presque qui il était, qu'il

était un meurtrier, un dictateur responsable de la mort et de l'oppression de millions d'êtres. Au lieu de cela, je me laissai séduire par l'idée que j'allais prendre une décision civilisée.

« Je déclare que toutes les charges et accusations dans cette affaire sont abandonnées, » dis-je. McCoy fut le seul à protester, mais je l'interrompis et me tournai vers Spock. Lui et moi avions déjà parlé de *Ceti Alpha V*, une planète non loin de notre trajectoire actuelle. C'était un monde recouvert en grande partie de jungle, peuplé de nombreux prédateurs indigènes. L'offre que je fis à Khan était que lui et ses gens puissent y vivre. C'était arrogant de ma part, mais je ne le voyais pas ainsi. Je pensais faire un choix humain. Ces gens avaient tant de potentiel, ce serait un gâchis de les confiner dans un centre de rééducation, où ils passeraient probablement leur temps à tenter de s'évader. Au lieu de cela, je donnai à Khan un monde à dompter. Il accueillit ma proposition avec un sourire.

« Avez-vous déjà lu Milton, Capitaine ? » fit-il référence à la réplique de Lucifer, en chutant dans l'abîme : mieux vaut régner en enfer que servir au paradis. Sa réponse était cultivée, raffinée, civilisée. Je l'admirais — et il se jouait de moi comme d'un naïf.

Je me tournai vers mon historienne mutine. Voulait-elle une cour martiale ou une vie sur ce monde impitoyable avec l'homme qu'elle aimait ? Elle choisit bien sûr la seconde option ; rien ni personne n'allait se mettre en travers de cette fin romantique et héroïque que j'avais moi-même contribué à orchestrer.

Les prisonniers quittèrent la salle, et Spock réfléchit à ce que nous venions de faire.

« Ce serait intéressant, Capitaine, de revenir sur ce monde dans cent ans pour voir quelle moisson aura poussé de la graine que vous plantez aujourd'hui. » C'était une pensée merveilleuse, pleine d'espoir — exactement ce que je pensais en proposant cette solution.

Bien sûr, nous y reviendrions beaucoup plus tôt, pour affronter les conséquences de la plus grande erreur de ma carrière. Mais pour l'instant, j'étais confiant et satisfait dans mon ignorance orgueilleuse.

Il nous faudrait environ une semaine pour atteindre *Ceti Alpha V*. Durant le voyage, j'avais confiné Khan et ses partisans dans une des soutes du vaisseau, protégée par un champ de force. Je l'avais remplie de vivres et de fournitures pour que nous n'ayons pas à désactiver le champ de force ; je ne faisais pas confiance à leur bonne foi pour ne pas tenter de reprendre le vaisseau. Une fois arrivés à *Ceti Alpha V*, je comptais les téléporter directement depuis la soute vers la surface. Pendant ce temps, j'avais demandé à Scotty d'équiper des modules de fret comme logements temporaires pour la planète, que je déposerai une fois sur place. J'étais en train d'inspecter son travail lorsque Spock vint me voir.

« Nous avons reçu une autre demande pour que vous célébriez un mariage. » Je le regardai, incrédule. Pourquoi m'apporter ça maintenant ?

« Cela ne peut pas attendre après que nous ayons déposé Khan ? »

« Je ne le pense pas, monsieur. La demande vient de Khan. » J'échangeai un

regard avec Scotty.

« Voilà une raison pour laquelle je n'ai jamais voulu être capitaine... » dit Scotty.

Je dis à Spock que c'était impossible, qu'avoir soixante-douze invités génétiquement modifiés à un mariage représentait un trop grand risque. Il rétorqua que Khan avait déjà proposé d'attendre notre arrivée sur *Ceti Alpha V*, et que ses partisans pourraient être téléportés directement sur la planète. Les seuls nécessaires à la cérémonie seraient lui et McGivers. Cela me paraissait être une ruse, mais Spock n'était pas d'accord.

« J'y ai longuement réfléchi, Capitaine, » dit-il. « Khan est un homme primitif, d'un temps primitif. Il pourrait trouver du réconfort dans des rituels sikhs anciens. »

« Attendez, » dis-je. « Il veut un mariage sikh ? »

Spock était prêt à cette question aussi. Il avait chargé l'enseigne Chekov de rechercher les coutumes de ce rituel, au cas où j'accepterais. Mais tout cela me paraissait invraisemblable. Je devais interroger Khan moi-même, et je communiquai avec lui depuis le moniteur de mon bureau.

« Khan, pardonnez-moi, mais est-ce une plaisanterie ? »

« Je pense que vous me connaissez assez, Capitaine, pour savoir que je n'ai aucun sens de l'humour. » Là-dessus, il avait raison. « J'ignore quelle sera ma situation une fois sur cette planète, et je veux que Marla ait l'honneur d'être mon épouse dès que nous poserons le pied sur ce nouveau monde. Nous allons le conquérir ensemble. »

« Alors j'imagine... que nous allons avoir un mariage. »

Nous arrivâmes sur *Ceti Alpha V*. Je fis descendre les modules de fret à la surface, puis fis téléporter le groupe de Khan, ne laissant à bord que Khan et McGivers. Je remis mon uniforme de cérémonie et me rendis à la chapelle. Khan et McGivers étaient assis sur des coussins que l'enseigne Chekov avait empruntés aux quartiers de la lieutenante Uhura. Les seuls invités, également assis sur des coussins, étaient Spock et McCoy. Cinq gardes de sécurité se tenaient le long des murs. J'entrai et pris place sur le seul coussin libre, manifestement réservé pour moi.

Ce fut aussi proche d'un mariage sikh traditionnel que nous pouvions l'imiter ; Chekov me guida discrètement à travers les étapes de l'*« Anand Karaj »*, ce qui se traduit par « Union bienheureuse ». Les mariés proclamèrent leur amour et précisèrent leurs rôles dans ce partenariat d'égalité. Cela parvint à être à la fois désuet et progressiste. La tradition se terminait avec l'époux emmenant l'épouse loin de sa famille, ce qui, dans cette situation, prenait une signification toute particulière.

Nous les escortâmes ensuite jusqu'à la salle de téléportation, et lorsqu'ils montèrent sur le pad, je vis un couple heureux, comblé, fier. Même Khan ne pouvait se voir refuser la félicité conjugale. Je les fis téléporter.

* * * * *

« Alors vous me dites, » dit Matt Decker, « que tout cela n'était qu'une illusion. »

J'étais dans la salle de conférence à bord du vaisseau de Decker, l'*U.S.S.*

Constellation. Quelques jours plus tôt, la guerre avait été déclarée entre la Fédération et l'Empire Klingon. Elle avait duré deux jours (et fut donc connue sous le nom de « Guerre de Deux Jours »). J'avais été au centre des événements, j'en savais le plus à ce sujet, et le commodore Decker — qui commandait la force principale prête à affronter les Klingons avant que la guerre ne soit brusquement interrompue — voulait un compte rendu. L'amiral Nogura était également présent via subspace, nous observant à travers l'écran au centre de la table.

« Pas exactement une illusion, » dis-je. « Je devrais sans doute commencer depuis le début. » Je voyais le doute sur le visage de Decker, et je ne pouvais pas lui en vouloir. C'était une vérité difficile à accepter. Quand la guerre avait été déclarée, l'Enterprise avait été envoyé sur Organia, un monde de classe M situé de façon centrale, afin d'obtenir l'accord de la population locale pour que Starfleet puisse utiliser la planète comme base d'opérations. Nous y avions trouvé un peuple primitif qui ne semblait ni impressionné par nous, ni préoccupé par le danger imminent. Ils refusèrent notre aide, et peu après, les Klingons arrivèrent.

Spock et moi nous retrouvâmes coincés sur la planète, déguisés, entourés de centaines de soldats klingons. Tout ce à quoi je pensais, c'était Axanar. J'allais assister à la destruction d'une société innocente et pacifique par une occupation klingonne. Le gouverneur militaire, Kor, incarnait tout ce que j'avais appris à détester chez son espèce : arrogant, impitoyable, fier de la glorification de la guerre dans sa société. Cela lui donnait un insupportable sentiment de légitimité dans ses atrocités envers les faibles.

Mais les Organiens n'étaient pas de simples innocents impuissants. Ils donnaient seulement l'illusion d'être humanoïdes, alors qu'ils étaient en réalité des êtres d'énergie pure, des millions d'années plus avancés que nous. Ils mirent un terme à notre guerre, désactivant nos vaisseaux dans l'espace et nos armes au sol. J'étais d'abord furieux ; je me pensais homme de paix, mais ma haine des Klingons m'avait aveuglé. Je voulais cette guerre — et les Organiens ne me laissèrent pas faire. Comme j'avais traité directement avec eux, j'avais eu davantage de temps pour accepter la situation ; mais, lorsque j'eus fini mon rapport à Decker, je vis qu'il ne l'avait pas encore digérée.

« Nous ne pouvons pas simplement laisser ces êtres nous dicter notre conduite, » dit-il. Decker affrontait la même difficulté que moi : admettre que l'humanité n'était pas la civilisation la plus avancée de la galaxie, et que nous en étions même loin. « Nous n'allons pas rester là impuissants... »

« Les Klingons sont tout aussi impuissants que nous, » répondis-je. Les Organiens avaient remis au président de la Fédération et au chancelier klingon un traité déjà rédigé, assorti d'une menace implicite : ils désactiveraient nos vaisseaux partout où ils se trouvaient si l'une ou l'autre des parties violait l'accord.

« Ils trouveront un moyen de s'en sortir, » dit Decker. « Nous devons partir du principe que nous sommes toujours en guerre et aller de l'avant avec nos plans. Je pourrais larguer le paquet sur Qo'noS en deux jours... » Cette dernière remarque s'adressait à Nogura, qui leva la main et secoua la tête. Il était clair que Decker

faisait référence à quelque chose pour lequel je n'avais pas l'accréditation nécessaire. Nogura rappela à Decker que nous avions des ordres : le président du Conseil de la Fédération, l'Andorien Bormenus, avait dit au Commandement de Starfleet que nous respecterions le traité. Decker n'avait pas l'air satisfait, et je me demandai s'il accepterait jamais la situation.

Et je me demandai aussi ce qu'était ce « paquet ».

Mais il n'y aurait pas de guerre — du moins, pas pour le moment. C'était la troisième guerre que j'avais contribué à arrêter depuis que j'étais aux commandes de l'Enterprise. J'avais le sentiment de faire une différence ; je participais à l'Histoire.

J'allais bientôt devoir trouver le moyen de la sauver.

Chapitre VII

L'ANGE QUI DESCENDIT L'ESCALIER menant au sous-sol s'occupa immédiatement de nous et donna un travail à Spock et à moi.

« Quinze cents de l'heure pour dix heures par jour, » dit-elle. « Quels sont vos noms ? »

« Je m'appelle Jim Kirk, » dis-je. « Et lui... Spock ? » De ce que je savais de l'Amérique des années 1930, le public manquait généralement d'intérêt ou d'éducation sur les autres cultures. Je me dis que Spock passerait pour une sorte d'Asiatique générique.

« Je suis Edith Keeler. Vous pouvez commencer par nettoyer ici en bas, » dit-elle, puis remonta l'escalier. Je n'avais vraiment pas envie qu'elle s'en aille.

« Mademoiselle, » dis-je. « Où sommes-nous ? »

« Vous êtes à la Mission de la 21e Rue, » répondit-elle. Le nom avait une consonance religieuse. Je me surpris à espérer qu'elle n'était pas nonne.

« C'est vous qui tenez cet endroit ? »

« En effet, M. Kirk. » Elle nous laissa au sous-sol en désordre. Spock et moi nous mêmes aussitôt au travail pour le remettre en état. Ce n'est pas là que je m'attendais à me retrouver une semaine plus tôt, quand l'Enterprise patrouillait le secteur [CONFIDENTIEL], et que nos chronomètres avaient commencé à enregistrer d'étranges relevés. Spock avait remarqué que, toutes les quelques heures, ils « sautaient » d'une milliseconde. Il avait retracé la source jusqu'à une onde de particules inconnue, et l'Enterprise en avait suivi la piste jusqu'à son origine : une planète, dans le système stellaire [CONFIDENTIEL], à [CONFIDENTIEL] années-lumière du monde de la Fédération le plus proche.

À l'approche de cet étrange monde ancien, l'effet de l'onde de particules se renforça, et l'Enterprise fut balloté par ce que Spock décrivit comme des « rides du temps ». L'une d'elles fit que McCoy s'injecta accidentellement un stimulant dangereux, la Cordrazine. Il quitta le vaisseau, délirant de folie ; Spock et moi menâmes une équipe au sol pour le retrouver.

Sur ce monde, vestige d'une civilisation morte depuis longtemps, ce qui ne pouvait être décrit que comme un beignet lumineux de trois mètres de diamètre déclara :

« Je suis le Gardien de l'Éternité. »

Un portail temporel. Sans qu'on le lui demande, il nous montra le passé de la Terre dans l'ouverture du « beignet ». McCoy, avant que nous puissions l'arrêter, sauta dans le portail.

Nous perdîmes immédiatement le contact avec l'Enterprise. McCoy avait d'une manière ou d'une autre modifié le passé. Spock et moi utilisâmes alors le portail pour le suivre en arrière dans le temps, espérant empêcher d'autres dégâts. Nous ne pouvions pas être exacts dans nos calculs ; nous savions seulement que nous arrivions avant McCoy. Nous ignorions combien de temps il nous restait.

Pour l'instant, nous devions nettoyer un sous-sol. Les outils à notre disposition étaient primitifs et inefficaces ; les balais étaient vieux, faits de paille. Ils repoussaient la saleté, mais laissaient un film derrière eux. Il y avait aussi quantité de meubles irrécupérables et d'autres détritus qui ne valaient pas la peine d'être sauvés.

« En supposant une semaine de sept jours, » dit Spock, « dix dollars et cinquante cents par semaine pour chacun de nous, en monnaie ancienne des États-Unis. » Je n'avais aucune idée de la valeur de cette somme pour l'époque. Spock fit remarquer que ce n'était pas nécessairement la limite de notre potentiel de gain, car il restait quatorze heures sur un cycle de vingt-quatre pour trouver un autre emploi rémunéré. J'étais incrédule.

« Il faut dormir, » dis-je.

« Je n'ai pas besoin de dormir, » répondit Spock.

Je ne pouvais pas discuter, mais je dis que nous n'aurions pas le temps de chercher du travail si nous ne trouvions pas comment finir ce sous-sol. Spock suggéra qu'un phaseur, réglé sur une désintégration minimale, nous permettrait d'éliminer la poussière sans endommager la structure. Cela me parut tricher.

« J'ignorais que nous étions en compétition, » dit Spock. Je reconsiderai l'ampleur de la tâche et décidai que le cours du temps ne nous en voudrait pas si nous prenions un raccourci.

« Réglez votre phaseur. Je surveille la porte, » dis-je.

Même avec l'aide de nos outils du XXIII^e siècle, il nous fallut encore quelques heures pour nettoyer la pièce. Comme nous finissions, une odeur de cuisine monta jusqu'à nous. Un mélange de viande et d'oignons, que je trouvai envirant. Je réalisai que nous n'avions pas mangé depuis des heures ; je nous pressai de terminer, et nous montâmes à la mission.

C'était un petit endroit avec une cuisine, une salle à manger de type cafétéria avec un piano droit, et une autre pièce avec une quinzaine de couchettes, plus une salle d'eau commune. L'odeur de la nourriture était plus forte, mêlée désormais aux puissantes senteurs de café, de bois pourri et d'odeur corporelle.

La salle à manger était remplie d'hommes barbus, loqueteux, en vêtements élimés et souillés, beaucoup avec dans le regard une détresse hébétée. Ils faisaient la queue pour un bol de soupe, une tasse de café et un quignon de pain. Spock et moi fîmes de même et nous nous assîmes parmi eux. Je commençais à me sentir aussi désespéré que ceux qui m'entouraient. Si je ne parvenais pas à arrêter McCoy, ce monde changerait-il un jour ? Est-ce ici que je passerais le reste de mes jours ?

Et alors Edith Keeler se leva pour parler. Elle parla des années à venir, étrangement clairvoyante au sujet du voyage spatial, et des gens du futur qui résoudraient la faim et la maladie.

« Préparez demain, » dit-elle. « Préparez-vous, n'abandonnez pas. Vous ne contrôlez pas l'adversité, mais vous pouvez contrôler son effet. La faim ne cédera peut-être pas, mais la tristesse vous appartient. Le froid mord à travers votre couverture, mais vous n'avez pas à laisser entrer le désespoir avec lui. C'est votre décision de choisir quel genre de personne vous serez, comment vous répondrez aux défis qui se présentent. Tenez vos promesses, renoncez à vos rancunes, excusez-vous quand il le faut, dites votre amour, et dites-le encore. » C'était comme si elle s'adressait à moi, me disant de me faire confiance. Je la trouvai apaisante et captivante. Je regardai autour de la salle et vis que je n'étais pas le seul. Elle insufflait la vie à ces gens. Après, elle vint me trouver.

« M. Kirk, vous êtes des ouvriers peu communs. Ce sous-sol a l'air d'avoir été récuré et astiqué. » Je me sentis coupable d'accepter ce compliment, mais je l'accueillis d'un sourire. Elle nous parla d'une chambre dans son immeuble, que Spock et moi pouvions louer, à un prix compatible avec nos nouveaux salaires. Elle nous y conduisit.

Le trajet jusqu'à son immeuble fut long, non qu'il fût éloigné, mais parce que les rues de New York étaient froides et impitoyables. En marchant, nous croisâmes des gens blottis dans des porches ou sur des bancs de parc, sous des couvertures et des journaux en lambeaux, tentant de se réchauffer. Edith s'arrêtait auprès de chacun, leur indiquait la mission, qu'ils pourraient s'y reposer et s'y chauffer. Beaucoup l'accueillaient avec hostilité, certains étaient ivres, mais rien ne la décourageait ; elle en connaissait beaucoup personnellement, et nous aidâmes certains à regagner la mission. Son abnégation était stupéfiante.

Enfin, nous arrivâmes à son immeuble, où elle nous présenta à son propriétaire, un colosse sifflant et poussif en marcel taché, nommé Altman. Il nous lança un regard noir.

« J'laisserai pas d'yeux bridés vivre ici, » dit-il. Je le regardai, déconcerté. « Les Chinois, faut qu'y aillent ailleurs. » Je mis un moment à comprendre, puis je réalisai que c'était dirigé contre Spock. Je n'avais jamais vu un racisme aussi décomplexé. Sa désinvolture et son acceptabilité sociale faisaient peur. Edith, toutefois, semblait prête.

« Ce sont mes employés, » dit-elle. « J'y verrais une faveur personnelle. »

« Vous êtes pas la seule à vivre ici, » rétorqua Altman. « Les gens vont s'énerver. »

« Le père Cawley appréciera aussi, j'en suis sûre. » L'évocation du clergé l'infléchit. Elle sortit alors deux bouts de papier qu'il me fallut un instant pour me rappeler être de l'argent. Elle payait notre loyer d'une semaine à l'avance.

« Lui, il doit passer par l'entrée de service, » grogna-t-il. « Et si je l'attrape à parler à des femmes ou des gosses blancs, il dégage. »

« Cela me semble raisonnable, » dit Edith. En vérité, cela paraissait ridicule, mais c'était clairement la voie pragmatique.

Elle nous laissa avec Altman, qui nous mena à la chambre. Comme tout ce que nous avions vu jusque-là, elle était terne et déprimante : un lit affaissé, des rideaux

noircis, une table et une chaise en bois, rayées et tachées. Une odeur de cendre imprégnait l'air ; l'habitude d'inhaler la fumée du tabac était une épidémie à cette époque. Je savais que naviguer dans cette période serait difficile, mais d'une manière ou d'une autre, cette femme m'avait redonné espoir.

Les journées se remplirent vite. Il y avait beaucoup à faire à la mission. Spock et moi apprîmes à faire du café dans un appareil appelé « percolateur », à laver la vaisselle et à cuisiner avec d'autres appareils antiques. Nous accompagnions aussi Edith pour dénicher des dons alimentaires dans les marchés à ciel ouvert de toute la ville. New York était en proie à une crise économique d'ampleur massive. Partout, des files pour la soupe ou le pain ; des hommes abattus stationnaient aux coins des rues, des seaux en bois remplis de pommes pourries qu'ils tentaient de vendre un sou. Pourtant, Edith forçait l'accès aux cuisines des hôtels et restaurants huppés, récupérant des os pour le bouillon, des légumes meurtris pour la soupe, et du pain de trois jours, couvert de moisissures que Spock et moi devions trancher.

J'en appris davantage sur elle. Fille d'un pasteur, elle avait grandi à Londres, en Angleterre. Elle était venue en Amérique dans les années 1920 et avait travaillé pour l'Église. Elle faisait alors le même travail que maintenant : il y avait toujours des pauvres à aider, disait-elle. À présent, ils étaient simplement plus nombreux, et certains avaient autrefois été riches.

Nous travaillâmes à la mission de 7 h à 17 h ce premier jour, puis nous tentâmes de trouver d'autres emplois, ce qui était très difficile. Je trouvai du travail journalier sur les quais de chargement. Je glanais aussi des idées auprès des autres hommes de la mission : on pouvait aller tôt le matin dans les beaux quartiers, ramasser les journaux jetés et les revendre au centre-ville. Je grappillais des sous, mais nous avions besoin de tout.

Spock découvrit Chinatown, dans le bas de la ville. Il passait pour Chinois, et, grâce au traducteur universel dans sa poche, il paraissait en parler la langue. Ainsi, il put trouver du travail, d'abord comme plongeur dans des restaurants du quartier, puis en réparant des machines en panne.

Une fois l'argent qui rentrait, nous commençâmes à acquérir les éléments d'électronique primitive dont Spock avait besoin pour fabriquer son circuit mémoire. Il devait trouver un moyen de ralentir l'enregistrement de son tricordeur afin que nous puissions voir comment l'Histoire avait été modifiée. Nous ignorions combien de temps nous avions ; Spock estimait que McCoy pourrait n'arriver que dans un mois.

Malgré la dureté du labeur, je me sentis plus détendu que jamais. Le travail était physiquement épuisant, mais toute la responsabilité de notre mission reposait sur Spock ; je ne pouvais qu'attendre que sa machine fonctionne. Je me mis à ressentir autrement ; le lien émotionnel avec les hommes et les femmes du futur commença à pâlir dans mon esprit. Je devenais un simple ouvrier de la Terre primitive. Vacances étranges : j'étais maltraité par des employeurs, je sentais généralement mauvais, et j'avais toujours faim.

Et j'étais attiré par Edith, et elle par moi.

Le soir, nous nous promenions ; je parlais franchement du futur, et elle riait

comme si je plaisantais. Mais ce n'était pas une primitive : elle avait une vision des gens suffisamment avancée pour être à l'aise au XXIII^e siècle. Elle semblait savoir que de riches industriels gardaient leur argent, et pourraient mettre fin à la souffrance du monde en un battement de cœur, mais qu'ils ne le feraient pas.

« Ils n'ouvriront leurs bourses, » dit-elle, « que pour faire la guerre. »

Elle était écœurée par les priorités de son époque. Je trouvais sa ferveur attristante et enchanteresse. Notre relation physique était à la fois passionnée et chaste ; elle était une femme de foi et nous vivions dans un temps primitif. Mais je passais de nombreuses soirées chez elle, où elle me préparait quelque chose qu'elle appelait *shepherd's pie*, et nous parlions, riions, nous réconfortions. Puis je rentrais dans un léger brouillard romantique pour trouver Spock penché sur un assemblage toujours plus grand de fils et de lampes radio. Un soir, environ une semaine et demie après notre arrivée, j'entrai, et il avait quelque chose à me montrer. Sur le petit écran de son tricordeur, apparut l'image d'Edith dans un article de journal six ans plus tard. Je lus la première phrase avec une fierté émerveillée.

« Le président et Edith Keeler ont conféré longuement aujourd'hui— »

Soudain, l'invention de Spock explosa dans une pluie d'étincelles et de fumée.

« C'est grave ? »

« Assez grave, » dit Spock. Mais j'étais perdu dans ma joie à l'idée de l'avenir d'Edith.

« Le président et Edith Keeler— »

« Cela me paraît improbable, Jim... » dit Spock. « Il y a quelques instants, j'ai lu un article de 1930... » Je n'écoutais pas, sinon j'aurais entendu qu'il m'appelait « Jim », généralement un mauvais signe.

« Nous connaissons son avenir. Dans six ans, elle sera très importante, célèbre à l'échelle nationale— »

« Ou bien, Capitaine, Edith Keeler va mourir. Cette année. J'ai vu sa nécrologie. Un accident de la route, d'une manière ou d'une autre. »

« Elles ne peuvent pas être toutes deux vraies, » dis-je. C'était sidérant. De quoi parlait-il ? Mais même en posant la question, je savais quelle était la réponse.

« Edith Keeler est le point focal dans le temps que nous cherchions, le point vers lequel le Dr McCoy et nous avons été attirés. » La théorie des rivières temporelles de Spock s'avérait exacte. Mais il me semblait impossible que toute l'Histoire tienne à une seule personne. McCoy fait quelque chose en arrivant.

« Dans son état, que fait-il ? La tue-t-il ? » Je me sentis atroce après l'avoir dit ; j'en étais venu à espérer que McCoy l'ait tuée, pour que je puisse l'empêcher, afin qu'elle vive.

« Ou peut-être empêche-t-il sa mort ; nous ne savons pas. »

Je lui dis de réparer sa machine, pour que nous le sachions. Il répondit qu'il lui faudrait des semaines.

« Nous devrions rester aussi proches que possible de Mlle Keeler, » dit Spock. « Cela nous donnera la meilleure chance d'arrêter le Dr McCoy avant qu'il ne commette l'acte qui modifie l'Histoire. »

« Ça ne devrait pas être un problème, » dis-je.

« Si vous trouvez cela difficile, je suis prêt à— »

« Ça ira, Spock. » Je quittai alors la chambre et partis marcher.

Les jours devinrent des semaines, et McCoy ne se montrait pas. J'abandonnai mes autres emplois et escortai Edith à l'aller comme au retour. Je passais chaque moment éveillé avec elle, et parfois je me perchai sur le toit d'en face jusqu'à ce qu'elle éteigne la lumière pour se coucher. Certaines nuits, elle me laissait rester, pourvu que je dorme par terre. Je la protégeais, mais la vérité, c'est que je me sentais en sécurité auprès d'elle. Je crois que, pour la première fois depuis des années, libéré des responsabilités du commandement, je me laissai tomber amoureux.

C'est seulement la malchance qui fit que nous manquâmes l'arrivée de McCoy à la mission. Il était épuisé et paranoïaque. Edith l'accueillit ; il la supplia de ne dire à personne qu'il était là. Elle l'emmena dans une pièce à l'étage, au fond, prit soin de lui et garda le secret, même pour moi. Vers cette époque, Spock acheva la réparation de sa machine. Elle nous révéla qu'Edith déclenchaît un mouvement pacifiste qui retardait l'entrée des États-Unis dans la Seconde Guerre mondiale, permettant à l'Allemagne de gagner. Il était clair comment l'Histoire devait se dérouler. Edith devait mourir.

Mais je ne le permettrais pas. Je ne le dis pas à Spock, mais je ne laisserais pas la femme que j'aimais mourir. Je ne pouvais pas. Tous ces gens dont la vie changerait n'étaient plus réels pour moi. Je resterais dans le passé, je vivrais ma vie avec Edith. Je me berçai de l'illusion que nous pourrions changer l'avenir ensemble. Avec ce que je savais, avec mes connaissances, je pourrais m'assurer que l'Allemagne ne gagne pas, et Edith pourrait vivre. Je crois que Spock se doutait de mon plan, mais il se contenta de dire que si je faisais ce que mon cœur me dictait, des millions mourraient — des millions qui n'étaient pas morts auparavant.

Un soir, je quittai le travail avec Edith. J'avais un peu d'argent en poche ; nous n'avions plus besoin de l'investir en lampes radio. J'allais l'emmener dîner ; elle avait cependant une autre idée.

« Si on se dépêche, on pourra peut-être voir le film avec Clark Gable— »

« Quoi ? »

« Vous savez, le Dr McCoy a dit la même chose... » Je m'arrêtai et la saisie.

« McCoy ! Leonard McCoy ? » McCoy était ici...

« Oui, il est à la mission... » Depuis combien de temps ? L'avait-il déjà sauvée ? Avions-nous manqué l'instant ? J'espérais sincèrement que oui.

« Restez là. Restez juste là, » dis-je, puis me tournai. « Spock ! » Je traversai la rue en courant. Spock travaillait encore à la mission, et il entendit mes cris. Il sortit, et quelques secondes plus tard, McCoy aussi. Je n'en crus pas mes yeux ; je le serrai dans mes bras. Puis je me reculais.

Il portait son uniforme de Starfleet. Je n'avais pas vu le mien depuis plus d'un mois ; il dormait au fond d'un sac, dans le placard de notre chambre. Soudain, je me retrouvai de nouveau sur le vaisseau, de nouveau dans ma tête de capitaine. Je me sentis coupable de ce que j'avais fait, de ce que j'avais envisagé. Je me tournai et vis Edith. Elle traversait la rue. Et un camion fonçait sur elle.

« Vas-y, Jim ! » cria McCoy. Le cri couvrait presque celui de Spock :
« Non, Jim ! » Je fixai Edith, pétrifié. L'uniforme flamboyait dans mon esprit.
Je sentis McCoy tenter de me dépasser pour la saisir, alors je le retins.
J'entendis le cri d'Edith, le klaxon du camion, puis l'abominable déchirement du métal
et de la chair. Je retins McCoy un long moment, tandis que le cri douloureux d'Edith
semblait résonner dans ma tête.

« Tu m'as empêché exprès, Jim ? » McCoy était incrédule, furieux. Je le
repoussai. Et bientôt, nous fûmes de retour au XXIII^e siècle, sur ce monde mort.

Après une semaine à bord de l'Enterprise, j'étais plus sûr encore de mon erreur.
Mon esprit n'était pas à mon poste : je ne pensais qu'à Edith. Dans le passé, le futur
s'était estompé dans mon esprit. Mais de retour à mon époque, Edith était là, si
proche. J'aurais dû la sauver. Je l'ai laissée mourir. Les millions de vies épargnées
n'étaient toujours pas réelles pour moi, même si elles m'entouraient chaque jour. Je ne
savais pas comment vivre avec cela. D'une certaine façon, son souvenir a pâli
aujourd'hui, mais je constate que je le regrette encore, émotionnellement. J'avais été
un homme comblé ; j'avais découvert ce qu'était la vie sans devoir ni honneur — juste
un travail et l'amour. C'est horrible et égoïste de le regretter, et j'imagine que j'ai
payé pour cet égoïsme, car je ne connus plus jamais cette quiétude-là.

* * * * *

« J'ai le récepteur que vous avez demandé, monsieur, » dit Uhura par l'intercom.

J'étais dans mes quartiers, allongé. Je n'avais pas dormi depuis des jours, mais
je ne pouvais plus repousser cela. Je me redressai sur le lit et activai le petit écran
de visualisation.

« Merci, Lieutenant, passez-le-moi. » Sur l'écran, le visage d'Uhura fut remplacé
par celui de Maman et Papa. Ils paraissaient particulièrement fatigués.

« Jim, quelle agréable surprise, » dit Papa, mais Maman avait l'air inquiète.

« Je ne pense pas que ce soit un appel social, George. » Comme elle avait
compris si vite, je savais qu'il était inutile de tourner autour du pot.

« Maman, Papa, Sam est mort. » Maman éclata immédiatement en sanglots. Papa
passa son bras autour d'elle. Je dus continuer : « Aurelan aussi. »

« Et... Peter ? » demanda Maman. Papa, lui, restait figé dans le silence, sans
pleurer.

« Il va bien, » répondis-je. « Il est avec moi. » C'était seulement techniquement
vrai ; depuis la mort de ses parents, divers membres de l'équipage s'étaient relayés
pour s'occuper de lui, même si je m'arrangeais toujours pour partager le repas du soir
avec lui.

« Que s'est-il passé ? » demanda Maman.

« C'était une sorte de parasite spatial. Il a infecté beaucoup de gens sur
Deneva, » dis-je. « Beaucoup de gens sont morts. »

« Mais tu l'as arrêté, » dit enfin Papa.

« Je l'ai arrêté, » confirmai-je.

« Est-ce que... c'était douloureux ? » demanda Maman. J'avais vu Aurelan mourir dans une souffrance inimaginable, et Sam avait dû partir de la même manière.

« Non, » répondis-je, « c'était rapide. » Les circonstances de ce qui s'était passé sur Deneva ne seraient pas rendues publiques, alors je jugeai utile de mentir. « Comment vont les jumeaux ? »

« Ils nous tiennent bien éveillés, » dit Papa, « mais ils sont en bonne santé. » Aurelan avait donné naissance à des jumeaux deux mois avant le transfert de Sam sur Deneva. Les bébés avaient été jugés trop jeunes pour voyager dans l'espace, alors Maman et Papa avaient proposé de s'en occuper jusqu'à ce qu'ils atteignent six mois, moment à partir duquel cela serait sans danger. Maintenant, cependant...

« Je vais emmener Peter à la base stellaire 10, » dis-je. « De là, il aura un passage rapide vers la Terre. »

« Tu ne peux pas... » dit Maman, avant de s'interrompre. « Tu ne peux pas l'amener... »

« Je suis désolé, Maman, » répondis-je. Je savais que la chose appropriée aurait été de ramener Peter à la maison, mais je n'en étais pas capable. Après Edith, et maintenant Sam... Je tenais à peine debout. Si je rentrais à la maison, j'avais l'impression que je ne repartirais jamais. Mais je vis la douleur dans les yeux de Maman. Elle avait besoin de moi.

« Ça ira, » dit Papa. « Comment va-t-il ? »

« C'est un battant, » dis-je. C'était vrai. Peter, bien que triste, tenait bon. Il semblait curieux du fonctionnement d'un vaisseau spatial, et l'équipage s'était très bien relayé pour s'occuper de lui. Pendant que nous parlions, les deux bébés de Sam, Joshua et Steven, se réveillèrent et se mirent à pleurer.

« Prends soin de toi... » dit Papa, la voix tremblante. Je vis qu'il était sur le point de pleurer. « Nous t'aimons. »

Je souris et éteignis l'écran.

Je me sentis coupable : je n'avais pas vu Peter de toute la journée. Je quittai mes quartiers et me rendis dans la salle de détente. Peter s'y trouvait, jouant aux échecs tridimensionnels avec Spock. L'intendant du vaisseau l'avait équipé d'un uniforme de commandement doré. J'allai au distributeur de nourriture, pris une tasse de café, et les rejoignis. Je demandai comment se passait la partie.

« Monsieur Kirk a votre penchant pour l'imprévisibilité, » dit Spock.

« C'est mon père qui m'a appris à jouer, » dit Peter.

« Alors toi et moi avons eu le même professeur d'échecs, » répondis-je. « J'espérais qu'il te laissait gagner de temps en temps. »

« Pas vraiment, » dit Peter. « Papa disait que je n'apprendrais jamais rien comme ça. Mais je l'ai battu une fois, pourtant. » Je les regardai jouer encore un moment. Spock finit par gagner, mais ce ne fut pas facile. Puis Spock prit congé. Je n'avais vraiment pas envie qu'il parte ; quand j'étais seul avec Peter, la pression de devoir me connecter à lui devenait écrasante.

« Veux-tu que je remette les pièces en place ? » demanda-t-il. Je répondis que oui. Je l'observai alors qu'il installait les pièces. Il me rappelait Sam : mêmes cheveux,

mêmes yeux, même intensité. Il se concentrat sur l'échiquier, mais je voyais bien la tristesse en lui. Je ne savais pas quoi faire pour lui. Et puis je me souvins de ce que Sam avait fait pour moi quand Maman était partie.

« Peter, est-ce qu'ils te manquent ? » Il cessa de placer les pièces. « C'est normal qu'ils te manquent. »

Je le pris dans mes bras un long moment.

* * * * *

« Il est gentil, et il veut ce qu'il y a de mieux pour nous, » dit Carolyn Palamas. « Et il est si seul. Ce que vous me demandez lui briserait le cœur. Comment pourrais-je... ? »

J'étais sur Pollux IV, autrement dit la planète Mont Olympe, et j'étais le prisonnier d'un homme qui se faisait appeler Apollon. C'était l'une de mes rencontres les plus fantastiques : un être qui prétendait être réellement un dieu grec. Il appartenait à une race avancée qui avait visité la Terre dans un passé lointain et qui avait paru des dieux aux humains primitifs de la préhistoire. Ce n'était pas difficile à comprendre, même pour moi : il contrôlait une source d'énergie incroyable qu'il canalisait à travers son corps. À notre arrivée, il avait projeté un champ de force semblable à une main géante qui avait « saisi » l'Enterprise. Spock était resté sur la passerelle, tandis que j'avais conduit une équipe au sol pour le rencontrer. Il se tenait devant son temple, source de son pouvoir, et nous dit qu'il s'attendait à ce que nous redevenions ses adorateurs. Puis, comme tout dieu grec accompli, il séduisit une femme humaine — qui se trouvait être l'un de mes officiers.

La lieutenante Carolyn Palamas était experte en archéologie, anthropologie et civilisations anciennes. Elle était magnifique, intelligente, et était tombée éperdument amoureuse d'un type en toge. D'un geste « magique », il l'avait vêtue d'une robe rose avant de l'emmener seule avec lui. Elle avait toujours été une professionnelle irréprochable depuis son arrivée à bord il y a environ un an, mais désormais elle était prête à tout abandonner. Et cela me rendait malade. Non pas parce que je la méprisais, mais parce que je comprenais.

La double tragédie des morts d'Edith et de Sam dans ma propre vie m'avait forcé à me retirer du monde émotionnel. J'évitais les liens avec les autres, et je critiquais ceux de mon équipage. Alors maintenant, je lui avais demandé de le rejeter. J'espérais que, si elle le quittait, il serait affaibli et vulnérable. Elle avait d'abord refusé. Elle avait oublié son devoir pour l'amour. Je dus le lui rappeler.

« Donnez-moi votre main, » dis-je. Elle me la tendit et je la serrai fermement. J'en appelai à son sens de la loyauté. Je lui fis un long discours sur le fait que nous étions liés les uns aux autres au-delà de tout détachement possible, que tout ce que nous avions, c'était l'humanité. Elle dit qu'elle comprenait, et se leva. Je n'étais pas sûr d'avoir réussi à la convaincre. J'aurais pu lui dire que je parlais par expérience, que j'avais sacrifié mon amour pour mon devoir. Mais je ne voulais pas. Je voulais simplement qu'elle m'obéisse sans poser de questions.

Et elle le fit. Elle partit, et peu après, les nuages d'orage s'amoncelèrent, la foudre éclata, et au loin Carolyn cria. Apollon nous avait montré qu'il avait le pouvoir de contrôler le climat de cette planète, et j'en déduisis qu'elle avait fait ce que je lui avais demandé. Spock, toujours à bord de l'Enterprise, avait trouvé un moyen de percer le champ de force qui retenait le vaisseau, et il tira au phaser sur le temple d'Apollon. Le dieu extraterrestre revint, mais trop tard : nous avions détruit la source de son pouvoir. Nous retrouvâmes Palamas, couverte de bleus et battue. Il l'avait attaquée. Apollon, dévasté, affaibli, s'effaça littéralement. Nous avions gagné. Mais cela ne ressemblait pas à une victoire.

De retour sur le vaisseau, quelques jours plus tard, j'étais sur la passerelle. McCoy entra. Il m'apprit que Carolyn Palamas était venue le voir, ne se sentant pas bien. Je lui demandai si elle avait rapporté une sorte d'infection de la planète. McCoy sourit, d'un air amer.

« On peut dire ça, » dit McCoy. « Elle est enceinte. »

J'étais stupéfait. Je vis Spock se détourner de son scanner. Cela paraissait impossible ; ils étaient d'espèces différentes.

« Intéressant, » dit Spock. « Les implications sont nombreuses quant à un enfant né à bord de l'Enterprise qui pourrait avoir hérité d'une partie ou de la totalité des pouvoirs de son père. » J'étais déterminé : cet enfant ne naîtrait pas sur mon vaisseau. J'ordonnai à Chekov et Sulu de mettre le cap sur la base stellaire 12 à notre vitesse maximale de sécurité, puis je quittai la passerelle pour l'infirmerie.

Palamas était allongée sur un lit de diagnostic. Scotty se tenait à ses côtés ; avant qu'Apollon n'entre en scène, il avait tenté, sans succès, de nouer une relation avec elle. Il paraissait affectueux et inquiet, et elle semblait réconfortée par sa présence.

« Monsieur Scott, il me semble que c'est toujours votre quart, » dis-je.

« Oui, Capitaine, je venais juste prendre des nouvelles de Carolyn. »

« Je pense que le personnel médical est parfaitement compétent pour cela, » dis-je. Scotty acquiesça, refoulant son irritation, avant de se tourner vers Palamas.

« Je repasserai plus tard, » dit-il, puis nous laissa seuls. Elle me regarda avec un sourire que je ne pouvais qualifier que de glacial. Je lui demandai comment elle se sentait ; elle dit qu'elle avait un peu de nausées. Je lui annonçai que nous mettions le cap sur la base stellaire 12, qui disposerait des installations nécessaires pour gérer la naissance d'un enfant issu d'un sang à la fois humain et extraterrestre, et que je serais heureux de lui accorder le congé traditionnel de deux ans.

« Ce ne sera pas nécessaire, » dit-elle. « Je vais démissionner de mon poste. »

« Vous n'avez pas à prendre cette décision maintenant— »

« Cela n'a rien à voir avec la grossesse, » dit-elle. « J'en ai décidé ainsi sur Pollux IV. » Elle n'en dit pas plus, et elle n'en avait pas besoin. Je l'avais poussée trop loin. À l'époque, je pensais ne pas avoir le choix ; rétrospectivement, cependant, une fois que j'avais su que Spock pouvait détruire le temple, je n'avais probablement pas besoin qu'elle rejette Apollon pour la mission. Peut-être seulement pour moi.

« Si vous voulez bien m'excuser, Capitaine, je suis très fatiguée, » dit-elle en se

détournant sur son lit.

« Bien sûr, » répondis-je. « Faites-moi savoir si vous avez besoin de quoi que ce soit. »

Elle ne le fit pas ; je perdis tout contact avec elle dès qu'elle quitta le vaisseau.

* * * * *

Durant cette période, les seules relations personnelles sur lesquelles je pouvais compter étaient avec Spock et McCoy. McCoy et moi, nous nous connaissions depuis assez longtemps pour que notre amitié ressemble à du vieux cuir tanné. L'amitié de Spock était différente : en raison de son attachement aux principes vulcains, elle ne donnait jamais l'impression d'être proche, et il n'avait jamais besoin de mon soutien émotionnel. Mais je pouvais toujours compter sur lui. Alors, la seule fois où il connut une détresse émotionnelle, je sus que je devais être là pour lui.

Spock était le seul membre de l'équipage dont je n'avais jamais à craindre qu'il se perde dans une aventure amoureuse. Il ne semblait pas le moins du monde intéressé par les femmes (malgré les nombreuses avances de l'infirmière en chef, Christine Chapel). C'est pourquoi les événements liés au mariage de Spock furent pour moi un choc absolu.

Tout commença quand Spock jeta violemment un bol de soupe contre un mur et exigea une permission de détente sur sa planète natale.

Je n'avais aucune idée de ce qui se passait. Je découvris rapidement que si je ne le conduisais pas sur Vulcain, il mourrait.

J'appris alors quelque chose que, à l'époque, très peu de non-Vulcains savaient. Spock traversait le Pon Farr, une sorte de fièvre sexuelle démente que les hommes de sa planète subissaient tous les sept ans. Les Vulcains avaient été des barbares dans un passé ancien, et même s'ils étaient désormais parmi les peuples les plus civilisés de la Galaxie, leur espèce devait laisser s'exprimer son barbare intérieur de temps en temps, afin de pouvoir s'accoupler. Cette rage d'accouplement était causée par un déséquilibre biochimique qui, s'il n'était pas satisfait, le tuerait. Cela expliquait bien des choses, et même si, au cours des vingt dernières années, les Vulcains s'étaient ouverts davantage sur leurs pratiques d'accouplement, à l'époque c'était un secret farouchement gardé.

Je dus donc le conduire sur Vulcain, en violation des ordres. Je n'allais pas laisser mourir mon ami.

À notre arrivée, Spock me demanda, ainsi qu'à McCoy, de l'accompagner à la surface pour une cérémonie. Je n'étais encore jamais allé sur Vulcain : le ciel était rouge, la brise brûlante et l'air raréfié.

La cérémonie était très primitive, organisée dans une antique arène de pierre à ciel ouvert, avec un gong en son centre. J'étais stupéfait de découvrir l'importance de la famille de Spock. Le mariage était présidé par T'Pau, une dirigeante vulcaine respectée depuis plus d'un siècle.

La promise de Spock était une belle femme nommée T'Pring. La cérémonie

commença ; c'était, pour employer le mot favori de Spock, « fascinant ».

Puis tout partit à vau-l'eau. T'Pring invoqua une loi ancienne qui lui permettait de choisir un champion pour combattre en son nom. Spock allait devoir se battre pour conquérir sa mariée. Et personne, surtout pas moi, ne s'attendait à ce que le champion choisi par T'Pring... soit moi.

J'appris plus tard que T'Pring avait conçu une stratégie pour échapper à son mariage avec Spock, ayant des vues sur un autre Vulcain. En me choisissant, elle garantissait pratiquement que ni Spock ni son « champion » ne voudraient d'elle, la laissant ainsi libre.

J'acceptai de me battre contre Spock, mais je n'avais pas lu les petites lignes : le combat devait être à mort. On nous remit des lirpas, des bâtons anciens, munis d'une lame à une extrémité et d'une masse à l'autre. Spock, en proie à sa fièvre, cherchait clairement à me tuer, et il savait manier l'arme. Il m'ouvrit la poitrine d'un coup et me jeta au sol. Je réussis à placer quelques touches, mais j'étais en train de perdre.

McCoy intervint, expliqua aux Vulcains que l'air était trop pauvre en oxygène pour moi, et déclara qu'il devait me faire une injection pour m'aider à respirer. Il me l'administra, mais je ne sentis pas grande amélioration. On nous remit alors de nouvelles armes : des ahn-woons, semblables à des bolas. Spock m'écrasa immédiatement au sol ; ses bandes s'enroulèrent autour de mon cou, et il ne lâcha pas prise. Tout devint noir.

— « Comment vous sentez-vous ? » C'était McCoy, debout au-dessus de moi, à l'infirmerie.

— « Ma gorge... » dis-je. Puis je me rappelai Spock en train de m'étrangler avec l'ahn-woon. Je compris tout. « Cette injection que vous m'avez faite... »

— « Un paralysant neural », dit McCoy. « À très faible dose, il a fallu une minute pour agir. » Je me redressai dans le lit.

— « Et Spock ? »

— « Il va bientôt remonter à bord », dit McCoy. « Sa fièvre semble être tombée. Je crois qu'il voulait dire adieu à tout le monde. Alors, je vais avoir droit à un merci ? »

Je lui répondis qu'il aurait peut-être été plus simple de me laisser mourir. Il ne comprit pas tout de suite, jusqu'à ce que je souligne qu'il s'agissait d'un « combat à mort », et que nous venions de commettre une fraude devant la dirigeante la plus révérée de Vulcain. Ce que, pensais-je, le gouvernement vulcain n'apprécierait sûrement pas.

— « J'ai une solution », dit McCoy. « N'en dites rien. »

— « Bones, ce n'est pas une plaisanterie... »

— « Je ne plaisante pas », répliqua-t-il. « T'Pau ne vous reverra jamais, et je doute qu'elle suive les allées et venues des capitaines de Starfleet. »

Il n'avait pas tort. Il paraissait peu probable que T'Pau me recroise un jour. Du moins, à ce moment-là. Et je n'avais de toute façon aucun moyen d'y changer quoi que ce soit.

Peu après, Spock remonta à bord et ne put contenir son émotion en me voyant. Il éclata d'un grand sourire et s'écria :

— « Jim ! » en me serrant dans ses bras.

Puis, aussitôt, il reprit son flegme habituel. Ce fut un rare moment d'affection que je n'oublierai jamais.

* * * * *

J'ai vu Matt Decker mourir.

Son meurtrier était un robot destructeur de planètes. Il mesurait plusieurs kilomètres de long, était construit en neutronium, et disposait d'un rayon d'antiprotons qui lui permettait de détruire des planètes pour ensuite utiliser leurs débris comme carburant. C'était une machine antique, venue d'une autre galaxie, peut-être âgée de millions d'années. Elle avait déjà anéanti trois systèmes solaires et attaquait le quatrième quand le vaisseau de Matt Decker, le Constellation, tenta de l'arrêter. Le résultat fut un vaisseau réduit en épave et un équipage mort.

Nous avons retrouvé le Constellation dérivant, calciné et brisé. C'était comme regarder l'Enterprise dans un miroir fêlé. Matt était le seul survivant à bord ; il avait tenté de sauver son équipage en les téléportant sur une planète, que le destructeur de planètes avait aussitôt annihilée. Il était catatonique, affaibli, mal rasé, au bord de l'hystérie. Il n'avait plus rien du maître de vaisseau dur et confiant que j'avais connu. Il était écrasé par son échec. Et cela le mena à fuir et à se suicider en projetant une navette dans la gueule de la machine.

Sa mort ne fut pas totalement vaine. L'explosion de la navette causa quelques dégâts internes à la machine, dont je profitai en dirigeant l'épave du Constellation à l'intérieur de la gigantesque construction. Une fois le vaisseau engagé, je fis exploser ses moteurs. Le destructeur de planètes fut vaincu.

Depuis la passerelle de l'Enterprise, j'observai sur l'écran la carcasse morte de neutronium. Et je pensai à la première fois où j'avais rencontré Matt Decker : il était avec son fils. Quand Matt décida de se suicider, avait-il oublié son enfant ? Peut-être ne voulait-il simplement pas l'affronter après la honte d'avoir perdu son vaisseau. Son fils devait à présent servir quelque part à bord d'un autre bâtiment de Starfleet. Cela me fit penser à mon propre fils, à qui je n'avais pas parlé depuis tant d'années. J'espérais que, s'il savait quelque chose de moi, ce fût une image favorable.

Avec cette pensée en tête, plus tard dans la soirée, j'enregistrai mon rapport de bord :

« Journal du capitaine, stardate 4229.7. Nous avons réussi à désactiver le destructeur de planètes responsable de la destruction des systèmes solaires précédemment signalés. Le commodore Matt Decker se trouvait à bord de la navette Columbus de l'Enterprise pour rejoindre le Constellation et m'apporter son aide lorsqu'il fut pris dans le rayon tracteur de la machine. Conscient qu'il ne pouvait s'échapper, il programma ses moteurs en surcharge. Cet acte désintéressé nous a fourni les données nécessaires sur les faiblesses possibles de l'appareil, ce qui m'a

permis d'utiliser de la même manière les moteurs du Constellation pour désactiver la machine. Je recommande les plus hautes décorations posthumes pour le commodore Decker. »

C'était la vérité... agrémentée d'une pointe de fiction, pour son fils.

* * * * *

Les cristaux de dilithium sont un composant essentiel des moteurs à distorsion. Leurs propriétés uniques permettent de contrôler avec précision les réactions matière/antimatière qui propulsent les vaisseaux plus vite que la lumière. Malheureusement, ces cristaux n'existent pas partout, alors quand les senseurs en détectèrent sur la planète Halkan, la Fédération dépêcha l'Enterprise pour tenter de conclure un traité minier.

Les Halkans étaient une race qui avait déjà connu l'espace, mais qui avait décidé que ce n'était pas pour eux. Ils possédaient une société pacifique, prospère, et nous accueillirent avec amitié. Mais ils n'étaient pas disposés à nous laisser exploiter le dilithium de leur planète. Leur code dogmatique les poussait à préférer disparaître comme peuple plutôt que de voir leur dilithium utilisé pour ôter une seule vie. McCoy, Scotty, Uhura et moi fîmes de notre mieux pour plaider la cause pacifique de la Fédération, sans succès. Et alors que nous étions sur la planète, une tempête ionique se rapprocha, engloutissant également l'Enterprise. Mon vaisseau subissant des dommages et ne semblant pas progresser dans les négociations, je mis fin temporairement aux discussions et fis rematérialiser mon équipe d'atterrissement.

Comme lors d'une centaine de transports, je commençai à voir apparaître l'Enterprise autour de moi, mais l'image disparut aussitôt. Je me sentis pris de vertiges, et lorsque nous nous matérialisâmes enfin, tout était différent.

La pièce était plus sombre. Spock et le chef transporteur Kyle nous firent un salut étrange. Leurs uniformes étaient plus ornés.

Et Spock portait une barbe.

Je sus instinctivement que nous étions en danger. Je décidai de jouer serré. (Et en baissant les yeux, je vis que je portais en effet un gilet doré.) Je découvris vite que la « procédure standard » était de détruire les Halkans s'ils refusaient de livrer leurs cristaux de dilithium. Je vis ensuite Spock torturer le lieutenant Kyle pour une simple erreur commise lors de notre téléportation, à l'aide d'un petit appareil appelé un agoniseur. Cet univers était fou, et je devais trouver un moment de solitude avec mon équipe pour comprendre ce qui se passait.

Je trouvai un prétexte, et nous nous réunîmes tous les quatre dans le laboratoire de McCoy. J'émis l'hypothèse que la tempête ionique avait perturbé les circuits du téléporteur, et que nous avions été transportés dans un univers parallèle, prenant la place de nos doubles de cette réalité. Un autre Kirk, un autre McCoy, un autre Scotty et une autre Uhura se trouvaient à présent sur notre Enterprise. Et tandis que ma mission consistait à négocier un traité minier avec les Halkans, je devais désormais trouver un moyen de les sauver, tout en organisant notre retour dans notre

univers.

Nous allions vivre une expérience singulière. Le Chekov de cet univers tenta de me tuer pour gravir les échelons. Je découvris aussi que le capitaine Kirk de ce vaisseau entretenait une « femme entretenue ». Elle était lieutenant, mais ses fonctions à bord allaient bien au-delà du service de Starfleet. (Comme le double de cette femme, dans notre univers, est encore membre de Starfleet, j'ai décidé de ne pas mentionner son nom.) Cet univers était régi par l'id, et comme j'avais déjà vu mon propre « id » incarné, je savais comment me faire passer pour l'un des leurs.

Le Spock parallèle était aussi intelligent que le nôtre ; il comprit qui nous étions et finit par nous aider à rentrer dans notre univers. C'était aussi le seul à bord à posséder une once d'intégrité. Je savais que dès mon départ, les Halkans mourraient. Cela me paraissait un tel gâchis que je tentai quelque chose : je plaidai auprès de Spock pour qu'il se débarrasse du « moi » de cet univers, et sauve les Halkans, pour changer son monde.

Au moment où nous nous dématérialisâmes, il me sembla qu'il allait essayer. Je ne suis jamais retourné là-bas, et je ne le souhaite pas, mais j'espère qu'il a fait une différence.

* * * * *

« Je veux plus de ces armes, » dit Tyree. Il tenait un mousquet à silex. Il était furieux, terrifiant. « Beaucoup plus ! »

Je n'avais pas vu Tyree depuis treize ans, et deux jours auparavant, lorsque j'étais revenu sur son monde pour une mission d'exploration de routine, il m'était apparu comme l'homme pacifique et amical qui avait si bien pris soin de moi quand nous étions beaucoup plus jeunes. Mais les Villageois, qui avaient vécu en paix avec les Montagnards, possédaient maintenant des armes bien trop avancées pour la technologie de ce monde. J'avais découvert que les Klingons fournissaient ces mousquets aux Villageois en échange de leur obéissance et de l'accès aux richesses de la planète. Ils voulaient l'intégrer à leur empire, et la manière dont ils séduisaient les Villageois pour en faire leurs esclaves consistait à leur offrir les moyens de réduire les Montagnards en esclavage.

Maintenant, debout dans une clairière, j'étais avec Tyree quand il vit sa femme brutalement attaquée et tuée sous nos yeux par un groupe de Villageois. Cela le transforma.

« Je les tuerai, » me dit-il, en parlant des hommes qui avaient commis cet acte.

Je ne pouvais pas laisser le peuple de Tyree devenir esclave, aussi avais-je décidé de leur donner des mousquets également, avec l'idée que, tandis que les Klingons fourniraient des armes de plus en plus perfectionnées aux Villageois, la Fédération ferait de même avec les Montagnards, créant ainsi un équilibre des forces. Je retournai sur le vaisseau et contactai l'amiral Nogura au quartier général de Starfleet. Mon plan ne lui plut pas.

« Cela n'a aucun sens, » dit Nogura. « Pour que cela fonctionne, il faudrait savoir

exactement quelles améliorations les Klingons donnent aux Villageois, et exactement quand ils les leur donnent. » Je suggérai de poster un conseiller de Starfleet en permanence sur la planète pour transmettre ces informations, ce à quoi Nogura éclata de rire. Ce serait une violation flagrante de la Première Directive.

« Amiral, si nous ne faisons rien, les Montagnards deviendront les serviteurs des Villageois. Et une fois conquis, il n'y aura plus qu'un gouvernement, qui se ralliera volontiers à l'Empire klingon. Cela respectera la lettre du traité d'Organia, et les Klingons auront une planète bien à l'intérieur de nos frontières. » Je vis que cela inquiétait Nogura.

« Vous dites avoir la preuve que les Klingons fournissaient les armes ? Nous la présenterons aux Klingons, » répondit Nogura. « Selon les termes du traité, ils n'auront pas d'autre choix que de se retirer. » C'était ce que j'avais pensé en réunissant les preuves, mais ce n'était plus ce que je voulais.

« Mais, monsieur, » dis-je, « les dégâts sont déjà faits. Les Villageois auront toujours les mousquets. »

« Ces dégâts n'ont pas été causés par nous, » répondit Nogura. « En fait, vous avez peut-être violé la Première Directive en nous mettant dans cette situation. »

« Les Klingons étaient déjà intervenus, » dis-je.

« Ils ne peuvent pas violer la Première Directive puisqu'ils n'en ont pas, » répondit-il, moqueur. « Nous, si. Donc, peu importe ce qu'ils ont fait, ce n'est pas une excuse. »

Pour Nogura, avec les preuves que j'avais rassemblées, les Klingons cesserait de fournir des armes et du matériel. Le coût pour la planète serait temporaire, et elle retrouverait tôt ou tard son propre chemin.

« Les seules victimes seront les Montagnards, » dis-je.

Nogura n'était pas intéressé à poursuivre la conversation et mit fin à la transmission. Tyree serait seul ; les Villageois continueraient à tuer les siens et à prendre leurs terres. Cela ne durerait pas éternellement, mais je doutais que mon ami y survive.

À ce moment-là, la porte sonna. Scotty entra, tenant un mousquet. J'avais oublié que je lui avais déjà demandé d'en fabriquer pour les Montagnards. Il était très fier de son travail. Alors une idée me vint.

« Scotty, as-tu consigné leur fabrication dans le registre ? »

« Non, monsieur. J'attendais que vous me disiez à quoi ils serviraient. »

« Eh bien, il se trouve que tu ne les as pas fabriqués, » dis-je, et Scotty sourit.

Ils ne résoudraient pas le problème déjà créé là-bas, mais au moins je n'abandonnerais pas totalement mon ami. L'Amirauté avait tort : nous ne pouvons pas être des absolutistes avec la Première Directive et rester les bras croisés pendant que les Klingons détruisent quelque chose de beau. Compte tenu de ce qui allait suivre, il est ironique que l'amiral avec qui j'ai eu cette dispute ait été Nogura.

* * * * *

Environ une semaine plus tard, je racontais encore toute l'histoire de Neural. Je me souvenais, ou plus exactement je déclamais, la vie à bord du Republic et du Farragut sous le commandement de Stephen Garrovick. J'étais dans mes quartiers, partageant une bouteille de brandy saurien, ma boisson de prédilection, et tenant en haleine mon auditeur unique : le fils du capitaine Garrovick, David, qui était désormais, par coïncidence, mon chef de la sécurité.

Garrovick avait douze ans lorsque son père était mort, et il semblait avide de recueillir des informations sur lui. Je lui dis tout ce dont je pouvais me souvenir, mais la plupart des histoires étaient racontées de mon point de vue, et en réalité, je n'avais pas passé tant de temps personnel avec le capitaine Garrovick. Malgré tout, cela semblait avoir une valeur de divertissement, en particulier l'histoire de la façon dont j'avais appris que je passais sur le Farragut.

« Il a juste attendu d'être sur le point de partir et t'a dit de monter à bord de la navette ? » Garrovick était incrédule. Cela paraissait presque espiègle à ce jeune homme qui considérait son père comme sérieux et responsable.

J'avais appris à connaître le jeune Garrovick grâce à l'une de ces coïncidences étranges qui pouvaient pousser les peuples primitifs à croire en une puissance supérieure. L'Enterprise était tombé par hasard sur la créature nuage qui avait tué tant de membres de l'équipage du Farragut. Elle avait continué en tuant certains des miens, et c'est ainsi que j'avais découvert qu'un enseigne Garrovick, le fils de mon ancien capitaine, se trouvait en réalité à bord de mon vaisseau. Ensemble, nous avions fini par détruire la créature, mais non sans pertes.

Au fil des années, j'avais fait des cauchemars à propos de la créature nuage. Dans ces rêves, j'étais en salle de contrôle des phasers, et je n'hésitais pas : je tirais et la créature était détruite. C'était toujours un cauchemar car je me réveillais pour découvrir que ce n'était pas vrai. Parfois, dans le rêve, le capitaine Garrovick se tenait à mes côtés.

J'avais fini par vivre ce rêve, car quelques jours plus tôt, j'étais sur la passerelle, la créature approchait du vaisseau, et l'image de Garrovick se tenait près de moi, sous la forme de son fils. Comme dans mon rêve, je me sentis triomphant lorsque j'ordonnai à Chekov de tirer avec les phasers.

Ils ne firent rien.

Et comme dans le cauchemar que j'avais déjà connu, la créature monta à bord de mon vaisseau et recommença à tuer. Je parvins à la repousser hors du bâtiment, et Garrovick et moi la détruisîmes grâce à une bombe à antimatière.

J'avais invité le jeune homme à boire un verre. Il évoquait son père, et nous eûmes une discussion à bâtons rompus. J'appris qu'il avait rejoint l'académie à la recherche d'une identité, espérant se reconnecter à son père en imitant sa carrière. Lorsque je l'avais rencontré pour la première fois, je m'étais senti coupable du fait que mon hésitation avait coûté à ce fils son père. J'appris ensuite que mon hésitation n'avait rien changé : nos phasers étaient inutiles contre la créature, aussi bien aujourd'hui qu'il y a onze ans.

Cela ne me réconforta pas. En parlant à ce jeune homme, quelque chose dans

notre discussion me fit ressentir de la culpabilité. Je ne compris pas pourquoi avant la fin de notre conversation, quand il se leva pour partir.

« Bonne nuit, David, » dis-je. J'avais bu quelques verres, mais je n'étais pas trop ivre pour réaliser qu'il portait le même prénom que mon fils.

* * * * *

« L'État le plus efficace que la Terre ait jamais connu », dit John Gill.

J'étais habillé en nazi, sur une planète de nazis, et je fixais le Führer.

John Gill, mon ancien professeur d'histoire à l'académie.

Il était assis dans un fauteuil, drogué par un autochtone nommé Melakon, son adjoint au titre de Führer, qui dirigeait désormais la planète. Gill était venu sur Ekos, un monde de gens frustes et primitifs, en tant qu'observateur culturel. Leur technologie correspondait à celle de la Terre du milieu du XX^e siècle. Gill avait cessé d'envoyer des rapports, et nous avions été dépêchés pour découvrir ce qui lui était arrivé.

En chemin, Gill avait décidé de fonder son propre mouvement nazi et de prendre le pouvoir sur la planète en tant que Führer. Cela n'avait aucun sens.

« Peut-être que Gill a pensé qu'un tel État, dit Spock, dirigé de façon bienveillante, pouvait atteindre son efficacité sans le sadisme. »

Il était difficile de le prendre au sérieux, car lui aussi était vêtu en nazi. Et cela n'expliquait rien.

John Gill était le plus grand historien de sa génération. Il avait étudié l'histoire toute sa vie et enseigné à des générations d'élèves ce qu'il avait appris. Il avait eu une grande influence sur moi lorsque j'étais étudiant à l'académie. Il m'avait appris à rechercher les causes et motivations des hommes pour comprendre pourquoi l'histoire se déroule ainsi, et comment combattre les tendances menant à la souffrance et aux conflits à grande échelle.

Je sentais que tout le bien que j'avais pu accomplir dans Starfleet tenait en grande partie aux enseignements qu'il m'avait transmis. Je me souvenais en particulier de ma conversation avec lui à propos de Khan, lorsqu'il m'avait dit que je ne pouvais pas séparer l'admiration pour des accomplissements des valeurs morales qui les sous-tendaient. Une vérité qui allait bientôt refaire surface dans ma propre vie.

Mais je ne comprenais toujours pas Gill, ni ce qu'il avait fait sur Ekos, et il ne survivrait pas pour nous l'expliquer. Après avoir corrigé autant que possible les dégâts qu'il avait causés, nous étions retournés sur l'Enterprise sans Gill, qui avait été tué.

McCoy et moi avions longuement discuté des raisons pour lesquelles un homme pacifique aurait pu s'abandonner ainsi. Comme toujours, McCoy avait su réduire les choses à l'essentiel :

« Toutes ces années à enseigner l'histoire, dit McCoy. Peut-être qu'il a juste voulu en faire lui-même. »

* * * * *

Quelque chose commença à m'arriver vers la fin de mes cinq premières années à bord de l'Enterprise. J'avais accumulé de nombreux succès, fait tant de découvertes. J'avais arrêté des guerres, parfois à moi seul ; j'avais un nombre record de premiers contacts réussis. J'avais échappé à la mort à de multiples occasions, non seulement pour moi-même mais aussi pour mon équipage.

Je sens aujourd'hui que les problèmes commencèrent quand je me mis à « croire ma propre légende ». Je devins arrogant, convaincu qu'il n'existaient rien que je ne puisse accomplir. Je perdais le contact avec ce que j'étais réellement, et je me laissais séduire par le prestige qui accompagnait la fonction de capitaine de vaisseau. Comme il n'y avait guère d'autre chose dans ma vie que le service à bord de l'Enterprise, je commençai à penser qu'il me fallait davantage. Je voulais une promotion. Je pris alors des risques inutiles pour attirer encore plus l'attention de mes supérieurs.

Une mission en particulier me revint en mémoire. J'avais reçu des ordres codés de Starfleet concernant des renseignements sur un nouveau dispositif de camouflage romulien. Cette nouvelle amélioration rendait nos capteurs de suivi inutiles ; le camouflage précédent se limitait à l'invisibilité et permettait encore aux vaisseaux de la Fédération de détecter un mouvement. Désormais, cependant, les Romuliens avaient résolu ce problème. C'était une menace grave pour notre sécurité ; les Romuliens avaient déjà tenté de déclencher une guerre quelques années plus tôt, et maintenant, avec cette nouvelle arme, ils allaient recommencer. C'était un avantage trop grand, et il nous fallait le neutraliser.

Mes ordres se limitaient à : « obtenir des renseignements, des spécifications et, si possible, se procurer un exemplaire fonctionnel. » Voilà tout ; celui qui avait rédigé ces ordres savait bien que « se procurer un exemplaire fonctionnel » revenait à demander l'impossible. Mais à cette époque, j'étais persuadé de pouvoir accomplir l'impossible. J'élaborai un plan et le présentai à Spock, qui serait le seul membre d'équipage impliqué au départ. Je l'informai des renseignements recueillis, puis lui exposai mon intention.

— Nous allons en voler un, dis-je. Je guettais une réaction, mais Spock n'en montra aucune.

— En effet, dit-il. Cela s'avérera difficile.

— J'ai quelques idées, répondis-je.

Mon plan supposait que nous montions tous deux à bord d'un vaisseau romulien. Pour que cela fonctionne, je devais parler couramment le romulien. Le raccourci que j'avais en tête pour ce cours accéléré consistait à demander à Spock de pratiquer une fusion mentale avec moi.

J'avais déjà vécu l'expérience d'une fusion mentale avec lui. Il est difficile de décrire ce que l'on ressent. C'est comme si toutes vos défenses mentales étaient arrachées. Vos pensées sont là, à la disposition du Vulcain ; Spock les parcourt comme s'il feuilletait des livres sur les rayonnages d'une bibliothèque. Vous essayez de protéger vos secrets, mais le Vulcain est présent, il vous repousse et fouille. Vos

souvenirs les plus embarrassants, vos pensées les plus intimes sont les siens ; pourtant, sa nature logique vous inspire confiance alors même qu'il lit vos désirs et vos peurs les plus cachés. J'étais prêt à subir cela, car cela pouvait m'apprendre efficacement une langue que Spock maîtrisait déjà.

— Comment proposez-vous, Capitaine, dit Spock, que nous montions ensuite à bord d'un vaisseau romulien ?

Cette partie-là était bien plus risquée. J'allais passer plusieurs semaines à me comporter en capitaine difficile sur mon propre vaisseau, convainquant l'équipage que j'étais devenu irrationnel, avide de gloire. Ironiquement, je ne faisais que jouer une version un peu moins aimable de ce que j'étais en train de devenir. Ce capitaine vaniteux franchirait la Zone Neutre pour pénétrer dans l'espace romulien.

— Il est probable que nous soyons capturés assez rapidement, dit Spock.

— Oui, répondis-je. Et quand ce sera le cas, tu diras que c'est ma faute et tu feras défection auprès de tes frères romuliens. Et pour prouver ta loyauté, tu me tueras. Puis, une fois « mort », je me déguiserai en Romulien, je me téléportera à bord de leur vaisseau et je volerai l'appareil. Ensuite, l'Enterprise nous téléportera tous deux à nouveau, et nous nous échapperons.

Spock leva un sourcil. Voilà la réaction que j'attendais.

Le plan était audacieux, dangereux et, avec le recul, ridicule. Et pourtant, il fonctionna. Avec le recul, la seule raison de notre réussite fut que nous étions tombés sur une commandante romulienne tellement aveuglée par la perspective de capturer un vaisseau opérationnel qu'elle ignora des signes pourtant évidents qu'elle était manipulée. Quoi qu'il en soit, je remis à l'Amirauté un nouveau dispositif de camouflage et, ce faisant, j'empêchai une nouvelle guerre. Et moins d'un an plus tard, j'obtins ce que je croyais vouloir.

CHAPITRE VIII

« Nogura dit qu'ils vont me nommer amiral, » dis-je. J'étais assis avec McCoy et Spock dans mes quartiers. McCoy avait un verre à la main et s'était installé en face de moi ; Spock se tenait près de la porte. Il portait une tablette de données, clairement persuadé qu'il s'agissait d'une réunion de travail.

Il restait environ six mois à notre mission de cinq ans. J'aurais dû avoir cette discussion avec Spock seul, mais j'étais devenu si habitué à ce que nous soyons toujours les trois ensemble que j'en avais brisé le protocole. En entendant la nouvelle, ils me félicitèrent, même si McCoy dit que ce n'était pas vraiment une surprise : il y avait déjà des rumeurs circulant par subspace depuis des semaines.

« C'est, cependant, un choix logique, Capitaine, » dit Spock. « Une reconnaissance gratifiante de vos services et de vos capacités. »

« Ne te ramollis pas avec nous, Spock, » dit McCoy.

J'évoquai le fait que cela laissait ouverte la question de savoir qui me remplacerait. Je laissai l'implication flotter un instant et regardai Spock avec un sourire.

« Capitaine Spock, » dit McCoy. « Il va falloir s'y habituer. »

Spock ne sembla pas mordre à l'hameçon, alors je lui dis explicitement que Nogura avait déclaré que « le grand fauteuil » serait à lui s'il le voulait.

« Je suis honoré par votre confiance en moi, » dit Spock, « mais je dois respectueusement refuser. »

J'en fus quelque peu déconcerté. Je voulais que Spock prenne la relève ; c'était une façon pour moi de maintenir un lien avec le vaisseau et l'équipage. Je me surpris à être contrarié ; cela avait blessé mes sentiments. Je lui demandai pourquoi. Il me dit qu'il avait décidé de démissionner et de retourner sur Vulcain à la fin de notre mission.

C'était vraiment trop pour moi. Je lui demandai de reconsidérer sa décision. Il me remercia et dit qu'il l'appréciait, mais qu'elle était prise. Nous restâmes suspendus dans un silence gênant quelques instants, puis il prit congé. Une fois qu'il fut parti, je me tournai vers McCoy.

« Tu savais que ça allait arriver ? »

« Aucune idée, » dit McCoy. « Mais ça ne m'étonne pas. »

« Pourquoi pas ? » dis-je. McCoy rit et reprit une gorgée de son verre. Il me rappela à quel point Spock avait changé au fil des années depuis que nous servions ensemble.

« Aurais-tu jamais pensé que ce rabat-joie avec qui nous avions pris cette

navette deviendrait ton meilleur ami ? » Je dus en rire aussi. Quand Spock avait commencé à servir avec moi, il était froid, distant, et sévère. Avec le temps, il s'était montré plus confiant en révélant son côté humain ; il avait dit un jour qu'une exposition prolongée aux humains causait une « contamination », ce qui devait être une plaisanterie, preuve supplémentaire qu'il acceptait de laisser entrevoir sa moitié humaine. Je m'en attribue une part du mérite, puisque j'avais passé beaucoup de temps à le titiller pour la faire ressortir. Peu à peu, j'avais commencé à sentir son amitié, même s'il ne pouvait pas l'exprimer. Et bien que j'étais son commandant, nous étions des égaux, des partenaires.

« L'amitié était la dernière chose à laquelle je pensais, » dis-je.

« Eh bien, imagine ce qu'il ressent, » dit McCoy. « Il n'a probablement jamais pensé avoir un jour des amis. Puis les rumeurs commencent à dire que la personne dont il est le plus proche au monde va le quitter. Comment gère-t-il cette douleur ? À la manière de ses ancêtres, avec la logique. »

C'était une analyse exceptionnelle, même pour McCoy. Il ne m'aurait jamais traversé l'esprit que Spock puisse être blessé.

« Il va devenir le président de la logique, si une telle chose existe, » dit McCoy.

Je suppose que je comprenais. Quand j'avais reçu la nouvelle de ma promotion, j'étais partagé. Je voulais être amiral ; je voulais participer à la politique de Starfleet à un niveau global. Mais je ne voulais pas non plus quitter l'Enterprise.

Deux mois plus tard, nous reçumes l'ordre de modifier notre patrouille. Starfleet voulait ramener l'Enterprise sur Terre à la fin de notre mission, alors l'Amirauté nous plaça sur une trajectoire qui nous rapprochait des systèmes intérieurs de la Fédération. Il y avait eu douze vaisseaux de classe Constitution dans la flotte, et la moitié d'entre eux avaient été perdus. Pour l'Amirauté, il importait que l'Enterprise rentre intacte. Le plan, tel que je l'avais compris, était que le vaisseau subisse ensuite une refonte majeure, bien plus vaste que celle qu'il avait connue auparavant. Ils voulaient essentiellement un nouveau vaisseau, mais qu'il paraisse toujours lié à l'Enterprise ; la survie et la continuité de ce bâtiment représentaient, aux yeux de Starfleet, une puissante pièce de propagande.

Ainsi, nous terminerions nos cinq ans, mais peut-être dans des territoires moins sauvages et avec des missions moins périlleuses. Comme il se trouvait, notre nouvelle route de patrouille nous plaçait à seulement quelques jours de Vulcain, et Spock vint me voir avec une requête.

« Je souhaiterais retourner sur Vulcain, » dit-il. « Et utiliser mon congé accumulé. » C'était inhabituel ; autant que je me rappelais, Spock n'avait demandé un congé qu'une seule fois. En conséquence, il avait accumulé plus de quatre mois de congés. Il ne me fallut pas longtemps pour comprendre ce qu'il faisait. La période de congé se terminerait juste au moment où il quitterait définitivement le service. Quand nous ramènerions le vaisseau sur Terre, il y aurait de vastes cérémonies et des adieux ouvertement émotifs. Il cherchait à éviter tout cela en partant en « vacances » jusqu'à la fin de son engagement.

« Tu es une personne compliquée, Spock, » dis-je. J'étais partagé. Je voulais

que Spock soit à mes côtés quand nous ramènerions l'Enterprise à la maison : il n'était pas seulement mon ami, il était objectivement responsable d'une grande partie du succès de cette mission. Mais je respectais aussi ses souhaits. Je lui accordai son congé. Nous prîmes la route de Vulcain.

À notre arrivée, McCoy et moi attendions Spock dans la salle de téléportation. Spock entra, portant son propre sac. Je relevai le technicien de service.

« Eh bien, Spock, » dit McCoy. « C'est fini. »

« Qu'est-ce qui est fini, Docteur ? »

« C'est un adieu, » dit McCoy.

« Adieu, » dit Spock. McCoy secoua la tête.

« La moindre des choses est de me serrer la main, » dit McCoy. Il tendit la sienne et Spock la prit. « Tu vas me manquer. »

« Oui, » dit Spock.

« Tu ne peux pas rendre les choses faciles, hein ? » dit McCoy.

« Comme j'ai perçu que vous aimez vous plaindre, » dit Spock, « c'est sans doute ce qui vous manquera chez moi. » Je ris, et McCoy se joignit à moi. Spock se tourna vers moi. Je lui serrai la main. Il y avait tant à dire. Trop, en fait, alors nous ne disions rien.

« Demande la permission de débarquer, » dit Spock.

« Permission accordée, » dis-je. Spock monta sur le pad du téléporteur.

Je me plaçai au panneau de contrôle.

« Salut T'Pau de ma part, » dit McCoy.

« Si vous le souhaitez, Docteur, » dit Spock.

« Pas pour moi, » dis-je. « Elle croit que je suis mort. »

Et alors que j'activais le téléporteur, je vis Spock se dématérialiser. Et, au moment où il disparut, je crus voir l'esquisse d'un sourire.

* * * * *

Environ un mois plus tard, nous étions sur Delta IV. Je n'avais jamais mis les pieds sur cette planète auparavant ; la Flotte stellaire y entretenait une base, et le monde lui-même constituait une curiosité pour beaucoup d'autres espèces de la Fédération. Les Deltans, humanoïdes mais tous chauves, possédaient une société « sexuellement avancée », mais ce que cela signifiait réellement, presque personne ne le savait, puisqu'ils avaient des règles strictes concernant ceux avec qui ils se mêlaient.

Will Decker, qui y était en poste, avait l'air exactement comme dans mes souvenirs : élancé, juvénile, agréable et amical. Nous avons partagé une bouteille de bière tellarite dans un bar perché sur une falaise. En contrebas, la base stellaire, presque entièrement entourée par les contreforts bleus des montagnes et faisant face à une mer verte. Au loin, les flèches métalliques étincelantes d'une cité bâtie sur une île (que les Deltans appelaient simplement « l'Île-Cité »). L'air était rempli du parfum de fleurs que je ne reconnaissais pas, mais qui n'en étaient pas moins apaisantes.

Will semblait heureux que je sois venu le voir. Nous ne nous étions rencontrés qu'une seule fois, plus de cinq ans auparavant. Depuis la mort de son père, un an plus tôt, j'avais commencé à garder un œil sur lui. Il avait servi sur plusieurs vaisseaux, puis à bord du vaisseau éclaireur Revere, où il avait atteint le grade de commandant. Ensuite, il avait renoncé au fauteuil de commandement pour rejoindre un programme auquel il avait lui-même contribué.

— « Des transporteurs d'urgence pour les navettes », dit-il après que je lui eus demandé ce qui l'avait conduit à abandonner son commandement. « J'ai cosigné la proposition avec plusieurs ingénieurs que j'avais connus à l'académie. Delta IV était l'endroit naturel pour expérimenter, puisque les Deltans ont conçu et fabriqué de petits transporteurs destinés à répliquer des plantes à partir de modèles enregistrés. »

— « Comment ça se passe ? » demandai-je.

— « Eh bien, si l'échec est la mère de l'innovation », dit Will, « alors je suppose que nous sommes des innovateurs. » Je souris à sa petite plaisanterie, tandis qu'il poursuivait. « Nous sommes clairement à quelques décennies de les voir devenir un équipement standard, mais si un jour nous pouvons sauver la vie de quelqu'un dans la situation de mon père, ça en vaudra la peine. »

J'acquiesçai, tentant de masquer mon malaise à l'évocation de la mort de Matt Decker. Will faisait un travail qui, s'il aboutissait, serait un atout incroyable pour la Flotte stellaire et pourrait sauver des centaines de vies. Tout cela inspiré par un mensonge que j'avais consigné dans mon journal. J'espérais qu'il ne découvrirait jamais que Matt Decker n'aurait pas utilisé un transporteur d'urgence pour s'éjecter de sa navette, même s'il en avait eu un. Je décidai de changer de sujet pour aborder la véritable raison de ma visite.

— « Tu as eu un avant-goût du commandement, ça ne te manque pas ? »

— « Je ne sais pas », répondit Decker. « Je suis un scientifique d'abord, un officier ensuite. Et je suis plutôt heureux ici. » Je lus quelque chose dans ses yeux et tentai un pari.

— « Comment s'appelle-t-elle ? » dis-je. D'après mon expérience, la seule chose qui pouvait rivaliser avec le commandement d'un vaisseau, c'était une femme. Decker sourit, et je sus que j'avais vu juste. Il me parla d'une Deltane nommée Ilia, avec laquelle il avait entamé une relation.

— « Il y a beaucoup de préjugés à leur sujet », dit Decker, un peu sur la défensive.

— « Je ne porte aucun jugement », dis-je. C'était un petit mensonge : je le jugeais, mais pas de la manière qu'il pensait. Il choisissait une vie rangée, et j'avais d'autres projets pour lui. « Pour aller droit au but, Will, j'ai besoin d'un nouveau premier officier, et je pense que tu es l'homme qu'il faut. »

— « Euh... quoi ? » dit Will. Je comprenais sa surprise. Il ne savait pas que j'avais perdu Spock, et que Scotty, que j'avais nommé premier officier, n'appréhendait guère les tâches administratives que cela impliquait. J'avais envisagé d'autres membres de mon état-major : Sulu, Chekov, Uhura, tous d'excellents officiers, mais il

me semblait qu'il leur manquait quelque chose. Avec le recul, je pense que chacun d'eux aurait été un choix excellent à sa manière, mais je ne choisissais pas seulement un premier officier pour les quatre prochains mois.

— « C'est une grande opportunité, capitaine », dit Decker, « mais votre mission touche presque à sa fin. Je ne suis pas sûr de vouloir quitter ce projet juste pour quelques mois comme votre second. »

— « Je comprends. Je ramène l'Enterprise sur Terre, où il va subir une refonte majeure », dis-je. « Je pense qu'il serait bon que le prochain capitaine passe un peu de temps à bord avec moi. »

Decker resta un instant abasourdi, pour de bonnes raisons. J'étais passé d'une offre de premier officier pour quelques mois à une offre de commandement d'un vaisseau Constitution pour aussi longtemps qu'il réussirait dans la fonction.

Finalement, il ouvrit la bouche :

— « Pourquoi moi ? »

— « C'est un vaisseau spécial », dis-je. « Il a besoin d'un capitaine ayant de solides bases en ingénierie pour superviser la refonte. J'ai étudié ton dossier ; je veux que ce soit toi. » Cette explication sonnait un peu creux, même à mes propres oreilles. Et j'étais un peu arrogant : il me faudrait convaincre le reste de l'Amirauté, mais puisque j'allais en faire partie, j'étais confiant d'obtenir gain de cause.

— « Capitaine Kirk », dit Decker, « je suis abasourdi. C'est si soudain. »

— « Les occasions comme celle-ci ne se présentent qu'une fois dans une vie », dis-je. « Ne la laisse pas passer. » Je terminai ma bière et me levai de table, ce qui sembla le déstabiliser encore davantage. Je lui dis que je resterais en orbite encore deux jours. L'implication était claire : il avait ce temps pour décider s'il acceptait le poste. C'était un geste de négociation brutal, mais ça marcha.

Decker se présenta sur l'Enterprise le lendemain et accepta. Il semblait un peu désorienté ; je me demandai s'il avait eu du mal à clore sa vie personnelle aussi rapidement. Nous quittâmes l'orbite, et je dois avouer que les semaines suivantes à bord de l'Enterprise furent étranges. L'équipage restait méfiant envers le nouveau premier officier ; beaucoup avaient le cœur lourd que je ne les aie pas choisis (bien que Scotty fût soulagé d'être débarrassé des tâches administratives). Mais Will travailla dur pour se faire accepter. Il était d'abord nerveux, un peu réservé, mais nous développâmes rapidement une amitié simple, et il trouva vite ses marques. Pourtant, ce fut McCoy qui conclut que je ne voyais pas la vérité dans cette relation.

— « Tu comptes rester à bord ? » demandai-je un soir, alors que nous buvions un verre. J'étais curieux de connaître ses projets.

— « Je vais passer à autre chose », dit-il. « J'ai beaucoup d'expérience médicale à partager avec une nouvelle génération de médecins. Il est temps de passer le relais. Et puis, je ne peux pas obéir aux ordres de Decker. » Cette remarque me surprit. Il ne m'avait jamais donné le moindre indice qu'il doutait des capacités de Decker. Plus important encore, je trouvais que Decker se débrouillait très bien. Je lui demandai où était le problème.

— « Je n'ai aucun problème avec Decker », dit McCoy. « J'ai un problème avec la

façon dont il a obtenu le poste. Tu l'as choisi parce que tu te sentais coupable. »

— « Coupable ? De quoi serais-je coupable ? Je connaissais à peine Decker quand je lui ai donné le poste. »

— « Tu t'es défini par ce poste, et maintenant qu'il touche à sa fin et que tu rentres chez toi, tu essaies de combler un vide dans ta vie que tu as toujours ignoré », dit McCoy. Nous restâmes silencieux un moment. Je n'aimais pas entendre ça, mais je ne pouvais pas l'ignorer.

— « Continue », dis-je.

— « Tu as choisi un homme comme toi, qui n'a pas de père, que tu pourrais guider et aider dans sa carrière », dit McCoy. « Dois-je te faire un dessin ? Tu ne veux pas un remplaçant ; tu veux ton fils. »

— « Je ne sais pas si je suis d'accord avec toi », dis-je. « Mais si tu as raison, où est le mal ? »

— « Le mal, c'est qu'il n'y a pas de véritable relation entre vous », répondit-il. « Quelqu'un pourrait finir très déçu. » Nous terminâmes notre verre en silence. Ce que McCoy avait dit m'avait profondément atteint, mais je ne laissai pas cela m'empêcher de poursuivre mes plans. Avec le recul, il avait bien sûr totalement raison : j'utilisais Decker, et même s'il est allé ensuite vers quelque chose de véritablement extraordinaire, je suis encore aujourd'hui honteux de la vie que je lui ai enlevée à cause de mes actes.

* * * * *

Le reste de notre mission fut routinier ; avec l'aide de Sulu et de Chekov, je réussis à chronométrier notre retour sur Terre exactement cinq ans, à la seconde près, après notre départ.

L'amiral Nogura, désormais commandant en chef de Starfleet, monta à bord accompagné du président de la Fédération, Bormenus. Lors d'une grande cérémonie, tout l'équipage reçut des médailles, je fus promu amiral et Decker fut promu capitaine. Nous eûmes ensuite une réception dans le hangar de la baie des navettes.

Mes parents étaient là aussi. Tous deux septuagénaires désormais, ils étaient en bonne forme, pleins d'énergie et ravis de me voir. Ils avaient amené avec eux les fils de Sam : Peter, désormais âgé de quinze ans, ainsi que ses frères jumeaux Joshua et Steven, âgés de trois ans. Les jeunes garçons semblaient tous impressionnés par ce qu'ils voyaient ; Peter, lui, se montra amical envers l'équipage et enchanté que tous se souviennent de lui.

Au cours de la réception, je fus surpris de découvrir mon père discutant très naturellement avec l'amiral Nogura ; j'ignorais qu'ils avaient servi ensemble. Nous avons parlé tous les trois un moment, puis Nogura s'excusa et s'éloigna.

— « Heihachiro était l'enseigne de Robau sur le Kelvin, » dit mon père.

— « Était-il doué pour ça ? » demandai-je. J'avais du mal à imaginer Nogura en train de servir le café.

— « Tout dépend de la manière dont tu définis ce travail, » répondit mon père.

« Il était impitoyable. C'était inhabituel chez un enseigne. »

Je quittai la fête avant qu'elle ne se termine. Je compris alors pourquoi Spock n'avait pas voulu être là : dire adieu à cet équipage était trop difficile pour moi. Je crois aussi que j'étais certain que je reviendrais, d'une manière ou d'une autre.

Le lendemain, j'enfilai mon nouvel uniforme d'amiral et me présentai à mon poste.

C'était au dernier étage du bâtiment Archer, et un enseigne m'accueillit pour me conduire à mon bureau. Celui-ci se trouvait dans un couloir partagé avec plusieurs autres amiraux que je connaissais tous : Cartwright, Harry Morrow et Bill Smillie ; au bout du couloir se trouvait Nogura. Il avait réussi à transférer son département de planification stratégique et d'études au sein de l'Amirauté et s'était entouré d'un groupe d'amiraux relativement jeunes pour l'aider à définir la politique.

Je me présentai à Nogura, qui me donna ma mission : j'étais chef des opérations de Starfleet. Cela sonnait comme un titre plus important que ce que c'était réellement. J'étais chargé de beaucoup des tâches ingrates de maintenance et de logistique dont les amiraux plus anciens ne voulaient pas s'occuper. Néanmoins, je restais dans leurs rangs et je participerais aux réunions quotidiennes de l'Amirauté pour décider de la politique et de la planification. Mais ce premier jour, il y avait beaucoup à rattraper, alors je regagnai mon bureau pour m'y plonger.

Je m'assis à mon bureau ; derrière moi, le mur était transparent, offrant une vue sur le Golden Gate Bridge. Au loin, je pouvais apercevoir l'ancienne île-prison d'Alcatraz.

J'avais 36 ans, j'étais amiral, et ce magnifique bureau allait aussi s'avérer être une cellule de prison.

Je ne crois pas avoir pleinement saisi, avant de devenir amiral, l'ampleur de la bureaucratie infinie mais efficace dont je faisais désormais partie. Starfleet Command avait la tâche herculéenne d'entretenir la flotte, de former le personnel, d'approvisionner et de protéger les bases stellaires et les colonies terrestres, de surveiller le commerce entre membres et non-membres de la Fédération, d'assurer le maintien de l'ordre, l'assistance médicale d'urgence et la gestion des catastrophes, ainsi que de mettre en œuvre les politiques décidées par le Conseil de la Fédération. Et cela, même en l'absence de guerre.

En tant que membre de l'Amirauté, chaque jour m'apportait une pile d'ordres à signer pour que des missions, grandes ou petites, puissent être exécutées à travers l'espace fédéré. En une seule journée, par exemple : le vaisseau Obama prenait du retard et dépassait son budget à Utopia Planitia, je dus donc convoquer les officiers du chantier pour tenter de les remettre sur les rails ; la commandante de la Base stellaire 10, la commodore Colt, mourut subitement, je dus lui trouver un remplaçant ; un rapport du renseignement me signala une activité accrue des vaisseaux tholiens près de leur frontière avec les Gorn, j'ordonnai donc à un cargo équipé des derniers systèmes de surveillance de s'approcher discrètement de la zone pour recueillir davantage d'informations ; et j'approuvai le budget pour la construction de trois nouveaux cargos, le Waldron, le Kuhlman et l'Asaad.

Et puis, il y avait la politique. Tous les amiraux avaient leurs priorités et projets favoris qu'ils défendaient avec ardeur. Tout le monde s'entendait, mais je sentais l'existence d'un sous-groupe qui considérait les Klingons comme une menace croissante. Les efforts diplomatiques avec eux avaient faibli ces dernières années ; les amiraux, surtout Cartwright, faisaient pression pour un accroissement des dépenses de défense à la frontière. C'était une stratégie à deux niveaux : elle offrait un peu plus de sécurité, mais incitait aussi les Klingons à faire de même, l'objectif étant d'épuiser leurs ressources à force de défendre la frontière. La théorie voulait que cela les affaiblisse avec le temps ; mais cela pouvait aussi provoquer une attaque, que Cartwright pensait que nous serions prêts à affronter. C'était clairement la continuation du travail que Nogura avait lancé dans son département de planification stratégique, bien que ce fût alors de façon plus discrète.

J'avais de l'aide dans mon nouveau rôle : Uhura devint ma cheffe de cabinet, et j'y ajoutai Sulu et Chekov. Cela avait le double avantage d'éviter qu'ils soient affectés à d'autres vaisseaux et de pouvoir les replacer sur l'Enterprise le moment venu, tout en m'entourant d'officiers avec lesquels j'étais déjà à l'aise.

Même si j'étais occupé, je me surpris à me tourner vers moi-même, cherchant à comprendre si c'était bien ce que je voulais. Mes dernières années sur l'Enterprise m'avaient semblé vides, et je pensais qu'une promotion serait la solution ; mais je découvris que cela ne faisait que soulever davantage de questions sur qui j'étais et qui je voulais devenir.

Je commençai cette introspection lors d'une de mes premières réunions de l'Amirauté. Un collègue m'aborda, un homme que je n'avais pas vu depuis plus de vingt ans.

— « Amiral Mallory, » dis-je.

— « Capitaine, » répondit-il. « Je voulais simplement vous remercier pour cette gentille lettre. »

C'était l'homme que j'avais rencontré enfant, lorsque j'avais sauvé l'ambassadeur tellarite, et qui m'avait recommandé pour l'entrée à l'Académie. Mais désormais, il me rappelait que, même si l'on considérait ma mission comme un succès, beaucoup de braves gens avaient perdu la vie à cause de mes décisions. Je m'étais présenté sur l'Enterprise sans avoir jamais perdu un seul homme sous mon commandement ; et je me retrouvais à porter la responsabilité d'une moyenne de onze morts par an pendant cinq ans. Sans même compter Gary, dont je pensais à la mort presque chaque jour. C'était ce dont Pike avait parlé, toutes ces années auparavant — cela m'avait arraché les tripes et m'avait laissé à présent un peu creux. Parmi ces pertes figurait le fils de l'amiral Mallory, cet homme qui avait changé ma vie en m'aidant à entrer à l'Académie.

— « C'était la moindre des choses, » dis-je, en parlant de ma lettre. « C'était un excellent officier. Et je pensais vous être redétable. » Je souris, mais il parut perplexe.

— « Nous nous sommes déjà rencontrés ? » demanda-t-il. J'étais troublé. Il n'était pourtant pas si âgé. Je lui rappelai l'incident avec le Tellarite quand j'étais enfant. Il éclata de rire, ravi.

— « C'était toi ? Pardonne-moi, je ne m'en souvenais plus, c'était il y a si longtemps... »

— « Mais, » dis-je, « vous m'avez aidé à entrer à l'Académie. » Je lui racontai alors l'histoire, que Ruth avait envoyé mon message demandant son aide.

— « Je suis désolé, » dit-il. « Je ne l'ai jamais reçu. » Ruth m'avait assuré l'avoir confié à son chef de cabinet, et je n'avais aucune raison de penser qu'elle ait menti. La seule conclusion possible était que le chef de cabinet ne l'avait jamais transmis, et que j'étais entré à l'Académie uniquement grâce à mes propres mérites. Cela me laissa quelque peu perplexe.

* * * * *

« Il existe une planète appelée Dimorous, qui est interdite depuis un certain nombre d'années », dis-je. J'avais réuni Sulu, Chekov et Uhura dans mon bureau. J'avais des ressources à ma disposition, et j'avais décidé d'en faire usage. Je leur montrai mes entrées de journal datant de l'Hotspur, en particulier les détails de l'attaque de ces mystérieuses créatures ressemblant à des rongeurs. Je leur demandai ensuite de voir ce qu'ils pouvaient découvrir sur les installations tellarites présentes sur la planète. Ils formaient un groupe efficace ; ils m'apportèrent un rapport plus tard dans la semaine.

Uhura était convaincue que, bien que l'installation minière de dilithium appartînt aux Tellarites, l'autre installation, elle, n'était pas la leur. Sulu avait des contacts à l'ambassade tellarite, et bien que leurs archives contiennent des rapports très détaillés sur l'installation de dilithium, elles ne mentionnaient aucune trace de l'autre.

« Si cela impliquait des expériences génétiques illégales, ils ont peut-être préféré les garder secrètes », dis-je.

« Oui », répondit Chekov, « sauf que leurs archives indiquent clairement que l'installation de dilithium avait dû être abandonnée lorsqu'elle avait également été attaquée par ces créatures. S'ils voulaient cacher des expériences génétiques, seraient-ils aussi francs sur ce point ? » C'était une remarque pertinente. Je demandai s'ils avaient trouvé la moindre indication de l'identité des véritables propriétaires de l'installation.

« Dans une entrée du journal du directeur tellarite », dit Uhura, « il relate un accident qui avait grièvement blessé certains de ses ouvriers. Il rapporte avoir reçu une aide médicale, mais ne précise pas d'où elle provenait. » Ils avaient déjà retrouvé personnellement ce directeur, qui affirma se souvenir que l'aide avait été fournie par le vaisseau de la Fédération Constellation. Déjà à l'époque, c'était le navire de Matt Decker, et Nogura en était l'officier supérieur direct.

Ils avaient vérifié les journaux de bord, qui ne montraient aucune mention d'une visite du vaisseau sur Dimorous durant cette période, bien qu'il y eût des lacunes qui auraient pu correspondre. Cela commençait à ressembler à une conspiration. Uhura demanda s'ils devaient poursuivre leurs investigations, mais je leur dis de ne pas le faire, du moins pas encore. Cela me paraissait être un nid de frelons dans notre

propre arrière-cour, et je n'étais pas sûr de la manière d'avancer. Mais je les remerciai et soulignai qu'ils avaient eu de la chance que le directeur tellarite qu'ils avaient retrouvé se soit montré si loquace.

Uhura, Sulu et Chekov échangèrent alors un regard à la fois coupable, satisfait et complice.

« Eh bien, monsieur », dit Chekov, « il se peut que je n'aie pas été complètement honnête sur l'identité de mon employeur. » Puis il ajouta : « Ni sur mon grade... »

« Je crois que j'en ai entendu assez », répondis-je.

* * * * *

Je fis mon travail, et le temps passa, mais je ne m'investis jamais pleinement dans le monde de l'Amirauté ; je passai une part disproportionnée de mon temps à me concentrer sur la refonte de l'Enterprise. Je collaborai pendant un an avec Decker, Scotty et tous les concepteurs et techniciens qui travaillaient sur le nouvel Enterprise. Les plans utilisés pour la refonte étaient basés sur les technologies et techniques de construction des nombreuses nouvelles classes de vaisseaux qui volaient désormais. Scotty et moi aidions à valider et affiner les conceptions en nous basant sur notre expérience pratique issue de notre mission de cinq ans. Ensuite, ce furent encore quinze mois consacrés à la supervision de tous les travaux d'ingénierie. J'avais l'impression qu'ils pensaient que je me mettais dans leurs pattes. À l'époque, je m'en moquais : ce vaisseau restait d'une certaine manière le mien. Quelques mois avant son lancement prévu, je devins très impliqué dans le recrutement du nouvel équipage.

L'un de mes principaux objectifs était de trouver un officier scientifique. Mon expérience m'avait montré que, aussi brillants ou bien formés que puissent être des officiers humains, ils ne faisaient pas le poids face à un Vulcain. L'éducation et la discipline rigoureuses qu'ils recevaient dès l'enfance les rendaient inestimables à ce poste ; c'était comme avoir un ordinateur vivant à ses côtés en permanence. Il me fallait en trouver un pour l'Enterprise.

Ma première idée fut de me tourner vers Spock. Non pas pour lui proposer le poste, mais pour voir s'il avait des recommandations. Bien sûr, c'était surtout un prétexte pour lui parler à nouveau ; je ne l'avais pas vu depuis plus de deux ans, et il me manquait. Je demandai à Uhura de me mettre en communication avec son foyer sur Vulcain. Il n'était pas là, mais sa mère répondit à mon appel.

— Amiral Kirk, dit Amanda. C'est un plaisir de vous revoir.

Je l'avais rencontrée plusieurs années auparavant à bord de l'Enterprise. Humaine, elle incarnait, comme beaucoup de mères humaines, une affection et une protection maternelles absolues envers son fils.

— Le plaisir est pour moi, Amanda, dis-je. J'espérais parler à Spock.

— Il n'est pas ici. En fait, il n'y est plus depuis plus d'un an, dit-elle. Il suit le Kolinahr.

Son expression s'assombrit. Je ne savais pas ce que cela signifiait.

— Qu'est-ce que le Kolinahr ?

— C'est une discipline où un Vulcain se débarrasse complètement de ses émotions. C'est rigoureux et impitoyable.

Je compris alors pourquoi elle était triste. La grande idée reçue sur les Vulcains était qu'ils n'avaient pas d'émotions. Ce n'était pas vrai ; ils choisissaient simplement de ne pas les écouter et obéissaient à la philosophie de la logique. Mais les émotions étaient toujours là, et une mère humaine comme Amanda pouvait encore croire que son fils l'aimait, même s'il ne le montrait pas. Mais ceci était différent.

— Donc, il n'aura réellement plus d'émotions ?

— C'est son intention, dit-elle. Il est en isolement, au temple du Kolinahr, où il restera.

— Pour combien de temps ?

— Capitaine... le Kolinahr est...

Elle s'étrangla sous l'émotion, puis força les mots :

— Il y restera pour le reste de sa vie. La communication avec les membres du temple est interdite.

Il semblait que les pratiquants du Kolinahr fonctionnaient comme une sorte de « think tank » de la logique, travaillant ensemble, n'aident la société vulcaine que par des contacts occasionnels.

Je la remerciai et mis fin à la communication. Je comprenais maintenant. Elle avait perdu son fils pour toujours. Je ne le reverrais plus non plus.

— Il y avait un Vulcain dans ma promotion à l'académie, dit Chekov plus tard, alors que nous examinions les candidats. Il s'appelle Sonak. Il est actuellement second officier scientifique à bord du vaisseau de recherche Okuda.

Je consultai son dossier : impressionnant. Puis je regardai sa photo. Il ressemblait même un peu à Spock.

Une semaine plus tard, le jeune Vulcain était assis en face de moi dans mon bureau.

— Aimez-vous servir à bord de l'Okuda ? demandai-je.

— La question, monsieur, dit Sonak, est sans pertinence.

— Donc, servir à bord de l'Enterprise comme officier scientifique est quelque chose qui vous intéresse ?

— Encore une fois, monsieur, cela est sans pertinence, dit Sonak. Ce qui m'intéresse, c'est de servir dans Starfleet. L'endroit où je dois servir dépend de vous et de ceux qui commandent.

Je souris. J'aimais cette absence de crainte des Vulcains lorsqu'ils s'adressaient à un supérieur. Après son départ, je convoquai mon état-major et leur dis de transmettre ma plus haute recommandation à Decker.

C'est à cette réunion qu'Uhura demanda une attention particulière pour une « amie » au poste de chef de transporteur. Elle projeta son dossier sur l'écran.

C'était Janice Rand.

Je ne l'avais pas vue depuis quatre ans. En consultant son dossier, je constatai qu'elle avait beaucoup accompli. Elle avait vieilli un peu : toujours belle, mais désormais une femme accomplie. J'imagine que le temps avait dissipé la culpabilité et l'embarras

de ce qui s'était passé autrefois. Et je n'allais de toute façon pas être à bord du vaisseau. Je dis à Uhura de s'assurer que Will en soit informé.

J'informai aussi l'équipe que je voulais qu'ils retournent sur l'Enterprise. Chekov demanda à être nommé chef de la sécurité ; j'étais réticent, espérant que chacun retrouve son ancien poste. (En réalité, c'était l'affaire de Decker, et je n'avais aucune justification rationnelle à ce désir. En quelques semaines, je compris ce qui se cachait derrière. Mais Chekov avait brisé ma malchance avec les navigateurs, et excellait à son poste. Je ne voulais pas le freiner, alors je le recommandai. Uhura me demanda si je ne voulais pas garder l'un d'eux auprès de moi pour former mon nouveau personnel, mais je répondis que l'Enterprise ne serait pas la même sans eux.

— Ce ne sera pas la même sans vous, monsieur, dit-elle.

Je l'appréciai, et compris alors ce qui motivait tous mes efforts pour constituer l'équipage : je tentais littéralement de recréer un moment du passé, le sommet de ma carrière, de ma vie. Mais je le recréais sans moi.

À l'approche du lancement du nouvel Enterprise, je sombrai dans la mélancolie. Je regardais les navettes et tramways voler partout, et je me sentais piégé, floué de ne pas être à bord de mon vieux vaisseau. Finalement, trois jours avant son vol d'essai, je décidai de prendre des vacances.

Mon oncle maternel possédait une ferme dans l'Idaho. Il était décédé quelques années auparavant et l'avait léguée à ma mère. Elle n'en avait pas l'usage et n'avait pas pris la peine de la vendre. Des gardiens s'en occupaient ; mon oncle avait quelques chevaux et un vaste terrain. J'y vis l'occasion parfaite pour des vacances familiales. J'invitai mes parents, qui vinrent avec mes neveux. Un peu de temps en famille me ferait peut-être du bien, puisque mon autre famille s'apprêtait à quitter le système solaire sans moi.

Ce furent quelques jours charmants, pleins de souvenirs d'enfance. Dès mon arrivée, je sentis que ma mère avait quelque chose en tête, mais elle attendit un moment en privé pour en parler. Tandis que mon père emmenait les garçons pêcher, elle resta avec moi.

— J'ai croisé Carol Marcus, dit-elle.

— Ah oui ?

Lorsque j'étais revenu sur Terre, j'avais songé à la revoir. Mais toujours, quelque chose m'en avait empêché.

— C'était à une conférence à Pékin, dit-elle. Savais-tu qu'elle avait un fils ?

Ma mère était maligne. Elle savait, ou elle avait deviné. Je ne voulais pas faciliter ses soupçons. Je répondis que j'avais entendu dire qu'elle avait un enfant.

— Un charmant petit garçon, dit-elle. Il m'a rappelé toi, enfant. Elle voulait que je te le dise. Mais je ne pouvais pas.

J'étais encore à vif. L'Enterprise partait sans moi, et affronter le fils que je n'avais pas vu depuis qu'il était bébé était trop lourd. Je pensai qu'elle changeait de sujet lorsqu'elle ajouta :

— Regrettes-tu de ne pas être à bord de l'Enterprise ?

— Oui, dis-je. Je n'imaginais pas que ce serait si difficile de le laisser partir.

— Parfois, nous croyons savoir ce que nous voulons, et nous ignorons d'autres possibilités, dit-elle. Je regrette le temps perdu comme ta mère...

— Je sais combien tu as essayé de compenser, dis-je. Mais ne regrettas-tu pas d'avoir quitté Starfleet ?

Elle rit.

— Ce que je regrette, c'est notre imprudence. Mais je sais maintenant que quelques années de plus dans Starfleet ne m'auraient pas satisfaite. J'étais perdue, je ne savais pas qui je voulais être. Je blâmais ton père, jalouse de la clarté de ses choix. J'ai enchaîné les mauvaises décisions, et j'ai manqué de merveilleuses années avec mes fils que je ne retrouverai jamais.

Elle s'émut, pensant à Sam. Je pris sa main. Elle sourit et continua :

— Il n'y a pas de manuel pour être parent et avoir une carrière. Homme ou femme, on sacrifie toujours quelque chose. Mais quel que soit l'âge de ton enfant, il est toujours temps de réparer.

Elle m'encourageait à essayer. Elle me rappelait que j'étais un père. David avait dix ans. Je pouvais essayer maintenant. Je pouvais le contacter. Peut-être que Carol accepterait, surtout que je n'étais plus lié à un vaisseau. J'avais de la stabilité, je n'avais que 38 ans. Mais... et si Carol avait refait sa vie ? Les pensées tourbillonnaient. Quoi qu'il en soit, il y avait David, mon fils. Ma mère voulait me montrer qu'il n'était pas trop tard. Je pouvais les rejoindre. Je le ferais.

Alors que je prenais cette décision, mon communicateur de poignet sonna.

— Kirk à l'appareil.

C'était mon nouveau chef de cabinet, Morgan Bateson, mon premier yeoman, toutes ces années plus tôt. Il m'informa qu'il y avait une urgence de Code Un, signalant une possible invasion ou catastrophe. Un tram était déjà en route. Je coupai la communication.

— Qu'y a-t-il ? demanda ma mère.

— Je ne sais pas, dis-je.

Je vis le tram blanc approcher dans le ciel.

— Présente mes excuses à Papa et aux garçons.

Je la serrai dans mes bras.

— Et merci de m'avoir donné matière à réfléchir.

À bord du tram, un yeoman me remit un uniforme propre. Je visionnai alors un rapport enregistré depuis la station Epsilon IX, près de la Zone Neutre klingonne. Le commandant Branch dicta son rapport :

Sur mon écran, un nuage lumineux d'énergie, immense, filant à vitesse de distorsion dans la galaxie. Rien d'organique ne pouvant dépasser la vitesse de la lumière, ce n'était pas un phénomène naturel. Je le vis détruire trois croiseurs klingons de classe K'Tinga, puis continuer sa route. Branch conclut :

— Le nuage, quoi qu'il soit, se dirige droit vers la Terre.

Je vérifiai immédiatement quels vaisseaux pouvaient l'intercepter. À la vitesse où il avançait, un seul vaisseau se trouvait sur sa trajectoire. Et il avait un capitaine sans expérience des crises.

Je ne sais pas exactement quand je décidai que je devais reprendre le commandement. Peut-être en pensant à David. Récupérer l'Enterprise était plus simple que devenir père après toutes ces années. Affronter une menace qui avait anéanti trois puissants croiseurs klingons me semblait plus facile que d'affronter le rejet possible de Carol.

Lorsque j'atterris à San Francisco, ma décision était prise : je reprendrais l'Enterprise pour cette mission. Je croisai le commandant Sonak et, sûr de moi, lui ordonnai de me rejoindre à bord. Nogura, cependant, n'allait pas me le permettre si facilement.

— Hors de question, dit-il à son bureau. J'ai besoin de vous ici.

Il souleva un point juste : si je pensais que Decker n'était pas prêt, pourquoi l'avais-je recommandé avec tant d'enthousiasme ? Il rappela aussi que j'avais équipé le vaisseau d'un équipage d'élite, dont beaucoup pouvaient être capitaines eux-mêmes. Mon seul argument était que, aussi bon que Decker soit, je serais meilleur.

— Les amiraux ne commandent pas de vaisseaux, dit Nogura.

— Alors faites de moi un capitaine, dis-je.

— Vous êtes ridicule, dit Nogura. Demande rejetée.

Nogura voulait continuer sur la liste des postes encore vacants, mais je n'écoutais plus. Je ne pouvais pas abandonner. C'était trop important. Ne voyait-il pas qu'il mettait la Terre en danger ? J'avais tant gonflé mes capacités que j'étais persuadé que moi seul pouvais sauver la situation. Je jouai alors une carte qu'il ignorait.

— Amiral, avant de continuer, il y a autre chose que je voulais porter à votre attention. Concernant la planète Dimorous. J'ai découvert des informations troublantes.

Nogura me fixa. Un lourd silence tomba. Il n'avait aucune idée de ce que je savais, et en vérité, moi non plus. Mais à sa réaction, je compris que c'était dangereux pour lui et sa réputation.

— Je vois, dit-il. Eh bien, quoi que ce soit, cela peut attendre la fin de la crise actuelle ?

— Je pense, monsieur, dis-je. Je peux l'ajouter à l'ordre du jour de la prochaine réunion du Comité des opérations de l'Amirauté.

Nogura comprit ma manœuvre. Si je n'étais plus à l'Amirauté, cela ne figureraient jamais à l'ordre du jour.

— Très bien.

Il ajouta qu'il avait reconcidéré ma recommandation concernant le commandement de l'Enterprise.

J'avais passé un pacte avec le diable. Quelle que soit la vérité sur Dimorous, elle était grave, et je venais de faire chanter non seulement un amiral, mais l'homme qui avait probablement été mon plus grand soutien. J'en paierais le prix.

Mais pour l'instant, j'avais l'Enterprise.

* * * * *

« Quoi ? » dit Will. Une seconde auparavant, il avait encore son air affable habituel, mais son attitude se transforma dès que je lui annonçai que je reprenais le commandement et qu'il resterait en tant que mon premier officier.

Nous étions dans la nouvelle salle des machines de l'Enterprise. Les membres d'équipage allaient et venaient, pressés de préparer le vaisseau pour quitter l'orbite dans douze heures.

J'avais trouvé Decker avec Scotty, en train de travailler sur un problème du système de téléportation. Je le regardai : il était trop jeune, et c'était une erreur de l'avoir placé aux commandes. Il n'était pas prêt. C'était pour le mieux, pensai-je. Je me persuadai très bien, du moins à mes propres yeux.

Will était furieux, et je ne pouvais pas vraiment lui en vouloir. Cela faisait deux ans et demi qu'il était capitaine de l'Enterprise, et pas un seul jour il n'avait réellement commandé le vaisseau.

Tout son travail avait consisté à le reconstruire, presque depuis la coque nue. Et maintenant, à quelques heures de récolter les fruits de son dur labeur, je les lui arrachais.

« Je suis désolé, Will, » dis-je.

« Non, Amiral, je ne pense pas que vous le soyez, » répondit-il.

« Pas le moins du monde. »

Il me connaissait mieux que je ne le pensais. Il avait raison : je n'étais pas désolé.

J'obtenais exactement ce que je voulais. Je lui avais laissé croire que j'étais son mentor, que je veillerais sur lui. Alors il avait déconstruit sa vie pour accepter ce poste, plaçant sa confiance en moi, et maintenant je le trahissais. Will partit, et je reçus de Scotty un regard réprobateur.

Et soudain, une console explosa.

Le système de téléportation était en panne, en plein milieu d'un transfert. Scotty et moi courûmes jusqu'à la salle de téléportation. Rand était de service ; elle tentait de résoudre le problème, mais il lui échappait complètement.

Le circuit défectueux se trouvait en salle des machines. Scotty et moi prîmes le contrôle de la console.

Sur le pad du téléporteur, deux silhouettes commencèrent à se matérialiser.

Puis elles commencèrent à se déformer. Je fis tout mon possible pour les faire passer, mais il était trop tard. Les figures sur le pad hurlèrent d'agonie.

J'en reconnus une : c'était Sonak. Les images se dissipèrent du pad, emportant leurs cris avec elles. Nous apprendrions peu après que les deux étaient morts.

Je remarquai alors Rand. Je ne l'avais pas revue depuis qu'elle avait reçu son affectation sur le vaisseau. C'était l'un de ses tout premiers jours de service, et ces deux personnes étaient les premières qu'elle essayait de téléporter. Et elles étaient mortes.

« Il n'y avait rien que vous auriez pu faire, Rand, » dis-je.

« Ce n'était pas votre faute. »

Je n'avais peut-être pas l'air très réconfortant, car j'étais moi-même dévasté. J'étais de retour aux commandes depuis cinq minutes, et j'avais déjà perdu deux membres de mon équipage. Les visages des cinquante-cinq morts de ma dernière mission à bord commencèrent à m'assaillir.

Avais-je fait le bon choix ?

Étais-je vraiment l'homme de la situation ?

Le doute s'insinua.

* * * * *

« C'est tout ce que nous savons, sauf qu'il est à 53,4 heures de la Terre. »

Je me tenais devant l'équipage sur le pont de récréation, que j'avais rassemblé pour leur montrer la transmission que j'avais reçue d'Epsilon IX. Je savais qu'ils avaient besoin de voir que, malgré la puissance destructrice de ce nuage, j'étais encore confiant. En plein milieu de mon exposé sur nos ordres d'interception, nous avons reçu une autre communication d'Epsilon IX. Je l'ai fait relayer sur l'écran principal, et l'équipage a regardé avec moi le commandant Branch apparaître.

Ce n'était pas une bonne idée. Le commandant Branch fit de son mieux pour garder son calme tandis que le nuage, un champ d'énergie avancé, attaquait sa station. Nous avons eu une vue externe, vu le champ de puissance l'englober. Puis soudain, la station avait disparu, et tout ce qui restait, c'était le nuage.

J'ai regardé l'équipage. Toute la confiance que j'avais réussi à leur insuffler venait de s'évaporer ; nous allions affronter quelque chose qui allait probablement nous tuer. J'ai essayé de rediriger leur attention sur leur travail.

« Le compte à rebours de pré-lancement commencera dans quarante minutes, » dis-je, puis je quittai la salle. J'allai dans mes quartiers. C'était propre et vaste, bien plus grand que mes anciens quartiers sur ce vaisseau. J'ai enlevé mon uniforme d'amiral pour enfiler l'uniforme de capitaine qui pendait dans le placard. Je me suis regardé dans le miroir. Je me sentais plus jeune, mieux. Et puis, encore une fois, j'ai pensé aux deux membres d'équipage morts, dont le commandant Sonak, à qui j'avais parlé une heure auparavant à peine. J'ai essayé de repousser la culpabilité en m'avancant d'un pas décidé hors de mes quartiers vers le turbolift.

Je suis entré sur la passerelle et me suis assis dans le siège de commandement. La passerelle était différente ; plus sombre, moins chaleureuse qu'autrefois. Mais la chaise, elle, faisait du bien ; elle m'avait manqué.

« Le personnel du téléporteur signale que le navigateur, le lieutenant Ilia, est déjà à bord et en route vers la passerelle, » dit Uhura. C'était le remplaçant de dernière minute du navigateur mort dans l'accident de transport. J'avais envoyé un message à Nogura pour qu'il me trouve quelqu'un au plus vite capable de piloter ce vaisseau, alors je supposais qu'il s'agissait de la personne la plus qualifiée disponible. Le nom me paraissait familier, et je me souvins soudain d'où je l'avais entendu, quand Uhura ajouta : « C'est une Deltane, amiral. »

Les portes du turbolift s'ouvrirent, et une femme chauve entra sur la

passerelle.

« Lieutenant Ilia, au rapport, monsieur, » dit-elle. Elle avait un fort accent deltien. Malgré sa calvitie — ou peut-être à cause d'elle —, elle était exquise.

Je lui souhaitai la bienvenue à bord et vis Will Decker se lever de sa chaise. Ils échangèrent un salut qui me montra immédiatement que c'était bien l'Ilia que Decker avait quittée pour me rejoindre sur l'Enterprise. Il avait abandonné une vie confortable avec elle pour la promesse d'un commandement, que je venais justement de lui voler. Je pouvais sentir la rancœur dans leurs voix, alors qu'elle comprenait ce qui s'était passé.

« Le capitaine Kirk a la plus grande confiance en moi ? » dit Decker. La Terre était en danger ; je devrais vivre avec ce sarcasme.

* * * * *

« En langage plus simple, Capitaine, ils m'ont enrôlé de force ! » dit McCoy en descendant de la plateforme du téléporteur. Il s'était laissé pousser une barbe épaisse et paraissait encore plus grognon que dans mon souvenir. Mais j'étais ravi. Je l'avais très peu vu ces dernières années. Il s'était lancé dans une croisade médicale en solitaire, partageant son savoir en matière de « médecine de frontière » avec tous les médecins prêts à l'écouter.

J'avais arrangé avec Nogura l'activation de sa clause de réserve, le forçant à me rejoindre ; McCoy comprit très vite que je ne partageais pas son indignation d'avoir été rappelé contre sa volonté.

Je lui dis que j'avais besoin de lui. Il me fixa, surpris par la vulnérabilité que je laissais transparaître. Mais j'étais seul ; j'avais forcé mon retour à bord du vaisseau, convaincu tout le monde que j'étais l'homme de la situation, et déjà, j'avais présidé à la mort de deux membres d'équipage. Le vaisseau lui-même n'était pas fiable, regorgeant de nouveaux équipements non testés, et mon premier officier me détestait.

J'avais besoin de retrouver les éléments de l'Enterprise sur lesquels je savais que je pouvais compter : mon ancien équipage. Et, désormais, j'avais besoin du soutien affectif d'un ami capable d'être honnête avec moi, de me dire quand j'avais tort. Je tendis ma main, en silence, implorant McCoy de la saisir ; ce geste n'était pas un filin de sauvetage pour lui, mais pour moi.

Il la prit, et il sourit.

* * * * *

« Un trou de ver ! Ramenez-nous en propulsion par impulsion, marche arrière toute ! » J'avais pressé Scotty et l'équipage de remettre les moteurs à distorsion en état de marche trop vite ; le déséquilibre qui en résulta nous avait projetés dans un trou de ver artificiel. Nous étions maintenant entraînés dans un tunnel du tissu de l'espace, hors de contrôle, fonçant droit vers un astéroïde. Impossible de freiner, et à la vitesse où nous allions, si nous le percutions, nous serions littéralement

désintégrés.

J'ordonnai à Chekov de le détruire aux phaseurs, mais Decker contremanda mon ordre. Nous n'avions pas le temps de discuter, je ne pouvais pas perdre une seconde à débattre avec lui ; il devait avoir une raison de le faire. Il aida Chekov à tirer une torpille à photons, qui vaporisa l'astéroïde juste avant l'impact. Nous sortîmes bientôt du trou de ver, à une bonne distance de notre point de départ.

J'étais embarrassé : c'était ma faute si nous venions de traverser cette épreuve. Pire encore, Decker avait aggravé mon humiliation en contremandant mon ordre. Je le convoquai dans mes quartiers et découvris à quel point j'avais mal évalué la situation : l'alimentation des moteurs avait été coupée quand nous étions entrés dans le trou de ver, et avec elle, celle des phaseurs. Si Decker n'était pas intervenu, le vaisseau aurait été détruit. Je me mis soudain à douter de la confiance qui m'avait ramené ici. Decker me laissa seul avec McCoy, qui en profita pour vider son sac.

« Tu as forcé Starfleet à t'accorder ce commandement. Tu as utilisé cette urgence pour récupérer l'Enterprise. » J'en avais conscience, mais seulement quand McCoy mit les mots dessus, mon plan refit surface clairement dans mon esprit. J'avais toujours eu l'intention de la garder. Voilà pourquoi je voulais mon ancien équipage dans ses anciens postes : j'avais toujours prévu de reprendre l'Enterprise et de la conserver.

Je retournai sur la passerelle. Je me sentais détaché, mal à l'aise, et inquiet. Le doute m'envahissait complètement. Entre-temps, M. Chekov m'informa qu'une navette à distorsion cherchait à nous rejoindre, mais j'étais tellement absorbé par mes états d'âme que j'avais oublié l'affaire.

Alors je fus stupéfait quand, comme par magie, Spock entra sur la passerelle.

Il portait des robes noires et avait l'air plus sévère que jamais. La navette l'avait amené depuis Vulcain. Il revenait, juste au moment où j'avais le plus besoin de lui.

Il expliqua qu'il avait surveillé nos communications et pensait pouvoir aider avec les moteurs. Je le réintérai immédiatement comme officier scientifique. Je le vis retrouver certains de ses anciens camarades qui lui témoignèrent leur joie de le voir revenir, mais lui ne leur rendit rien. Il était différent. J'avais d'abord été touché en le voyant; maintenant, j'étais troublé.

Son aide fut pourtant précieuse : en un rien de temps, le vaisseau filait de nouveau à distorsion. Je me souvenais de ce que sa mère m'avait dit sur le Kolinahr : c'était une discipline à vie. Cela signifiait qu'il l'avait abandonnée pour rejoindre l'Enterprise dans cette mission.

J'invitai Spock à se joindre à McCoy et moi dans le salon des officiers pour comprendre ce qui se passait. Pendant un bref instant, grâce à McCoy, j'eus l'impression de revivre les vieilles habitudes.

« Spock, tu n'as pas changé d'un pouce », dit McCoy, cherchant clairement à relancer leur vieille relation. « Tu es toujours aussi chaleureux et sociable qu'avant. » Et en retombant dans leurs schémas habituels, Spock lui répondit.

« Vous non plus, Docteur, comme le démontre votre penchant constant pour

l'irrélevant. »

J'en vins au fait et pressai Spock de m'expliquer pourquoi il était là.

« Sur Vulcain, j'ai commencé à percevoir une conscience provenant d'une source plus puissante que tout ce que j'avais jamais rencontré », dit Spock. C'était extraordinaire : il avait été en contact télépathique avec ce qui se trouvait dans ce nuage. Il serait une ressource inestimable. Mais Spock précisa qu'il cherchait avant tout des réponses personnelles, et, pour la première fois, je me demandai si je pouvais lui faire confiance pour servir les besoins du vaisseau avant les siens.

J'étais déçu, peut-être même un peu blessé. Spock n'était pas revenu pour participer à la mission et marcher à nouveau dans nos souvenirs communs. Il avait entrepris le Kolinar pour purger ses émotions, et voilà qu'il brisait cette discipline pour utiliser l'Enterprise au service de sa propre quête égoïste. C'était étrangement humain.

Malgré ma déception, je ne pouvais pas lui en vouloir. Je faisais la même chose.

Nous pûmes intercepter le nuage un jour entier avant qu'il n'atteigne le système solaire. Il emplissait l'écran principal ; ses volutes d'énergie bleu profond étaient saisissantes, incompréhensibles par leur taille et leur puissance. Spock théorisa qu'il y avait un objet au cœur du champ qui le générait, alors j'ordonnai une trajectoire pour entrer à l'intérieur. Decker protesta, mais je l'ignorai purement et simplement. J'avais quelque chose à prouver : que je pouvais affronter ce qui se trouvait dans ce nuage et l'arrêter. C'était une décision téméraire et audacieuse, celles-là mêmes que je considérais comme ma marque de fabrique en tant que capitaine.

Nous découvrîmes bientôt un vaisseau au cœur du nuage, plus gigantesque que tout ce que nous avions jamais vu. Il lança une sonde qui pénétra sur la passerelle, une colonne d'énergie plasmique. Elle attaqua Ilia. Elle cria, puis disparut. Et la sonde disparut aussi.

Je sentis la colère de Decker, mais je n'osai pas croiser son regard. Je venais de perdre un autre membre d'équipage, et je n'avais toujours aucune idée de comment arrêter cette chose qui se dirigeait sans aucun doute vers la destruction de la Terre. Mes décisions « téméraires et audacieuses » coûtaient des vies. J'échouais, et pour la première fois je me demandai si la mission ne se serait pas mieux déroulée si je l'avais laissée à Decker.

* * * * *

« Jim... j'aurais dû le savoir. »

Spock était allongé sur un lit diagnostique en salle des machines médicales. Une entité se présentant comme « V'Ger » était à bord du vaisseau, et elle avait littéralement englouti l'Enterprise tout entière. Spock, contre mes ordres, avait quitté le vaisseau pour tenter d'entrer en contact avec ce « V'Ger ». Il avait procédé à une fusion mentale avec quelque chose, ce qui lui avait causé un traumatisme neurologique. Il était différent, mais pas aussi froid qu'à son retour parmi nous.

« J'ai vu la planète d'origine de V'Ger, une planète peuplée de machines vivantes.

Une technologie inimaginable. V'Ger possède un savoir qui embrasse l'univers entier. Et pourtant, malgré toute cette logique pure... V'Ger est stérile, glacé, sans mystère, sans beauté. J'aurais dû le savoir. » Puis il ferma les yeux. Je n'avais aucune idée de ce qu'il voulait dire. Le vaisseau mystérieux était arrivé jusqu'à la Terre, et je n'étais pas plus avancé pour l'arrêter qu'au moment de notre première rencontre. J'empoignai Spock.

« Savoir ? Savoir quoi ? Spock, qu'aurais-tu dû savoir ?! » J'étais désespéré, complètement perdu. J'avais joué au capitaine, mais je n'avais rien accompli qui nous rapproche de la résolution de la mission.

Spock rouvrit les yeux et prit ma main.

« Ce simple sentiment, dit Spock, est au-delà de la compréhension de V'Ger. » Et Spock sourit. Avec le recul, je sais que ce fut un moment charnière dans la vie de mon ami. À partir de cet instant, il ne dissimula plus ses émotions ; il trouva un moyen de les intégrer à sa vie et à sa personnalité. Plus tard, il me confia que V'Ger lui avait montré que le Kolinahr était en soi illogique : la connaissance de ses émotions apportait des réponses.

Mais pour moi, l'instant le plus important fut quand il prit ma main. J'avais retrouvé mon ami, mon partenaire. Je n'étais pas plus proche de découvrir la vérité ni de savoir comment sortir de cette situation, mais avec Spock revenu dans nos rangs, je n'avais plus aucun doute. Nous allions vaincre cette chose.

* * * * *

« Autant que vous vouliez l'Enterprise, moi je veux ceci ! »

Nous étions au centre de l'étrange vaisseau, un amphithéâtre concave, vibrant de lumière et de sons. La construction technologique la plus avancée que j'aie jamais vue : une véritable machine vivante. Et qui en contrôlait l'ensemble ? Une sonde spatiale du XX^e siècle appelée Voyager.

Nous avions résolu l'énigme. V'Ger, c'était Voyager. Cette ancienne sonde de la NASA avait disparu dans un trou de ver et s'était retrouvée de l'autre côté de la galaxie, où une planète de machines vivantes lui avait construit un vaisseau avancé afin qu'elle accomplisse son programme primitif : « apprendre tout ce qui peut être appris ». Elle avait ensuite parcouru l'univers, accumulant tant de connaissances que la machine avait atteint la conscience. Elle était revenue sur Terre pour retrouver le « dieu » qui l'avait créée, et fusionner avec lui.

Decker allait exaucer son souhait. Des branches d'énergie s'étendaient vers lui depuis le sol, le transformant. Je fixai ce jeune homme dont j'avais bouleversé la vie. Je l'avais arraché à la femme qu'il aimait ; je lui avais donné un vaisseau puis le lui avais repris, pour mes propres raisons égoïstes.

Et je le vis quitter notre réalité.

Decker fut totalement englouti par l'énergie ; il n'était plus, et l'énergie commença à se répandre, à engloutir tout le vaisseau. J'étais fasciné, mais Spock et McCoy m'arrachèrent de là. Nous courûmes jusqu'à l'Enterprise, tandis qu'un torrent

de lumière dévorait le gigantesque bâtiment autour de nous. Dans une explosion d'énergie, le vaisseau de V'Ger et la menace qui pesait sur la Terre disparurent, ne laissant derrière eux que l'Enterprise.

De retour sur la passerelle, je regardai autour de moi ; la salle était différente, mais les gens étaient les mêmes. Je pensai à Decker, qui existait désormais sur un plan supérieur : le savoir de l'univers lui appartenait. Malgré ce que je lui avais fait, il avait acquis quelque chose de merveilleux. Et moi aussi. J'avais retrouvé mon vaisseau.

Et bien sûr, le cliché dit vrai : on ne peut jamais vraiment rentrer chez soi.

Chapitre IX

« Je ne crois pas qu'ils s'intéressent à nous, Jim », dit McCoy.

Spock, McCoy et moi étions en combinaisons environnementales, debout au bord d'un « océan » rose et vert, qui n'était pas vraiment de l'eau, mais plutôt une bouillie de produits chimiques propres à cette planète. Trois autochtones nous fixaient depuis cette matière visqueuse. Ils mesuraient environ un mètre de long, avec une peau bleue semblable à une carapace flexible, sans yeux discernables, et des pinces rappelant celles des homards. Le liquide dans lequel ils nageaient était anormalement chaud, aux alentours de 150 degrés centigrades. Nous restâmes là, face à eux, tandis qu'ils faisaient claquer vaguement leurs pinces. C'était un premier contact inhabituel.

Nous étions environ à un an de mon second voyage de cinq ans. Nogura, après mon petit chantage, n'avait montré aucune hâte à me renvoyer à l'Amirauté, et donc, après quelques félicitations de pure forme pour avoir stoppé V'Ger et sauvé la planète, il nous avait renvoyés en mission. Une fois les problèmes techniques de l'Enterprise rénovée réglés, le vaisseau fonctionnait de manière très fluide. Le fait d'avoir ramené une bonne partie de mon ancien équipage nous donnait un avantage évident : ils pouvaient former les nouveaux membres selon les priorités que je jugeais essentielles. Nous reprîmes beaucoup de ce que nous savions faire : transporter des diplomates, résoudre des conflits, et établir des premiers contacts.

Nous étions en mission de cartographie de routine lorsque nous détectâmes quelque chose d'inattendu.

« La planète la plus proche de l'étoile, dit Spock, possède des satellites artificiels. »

Cette planète n'était pas de classe M ; elle était bien plus chaude que tout corps céleste où nous avions trouvé de la vie auparavant. Mais les satellites artificiels indiquaient l'existence d'une civilisation avancée.

« La planète n'a pas de villes en surface. Ses océans ne sont pas de l'eau ; ils semblent être un mélange tourbillonnant d'éléments à l'état liquide, » poursuivit Spock. « Je détecte de nombreux signes de vie sous la surface. » Bien que Starfleet désapprouvât qu'un capitaine et son premier officier participent à une mission au sol, j'étais nostalgique de la manière dont nous faisions les choses lors de mon premier commandement de l'Enterprise. Ainsi, j'y allais presque toujours, et j'emmenais presque toujours Spock et McCoy avec moi. Mais, face aux autochtones, je n'étais pas sûr d'être la meilleure personne pour la tâche.

« Ce sont les créatures que j'ai détectées, capitaine, » dit Spock. « Il y en a plus de sept milliards vivant dans ces océans. » La plupart de mes premiers contacts

avaient été avec des humanoïdes. Cela rendait la communication plus facile. Ici, ces formes de vie étaient totalement différentes de tout ce que j'avais rencontré, et j'aurais probablement dû amener un expert en astrobiologie. Mais, à ce stade, je cherchais encore à revivre mes anciennes gloires, alors je m'avancai pour leur parler.

« Je suis le capitaine James Kirk, du vaisseau Enterprise, » dis-je. « Je représente la Fédération des planètes unies. » Les créatures continuèrent à faire claquer leurs pinces.

« J'ai l'impression que c'était plus facile, autrefois », dit McCoy, lisant dans mes pensées. J'espérais que le traducteur universel fonctionnerait comme d'habitude, mais nous n'eûmes aucune réponse. Du moins, pas immédiatement. Spock commença à ajuster le traducteur de nos communicateurs. Ce n'était pas nécessaire.

« Nous vous comprenons. » La voix sortit de nos communicateurs. C'étaient les créatures. « Vous n'avez pas respecté le protocole. » Je ne savais pas laquelle parlait, alors je décidai que c'était celle dont les pinces avaient le plus cliqué. Je lui demandai quel était le protocole approprié.

« Il est contraire au protocole Legaran de demander », dit la créature. Puis, sans autre mot, elles plongèrent toutes sous la bouillie et disparurent. Legaran. Ce devait être le nom qu'elles se donnaient, ou du moins celui que le traducteur avait interprété.

Je fus encore plus déterminé à établir le contact avec ces créatures ; elles représentaient clairement une société avancée. Spock fit remarquer que, sans connaissance de leurs coutumes, il n'existant aucun moyen clair de procéder. Mais je ne voulais pas abandonner. C'était une découverte fascinante, je jugeais qu'elle valait un nouvel essai.

« Allons vers eux », dis-je, et j'appelai l'Enterprise pour demander le nouvel aqua-shuttle. Scotty avait transformé l'une de nos navettes afin qu'elle fonctionne comme un sous-marin. Sulu la pilota jusqu'à la surface ; nous y montâmes à bord et retirâmes nos combinaisons.

« Les autochtones pourraient mal réagir à une intrusion dans leur habitat », dit Spock.

« Je suis d'accord avec Spock », dit McCoy. « Sortons d'ici. »

« Où sont passés les hardis explorateurs que je connaissais ? » dis-je.

« Vous devez penser à quelqu'un d'autre », répondit McCoy. Mais nous continuâmes malgré tout. Je demandai à Sulu de poser la navette sur la surface visqueuse. Elle flotta, tandis que Spock prenait des relevés. Il servait de navigateur pendant que Sulu pilotait. Nous plongeâmes, et ils établirent un cap vers le centre de population. Plus nous descendions, plus j'apercevais au loin des lumières.

« Phosphorescence ? » demandai-je à Spock. Il vérifia son scanner.

« Non, capitaine », dit-il. « De l'électricité. »

En nous approchant, nous vîmes les créatures bleues entrer et sortir d'ouvertures qui ressemblaient d'abord à des grottes sous-marines dans une falaise. Mais, en observant mieux, nous vîmes que cette « falaise » était en réalité une structure artificielle, une parmi d'autres. C'était une ville, qui s'étendait sur des

kilomètres. Des milliers de créatures s'affairaient, chacune à ses occupations.

« Spock, captez-vous des transmissions ? » dis-je. « Nous devons tenter de leur parler encore. »

« Nous vous entendons », dit une voix dans nos haut-parleurs. Je me tournai vers Spock.

« Transmettions-nous ? » Il secoua la tête. Ils pouvaient nous entendre, mais je ne savais pas comment. Je décidai d'en profiter. Je leur dis que nous venions en paix, et la voix répondit qu'ils le savaient, mais que nous n'avions pas respecté le protocole. Frustré, je persistai à vouloir dialoguer. Mais ce n'était pas prévu ainsi.

Sulu rapporta que plusieurs dizaines de créatures convergeaient vers la navette.

« Sortez-nous de là, monsieur Sulu... » Mais avant que Sulu ne puisse exécuter l'ordre, la navette fut secouée. Spock annonça qu'une quarantaine de créatures s'étaient accrochées à notre coque et nous entraînaient vers le fond.

Nous étions à 1 000 mètres de profondeur, et la navette pouvait supporter 4 000 mètres. Mais cela valait pour de l'eau. Le liquide de cette planète était beaucoup plus dense. S'ils nous descendaient trop bas, nous serions écrasés. Je m'adressai à la voix.

« Si vous nous laissez partir, nous vous laisserons tranquilles », dis-je.

« Vous nous laisserez tranquilles », dit la voix.

« Profondeur : 2 000 mètres », dit Sulu.

« Nous tuer ne résoudra rien », dis-je. « Et je ne veux pas être obligé d'augmenter la poussée de mes moteurs pour vous blesser. »

« Profondeur : 2 500 mètres », dit Sulu, puis vérifia la jauge de pression. « Pression extérieure : 500 GSC et en hausse. » Mes tympans commencèrent à me faire mal ; la pression montait. Je tentai de contacter le vaisseau.

« Kirk à l'Enterprise », dis-je. Seul du grésillement me répondit.

« Je crois que nous avons été assez gentils », dit McCoy. J'étais d'accord. Les choses tournaient mal très vite. Sulu tenta d'activer les moteurs, mais ils restèrent inertes. La navette descendait, sans moyen d'arrêt. C'est alors que Spock détecta des émissions de tachyons en dessous de nous.

Sur l'écran, juste sous nous, apparut une sorte d'ouverture pentagonale dans le fond marin. En son centre brillait une lueur argentée. Les créatures nous y dirigeaient.

« Elles lâchent la navette », dit Spock. « Mais il est trop tard... » Notre élan nous entraîna dans l'ouverture. La navette trembla violemment, puis soudain tout fut calme. La pression était redevenue normale. Sulu rapporta que la pression extérieure était désormais nulle, mais que nous n'avions toujours pas de puissance moteur.

« Jim, regarde... » dit McCoy.

Par le hublot, nous vîmes l'espace... et l'Enterprise en orbite. L'ouverture pentagonale était une sorte de portail. Les Legarans nous avaient renvoyés à notre vaisseau, et Scotty nous ramena à bord grâce au rayon tracteur. Je suppose que le simple fait d'avoir établi un contact avec les Legarans fut historique, et bien que je n'aie absolument rien accompli, je garde une certaine fierté dans le fait qu'à ce jour,

malgré des années d'efforts, aucun diplomate de la Fédération n'a jamais réussi à entrer dans une pièce avec eux. Mais c'était aussi le premier signe que la galaxie pouvait être différente, et que rien ne serait plus aussi facile qu'avant pour moi.

* * * * *

« Monsieur, je capte un groupe de lectures étranges », dit Chekov depuis son poste de sécurité. « Une sorte de déplacement subspatial. »

« Localisation ? » demandai-je.

« Je n'arrive pas à la déterminer, » répondit-il. « Mais c'est certainement de l'autre côté de la zone neutre klingonne. » Je me levai de mon siège et allai rejoindre Spock à son poste scientifique. Il ne détectait aucun vaisseau, et je me demandai si le déplacement n'était pas causé par des dispositifs de camouflage.

« Si tel est le cas, » dit Spock, « pour que nous puissions lire ce déplacement subspatial, il faudrait qu'il s'agisse d'un grand nombre de vaisseaux. » Jusqu'ici, les Klingons, à notre connaissance, n'utilisaient pas de dispositifs de camouflage. Mais, quelques années plus tôt, ils avaient partagé ou vendu leurs vaisseaux et leurs plans de construction aux Romuliens. Il était logique qu'en échange, ils aient acquis la technologie de camouflage romulienne.

J'ordonnai à Sulu de tracer une trajectoire proche des relevés détectés, mais en restant de notre côté de la zone neutre. Nous n'avions pas eu de véritables problèmes avec les Klingons depuis un certain temps, mais si désormais ils utilisaient le camouflage, ils auraient un avantage tactique et pourraient être tentés de violer le traité.

Nous atteignîmes les coordonnées les plus proches possibles sans franchir la zone neutre, et pûmes détecter que les déplacements suivaient une trajectoire rectiligne, longeant la frontière sans la franchir. J'ordonnai une trajectoire parallèle à la même vitesse. Si ces vaisseaux étaient camouflés, je voulais qu'ils sachent que nous savions qu'ils étaient là. J'étais obligé d'admettre que la perspective d'un affrontement avec les Klingons m'excitait. C'était dangereux, mais j'avais confiance en ma capacité à les affronter.

Après quelques heures tendues passées à suivre la trajectoire de ces déplacements, Uhura se tourna vers moi. Nous recevions un appel, mais d'une source inconnue. Je me tournai vers Spock.

« Je crois que nous avons attiré leur attention, » dis-je. « À l'écran, Uhura. »

Les étoiles disparurent de l'écran, remplacées par l'image de Kor. Il se trouvait sur la passerelle de son vaisseau. Je ne l'avais pas vu depuis notre rencontre sur Organia. Il paraissait un peu plus âgé, avait pris un peu de poids. Ses cheveux étaient plus longs et plus épais, comme les Klingons les portaient désormais, et presque entièrement gris. Il avait toujours l'air dangereux, intimidant ; il m'adressa son sourire le plus mielleux.

« Capitaine Kirk », dit-il.

« Commandant Kor », répondis-je.

« Oh, je ne m'attendrais pas à ce que vous le sachiez », dit-il, « mais je suis désormais général. » Il m'examina attentivement, puis afficha une expression de sympathie feinte. « Dommage que vos supérieurs ne vous estiment pas autant. »

Je souris et décidai de ne pas céder à la tentation de lui expliquer que j'avais déjà été amiral. À la place, je lui demandai d'où il appelait et lui fis remarquer que nous ne détectons aucun vaisseau dans la zone. Il répondit que l'endroit n'avait pas d'importance, puis fit une déclaration inhabituelle.

« Capitaine, » dit-il, « vous avez ma parole d'honneur de guerrier klingon que, où que je sois, cela ne concerne ni vous ni la Fédération. Je vous encourage cependant à vous éloigner de la zone neutre, car vous pourriez provoquer une réaction que vous ne souhaitez pas. » Je le fixai. Il essayait de me dire quelque chose. Je fis signe à Uhura de couper la transmission et me tournai vers Spock.

« La duplicité n'est pas étrangère au code de conduite klingon, » dit-il. « Mais je ne pense pas qu'il soit impliqué dans une action contre la Fédération. »

« Je suis d'accord, monsieur », dit Sulu. « Il ne se serait pas trahi. »

Je décidai que nous étions peut-être en train de le trahir, justement. Il craignait que, en suivant sa trajectoire, nous n'attirions l'attention sur sa position auprès de sa véritable cible. Je demandai à Spock de calculer une destination possible à partir des données de trajectoire déjà relevées.

« Il semblerait, capitaine, » dit Spock, « qu'ils se dirigent vers Romulus. »

Les Klingons préparaient-ils une guerre contre les Romuliens ? Était-ce cela que nous venions de découvrir ? Une attaque surprise ? Cela ferait sens. Le traité de paix organien avait lié les mains des Klingons vis-à-vis de la Fédération, et la politique de confinement de Starfleet avait fonctionné. Les Klingons avaient besoin de ressources, et les Romiliens possédaient de nombreux mondes précieux.

Je rouvris les communications et dis à Kor que nous quittions la zone. Puis j'ordonnai à Uhura de joindre l'amiral Nogura, et je me rendis dans mes quartiers pour lui parler en privé.

* * * * *

« Nous avions des renseignements selon lesquels les Klingons construisaient de nouveaux vaisseaux », dit Nogura sur l'écran. « Mais ceci, en revanche, est une surprise totale. »

« Pensez-vous que ce soit le résultat de la pression sur leurs ressources pour suivre nos défenses à la frontière ? » demandai-je.

« Qui sait ? » répondit-il. « Et qui s'en soucie ? Cela ne nous concerne pas. »

Pourtant, je sentais que cela nous concernait. Je suggérai qu'il y avait là une opportunité. Les Klingons n'atteindraient pas Romulus avant vingt-quatre heures. Ils étaient sur le point de s'engager dans une guerre qui pourrait coûter des millions, voire des milliards de vies. Cela me semblait nous donner un levier auprès des deux parties. Mais Nogura n'était pas intéressé.

« C'est un point discutable », dit-il. « La Première Directive stipule que nous ne

pouvons pas interférer dans la politique interne d'un autre gouvernement. » Je voyais à son expression qu'il utilisait ce principe comme une échappatoire, se cachant derrière les grands mots pour masquer une fin moins noble. Je voyais aussi qu'il n'avait aucune patience pour mes suggestions. La relation entre nous était devenue très tendue ; ce que j'avais fait pour reprendre l'Enterprise avait créé une grave fissure. Mais j'essayai quand même de faire mon travail et insistai un peu plus, en lui suggérant de porter l'affaire devant le Conseil de la Fédération, qui pourrait réussir en menant une diplomatie discrète et mesurée, bénéfique à tout le quadrant.

« Je pense que ce qui servirait le quadrant », dit-il, « c'est qu'ils s'exterminent mutuellement. L'affaire est close. Nogura, terminé. »

C'était inquiétant ; Nogura avait toujours eu des instincts bellicistes, mais rester passif et laisser nos ennemis s'entretuer révélait un sang-froid glacial que je ne lui connaissais pas. Je n'avais aucune affection pour les Klingons ni pour les Romuliens, mais la guerre ne servait personne. Pourtant, il n'y avait rien que je puisse faire.

Je repris mes activités, et quelques jours plus tard, sur la passerelle, Uhura déclara qu'elle recevait des transmissions de bataille.

« Elles sont romuliennes, monsieur, » dit-elle. « Romulus est attaquée. »

Tous les yeux sur la passerelle se tournèrent vers moi. Mes ordres étaient clairs : nous ne pouvions pas interférer. Et je ne savais même pas ce que j'aurais pu faire si nous l'avions pu. Pourtant, je voyais bien que l'équipage s'attendait à ce que je fasse quelque chose.

« Très bien », dis-je. « Informez le Commandement de Starfleet, et continuez de surveiller ces fréquences. Nous poursuivrons notre route vers la Base stellaire 10. »

Je m'assis dans mon fauteuil. Une guerre faisait rage, et nous n'y étions pas conviés. La bonne nouvelle était que la Fédération n'était pas impliquée, mais cela me donnait aussi un sentiment d'impuissance. Je me persuadai que ma colère venait du fait que Starfleet n'était plus l'instrument de paix et de civilisation que j'avais toujours cru. En réalité, avec le recul, je me rendis compte que je désirais de l'action. Mais la Galaxie avait changé. Et je n'étais plus sûr d'y avoir ma place.

* * * * *

« M. Chekov souhaiterait une mutation », dit Spock. C'était durant notre réunion matinale.

« Quoi ? Pourquoi ? »

« Il y a un poste vacant sur l'U.S.S. Reliant qu'il aimerait briguer. »

Chekov servait à bord de l'Enterprise depuis presque dix ans. Il était passé d'un jeune enseigne enthousiaste et travailleur à un chef de la sécurité et du contrôle des armes très compétent. Il avait obtenu ses promotions, de l'enseigne au lieutenant-commandant, à un rythme un peu plus rapide que la moyenne, aussi je ne pouvais pas comprendre pourquoi il voulait partir. Spock le fit appeler, et il arriva rapidement. Le

poste qu'il convoitait sur le Reliant était celui de premier officier, assurément une promotion. Je ne pouvais pas lui offrir l'équivalent, mais je voulais quand même tenter de le convaincre de rester. Peut-être en lui confiant plus de responsabilités, d'autres fonctions. Mais Chekov me sourit et m'interrompit.

« Monsieur, dit-il, je vous prie de ne pas me mal comprendre. J'ai chéri le temps passé à votre service, mais j'ai le sentiment que ma carrière stagne. Je n'ai pas honte d'avouer un peu d'ambition, et je pense être honnête en disant que je ne serai jamais capitaine de ce vaisseau, ni même premier officier. Il y a trop de monde avant moi. »

J'étais sur le point de le contredire quand je remarquai Spock, et l'expression d'approbation sur son visage. Et... je dus accepter la vérité de ce que Chekov disait.

Pour un officier ambitieux, l'Enterprise était une impasse. Je n'allais nulle part, et tant que je restais, Spock resterait, Scotty ne partirait pas, et Sulu comme Uhura étaient plus gradés que Chekov.

« C'est entendu, M. Chekov, » dis-je. « J'approuve la mutation. »

Cela me fit réfléchir à ce que j'étais en train d'accomplir à bord de l'Enterprise. Beaucoup de gens à bord étaient qualifiés pour commander. Et je les retenais tous ici, uniquement pour préserver mon propre confort.

Il s'avéra que Chekov quitta l'Enterprise juste à temps.

* * * * *

Nous avons terminé notre deuxième mission de cinq ans avec beaucoup moins de fanfare que la première. Sur le chemin du retour vers la Terre, j'ai fait ce que j'ai pu pour l'équipage. Je pensais que Spock et Sulu devaient figurer sur la liste des capitaines et obtenir leurs propres vaisseaux. J'ai proposé Uhura et McCoy pour des promotions, et je leur ai dit à tous deux qu'ils étaient libres de partir s'ils le désiraient. Je ne savais pas vraiment ce qui m'attendait, mais je prévoyais de rester avec l'Enterprise.

Lorsque nous sommes arrivés sur Terre, on m'a convoqué dans le bureau de Nogura. Cartwright et Morrow étaient là. Cela aurait pu être une réunion amicale, mais Nogura entra directement dans le vif du sujet.

« Je donne l'Enterprise à Spock », dit-il. Je pouvais voir les deux autres amiraux éviter mon regard. Je n'étais pas sûr de ce que cela signifiait.

« Monsieur, j'aimerais toujours rester aux commandes, » dis-je.

« Nous avons besoin de vous ici, » dit Nogura. « Je vous nomme capitaine de flotte. Félicitations. » Capitaine de flotte. Je me souvenais que lorsque ce grade avait été donné à Pike, il avait dit que c'était un travail de bureau, sans influence. Nogura se moquait de moi et ne cherchait pas à le cacher.

Il en avait fini avec moi ; j'avais joué son jeu et perdu. Il s'était servi de ma mission de cinq ans pour me tenir à l'écart pendant qu'il effaçait sans doute toutes traces compromettantes liées à l'incident de Dimorous. Et maintenant, il m'assignait derrière un bureau, là où je resterais pour le reste de ma carrière, sans pouvoir rien influencer. Je ne voyais qu'une seule issue.

* * * * *

« Tu as démissionné ? Tu l'as laissé gagner ? » Je n'étais pas sûr d'avoir déjà vu McCoy aussi en colère.

« Bones, j'avais déjà perdu, » dis-je. Nous étions assis dans un café en plein air sur l'Embarcadero. J'avais découvert que Nogura ne se contentait pas de me mettre au rancart ; il refusait aussi les transferts de tous les officiers de l'Enterprise. Ils devraient tous rester là-bas ou démissionner de leur commission. Il avait nommé Spock capitaine, ce qui était le seul moyen de justifier qu'on me retire le vaisseau. Les carrières de Scotty, Sulu et Uhura n'avanceraient plus, du moins tant que Nogura resterait aux commandes. Il comprenait la vengeance ; et il m'était pénible d'admettre que mes manœuvres politiques avaient coûté non seulement à moi-même mais aussi aux personnes qui m'étaient les plus proches.

McCoy me demanda ce que j'allais faire. J'avais 43 ans, il y avait encore beaucoup de choses que je pouvais accomplir. J'allais commencer par reprendre la ferme de mon oncle. Il se moqua de cette idée.

« Tu ne seras jamais heureux dans une ferme. »

« Qu'est-ce que tu racontes ? J'ai grandi dans une ferme, tu te souviens ? »

« Non, tu n'as pas grandi dans une ferme, » dit-il. « Tu as grandi dans l'espace. J'étais là. » Je ris, mais c'était un rire un peu amer.

* * * * *

Je me suis installé à la ferme, et la vie est rapidement devenue tranquille.

Mes parents rendaient souvent visite, avec les plus jeunes fils de Sam, désormais de turbulents garçons de neuf ans. Peter, lui, était parti à l'académie, devenant ainsi la quatrième génération de notre famille à y entrer. Je passais beaucoup de temps à travailler dans les champs comme lorsque j'étais enfant, puis je montais à cheval pour me détendre. J'estimais avoir bien mérité ces vacances, et je les prenais.

Mais j'étais un peu perdu. J'étais dans Starfleet depuis l'âge de 17 ans ; je n'avais jamais connu la vie adulte sans que l'organisation ne détermine la manière dont j'allais passer chacune de mes journées.

Je m'ennuyai vite de la ferme et décidai de voyager. J'acquis une navette et entrepris une longue tournée du système solaire, visitant des lieux que je n'avais jamais vus. Mais, plusieurs mois plus tard, je me retrouvai en scaphandre à explorer un cratère d'impact sur Ganymède, la lune de Jupiter, et tout ce à quoi je pouvais penser était combien je m'ennuyais. Ce n'était pas de l'exploration ; c'était du tourisme, et cela ne pouvait égaler l'excitation de découvrir de nouveaux mondes. Alors je rentrai.

Je pensai beaucoup à Carol et à David, et fis un petit effort pour les retrouver. Malheureusement, je n'y parvins pas ; Carol était impliquée dans un projet confidentiel, et mes contacts ne pouvaient (ou ne voulaient) pas me dire où elle se

trouvait.

J'ai fini par trouver un rythme. Je travaillai à la ferme, enseignai un peu à l'académie, et fis du conseil auprès des constructeurs de vaisseaux à Utopia Planitia. Sans m'en rendre compte, quatre années avaient passé. Je savais qu'il me faudrait trouver une sorte de substitut à la discipline du service, sinon je glisserais rapidement dans la vieillesse. Un jour, lors d'une balade à cheval, je le trouvai, par hasard.

Je vis une autre cavalière sur une colline. C'était une femme. Je m'approchai d'elle.

— « Je suis désolée, dit-elle. Je suis un peu perdue. J'espère que je ne suis pas en train de faire intrusion. »

Elle était saisissante, grande et mince, avec de longs cheveux bruns et de profonds yeux marron assortis à un teint olive. Elle était aussi sensiblement plus jeune que moi.

— « Ici, nous aimons partager, répondis-je. Je suis Jim Kirk. »

— « Antonia Slavotori, dit-elle. »

Elle me demanda de lui montrer la sortie. Je lui proposai de déjeuner d'abord avec moi. Elle sourit.

— « J'ai déjà mangé, dit-elle. Si vous pouviez simplement me donner la direction. »

Elle me repoussait gentiment. Je lui dis que je l'accompagnerais volontiers jusqu'à la sortie. Nous chevauchâmes un moment ensemble.

Elle n'était pas d'Idaho ; elle était simplement de passage, venue acheter un cheval à l'un de mes voisins, qui le lui avait laissé essayer. Elle vivait quelque part en Californie, mais resta vague. En chevauchant à ses côtés, je réalisai qu'elle n'avait aucune idée de qui j'étais ; c'était inhabituel, car mes exploits m'avaient valu une certaine notoriété. Je trouvai cela intrigant, et restai avec elle bien plus longtemps que nécessaire. Quand nous arrivâmes à la ferme où elle avait emprunté le cheval, je lui demandai si je pourrais la revoir. Elle sourit de nouveau.

— « Probablement pas, dit-elle, » puis elle repartit.

Mais je ne me décourageai pas. Elle m'avait donné son nom, et cela me suffisait. Découvrir qui elle était devint un objectif, léger mais motivant. C'était comme une mission. Je décidai d'essayer de la revoir. Si elle me repoussait encore, je passerai à autre chose.

Son nom étant assez inhabituel, et le fait qu'elle ait mentionné la Californie, il fut facile de la retrouver. Plutôt que d'aller frapper à sa porte, je découvris qu'une créatrice portant ce nom tenait un studio à Lone Pine. Deux semaines après notre rencontre, je m'y rendis.

Je me matérialisai dans cette petite ville tranquille au pied du mont Whitney ; même en avril, la neige recouvrait les sommets alentour. Je trouvai le studio d'Antonia, accolé à un ancien bâtiment appelé l'Old Lone Pine Hotel. L'endroit était sobre et épuré, avec un mobilier moderne aux touches rustiques. Elle travaillait à un ordinateur de conception au fond. En me voyant, elle mit un instant à me replacer, puis

s'exclama :

— « Qu'est-ce que vous faites ici ? »

— « J'étais intéressé par l'achat de quelques meubles, » répondis-je.

Elle rit. Je lui demandai de me montrer ses créations. Ce n'était pas mon domaine, mais ses dessins m'intriguèrent, et j'écoutai avec fascination ses explications sur ses techniques et ses influences. Après un moment, je lui proposai à nouveau de déjeuner.

— « Écoute, Jim, je suis flattée, dit-elle. Mais je ne veux pas te donner de faux espoirs. Je suis avec quelqu'un. »

Je me sentis idiot : je n'avais même pas envisagé cela. Je réalisai que j'avais tout tenté et décidai de partir, mais cette fois, ce fut elle qui m'arrêta. Elle m'invita à déjeuner... chez elle, avec son compagnon. Je me dis alors : pourquoi pas.

Elle prévint son compagnon, puis me conduisit jusqu'à une grande cabane en montagne. Le lieu, adossé à la colline et entouré d'arbres, respirait la paix. Son compagnon nous accueillit torse nu, tenant en laisse un superbe dogue allemand. Il voulait visiblement marquer son territoire et m'intimider, mais cela ne fonctionna pas. Je me présentai. Dès que je dis mon nom, tout changea.

— « Attendez une seconde, dit-il. Vous êtes le capitaine James Kirk ! »

La surprise fut totale, pour elle comme pour moi. Son attitude menaçante disparut instantanément, remplacée par l'excitation d'un adolescent.

— « Tu ne m'avais pas dit que tu le connaissais ! » cria-t-il à Antonia.

— « Je ne le connais pas ! » répliqua-t-elle.

Mais il ne lui prêta plus attention.

— « Je suis désolé, je ne me suis pas présenté, capitaine. Lieutenant-commandant J. T. Esteban. »

Il m'invita précipitamment à entrer, laissant Antonia perplexe derrière lui. Nous échangeâmes un sourire discret devant le ridicule de la situation.

Trois mois plus tard, Esteban avait décroché une belle affectation, et j'achetai sa maison. Il me laissa aussi le chien, Butler. Antonia, en revanche, déménagea aussitôt.

Quatre mois plus tard, elle revint.

Elle n'était pas comme les autres femmes que j'avais connues. Mon habituel « charme » ne semblait pas l'impressionner, et il fallut longtemps avant qu'elle accepte une relation. Elle avait 34 ans, n'était jamais partie dans l'espace, et se souciait peu de Starfleet. La seule chose qui l'intéressait dans les autres mondes, c'était leur cuisine importée sur Terre. Cette relation me rappelait celle que j'avais eue avec Edith : pour Antonia, je n'étais pas le capitaine Kirk, j'étais juste Jim.

Nous vécûmes à Lone Pine presque deux ans ensemble. J'avais perdu contact avec presque tout Starfleet, sauf Bones, qui m'appelait régulièrement. J'envisageai d'épouser Antonia ; je ne savais pas si je l'aimais vraiment comme Edith ou Carol, mais j'étais à l'aise, heureux. Mettre une relation amoureuse au premier plan, avant tout le reste, était une expérience nouvelle, et cela donnait un sens à ma vie.

Un jour de juillet, alors qu'Antonia était à son atelier, je m'apprêtais à

promener Butler quand je fus surpris de voir Harry Morrow remonter le chemin, en civil.

— « Harry, dis-je. Je ne me souviens pas t'avoir déjà vu sans uniforme. »

— « Je ne voulais pas attirer l'attention, répondit-il. Les amiraux attirent toujours les jeunes officiers. »

Il était amical, mais son ton restait grave. Nous bavardâmes autour d'un café, puis il alla droit au but.

— « Nogura est parti, dit-il. Il a démissionné. »

J'éprouvai une joie sincère. Nogura avait terni mes souvenirs de Starfleet. Je demandai ce qui s'était passé.

— « Avant que les Organiens n'imposent la paix, expliqua Morrow, Nogura préparait des plans d'invasion de l'espace klingon. »

Quand j'avais découvert la vérité sur les créatures génétiquement modifiées de Dimorous, j'avais pensé à une tactique d'invasion. Mais j'avais cru qu'il avait effacé toutes les preuves. Morrow confirma qu'il l'avait fait, mais il avait recommencé. Il avait déplacé énormément de ressources de Starfleet vers la frontière klingonne, officiellement pour la contenir et forcer les Klingons à dépenser et construire. Mais il avait ensuite commencé à préparer une incursion.

— « J'ai court-circuité sa hiérarchie et suis allé voir le Conseil de la Fédération, dit Morrow. Ils l'ont contraint à démissionner. Je suis le nouveau commandant de Starfleet. »

— « Félicitations, répondis-je. » Mais je n'étais pas sûr que ce soit une bonne nouvelle pour lui. Nogura avait beaucoup d'alliés à l'Amirauté : Cartwright, Smillie. Je me demandais ce qu'ils en pensaient. Et je ne savais toujours pas ce que Morrow faisait là.

— « Je n'ai pas aimé ce qu'il t'a fait, Jim, dit Morrow. Tu es l'un des meilleurs officiers de la flotte, peut-être même le meilleur. Nous avons besoin de toi. Reviens. »

La vérité, c'est qu'au moment même où je l'avais vu apparaître au bout du chemin, c'est ce que j'espérais qu'il dirait.

* * * * *

— « Tu pensais vraiment que me préparer des œufs allait adoucir le choc ? » dit-elle.

Elle était assise dans le lit, en débardeur, les cheveux relevés, le plateau du petit-déjeuner devant elle. J'avais préparé des œufs ktariens, ses préférés, et les avais montés dans sa chambre. Puis je lui avais annoncé que je retournais dans Starfleet.

— « J'imagine que c'était un peu stupide, » dis-je.

— « En fait, je suis plutôt soulagée, » répondit-elle. « Je croyais que tu allais me demander en mariage. »

— « Tu ne voulais pas m'épouser ? » J'étais abasourdi.

— « Tu es vexé que je refuse une demande que tu n'avais même pas l'intention

de faire ? »

— « Eh bien... oui. »

Nous avons ri. Elle me rappelait souvent à quel point j'étais « compliqué » quand il s'agissait des femmes, et cette situation en était encore une preuve.

Je lui dis que j'étais désolé de la perdre.

— « Je ne suis pas sûre que tu m'aies jamais vraiment eue, » dit-elle. « Tu es toujours un peu dans l'espace. »

Elle m'embrassa, puis me proposa de partager ses œufs.

* * * * *

Antonia retourna vivre dans son atelier ; moi, je quittai la maison et pris un appartement près du quartier général de Starfleet. Morrow me réintégra en tant qu'amiral ; je reçus un nouvel uniforme et commençai à constituer mon état-major. Angela Martine, désormais commandante, devint ma cheffe de cabinet. Garrovick et Reilly se joignirent aussi à moi ; même si nous n'étions pas forcément amis, je me sentais rassuré d'avoir d'anciens membres d'équipage à mes côtés, des gens qui me comprenaient.

La plupart de ceux que je considérais comme des amis étaient sur l'Enterprise, mais le vaisseau était en mission. Je me jetai donc corps et âme dans mon travail. Pourtant, la politique de l'Amirauté restait tout aussi inconfortable pour moi, et je me retrouvais le soir dans un appartement vide. Ce vide intérieur commença à revenir. Je me remis à réfléchir à ma décision. Avais-je été trop impulsif ? Morrow m'avait demandé de revenir, et moi j'avais abandonné une vie heureuse auprès d'une femme magnifique... pour quoi ?

Un matin, dans mon bureau, Martine me remit une cassette. C'était un projet qui nécessitait l'affection d'un vaisseau pour une mission de longue durée. Je la plaçai dans le lecteur. Comme c'était classé top secret, je demandai à Martine de me laisser seul. L'ordinateur scanna ma rétine comme mesure de sécurité, et lorsque l'enregistrement démarra, je poussai littéralement un cri de surprise.

— « Projet Genesis. Une proposition à la Fédération, » disait Carol Marcus. Je ne l'avais pas vue depuis plus de vingt ans. Je n'arrivais même pas à écouter ce qu'elle disait, tant j'étais perdu dans une rêverie de souvenirs. Elle était toujours aussi belle.

David. Qu'était-il advenu de David ? Je voulais lui parler, l'appeler. Elle termina sa présentation par : « Merci de votre attention », accompagnée d'un léger sourire. Je visionnai la bande trois fois, rien que pour revoir ce sourire.

Je fus submergé par un sentiment de perte. Elle était là, tout ce que j'aurais pu avoir. Mon regard croisa alors mon reflet sur le bureau de verre. Pour la première fois, je vis les rides sur mon visage. J'étais vieux, et seul.

Chapitre X

« Eh bien, Monsieur Saavik, allez-vous rester avec le navire en perdition ? »

L'équipage d'élèves de Spock venait de provoquer un désastre dans le simulateur de l'Académie de Starfleet, ce qui n'avait rien d'inhabituel. En traversant la réplique de la passerelle, je me souvenais avoir fait exactement la même chose trente ans auparavant. Je considérais toujours que le test du Kobayashi Maru était une absurdité, mais, comme chaque officier avant moi, je prenais un plaisir pervers à regarder de jeunes cadets s'y casser les dents.

La jeune officier Saavik était vulcaine, mais montrait des réactions émotionnelles plus évidentes que ce à quoi j'étais habitué chez son espèce. Elle ne parvenait pas à garder son calme avec la même assurance. Et elle se plaignait que le test n'était pas équitable. Elle tombait dans le piège dans lequel j'étais tombé. Je lui expliquai qu'une situation sans issue était une possibilité à laquelle tout commandant pouvait être confronté, ce qui était exactement ce que le commandant Barnett m'avait dit lorsque j'avais protesté. J'imitai même son arrogance condescendante. Puis je sortis du simulateur, sans vraiment savoir ce que j'avais accompli, si ce n'est perpétuer une tradition à laquelle je ne croyais pas.

Environ dix mois plus tôt, lorsque l'Enterprise était revenu de sa mission de cinq ans, cette fois avec Spock comme capitaine, j'avais eu des réunions avec lui et une partie de l'équipage. Je voulais qu'ils sachent que je ferai tout pour les aider, quel que soit le chemin de carrière qu'ils choisiraient. L'Enterprise, qui allait bientôt nécessiter un autre radoub, avait été transformé en vaisseau-école pour l'Académie de Starfleet, et je fus surpris que Spock, Scotty, McCoy et Uhura souhaitent rester à bord. La charge plus légère d'instruire des cadets leur convenait. Sulu, en revanche, voulait depuis longtemps son propre vaisseau ; je le placai donc sur la liste des capitaines. Il avait décidé de briguer le nouvel Excelsior, encore en construction, et, en attendant, rejoignit lui aussi ses amis de l'Enterprise pour enseigner. Ce groupe de cadets qui venait de passer le Kobayashi Maru, et qui était sous la tutelle de Spock, allait bientôt partir pour une croisière d'entraînement, soutenue par quelques officiers plus expérimentés. Par nostalgie, j'avais organisé d'en conduire l'inspection.

En sortant du simulateur, j'eus le plaisir de tomber sur Spock. Avec les années, il était devenu beaucoup plus à l'aise avec lui-même ; il équilibrerait désormais ses moitiés humaine et vulcaine avec plus de sérénité, et dégageait une sorte de sagesse judiciaire. C'était un plaisir d'être avec lui : il était capitaine pour tous les autres, mais avec moi il redevenait naturellement premier officier.

Nous plaisantâmes sur ce que ses élèves avaient fait du simulateur, et il me

rappela que la seule manière dont j'avais réussi ce test avait été de tricher. Avant de nous séparer, je pris un moment pour le remercier du cadeau qu'il avait laissé dans mon bureau et que j'avais porté sur moi toute la journée : une première édition de *A Tale of Two Cities* de Charles Dickens. J'étais impatient de le lire. Ses thèmes de sacrifice et de renaissance allaient prendre pour moi une signification particulière. Il retourna au vaisseau pour préparer mon inspection, et je rentrai chez moi. L'ennui qui m'avait gagné depuis mon retour à Starfleet, l'année précédente, ne m'avait pas quitté.

C'était mon cinquantième anniversaire. J'avais décidé de le passer seul, mais Bones avait d'autres projets. Il se présenta sans invitation, avec une bouteille d'ale romulien et une paire de lunettes pour corriger la presbytie. Il n'attendit pas pour attaquer le cœur du problème. Selon lui, la solution à ma dépression était de reprendre un commandement. J'y réfléchis. Je n'étais pas sûr ; je pensais que mes voyages dans l'espace avaient prouvé que mon temps était révolu. Je me sentais piégé dans un cycle sans fin.

— « Qu'est-ce que tu veux dire ? » demanda McCoy.

— « Je pars dans l'espace, je suis promu, je renonce à la promotion et je retourne sur un vaisseau, » dis-je. « Je l'ai déjà fait. Je ne peux pas le refaire. J'aurai l'air d'un idiot. »

McCoy et moi discutâmes de la quête du bonheur, et du fait que certains d'entre nous n'avaient tout simplement pas les outils pour l'atteindre.

— « Tu ne trouveras pas la satisfaction à l'extérieur de toi, » dit-il. « Elle doit venir de l'intérieur. »

Je me demandai alors pourquoi il pensait que seul un commandement pourrait me rendre heureux. Il répondit que c'était ce qui s'en approchait le plus. Et il en avait assez de prendre des ordres de Spock.

Nous bûmes encore quelques verres d'ale romulien, et McCoy repartit en titubant. Les effets enivrants furent assez difficiles à dissiper le lendemain matin.

— « Amiral, » dit Uhura. « Est-ce que vous allez bien ? » Elle était en uniforme, debout au-dessus de mon lit. J'avais prévu de voyager avec elle, McCoy et Sulu jusqu'à l'Enterprise. Elle me fit un sourire chaleureux ; je n'étais pas sûr de savoir comment elle était entrée dans mon appartement, mais en voyant l'heure tardive, je fus reconnaissant de sa présence.

Nous nous téléportâmes jusqu'au satellite de maintenance, où nous retrouvâmes Sulu. McCoy nous rejoignit, lui aussi l'air un peu fatigué. Sulu nous pilota jusqu'à l'Enterprise dans une navette de service. C'était toujours un réconfort de voir mon vieux vaisseau de l'extérieur. Majestueux, rassurant.

Nous nous arrimâmes et entrâmes par la salle des torpilles bâbord, accueillis par Spock, Saavik, et une phalange d'officiers et de cadets. Ce n'était pas la première fois que je voyais ces stagiaires, mais je n'arrivais toujours pas à croire à quel point ils étaient jeunes. Ils avaient l'air d'enfants. Et parmi ces jeunes visages au garde-à-vous, un visage familier : Scotty, désormais grisonnant, les yeux encore rouges, exactement comme le premier jour où j'étais monté à bord, toujours enclin à trop profiter de ses permissions. Je décidai d'adresser la parole à un cadet.

— « Aspirant de première classe Peter Preston, aide-ingénieur, monsieur ! » Il paraissait avoir douze ans. J'avais du mal à croire que j'étais aussi jeune quand je servais, jusqu'à ce que je me souvienne de moi dormant sous un escalier sur le Republic. Je souris. Quelle que fût mon ambivalence face à cette inspection, elle commençait comme un hymne à la nostalgie. Elle allait bientôt devenir un requiem.

* * * * *

« Qui diable est même au courant de Genesis ? » dit Morrow. « C'est un projet top secret. »

« Ce ne serait pas la première fois que ça arrive, Harry, » dis-je. Je savais que les Klingons et les Romiliens disposaient de vastes réseaux d'espionnage. Et ils rêveraient tous de l'obtenir. Le projet Genesis était un dispositif capable, en théorie, de réorganiser la matière inanimée au niveau subatomique afin de créer la vie à l'échelle planétaire. C'était le projet de Carol. J'étais très inquiet car elle venait de m'appeler depuis son laboratoire sur la station spatiale Regula I. Nous ne nous étions pas parlé depuis des années, et elle était furieuse. Elle m'accusait de « lui voler Genesis ». Je ne comprenais pas de quoi elle parlait, et la communication fut rapidement coupée. Quelqu'un brouillait le signal ; elle était en danger. J'étais préoccupé, et je voyais que Morrow l'était aussi. Le projet Genesis pouvait devenir une arme redoutable ; il détruirait toute vie sur une planète pour laisser place à la nouvelle vie qu'il créait.

« Il faut envoyer un vaisseau à Regula I immédiatement, » dis-je.

« Très bien, partez, » répondit-il.

Je ne pensais pas à moi. J'avais envie d'y aller, j'étais inquiet pour Carol, mais je n'avais pas l'équipage qu'il fallait. Ce vaisseau et cette équipe n'étaient pas préparés à ça.

« Vous devrez faire avec, » dit Morrow. « À part quelques cargos et un vaisseau scientifique, vous êtes le seul bâtiment dans le quadrant. »

« Mais je vais passer tout le voyage à changer des couches. » Morrow rit, mais il s'en fichait.

« Faites rapport de vos progrès. Morrow, terminé. »

J'allai voir Spock. Je lui expliquai la situation et ma crainte que son équipage ne s'effondre à la première difficulté. C'étaient des gamins. Spock, cependant, avait confiance en eux. Et il savait d'instinct ce dont j'avais besoin. Il me rendit l'Enterprise. Il voyait que je voulais prendre le contrôle de la situation, que je ne voulais pas rester à douter de lui ou de quiconque. Il prit la bonne décision pour moi ; je ne suis pas sûr que ce fût la bonne pour tout le monde.

Nous tombâmes bientôt sur le Reliant. Il nous frappa de plein fouet avec ses phaseurs.

Le Reliant était le vaisseau que j'avais assigné pour assister Carol et son équipe dans la recherche d'une planète sans vie où tester le dispositif Genesis. La dernière fois que j'en avais entendu parler, il était à plusieurs centaines d'années-lumière de là ; et

voilà qu'il nous interceptait. Cela aurait dû être mon premier indice qu'il y avait un problème ; Morrow avait dit que l'Enterprise était le seul vaisseau dans le quadrant. Si le Reliant avait été réaffecté, il venait de la direction de Regula I. Morrow l'aurait forcément envoyé enquêter.

J'avais du mal à croire qu'un vaisseau de la Fédération puisse être un ennemi, surtout un où Chekov servait comme premier officier. Ce fut mon erreur. Ils mirent hors service nos générateurs de boucliers et notre moteur warp dès leurs premiers tirs. Les moteurs à impulsion furent les suivants. Je n'avais pas combattu depuis des années, et mes réflexes étaient lents. Mon équipage n'était qu'une poignée d'adultes tentant de gérer une crèche hurlante. Beaucoup périrent dans cette attaque ; je me sentais responsable, et ce, avant même de voir qui tirait sur nous.

Le Reliant exigea notre reddition, et je n'avais pas le choix. L'écran s'alluma, révélant un visage que je n'avais pas vu depuis quinze ans. De longs cheveux gris là où ils étaient autrefois d'un noir de jais, des vêtements étranges, mais c'était bien lui. « Khan. »

Je n'y croyais pas. J'avais laissé Khan à des centaines d'années-lumière d'ici, mais il avait d'une manière ou d'une autre pris le contrôle du Reliant. Il déclara vouloir se venger de moi. D'abord, je ne comprenais pas pourquoi. Mais je ne voyais pas McGivers avec lui. J'appris bientôt que sa femme était morte. Il me tenait pour responsable. Et maintenant, tout l'équipage de l'Enterprise était en danger. Je lui proposai ma vie en échange de celle de mon équipage.

« J'accepterai tes conditions si... » dit-il. « Si, en plus de toi, tu me remets toutes les données et tous les matériaux concernant le projet appelé *Genesis*. » Mon dieu, comment savait-il cela ? Une telle arme, entre ses mains... Était-il déjà allé sur Regula I ? Avait-il fait du mal à Carol ? À David ?

Tout cela était de ma faute. J'avais laissé vivre ce meurtrier. Il fallait que je nous sorte de là. Je me souvins de Garth à Axanar, prenant le contrôle à distance des consoles d'armes de son ennemi. Les vaisseaux de la Fédération avaient des codes de combinaison, mais Khan ne devait pas le savoir. C'était ma seule chance.

Cela marcha : j'abaissai les boucliers de Khan et endommageai son vaisseau, le forçant à battre en retraite. Mais ce n'était en rien un coup de génie ; mon seul avantage était que je connaissais mieux nos vaisseaux que lui. En voyant mourir dans l'infirmerie le jeune cadet Peter Preston, que j'avais rencontré seulement quelques jours plus tôt, je compris que ce n'était pas une victoire — et que le pire restait à venir.

* * * * *

Nous boîtâmes jusqu'à Regula I, une station spatiale isolée orbitant un astéroïde désolé.

C'était une chambre des horreurs : des cadavres ensanglantés suspendus aux poutres ; l'équipe de Carol avait été torturée à mort. Chekov et son commandant étaient enfermés

dans un placard de stockage. Ils n'étaient plus vraiment eux-mêmes après avoir été maltraités et contraints d'obéir à Khan. Encore des souffrances causées par mon orgueil.

J'avais laissé Khan en vie, et maintenant il semait une traînée de dévastation à travers la Galaxie.

Je devais retrouver Carol et David.

McCoy, Saavik et moi nous étions téléportés dans l'astéroïde régulien avec Terrell et Chekov.

Nous découvrîmes des tunnels creusés, et nous y trouvâmes également le dispositif Genesis.

Carol l'avait caché à Khan.

Puis quelqu'un me frappa dans le dos. Il leva un couteau sur moi, mais je le désarmai facilement.

« Où est le Dr Marcus ? » demandai-je. Il avait au moins trente ans de moins que moi, mais il ne savait pas se battre. J'allais le frapper à nouveau, quand il parla :

« Je suis le Dr Marcus ! » Je le regardai. Mon dieu. C'était un bébé la dernière fois que je l'avais vu.

« Jim ! » Carol accourut dans le tunnel. C'était une réunion de famille. Et je venais d'accueillir mon fils d'un coup de poing dans le ventre.

Nous n'avions pas le temps de rattraper le temps perdu.

Sous mes yeux, Khan téléporta Genesis à bord de son vaisseau.

L'homme le plus malfaisant que j'aie jamais rencontré possédait désormais l'arme la plus puissante jamais créée par l'humanité.

* * * * *

« C'est l'onde Genesis », dit David. Khan l'avait déclenchée, et si nous ne sortions pas de sa portée, nous serions happés par elle, nos vies effacées par son effet de création de vie.

Nous étions sur la passerelle de l'Enterprise. Nous avions vaincu le Reliant dans un combat spatial, au cœur de la nébuleuse de Mutara. J'avais remarqué que David était monté sur la passerelle pendant la bataille, et je m'étais permis un instant de fierté : mon fils assistait à mon action. Mais ce fut de courte durée.

C'est David qui reconnut que le dispositif Genesis allait exploser. Il dit que nous n'avions que quatre minutes. Nous ne pouvions pas nous échapper : nous n'avions pas de distorsion. Nous allions mourir.

Je ne sais pas comment j'ai perdu le fil de ce qui se passa ensuite. Nous n'étions qu'à quelques milliers de kilomètres du Reliant, et soudain le cadet au poste d'ingénierie annonça que nous avions de nouveau l'énergie de distorsion. J'ordonnai à Sulu de passer en vitesse-lumière, une seconde avant l'explosion du dispositif Genesis.

Nous assistâmes à une métamorphose incroyable : toute la matière de la nébuleuse de Mutara se condensa pour former un nouveau monde. Khan était mort. Je crus avoir gagné et trompé la mort, pour moi-même et pour l'Enterprise, une fois

encore.

J'ignorais comment Scotty avait réparé les moteurs. Puis McCoy m'appela depuis la salle des machines. Et c'est alors que je remarquai que Spock n'était pas à son poste.

Je descendis en toute hâte. Je le vis dans la chambre du réacteur, isolé du reste de la section d'ingénierie, inondé de radiations. C'était lui la raison pour laquelle nous avions retrouvé la distorsion à temps. Il avait littéralement ouvert le réacteur et l'avait réparé de ses mains.

Je n'avais pas trompé la mort, j'étais en train de la regarder. Mon premier officier, qui avait veillé sur moi tant d'années, mon partenaire dans tant d'aventures. Il me définissait par son amitié et sa loyauté ; il m'enseignait par son savoir, son honneur et sa dignité. Et il s'était sacrifié pour que nous puissions vivre — pour que je puisse vivre.

Il me dit adieu, et je le vis mourir.

* * * * *

Nous avons célébré des funérailles, et j'ai placé son corps dans une ogive de torpille.

Mon meilleur ami était mort, et je n'avais pas pu le sauver. J'avais déjà connu la perte auparavant : Gary, Edith, Sam... mais celle-ci semblait bien pire. Il avait fait partie de ma vie d'adulte comme personne d'autre. Lui-même avait échappé tant de fois à la mort que j'avais fini par le croire immortel.

Lorsque je tirai son cercueil pour qu'il aille se poser sur la nouvelle planète Genesis, je pleurai, me sentant égoïste face à ce que j'avais perdu.

La bataille avait ravagé l'Enterprise. Tandis que Scotty dirigeait les cadets pour effectuer les réparations nécessaires afin de nous ramener chez nous, je portais mon deuil. Je terminai le livre que Spock m'avait offert. Je lus l'histoire du personnage principal qui se sacrifiait pour le bien commun. C'était comme si Spock me parlait depuis la tombe.

David vint me voir. J'étais triste, mais mon fils tendait la main vers moi. C'était un jeune homme brillant, un peu trop sûr de lui, convaincu de ses propres idées. Carol disait qu'il me ressemblait beaucoup, mais je ne le voyais pas ainsi : je voyais seulement un homme dont je n'avais pas fait partie de la vie, et qui pourtant m'y accueillait maintenant. Peut-être pourrions-nous devenir amis.

Nous parlâmes de Khan, de qui il était. David était intelligent, il semblait comprendre l'ambition de Khan. Je me rappelai mes années d'école, lorsque je discutais avec mon professeur John Gill à propos de Khan, de l'admiration que j'avais pour lui. Et cette conversation menait en ligne droite jusqu'à la mort de Spock : j'avais admiré Khan, et c'est pour cela qu'il avait survécu pour tenter de tous nous tuer. J'avais été un imbécile : trop souvent nous érigions en héros des hommes qui accomplissent de grandes choses, en ignorant les sacrifices qu'ils imposent aux autres pour réussir.

David prit mes paroles comme une critique personnelle ; il pensait que Genesis n'était pas ce genre de réussite. Je souris et hochai la tête, décidant de ne pas lui rappeler que nous avions failli tous mourir à cause de cela.

Scotty remit le vaisseau en état de marche, et nous prîmes la route de Ceti Alpha V, là où Khan avait abandonné l'équipage du Reliant. Ce fut un voyage particulier. Saavik et David commencèrent une sorte de relation, même si nous ne pouvions que deviner ce qu'il en était vraiment. McCoy, lui, se replia sur lui-même ; je me demandai si la mort de Spock ne l'avait pas touché plus qu'il ne voulait bien l'admettre.

Et j'eus enfin un peu de temps seul avec Carol. Elle aussi traversait une période de deuil. Khan avait torturé et assassiné tout son personnel. Elle passait beaucoup de ses journées à contacter leurs familles, et je voyais que cela lui pesait. Dans la douleur, nous trouvâmes un peu de réconfort l'un auprès de l'autre.

Un soir, nous étions assis dans mes quartiers, partageant un verre. Elle me parla de David enfant, puis adolescent, et des difficultés de l'avoir élevé seule.

« Il a eu de la chance malgré tout, » dis-je. « Il a toujours eu sa mère. »

Au bout d'un moment, je vis qu'elle avait quelque chose à me demander, mais qu'elle hésitait. Je l'incitai à parler.

« Est-ce que tu t'es déjà marié ? » demanda-t-elle. Je répondis que non, mais elle comprit qu'il y avait une autre histoire que je ne lui racontais pas. Elle insista, voulut savoir qui était cette femme mystérieuse. Je réalisai que je n'en avais jamais vraiment parlé à quiconque.

« Elle s'appelait Edith Keeler... »

* * * * *

Nous avons secouru l'équipage du Reliant : tous avaient survécu, bien qu'ils soient en piteux état, et nous les avons conduits à la Base stellaire 12. Carol y avait passé de nombreuses années, et elle entreprit d'y établir une base d'opérations pour coordonner l'étude de la planète Genesis. Elle fit pression auprès du Commandement de Starfleet pour qu'on affecte immédiatement plusieurs vaisseaux scientifiques, mais l'Amirauté, pour une raison obscure, n'apportait aucune coopération. J'essayai d'intervenir, mais on me répondit qu'aucun vaisseau ne pouvait être épargné. J'offris l'Enterprise, mais Morrow insista sur l'étendue des dommages subis, et je dus admettre qu'elle avait besoin de bien plus de réparations avant de pouvoir repartir.

Cependant, je devais aider Carol et David. C'était lié, d'une certaine façon, à la mort de Spock. Ils contribuaient à combler un vide, et je n'allais pas abandonner. Il y avait en orbite de la Base 12 un nouveau vaisseau scientifique, l'U.S.S. Grissom. Il terminait quelques travaux d'entretien mineur, et il se trouva que je connaissais son nouveau capitaine. Je décidai de lui rendre visite à bord. Je me téléportai et pénétrai sur la passerelle propre et lumineuse du petit vaisseau.

« Amiral Kirk, » dit J. T. Esteban, « ravi de vous revoir. »

Le Grissom était affecté à une patrouille générale dans ce quadrant, mais avec l'aide d'Esteban, nous réussîmes à le faire assigner à ce projet. J'étais à nouveau un

peu fier de pouvoir impressionner mon fils.

Les nouvelles concernant l'Enterprise, en revanche, n'étaient pas si bonnes.

« Je ne peux pas réparer les dégâts sans passage en spatio-dock, » dit Scotty.
« Elle tiendra le warp, mais c'est à peu près tout. Je dois la ramener à la maison. »

Le commandant de la Base stellaire 12, le Commodore Jim Corrigan — mon ancien camarade de chambrée à l'académie —, s'intéressait beaucoup à mon équipage de cadets.

« Beaucoup de vaisseaux vont transiter ici pour recevoir des remplacements, » dit Corrigan. « Ce serait dommage de renvoyer tous ces jeunes jusqu'à la Terre pour les faire revenir aussitôt. »

Je discutai donc avec Scotty, Sulu et Uhura, qui convinrent que nous pouvions ramener le vaisseau sur Terre avec un équipage réduit, et je laissai les cadets être réaffectés. Je voulais rester plus longtemps à la Base 12, pour profiter du moindre moment avec Carol et David, quand Uhura vint me voir dans mes quartiers.

« Sulu ne devait rester avec nous que trois semaines, » dit-elle. « Son vaisseau l'attend en orbite terrestre. » J'avais oublié. J'étais partagé, mais j'avais une obligation envers lui. Je lui dis de préparer l'Enterprise à quitter l'orbite immédiatement. Je partis dire adieu à Carol.

Elle se trouvait dans son bureau avec David, en train d'examiner certaines données sur la planète Genesis. David et Saavik allaient partir pour commencer l'étude du nouveau monde, tandis que Carol resterait à la Base 12 pour chercher d'autres vaisseaux. Je lui promis que je reviendrais avec un Enterprise réparé pour participer à cette mission. Elle sourit.

« Vous me pardonnerez si je prends cela avec un grain de sel, » dit-elle. Aussi sûr que j'étais de revenir, je décidai de ne pas la contredire. Nous nous étions retrouvés après toutes ces années, et je voulais être avec elle à nouveau. Je savais qu'elle le voulait aussi. Ma promesse était réelle : pour la première fois, je voyais l'avenir.

Je me tournai ensuite vers David.

« Ce fut un plaisir, monsieur, » dit-il. Je serrai sa main.

« Appelle-moi... papa ? » dis-je. Après un instant, nous éclatâmes tous de rire. Ça sonnait ridicule. « Bon, ne m'appelle pas comme ça. »

* * * * *

« Vous l'avez laissé sur Genesis ! » Le père de Spock, l'ambassadeur vulcain auprès de la Fédération, se tenait dans mon appartement. Je ne l'avais pas vu depuis longtemps, et il ne parlait pas avec logique. Il parlait avec colère.

J'étais rentré chez moi avec beaucoup de mauvaises nouvelles. Le projet Genesis était devenu une controverse galactique. Personne n'avait le droit d'en parler, et nous allions tous être minutieusement débriefés. Cela signifiait que Sulu ne recevrait pas son vaisseau ; on l'avait déjà donné à quelqu'un d'autre. L'Enterprise allait être désaffecté, et je n'aurais pas d'autre vaisseau, pas avant que la Fédération n'ait

défini une politique claire sur Genesis. Mais le pire, c'était Bones.

Je l'avais trouvé dans les quartiers de Spock à bord de l'Enterprise, marmonnant qu'il devait rentrer chez lui, sur Vulcain. La mort de Spock l'avait brisé ; il avait subi une sorte de dépression nerveuse. Je me souviens avoir pensé que j'avais toujours tenu la résistance de McCoy pour acquise : cela me rappelait qu'il n'était qu'humain.

Et maintenant, Sarek, le père de Spock, que j'avais rencontré pour la première fois près de vingt ans plus tôt, me criait dessus. Il disait que je n'avais pas exécuté la dernière volonté de Spock. Je ne savais pas de quoi il parlait. Il demanda à fusionner son esprit avec le mien.

Les pensées de Sarek pénétrèrent dans ma tête, ouvrant la porte à des souvenirs que je n'avais aucune envie de revivre. J'étais de retour en salle des machines ; Spock me disait adieu. Et il mourait de nouveau. Sarek rompit la fusion.

« Ce n'est pas là, » dit Sarek. Il m'expliqua que les Vulcains transféraient leur esprit vivant, appelé le katra, vers quelqu'un ou quelque chose au moment de leur mort. Mais Spock n'avait pas pu fusionner avec moi. Et alors je fis le lien.

C'était Bones. Ce n'était pas une dépression nerveuse. Spock avait fusionné avec lui, et d'une manière ou d'une autre, McCoy portait une part de Spock dans son esprit. C'était surréaliste, difficile à concevoir, mais la certitude de Sarek me poussa à agir. Sarek dit que je devais ramener le corps de Spock depuis Genesis, et l'y amener, lui et McCoy, au mont Seleya, sur Vulcain.

Ce ne serait pas facile : Genesis était interdit à tout le monde.

Morrow me refusa net. Alors je me tournai vers mes amis.

* * * * *

« J'ai demandé une affectation au service de téléportation de la station Old City », dit Uhura. C'était le poste de téléportation de Starfleet le plus proche de l'établissement de sécurité où McCoy était détenu. McCoy s'était attiré des ennuis en essayant de louer un vaisseau pour se rendre sur Genesis (clairement, à un certain niveau, lui aussi savait ce qu'il fallait faire), alors nous allions devoir le faire évader. Uhura était commandant, et choisir ce poste éveillerait probablement des soupçons, mais il serait trop tard avant que quiconque ne s'en aperçoive.

Nous étions dans mon appartement : Scotty, Uhura, Sulu et Chekov. Faire évader McCoy n'était pas le plus grand crime que nous planifions ; nous allions aussi voler l'Enterprise.

« Il y a au moins deux gardes auprès de McCoy en permanence », dit Sulu. « Les visites se terminent à 21 heures, et l'effectif est réduit à deux personnes à 20h30. » Sulu et moi allions entrer pour délivrer McCoy. Nous devions ensuite rejoindre la salle de téléportation de la station Old City, et Uhura nous téléporterait à bord de l'Enterprise, où Scotty et Chekov nous attendraient.

« Scotty, » dis-je, « et l'Enterprise ? »

« Chekov a vérifié les systèmes automatisés ce matin, » répondit Scotty. « Mon

nouveau capitaine m'a bien occupé sur l'Excelsior. » Scotty avait été transféré à contrecœur sur le nouveau vaisseau à notre retour. Mais cela allait se révéler notre meilleure chance.

« Amiral, » dit Uhura, « si nous faisons ça, qu'est-ce qui nous garantit que cela aidera le Dr McCoy ? »

« Ou M. Spock ? » ajouta Sulu.

Je réalisai à cet instant que je risquais non seulement ma vie et ma carrière sur la parole de Sarek, mais aussi les leurs. Je regardai mes compagnons ; ils étaient prêts à me suivre sans poser de questions, mais je leur devais tout de même une explication.

« Je pense que les Vulcains pourront aider McCoy, » dis-je, « mais je m'appuie uniquement sur la parole de Sarek pour croire que, d'une manière ou d'une autre, Spock reposera plus en paix. Mais je n'en sais vraiment rien. Vous devez tous prendre votre propre décision. »

« Nous avons beaucoup appris sur Vulcain au fil des années grâce à Spock, » dit Scotty. « J'ai toujours eu l'impression que son peuple avait un peu de magie en lui. »

« Rien n'a jamais pu l'arrêter, » dit Sulu.

Je regardai Chekov. C'était le seul qui ne disait rien. Il avait été premier officier à bord du Reliant pendant longtemps, et il avait perdu son vaisseau et son capitaine. Je lui demandai son avis.

« Spock m'a appris à être un officier, » dit Chekov, « à être un homme. Je pense que ça vaut le risque d'essayer de l'amener vers l'au-delà vulcain. »

* * * * *

« Ce n'est pas moi qui vais me rendre, c'est vous ! »

Le capitaine klingon mettait mon bluff à l'épreuve, et j'étais à court de solutions.

Nous avions volé l'Enterprise ; Scotty avait saboté l'Excelsior pour qu'il ne puisse pas nous poursuivre, et nous étions arrivés jusqu'à Genesis. Un oiseau de proie klingon nous attendait. Petit, mais menaçant, et l'Enterprise n'était pas en état de se battre. Nous avions réussi à placer un tir efficace, mais les Klingons avaient mis hors service notre système d'automatisation. Nous étions que cinq à bord ; il n'y avait aucun moyen de réparer. Nous étions immobiles dans l'espace. Les Klingons nous tenaient. Ils avaient détruit le Grissom et retenaient des otages sur la planète. Ils voulaient le « secret de Genesis ». Ils ne semblaient pas réaliser que leurs prisonniers, Saavik et David, étaient bien plus susceptibles de le posséder.

Saavik m'apprit qu'il y avait quelqu'un d'autre avec eux. « Un scientifique vulcain de votre connaissance », dit-elle. Scientifique vulcain. Spock. Il était vivant.

Elle m'indiqua aussi que quelque chose n'allait pas avec la planète Genesis, ce qui mettait la galaxie entière en émoi, mais je n'y prêtai aucune attention. Spock était vivant. Spock était vivant.

J'allais le récupérer.

Et puis les Klingons tuèrent David.

Le commandant klingon, Krige, voulait mon vaisseau, alors ce maudit Klingon tua mon fils. Je restai impuissant sur mon vaisseau mort, sur ma passerelle morte, incapable de faire quoi que ce soit. Mon fils, que j'avais abandonné, que je venais à peine d'apprendre à connaître. Qui était un homme merveilleux, doux, brillant. Ils l'ont tué, parce que Krige voulait que je livre l'Enterprise. Il voulait me montrer à quel point il était sérieux dans ses menaces contre les otages. Alors, à mon tour, je lui montrai à quel point j'étais sérieux.

J'ai piégé la plupart de l'équipage klingon pour qu'il monte à bord de l'Enterprise, et je l'ai fait exploser. McCoy, Scotty, Sulu, Chekov et moi avons regardé depuis la surface de la planète Genesis tandis qu'il se consumait dans l'atmosphère. J'ai repensé à ce moment d'innombrables fois au fil des années. Ce vaisseau représentait beaucoup pour moi ; les moments les plus heureux de ma vie avaient été passés sur cette passerelle, et quand j'avais perdu son commandement, j'avais tout fait pour le reprendre. Comment avais-je pu le détruire ? Oui, Krige menaçait de tuer les autres, et je devais l'arrêter. Mais n'avais-je vraiment aucune autre option ? L'Enterprise était un vaisseau condamné, avec une technologie dépassée. J'aurais pu effacer toutes les données informatiques ; les Klingons n'auraient rien obtenu si je leur avais livré le navire. Ma carrière était déjà finie ; cela n'en valait-il pas nos vies ? J'aurais pu me laisser capturer par les Klingons, me livrer en échange des otages, et leur dire que je ne révélerais rien tant qu'ils ne les libéreraient pas. Et mon plan de téléporter l'équipage klingon sur l'Enterprise condamné était un pari insensé ; Krige aurait pu ordonner immédiatement l'exécution des prisonniers.

La vérité, c'est que je voulais du sang. Et dès l'instant où David est mort, toutes les émotions que j'avais investies dans l'Enterprise m'ont semblé creuses ; ce n'était qu'un vaisseau, une merveille technologique, mais malgré tout une simple machine. À ce moment-là, il n'était plus qu'un trophée de mes accomplissements, et je l'ai volontairement sacrifié comme pénitence pour la mort de mon fils.

Et désormais, nous n'avions plus beaucoup de temps — la planète sur laquelle nous étions se désagrégait. Nous avons retrouvé Spock ; les énergies qui avaient créé Genesis l'avaient régénéré. C'était, comme disait Scotty, un peu de magie. Son esprit, cependant, était dans la tête de McCoy, et si je pouvais les amener tous deux sur Vulcain, il y avait une réelle possibilité de le ramener.

Rien n'allait m'arrêter. J'ai tué Krige, et j'ai sauvé Spock littéralement alors que le sol s'effondrait sous mes pieds.

Chapitre XI

IL N'Y AVAIT PAS DE CAFÉ SUR VULCAIN.

Le deuxième jour là-bas, c'était le moindre de mes problèmes, mais je voulais vraiment une tasse de café. Les Vulcains avaient des règles strictes concernant les stimulants chimiques, donc aucun de leurs réplicateurs de nourriture n'en proposait. Scotty avait trouvé quelque chose sur le vaisseau klingon appelé raktajino, mais ce n'était vraiment pas ce que je voulais. Il n'y avait pas non plus d'alcool, ce que je pensais également être un problème.

À notre arrivée sur Vulcain, comme je m'y attendais, son peuple avait pu remettre ce qu'il y avait dans la tête de McCoy dans celle de Spock. Il n'était pas complètement entier ; il avait retrouvé une partie de sa mémoire, mais son esprit allait devoir être rééduqué. Malgré tout, c'était véritablement impressionnant : il était revenu d'entre les morts.

Mais cela avait eu un prix. Nous avions volé l'Enterprise, Scotty avait saboté l'Excelsior, puis j'avais détruit l'Enterprise, et nous avions volé un vaisseau klingon après que j'eus tué la plupart de son équipage. La Fédération comme les Klingons voulaient nos têtes sur un plateau (les Klingons, littéralement).

- Nous sommes des criminels intergalactiques, dit Chekov.
- Fléaux de la galaxie, ajouta Sulu.

Nous étions maintenant sur Vulcain, près du mont Seleya, à la lisière de la Forge, l'immense étendue de terres désolées qui abritait tant d'histoire vulcaine. Je ne savais pas trop quoi faire ensuite, alors je demandai à Sarek s'il pouvait arranger que nous restions. Scotty, Chekov, Uhura et Sulu pouvaient travailler sur l'oiseau de proie. Si nous pouvions ramener ce vaisseau à Starfleet, peut-être que cela atténuerait un peu les ennuis que nous avions causés.

Peut-être.

Mais ma véritable raison de vouloir rester, c'était Spock. Il n'était toujours pas lui-même ; il allait devoir être rééduqué. Je voulais voir s'il reviendrait totalement. Cela ne compenserait pas ce que j'avais perdu, mais cela pourrait rendre ma vie un peu plus supportable.

Mais mon premier devoir était d'appeler Carol pour lui annoncer la mort de David. Elle déchaîna une rage à la fois effrayante et justifiée. Son amour et son attachement pour lui étaient quelque chose que j'enviais. Elle était aussi, comme moi, en colère contre elle-même.

Et même si David enquêtait sur une planète qu'il avait contribué à créer, le fait qu'il ait été tué dans l'espace par des Klingons reportait la responsabilité de sa mort,

dans l'esprit de Carol, sur moi. Elle savait que c'était irrationnel ; elle pleurait son enfant perdu. Je voulais pleurer avec elle, mais je sentais qu'il n'y avait aucune réelle chance de réconciliation. Les Klingons étaient mes ennemis mortels, et ils avaient tué son fils. Rationnel ou non, elle me tiendrait toujours pour responsable de sa mort. Je lui dis que je resterais en contact avec elle bientôt, mais je ne lui parlai plus jamais.

* * * * *

Sarek vint me voir ce deuxième jour. Je supposai qu'il allait m'annoncer que nous serions immédiatement extradés vers la Terre ; il existait des traités inviolables garantissant que des criminels ne pouvaient pas trouver refuge sur un monde de la Fédération. Mais Sarek dit que ce n'était pas le cas, du moins pas tout de suite. J'étais incrédule.

— Le commandant de Starfleet Morrow va vouloir ma tête sur le billot, dis-je.
— Morrow n'est plus le commandant de Starfleet, répondit-il.

Il s'avéra que Morrow était une autre victime de mes crimes. C'était lui qui m'avait rappelé dans l'Amirauté et, pour récompense, je volai un vaisseau, j'en détruisis un autre, et je semai la pagaille avec les Klingons. Il avait démissionné dans la disgrâce. Encore une vie que j'avais ruinée.

— Qui a pris sa place ? demandai-je.
— L'amiral Cartwright, dit Sarek.

Cartwright avait dit à Sarek que les Klingons n'étaient pas encore au courant que nous avions volé leur oiseau de proie. Il y avait à bord beaucoup de secrets qui seraient d'une grande utilité tactique pour Starfleet. Cartwright laissait entendre qu'il suggérerait au président de la Fédération de ne pas nous extrader. Nous serions peut-être jugés par contumace, mais avec l'aide des Vulcains, mon équipage découvrirait tout ce que nous pourrions sur le vaisseau, avant que les Klingons ne tentent de le reprendre.

— A-t-il dit que nous avions le choix ? demandai-je.
— Il n'a pas proposé d'alternative, dit Sarek.

Cartwright détestait les Klingons plus que moi encore, et cherchait n'importe quel avantage. Il faisait appel à mon sens du devoir, sans rien offrir de concret en retour, si ce n'est la suggestion implicite que cela pourrait nous aider lors du procès.

Je décidai, au moins pour commencer, que cela valait mieux que de rentrer directement pour finir en prison.

— En attendant, dit Sarek, mon épouse vous invite à partager un repas du soir. Cela me surprit, mais bien sûr, j'acceptai.

Sarek possédait une demeure dans la ville de Shi'Kar, dont les flèches s'élevaient des rochers et du sable environnants comme du cristal enchanté. Leur maison, de plain-pied, était lumineuse, aérée et moderne, remplie de sculptures, de peintures et d'autres œuvres d'art. Amanda nous accueillit à la porte.

— Amiral, c'est merveilleux de vous voir, dit-elle.

Sa chaleur était contagieuse, et tranchait avec l'attitude distante de tous ceux

que j'avais rencontrés depuis mon arrivée.

— Appelez-moi Jim, dis-je.

Sarek nous guida à l'intérieur, et nous nous assîmes autour d'un repas qui, bien que végétarien, était plus humain que vulcain. Ce fut un dîner charmant. J'appris que Sarek avait entrepris d'ouvrir des discussions diplomatiques avec les Legarans, l'espèce à l'allure de homards que j'avais rencontrée plusieurs années auparavant. Je lui parlai de nos difficultés initiales.

— Vous n'étiez pas équipés pour gérer un premier contact aussi délicat, dit Sarek. Les humains manquent de la patience nécessaire pour bâtir même une structure de diplomatie avec cette espèce.

Amanda lui lança un regard réprobateur, et je pris un peu d'ombrage de l'insulte ; j'avais mené à bien des dizaines de premiers contacts.

— De combien de patience aurais-je eu besoin ? demandai-je.

— J'estime qu'il faudra soixante-dix ans avant qu'un accord soit conclu pour commencer des négociations.

Je le regardai pour voir s'il plaisantait, puis me rappelai que Spock était le seul Vulcain qui s'y prêtait. Je décidai que, dans ce cas, il avait raison : je n'avais pas cette patience.

Lorsque je me préparai à partir pour la soirée, Amanda prit mon bras.

— Vous m'avez rendu mon fils, dit-elle. Je sais ce que vous avez perdu, et j'en suis tellement, tellement désolée.

À cet instant, pour la première fois, je compris la sagesse de la société vulcaine. Je pensai à David. Les sentiments de colère, de désespoir, de frustration m'envahirent. Je n'avais aucun contrôle sur eux, et j'aurais souhaité posséder la discipline d'une philosophie qui m'aurait permis de ne pas ressentir.

Les mois passèrent et nous travaillâmes sur le vaisseau klingon, et je découvris que, même si j'avais évidemment passé beaucoup de temps avec Spock, cela ne m'avait pas préparé à vivre sur Vulcain. Pour commencer, il n'y avait pas de bavardages. Les gens ne parlaient que pour un but précis ; s'ils n'en avaient pas, ils se taisaient. Au début, c'était déconcertant : c'était comme une planète de silences générés. Mais avec le temps, j'appris à l'apprécier. Et finalement, toute cette logique commença à déteindre sur moi, et certaines de mes émotions semblèrent s'effacer. J'étais en train de « devenir natif », et je crois que cela m'aida à traverser une période difficile.

Un jour, nous eûmes une visiteuse dans notre camp. Une vieille femme vulcaine, installée dans un fauteuil antigrav, s'avança vers moi, escortée de plusieurs assistants. Bien qu'elle fût beaucoup plus âgée, je la reconnus immédiatement.

— Vous n'êtes pas mort, dit T'Pau.

— Non, madame, répondis-je.

Je ne savais pas comment elle avait appris que j'étais sur la planète, mais dès qu'elle l'avait su, elle avait manifestement ressenti le besoin de venir me voir. Dans quel but, je ne pouvais même pas l'imaginer.

— Vous avez manqué de respect à nos traditions, dit T'Pau.

— Je n'en avais pas l'intention, répondis-je. J'aurais pu rejeter la faute sur

McCoy pour ce qui s'était passé au mariage de Spock, mais cela ne semblait pas logique. Je m'excuse si cela a été le cas.

— Ça l'a été, dit T'Pau.

Nous restâmes silencieux un long moment. Je savais qu'il n'y avait rien de plus à dire. Puis elle me regarda :

— Vous avez pris du poids. Ce n'est pas sain.

Puis elle se détourna et s'éloigna, portée par son fauteuil, suivie de son entourage.

Avait-elle vraiment fait tout ce chemin pour me dire que j'avais grossi ?

* * * * *

— Le Conseil de la Fédération a terminé ses délibérations, dit Sarek.

Cela faisait environ trois mois que nous étions arrivés, et en apprenant que le Conseil allait nous juger par contumace, Sarek s'était rendu sur Terre pour plaider en notre faveur. Il apparaissait sur l'écran du vaisseau klingon. McCoy et moi lui parlions depuis la passerelle, que Scotty et son équipe avaient presque terminée d'adapter pour un usage humain.

— Vous avez tous été reconnus coupables de neuf violations des règlements de Starfleet, dit Sarek, ce qui entraîne une peine combinée de seize ans dans une colonie pénale.

Je n'avais aucune idée si notre travail sur le vaisseau klingon nous vaudrait une quelconque clémence, ou si cette sentence en tenait déjà compte.

— De plus, poursuivit Sarek, les Klingons ont menacé de déclarer la guerre si vous n'êtes pas exécuté.

— Tout le monde, ou seulement moi ? demandai-je.

— Seulement vous, répondit-il.

Même mon séjour parmi les Vulcains n'avait pas tempéré ma rage contre les Klingons. J'espérais recroiser leur route. J'aurais volontiers tué encore quelques-uns d'entre eux.

Sarek demanda ce que nous comptions faire. La prison nous attendait tous. J'imagine que nous aurions pu prendre l'oiseau de proie et devenir des pirates en fuite.

Mais la vérité, c'est que nous voulions rentrer chez nous, quelles qu'en soient les conséquences. Nous ne pouvions pas nous cacher sur Vulcain pour toujours.

Le jour de notre départ, Saavik vint me voir. Elle restait sur place. La rumeur disait qu'elle était enceinte. Je me demandai si c'était de David, mais il me sembla inapproprié de poser la question.

— Monsieur, je n'ai pas eu l'occasion de vous parler de votre fils. David est mort avec un grand courage. Il a sauvé Spock. Il nous a tous sauvés. Je pensais que vous deviez le savoir.

J'acquiesçai. Je ne sais pas si c'était une consolation. Il était mort en héros, mais comme beaucoup de parents, je crois que j'aurais préféré qu'il soit lâche et qu'il vive.

Après le départ de Saavik, Spock monta à bord. C'était la première fois que je le voyais depuis notre retour. Il avait suivi une rééducation et semblait être une sorte de version enfantine de lui-même. Mais il était toujours aussi brillant et toujours aussi loyal. Il venait avec nous pour témoigner en notre défense.

Nous, et toute la population de la Terre, avions de la chance qu'il ait décidé de le faire.

* * * * *

« Sauvez-vous... évitez la planète Terre à tout prix. »

C'était le président de la Fédération, Hiram Roth, qui lançait un appel de détresse planétaire. Une sonde mystérieuse était entrée en orbite autour de la Terre et avait envoyé des transmissions qui ionisaient l'atmosphère, cachaient le soleil et provoquaient la panne de tous les systèmes d'énergie.

Nous étions à bord de l'oiseau de proie, approchant du système Sol, lorsque nous reçumes le message. La situation était dramatique : la Terre allait mourir.

Je devais agir, mais j'avais du mal à croire que nous pourrions faire une différence avec notre petit vaisseau alien, alors que toute Starfleet avait été paralysée. Mais nous étions les seuls à avoir Spock.

Il écouta les transmissions de la sonde et détermina qu'elles étaient destinées à une forme de vie sous-marine. Ces êtres tentaient de communiquer avec les baleines à bosse, une espèce depuis longtemps éteinte sur Terre.

Si nous nous approchions de la sonde, notre énergie serait également anéantie. Ainsi, le seul moyen de lui répondre était de trouver des baleines à bosse.

J'ordonnai à Spock de commencer les calculs pour un voyage temporel. Cela faisait presque vingt ans que nous n'avions pas tenté un tel saut temporel à bord d'un vaisseau. Celui-ci était d'un type différent, mais la théorie restait la même : nous allions « frôler » le soleil de la Terre, et il nous propulserait dans le passé.

J'étais en mission pour sauver mon monde.

* * * * *

« Regarde où tu vas, espèce de crétin ! »

San Francisco dans les années 1980 était bien différent de celui des années 2280 : bruyant, pollué, colérique, mais aussi intense, énergique et plus coloré. L'homme qui m'avait traité de « crétin » venait presque de m'écraser avec son automobile, et pourtant, d'une façon ou d'une autre, il me rendait responsable.

Spock avait choisi cette époque en fonction de l'accessibilité des baleines à bosse ainsi que de l'énergie disponible ; le vaisseau Klingon n'était pas conçu pour voyager dans le temps, et notre retour vers le passé avait déjà affaibli le réacteur. Réparer le vaisseau faisait donc partie de notre mission.

Trouver les baleines à bosse s'avéra relativement simple : elles se trouvaient à l'Institut Cétacé, à l'extérieur de la ville. Spock et moi partîmes enquêter, pendant

que les autres s'occupaient de construire un bassin à baleines dans l'oiseau de proie et de s'assurer que nos moteurs auraient l'énergie nécessaire pour le voyage de retour.

Arpenter les rues de San Francisco avec Spock fit remonter beaucoup de souvenirs, notamment de notre voyage en 1930. Coincés dans un passé primitif, nous avions pour mission de sauver l'avenir. Cela me tira de l'obscurité que j'avais traversée récemment, et je retrouvais mon meilleur ami et compagnon à mes côtés.

Et, tout comme en 1930, nous rencontrâmes un ange qui allait nous aider.

Elle s'appelait Gillian Taylor. Elle était la gardienne des deux baleines en captivité à l'Institut Cétacé. Guide et scientifique, jeune, jolie et passionnée par les cétacés. Les baleines, nommées George et Gracie, étaient un mâle et une femelle, ce qui correspondait parfaitement à notre plan de les réintroduire dans le futur. J'imaginais qu'elles portaient les noms de grands personnages de leur époque, mais je ne le sus jamais vraiment.

Spock et moi eûmes beaucoup plus de mal à paraître à notre place dans cette époque que dans les années 1930. Nous semblions déplacés et un peu incompétents. Cela eut pour effet inattendu de susciter la sympathie de Gillian.

Elle m'invita à dîner autour de ce qu'on appelait un « gros champignon avec du pepperoni ». J'eus aussi une boisson qui ressemblait remarquablement à la bière tellarite.

Au cours du repas, elle me confia sa crainte que les baleines ne soient relâchées dans l'océan et tuées par des baleiniers. Je lui dis que je pouvais les emmener quelque part où elles ne seraient jamais chassées.

— Où pouvez-vous les emmener ? demanda-t-elle, pleine d'espoir.

Je tournai autour du pot, puis finis par lui dire franchement que je venais du futur. Je ne m'inquiétais pas que cette révélation puisse changer l'Histoire. Vu sa réaction, j'avais raison de ne pas me soucier.

— Eh bien, pourquoi ne pas me le dire dès le départ ? Pourquoi toutes ces fausses identités ?

Je n'avais pas à m'inquiéter, car elle ne me croyait clairement pas. J'étais frustré car j'avais besoin de son aide pour emmener les baleines, et au départ, il semblait bien que je ne l'obtiendrais pas.

Plus tard dans la soirée, j'étais de retour à bord de l'oiseau de proie. Gillian m'avait déposé, avec le repas que j'avais commandé. Il se trouvait dans une boîte carrée et dégageait une odeur enivrante. Spock et moi l'ouvrîmes. À l'intérieur, un disque de pain, garni de morceaux de viande et de légumes mélangés avec du fromage.

— C'est une pizza, dit Spock. J'en avais entendu parler. Cela avait l'air délicieux, mais après ce que T'Pau m'avait dit, je décidai de m'en passer. Spock ne pouvait pas en manger car il y avait de la viande, alors Scotty en dévora la plus grande partie.

Je ne savais pas comment nous allions faire ; sans l'aide de Gillian, je ne pensais pas que nous trouverions les baleines.

L'oiseau de proie reposait dans Golden Gate Park, mais le dispositif de camouflage était activé, si bien qu'il était invisible. Le lendemain matin, Gillian frappa contre la coque transparente. Elle avait dû me voir me téléporter la veille au soir, et

cela la poussa à commencer à envisager que nous disions peut-être la vérité. Elle se trouva face à un dilemme : croire quelqu'un qu'elle pensait fou, ou laisser ses baleines être chassées et tuées. Elle choisit la première option et, avec son aide, nous sauvâmes George et Gracie, les téléportant à bord de notre vaisseau pour les emmener au XXIII^e siècle.

Elle ne voulait pas rester dans son époque. Et je m'en fichais. Cette fois, j'avais pu ramener l'ange du passé avec moi.

* * * * *

— En raison de certaines circonstances atténuantes, toutes les accusations sauf une sont sommairement abandonnées, déclara le président Roth.

Je me tenais aux côtés de Spock, McCoy, Scotty, Uhura, Chekov et Sulu devant le Conseil de la Fédération. La « circonstance atténuante », c'était que nous avions sauvé la planète.

Nous avions relâché les baleines dans la baie de San Francisco, et elles s'étaient immédiatement mises à communiquer avec la sonde. Et la sonde était partie, tout simplement. Et tout avait été réparé.

La seule accusation maintenue était la désobéissance aux ordres, et elle était dirigée uniquement contre moi. Ils pouvaient m'exclure de Starfleet pour cela. Je me voyais déjà redevenir civil ; je n'avais pas réussi à m'y faire auparavant, et maintenant j'étais encore plus vieux. L'idée me faisait peur ; la prison me semblait presque plus facile.

— James T. Kirk, dit Roth. C'est le jugement de ce conseil que vous soyez rétrogradé au rang de capitaine et qu'en conséquence de votre nouveau grade, il vous soit confié les fonctions pour lesquelles vous avez maintes fois démontré une aptitude inébranlable. Le commandement d'un vaisseau spatial.

Je souris. Je bouclais à nouveau le cycle, retournant à un vaisseau après une promotion. Starfleet avait décidé de me donner les moyens de continuer.

Je partis retrouver Gillian. J'étais enthousiaste à l'idée de lui faire découvrir mon monde. Mais à peine l'avais-je saluée qu'elle me disait déjà adieu.

Elle avait déjà été affectée à un vaisseau scientifique et avait hâte de commencer. Elle était beaucoup plus jeune que moi ; elle n'avait pas vraiment besoin de moi dans ce monde. Elle pouvait se débrouiller seule. Elle m'embrassa et s'enfuit. Je souris et pensai à Edith. J'eus l'impression d'avoir réécrit un morceau d'histoire : une jeune femme altruiste, qui voyait l'avenir mais n'appartenait pas à son époque, se retrouvait maintenant dans un lieu où elle pouvait briller. Un vide en moi s'était comblé.

Je retournai auprès de ma famille. Nous montâmes à bord de notre nouveau vaisseau. La navette d'approche nous y conduisit. C'était autrefois un vaisseau de classe Constitution appelé le Ti-Ho, mais on l'avait renommé Enterprise. Nous étions enfin rentrés chez nous, pour la dernière fois.

Chapitre XII

- Je crois que tu as mis Drusilla enceinte, dit McCoy.
- Il n'y a aucune preuve... répondis-je.
- Si, il y en a. On est en train de la regarder, dit-il.
- Chut ! fit un inconnu assis derrière nous.

Nous étions dans un cinéma, sur la Planète IV du Système 892, regardant des gens à l'écran jouer, eh bien... nous, l'équipage de l'Enterprise. C'était une expérience étrange ; les acteurs à l'écran me ressemblaient vaguement, ainsi que Spock et McCoy. Le film avait saisi beaucoup de détails sur Starfleet et la Fédération, ce qui semblait impossible. Le double de Spock avait même des oreilles pointues et des sourcils arqués.

Le monde sur lequel nous nous trouvions était un exemple frappant de la « Loi de développement parallèle planétaire » de Hodgkin.

Nous avions initialement visité la planète presque trente ans plus tôt et trouvé un Empire romain qui avait survécu jusqu'au XX^e siècle, luttant finalement avec la propagation du christianisme. Mon équipe d'atterrissement et moi avions à peine échappé avec nos vies, et la planète avait été classée « interdite » par Starfleet. Assez de temps avait passé, et il avait été décidé, par quelqu'un de l'Amirauté (un jeune amiral nommé John Van Robbins, que je n'avais jamais rencontré), que nous devrions y jeter un nouveau regard afin de déterminer s'il y avait eu une contamination résiduelle de notre visite.

Nous entrâmes en orbite et surveillâmes leurs transmissions radio et télévisées. Rien ne semblait hors de l'ordinaire. Connaissant leur société, je décidai qu'une équipe d'atterrissement déguisée valait le risque. McCoy, Chekov et moi revêtîmes des vêtements correspondant approximativement à l'année terrestre 1990, et nous nous téléportâmes dans une ville de taille moyenne.

Rome n'était pas tombée, bien que l'empereur actuel eût autorisé le christianisme à prospérer ; il était déjà la religion dominante de l'empire. Nous vîmes plusieurs exemples d'églises chrétiennes nichées entre des maisons et des commerces, et l'iconographie religieuse était omniprésente. Nous recueillîmes ce que nous pouvions comme informations et nous nous préparions à remonter à bord du vaisseau, lorsque McCoy remarqua une publicité sur le côté d'un véhicule de transport public, doté d'un moteur à combustion interne, que je crus être appelé un « bus ».

Nous eûmes à peine le temps de la lire avant que le bus ne s'éloigne, mais parmi les images, il y avait une photo claire d'un Vulcain. Je me tournai vers Chekov.

- As-tu entendu ce que ça disait ?

— "The Final Frontier ?" dit Chekov. C'était un titre.
— Je crois que c'est comme ça qu'ils faisaient la promotion des films, dit McCoy.
— Contamination ? dit Chekov.
— La dernière fois que nous étions ici, le gouvernement contrôlait très fermement l'information, dis-je. Notre mission sur cette planète, à l'époque, était de retrouver un vaisseau marchand disparu, le S.S. Beagle. Le vaisseau avait été détruit, mais certains membres de l'équipage avaient survécu sur la planète et s'étaient intégrés dans la société romaine. La publicité du film suggérait que nous devions faire un peu plus de recherches.

— Capitaine, dit Chekov, nous pourrions trouver quelque chose ici.

Il désignait une librairie : Cicero's Tomes. Nous entrâmes et trouvâmes rapidement une section consacrée à la culture populaire. McCoy sortit un ouvrage sur le sujet...

— La fabrication de "The Final Frontier", lus-je sur la couverture. Le premier chapitre contenait une courte biographie du réalisateur, nommé Eugenio. Il était né esclave, et dès son plus jeune âge, sa mère, qui s'appelait Drusilla, lui avait raconté des histoires à propos de son père.

— Oh oh, dit McCoy. Il lisait par-dessus mon épaule. Lui aussi avait reconnu le nom. Drusilla avait été l'esclave du proconsul qui nous avait capturés lors de notre première visite. Elle et moi avions été intimes.

— Mais ça n'a aucun sens, dis-je. Ce n'est pas comme si je lui avais raconté quoi que ce soit.

— Je crois qu'on devrait aller voir le film, dit Chekov.

Alors nous y allâmes. (J'achetai aussi le livre.) En voyant le film, nous remarquâmes que quelques spectateurs portaient ce qui semblait être des uniformes de Starfleet faits maison. McCoy avait une théorie là-dessus.

— Ce sont des fans, dit-il. Ils se déguisent comme toi.

De retour sur l'Enterprise, nous rapportâmes nos découvertes à Spock dans la salle de briefing. Le film avait reproduit beaucoup de détails exacts sur Starfleet et la Fédération, et sa représentation de moi, Spock et McCoy était saisissante. Spock émit l'hypothèse que Drusilla avait dû être plus attentive lorsqu'elle nous servait, tous les trois.

— Je suis assez sûr qu'elle n'a servi qu'un seul d'entre nous, dit McCoy, et je lui lançai un regard agacé. Je ne comprenais toujours pas comment ils avaient obtenu les détails de Starfleet et du reste de la galaxie.

— Je crois que j'ai la réponse, dit Chekov. Il avait le livre ouvert devant lui à une page de la fin. Sous un en-tête intitulé « Crédits », figurait une liste de personnes impliquées dans la réalisation du film. Chekov avait effectué quelques recoupements dans nos bases de données. Trois des noms listés comme « Consultants » correspondaient à des membres de l'équipage du Beagle.

— Donc cet esclave, Eugenio, dis-je, après avoir entendu quelques détails de sa mère, a recherché les survivants du Beagle, et ce sont eux qui ont complété le reste.

— Quelle était la nature du film ? demanda Spock.

— Cet Eugenio utilisait manifestement son film pour dire quelque chose au sujet de la religion, dit Chekov. L'Enterprise partait en mission vers le centre de la galaxie pour y trouver Dieu.

— C'est impossible, dit Spock. Le centre de la galaxie est un trou noir.

— Je croyais que tu allais dire, rétorqua McCoy, qu'il n'existe pas de Dieu.

— Je n'ai aucune preuve sur ce sujet, dit Spock, puis il souleva la question de savoir si cela constituait une violation de la Première Directive.

— Ce n'est qu'un film, Spock, dit McCoy. Je doute que cela ait des conséquences.

J'espérais que McCoy avait raison.

* * * * *

— Tu connais l'âge d'Uhura ? demandai-je à McCoy.

Nous étions dans mes quartiers, en train de partager un verre, comme nous aimions le faire.

— L'Enterprise a désormais les officiers supérieurs les plus âgés de toute la flotte ? répondit McCoy.

— Comment sais-tu ça ?

— Je me suis renseigné, dit-il. Nous avons trois capitaines. Avons-nous vraiment besoin de trois capitaines ?

Scotty avait le grade de capitaine, tout comme Spock et moi-même. C'était clairement un vaisseau « surchargé » en hauts gradés, mais personne ne voulait partir. Le dernier à l'avoir fait était Sulu, qui avait finalement obtenu le commandement de l'Excelsior trois ans plus tôt.

— Nous faisons notre travail, non ? dis-je.

— Qui se montre un peu sur la défensive ? répliqua-t-il, avec un sourire en coin.

Je suppose que c'était mon cas. Nous arrivions en fin de parcours ; notre mission s'achevait dans quatre mois, et les officiers supérieurs comme une grande partie de l'équipage avaient décidé de « se retirer » et de ne pas se réengager. C'était aussi bien. Ces derniers mois, nos missions n'avaient pas été cruciales ; nous étions devenus une vitrine. J'avais une réputation que Starfleet exploitait pour des raisons de sécurité. Les Klingons ne m'aimaient toujours pas, parce qu'ils me craignaient un peu aussi, ce qui, pour être honnête, me plaisait.

Le travail n'était pas difficile, et le vaisseau lui-même nous ressemblait beaucoup. Les vaisseaux de classe Baton Rouge avaient été retirés du service quarante ans auparavant, et désormais la classe Constitution avait fait son temps. Les vaisseaux de classe Excelsior prenaient la relève, et l'un d'eux portait déjà le nom d'« Enterprise » en construction. Celui-ci serait probablement désarmé dès que nous le quitterions.

La sonnerie de la porte retentit. C'était Spock.

— Je demande un congé prolongé, dit-il. Je suis requis sur Vulcain.

— Cela fait déjà sept ans ? Tu dois engendrer quelqu'un ? lança McCoy. Il

attrapa la bouteille de brandy saurien, mais je la pris avant lui.

— Ça suffit pour toi, dis-je.

— Lorsqu'ils atteignent un certain âge, les Vulcains sont épargnés par les turbulences du Pon Farr, dit Spock. Puis il se tourna vers moi. On m'a demandé de revenir.

Je lui demandai si tout allait bien, et Spock répondit qu'il ne le savait pas ; la raison de son rappel restait assez mystérieuse. J'ordonnai donc à la barre de mettre le cap sur Vulcain et dis à McCoy que nous ne serions plus que deux capitaines pendant un moment.

— Comment allons-nous survivre ? dit-il en riant.

Nous déposâmes Spock sur Vulcain, puis nous fûmes rapidement rappelés sur Terre. Il semblait que nous passerions nos trois derniers mois en cale sèche. C'était étrange de penser que tout cela touchait à sa fin. Je retournai dans mon ancien appartement. Il donnait sur l'Académie de Starfleet, et mon esprit revenait souvent à ces années-là. Un souvenir précis me rongeait, et je décidai que j'avais besoin de clore ce chapitre.

Lors d'un de mes jours de permission, je me rendis au centre pénitentiaire de Nouvelle-Zélande. Des criminels de toute la planète y vivaient et travaillaient sous surveillance, menant une vie encadrée. C'était une punition parce que ce n'était pas la liberté, mais ce n'était pas cruel non plus. Je me matérialisai dans un bâtiment administratif. L'employé derrière un bureau vérifia mon autorisation de sécurité et valida ma demande de visite d'un détenu. Un garde m'accompagna à l'extérieur, sur le terrain.

De vertes collines ondulées s'étendaient, où les détenus travaillaient à divers projets de construction. Le garde me conduisit dans une installation technique où plusieurs hommes et femmes s'affairaient sur un ordinateur antique. L'un d'eux me reconnut immédiatement.

Ben Finney était bien plus âgé et amaigri. En me voyant entrer, il s'excusa aussitôt auprès du groupe, vint vers moi et me salua discrètement. Il n'était pas hostile, juste réservé. Je lui demandai si nous pouvions marcher un peu. Nous déambulâmes dans les jardins luxuriants.

— Tu seras bientôt libéré, dis-je. As-tu des projets ?

— Jamie et sa femme vivent sur Bénécia ; elles m'ont proposé de m'accueillir chez elles. La femme de Ben, Naomi, était décédée plusieurs années auparavant. Je n'en parlai pas, mais je compris qu'ils n'étaient pas restés en contact.

— Si tu as besoin de quoi que ce soit, dis-je, fais-le-moi savoir.

Ben s'arrêta.

— Jim, dit-il, je te suis reconnaissant d'être venu. Je te suis reconnaissant de ton pardon. J'ai une maladie, et elle m'a conduit à faire du mal à beaucoup de gens. Mais je crois que ce que je veux dire, c'est que ce serait plus facile si je ne te revoyais plus.

— D'accord, répondis-je. Mais je voulais que tu saches que je ne crois pas que je serais devenu l'homme que je suis sans ton aide. Je voulais te remercier.

Ben acquiesça. Je pense que la douleur de ses propres actes l'empêchait d'accepter ma reconnaissance. Nous nous serrâmes la main et nous nous quittâmes.

J'étais heureux d'avoir pris le temps de le faire. Ma vie telle que je la connaissais allait bientôt s'achever.

Quelques semaines plus tard, j'étais seul dans le noir. Je ne savais pas depuis combien de temps j'étais enfermé dans la cellule du vaisseau klingon. Il n'y avait ni lumière, ni lit, ni toilettes. Le temps passait, je dormais un peu, puis me réveillais en panique, cherchant les murs, une porte, une trappe. Ils ne me donnaient ni nourriture ni eau. J'étais faible, désorienté. Assis dans l'obscurité, affamé, j'étais convaincu que j'allais vers mon exécution. J'avais beaucoup de temps pour réfléchir à la façon dont j'en étais arrivé là.

Le chancelier du Haut Conseil klingon était mort. Apparemment, tué par deux officiers de Starfleet qui s'étaient matérialisés à bord d'un vaisseau klingon depuis l'Enterprise et l'avaient abattu. Nous l'escortions vers la Terre pour une conférence de paix historique. Les Klingons l'avaient demandée ; ils étaient désespérés. Leur lune, Praxis, avait explosé.

Je me souvenais que lorsque je faisais partie du DSPPS, Cartwright avait mené des études approfondies sur Qo'noS, le monde natal klingon, et son unique satellite naturel, Praxis. Malgré l'étendue de l'Empire klingon, il restait très centralisé autour de leur planète-mère ; l'écrasante majorité des Klingons y vivaient. Leur seule lune, Praxis, avait été découverte des siècles plus tôt, lorsque les Klingons avaient commencé à explorer l'espace. Ses riches gisements minéraux avaient été considérés comme un don des dieux klingons. Selon les études stratégiques que j'avais lues, sans l'énergie fournie par cette lune, ils perdraient près de 80 % de leur puissance disponible.

Cela faisait partie du plan de Nogura, il y a des années, un plan que Cartwright avait poursuivi avec enthousiasme : fortifier nos frontières, les forçant à fortifier les leurs, dépensant un capital que nous savions qu'ils n'avaient pas. Cela semblait avoir fonctionné ; à présent, ils n'avaient pas les ressources pour faire face à cette catastrophe. S'ils ne pouvaient construire d'abris pour leur population, Qo'noS deviendrait inhabitable en moins de cinquante ans, et la plupart mourraient bien avant. Quand j'appris cela, je pensai : notre plus grand ennemi était sur le point d'être vaincu. La galaxie serait en sécurité.

Mais je ne savais rien de la mission de paix. C'était pour cela que Spock avait été rappelé sur Vulcain. Son père lui avait demandé d'agir en tant qu'envoyé spécial, et il avait entamé des négociations avec le leader klingon Gorkon afin de démanteler les défenses de nos frontières et d'aider les Klingons à s'intégrer dans la Fédération. Puis Spock m'avait informé, lors d'une réunion de l'Amirauté, qu'il avait volontairement offert l'Enterprise pour amener Gorkon sur Terre.

— Il existe un ancien proverbe vulcain : Seul Nixon pouvait aller en Chine, dit Spock, pour s'expliquer. Je n'avais aucune idée de ce que cela signifiait.

J'étais furieux. Il savait ce que je ressentais pour les Klingons, ce qu'ils m'avaient fait, à moi, à David. Je n'avais aucun intérêt à les aider, ni à les voir entrer

dans l'espace de la Fédération.

— Ils meurent, dit Spock.

— Qu'ils meurent, répondis-je. Et je le pensais. Ils ne me manqueraient pas, et, à mes yeux, la galaxie non plus.

Mais ensuite, je rencontrais Gorkon.

Nous rejoignîmes son vaisseau et l'invitâmes à dîner. Il fut une surprise. Il ne ressemblait pas aux Klingons habituels. Un homme de mon âge environ, cultivé, civilisé, avec une barbe et une allure évoquant l'ancien président américain Abraham Lincoln. Avant de partir, il me dit calmement que notre génération aurait le plus de mal à vivre dans une société d'après-guerre. Sa sagesse m'avait échappé sur le moment, mais plus maintenant.

Moins d'une heure plus tard, il était mort. McCoy et moi nous étions téléportés pour l'aider, mais le docteur était soit trop ivre, soit trop peu expérimenté avec l'anatomie klingonne, ou les deux, pour empêcher sa mort. Nous fûmes arrêtés, enchaînés et jetés dans ces cellules obscures et séparées. Je savais que j'étais accusé à tort du meurtre. Et le problème, c'est que j'étais un suspect idéal : j'avais les moyens, le mobile et l'opportunité.

Le temps passa. L'obscurité me faisait halluciner. Je crus voir des orbes ou des bulles lumineuses, mais en mettant ma main devant mon visage, elle ne bloquait rien ; c'était la vraie obscurité. Je finis par croire que j'étais déjà mort ; j'avais envie de hurler, juste pour savoir que j'étais encore vivant. Mais je ne le fis pas ; je ne voulais pas donner cette satisfaction à mes geôliers. Je frappai le mur jusqu'à me faire saigner, puis portai ma main à ma bouche. Je sentis le goût du sang. Je perdais le sens du temps et de moi-même. Peut-être que la guerre avait déjà commencé. Des milliards mourraient à cause de moi. Ils ouvriraient la porte et me fusilleraient. Il n'y avait aucun espoir.

Et puis je le sentis, dans mon dos. Mes pensées étaient confuses. Qu'était-ce ? Un insecte ? Non, cela ne bougeait pas. Puis je me rappelai. Spock avait posé sa main sur mon épaule avant que je ne quitte la passerelle de l'Enterprise pour le vaisseau klingon. J'avais cru qu'il me tapotait le dos de façon inhabituelle pour me souhaiter bonne chance, mais en réalité, il avait placé quelque chose là. Je sus immédiatement ce que c'était : un patch viridien. Une petite merveille technologique qui permettait aux capteurs de l'Enterprise de me localiser à plus de vingt années-lumière. Aussi en colère que j'étais contre Spock de m'avoir entraîné là-dedans, il veillait encore sur moi. Je caressai doucement le patch. Je souris ; j'avais l'impression qu'il était dans la pièce avec moi. Il allait me sauver.

Peu après, la porte s'ouvrit et la lumière inonda la cellule. Je plissai les yeux alors que deux gardes me saisirent. J'ouvris les yeux de force sous l'éclat et vis McCoy traîné avec moi.

— Bones, dis-je. Ça va ?

— Pas du tout, répondit-il.

Ils nous conduisirent jusqu'au téléporteur et nous transportèrent dans une autre prison. (Nous étions sur Qo'noS, mais nous n'eûmes pas droit à une visite.) Les

gardes nous jetèrent dans une cellule, cette fois ensemble. Elle avait au moins des toilettes, et ils nous donnèrent la patte d'un animal klingon mort, que nous dévorâmes tous les deux. J'allais parler du patch viridien à McCoy, puis je me ravisai ; la cellule pouvait être sur écoute.

Quelques heures plus tard, un Klingon plus jeune, vêtu d'une robe militaire, entra. Il se présenta comme le colonel Worf, chargé de nous représenter à notre procès.

— Je connais les faits de votre affaire, dit-il, mais nous devons les revoir pour être sûrs que rien d'important n'a été omis. Première question : pourquoi avez-vous tué le chancelier ? (Cela me rappela l'exemple fameux de la « question piège » de l'ancienne Terre : « Avez-vous cessé de battre votre femme ? »)

Nous insistâmes sur le fait que nous n'avions pas tué Gorkon. Nous détaillâmes avec précision ce qui s'était passé de notre point de vue. Worf était un autre Klingon qui me surprit ; il nous crut. Il dit qu'il ne pensait pas que des humains planifieraient soigneusement un assassinat pour ensuite se téléporter aussitôt dans les griffes de l'ennemi.

Le procès eut lieu dans une grande salle, avec des centaines de Klingons hurlant pour réclamer nos têtes. Les preuves s'accumulaient contre nous, et ma réputation de haine envers les Klingons était bien connue. Mais au cas où le juge ne serait pas convaincu, ils passèrent un extrait de mon journal de bord :

— Je n'ai jamais fait confiance aux Klingons, et je ne leur ferai jamais confiance. Je ne leur pardonnerai jamais la mort de mon fils.

Je ne pouvais nier que c'étaient bien mes paroles. Mais je compris à cet instant que je n'étais pas seulement piégé par les Klingons. J'avais enregistré cela quelques jours plus tôt ; seul un membre de Starfleet, un membre de mon équipage, aurait pu récupérer cet extrait de journal.

Mon propre peuple faisait partie de ce complot. Aussi en colère que j'étais contre les Klingons, cela m'avait aveuglé face à des ennemis bien plus proches. Et j'avais été un complice involontaire.

J'avais supposé que Gorkon mentait, qu'il ne voulait pas la paix ; je n'arrivais pas à imaginer un Klingon cherchant les mêmes choses que moi. Et j'aurais laissé tout son peuple mourir plutôt que d'aider. La mort de David s'était infectée en moi, et je ne voulais pas guérir. Il était plus facile de haïr et de blâmer. Je comprenais les conspirateurs.

McCoy et moi fûmes bien sûr reconnus coupables, mais grâce à la défense fougueuse de Worf, notre condamnation à mort fut commuée en prison à vie sur Rura Penthe, la planète pénitentiaire glacée de l'espace klingon. Grâce au patch viridien, Spock put nous en tirer, et nous débusquâmes ensuite les conspirateurs. Leur chef était Cartwright.

Je l'arrêtai et le mis au cachot à bord de l'Enterprise. J'avais l'intention de le ramener personnellement pour qu'il soit jugé. Je voulais aussi lui parler. Au début de notre voyage vers la Terre, j'allai le voir dans sa cellule. Il me regarda droit dans les yeux ; il ne regrettait pas ce qu'il avait fait.

— J'essayais de nous protéger, dit-il. Il utilisait l'excuse dont les hommes s'étaient servis pendant des siècles : la guerre est nécessaire pour la sécurité. Je voulais des détails sur la conspiration. Je savais qu'elle impliquait plusieurs Klingons haut placés ainsi que l'ambassadeur romulien. Tous voulaient la même chose : le même équilibre des pouvoirs et les mêmes frontières qui maintenaient la galaxie telle qu'elle était.

Cartwright ne me donna pas beaucoup de détails et s'excusa de m'avoir fait emprisonner. Mais il estimait que les conséquences étaient trop grandes.

— Ce sont des animaux, dit-il. Nous ne pouvons pas vivre avec eux.

Quelques jours plus tôt, j'aurais pu être d'accord. Mais maintenant, je pris grand plaisir à lui faire remarquer quelque chose qu'il n'avait pas vu.

— Lance, ne comprends-tu pas ? Tu viens de prouver que nous pouvons vivre avec eux. Tu hais les Klingons plus que quiconque, et pourtant ta conspiration a prouvé que, lorsque Klingons et humains ont un but commun, ils travaillent parfaitement bien ensemble.

Je me souviendrai de son expression toute ma vie.

Je retournai sur la passerelle et regardai autour de moi mes vieux amis : Spock, McCoy, Uhura, Chekov. Nous avions tous été menés au bord d'un holocauste qui aurait coûté des milliards de vies, par une bande de vieillards dont la peur de la mort les poussait à rechercher une sécurité impossible. Des hommes comme moi, qui avaient grandi en haïssant les Klingons et ne savaient pas qu'il y avait une autre voie. Des hommes qui s'étaient habitués à être le cercle restreint de l'armée d'une démocratie, pensant savoir mieux que les autres et privant le reste d'entre nous de notre droit à décider. Je l'avais constaté de mes propres yeux en travaillant avec Nogura. Et maintenant, mes contemporains et moi, dans les hautes sphères de Starfleet, avions failli passer à côté. « Le prix de la liberté, écrivait le patriote américain Thomas Jefferson, c'est une vigilance éternelle. » Nous avions besoin que la génération suivante prenne la relève pour monter la garde.

Il était temps pour moi de partir.

Nous ramenâmes l'Enterprise à la maison, encore une fois. Ou peut-être que c'est l'Enterprise qui nous ramena chez nous — difficile de dire. En entrant en orbite terrestre, nous passâmes devant une cale sèche spatiale, où le prochain Enterprise se tenait, presque achevé. C'était véritablement la fin de mon ère en tant que capitaine de ce vaisseau ; je ne savais même pas qui en prendrait la relève. Je dis au revoir à mes amis, certain que je les reverrais tous bientôt.

Comme je le faisais d'ordinaire après un long voyage dans l'espace, je retournai en Iowa. Mon père était là, et nous nous assîmes sur le porche, sur une paire de chaises à bascule anciennes. Maman était repartie à un colloque, cette fois sur Andoria. Mon père avait dépassé les quatre-vingts ans ; grand, trapu, encore vigoureux. Il me demanda ce que j'allais faire maintenant. Je répondis que je n'en étais pas sûr. Je pensai au fait que je n'avais rien à quoi revenir : ni épouse, ni enfants, ni foyer que j'aurais construit de mes mains. Je regardai mon père : j'y voyais une part de moi, mais aussi mon opposé. Il avait tout ce qui me manquait, et j'avais beaucoup de

ce qu'il avait abandonné.

— Papa, dis-je, as-tu regretté d'avoir abandonné ta carrière ? Il prit un long moment.

— Je ne sais pas, dit-il. J'ai pris une décision. Mon père n'était jamais à la maison ; je voulais que toi et Sam sachiez que je serais toujours là. Je ne sais pas si c'était un bon choix, ou le bon choix ; c'était simplement mon choix.

Nous parlâmes encore un moment, puis nous vîmes un officier de Starfleet remonter l'allée vers notre maison. C'était Peter, désormais dans la trentaine. Papa dit qu'il avait appris que je venais et avait décidé de prendre une courte permission planétaire. Il avait reçu une nouvelle affectation : le commandement du vaisseau Challenger. Je me levai pour l'accueillir, et il me serra dans ses bras.

— Ravi de te voir, Oncle Jim, dit-il. Je pris un recul et considérai ses nouveaux insignes de grade.

— Ravi de te voir aussi, capitaine Kirk, dis-je.

* * * * *

C'était il y a plusieurs mois. Lorsque j'ai annoncé ma retraite de Starfleet, un historien de Memory Alpha m'a contacté. Il me demandait s'il pouvait collaborer avec moi à mon autobiographie. N'ayant aucun autre projet à l'horizon, j'ai accepté. Je suis assis à présent, l'ouvrage achevé.

Demain, on baptise ce nouvel Enterprise. Je serai présent, mais il y aura un autre capitaine dans le fauteuil de commandement. Je suppose que ce voyage à travers mes souvenirs m'a fait réaliser que je m'étais peut-être retiré trop tôt, car tant que je siégeais dans ce fauteuil, je me sentais pertinent. J'ai quelque regret de n'avoir jamais su briser le cycle de ma vie, de n'avoir pas trouvé ma raison d'être ailleurs qu'à Starfleet. Je suppose que cela me rend semblable à beaucoup d'autres, qui ne savent pas vraiment comment changer.

Mon collaborateur, en lisant une première version, a noté qu'il était surpris que je ne mentionne aucune des décos que j'ai reçues de Starfleet, et j'ai dû m'interroger là-dessus. J'ai compris que les médailles que je possède me rappellent mes victoires — et c'est bien là le problème. Le duc de Wellington a dit : « Rien, si ce n'est une bataille perdue, ne peut être moitié aussi mélancolique qu'une bataille gagnée. » Trop de gens sont morts pour que je gagne ces médailles. Et toutes ces victoires, je suppose, m'ont rendu difficile le lien avec les autres, la construction de relations et d'une vie. Je retournais sans cesse à mon rôle de capitaine. Dans ce fauteuil, j'avais l'impression d'accomplir beaucoup ; il me semblait aider plus de personnes que je n'en blessais. J'espère que c'est vrai.

Même maintenant, en écrivant ces lignes, cela ne ressemble pas à une fin. Je réalise que soixante ans, ce n'est pas si vieux. Starfleet ne veut peut-être plus de moi, mais je pourrais peut-être obtenir un vaisseau désarmé. Je pourrais le remplir de gens comme moi, qui veulent encore aider mais ont été mis à la retraite. Nous pourrions fixer nos propres missions, aider où nous le pouvons, essayer de rester à

l'écart des ennuis. Mais aussi nous attirer quelques ennuis.

Je ris. Le cycle, il recommence. Je n'en ai pas fini avec la Galaxie, je ne suis pas prêt à m'éloigner du commandement. J'en veux encore.

Mais après tout, qui n'en veut pas ?

Postface par Spock de Vulcain

JAMES T. KIRK FUT DÉCLARÉ TUÉ AU COMBAT peu de temps après avoir terminé ce manuscrit. Il se trouvait à bord du nouvel Enterprise et aida à le sauver de la destruction. Le rapport indiqua qu'il avait été projeté hors du vaisseau lorsque la coque fut rompue. Son corps ne fut jamais retrouvé.

Mais il n'est pas mort.

Je justifierai cette affirmation dans un instant. D'abord, je tiens à relever certaines failles de logique dans son manuscrit. Il se demande s'il a aidé plus de gens qu'il n'en a blessés. Or, il s'agit d'un fait objectif : grâce à ses efforts, quatre guerres interespèces majeures furent évitées. Les milliards d'innocents dont la vie fut sauvée par ses actions surpassent de très loin ceux qui périrent de sa main. Sans même compter toutes les découvertes réalisées par les vaisseaux sous son commandement, qui ont depuis amélioré la qualité de vie de tous les citoyens de la Galaxie.

Il exprime de nombreux regrets de n'avoir pas eu de famille à lui. De mon propre point de vue, James Kirk m'a poussé à accepter mon humanité et, par extension, à m'accepter moi-même dans mon intégralité. J'ai appris de lui beaucoup de choses, en particulier l'art de plaisanter, et j'ai toujours ressenti son regard attentif sur moi. Je sais que je n'étais pas le seul membre d'équipage à ressentir cela. Il était notre père et, bien que cela viole ma philosophie de le dire ainsi, nous l'aimions pour cela. Ses enfants sont les membres d'équipage qui l'ont vénétré et portent maintenant son héritage jusqu'aux confins de l'espace connu. Sa famille vit encore.

De plus, son œuvre et ses accomplissements font de lui l'un des plus grands hommes ayant jamais vécu. C'est un fait objectif ; en tant que Vulcain, je suis incapable d'hyperbole.

Mais son histoire n'est pas terminée car, comme je l'ai dit plus tôt, il n'est pas mort.

Ce n'est pas la première fois que j'affirme cela, et beaucoup croient que je n'ai aucune preuve, que je cède au besoin de « pensée magique » de ma moitié humaine.

Il n'en est rien. Je le sais logiquement ; c'est en fait ma moitié vulcaine qui détient la preuve.

L'un des effets de la capacité de fusion mentale de mon peuple est une connexion permanente entre l'esprit du Vulcain initiant la fusion et celui du sujet. D'instant en instant, je n'ai qu'une conscience vague de ces connexions ; notre discipline mentale les maintient compartimentées, à l'écart de nos pensées quotidiennes.

Mais une chose est certaine : nous savons toujours quand une connexion se

rompt, quand quelqu'un meurt.

Au fil des années, j'ai éprouvé la mort de la Horta sur Janus IV, celle du docteur Simon Van Gelder, et celle de Gracie la baleine. L'expérience ressemble à un bâtiment dont les fenêtres sont illuminées la nuit. Et soudain, une lumière s'éteint. Vous savez de qui il s'agit ; vous ressentez leur absence.

J'ai fusionné mentalement avec James T. Kirk à plusieurs reprises au cours de sa vie. Sa lumière brille encore. Il demeure dans les recoins de mon esprit. Parfois, j'essaie de me concentrer sur lui, de déterminer où il se trouve. Je ne crois pas qu'il le sache lui-même, mais je peux percevoir son état émotionnel. Où qu'il soit, il est heureux.

Je ne crois pas en une vie après la mort, mais je laisserai ma moitié humaine s'adonner à un peu de pensée magique.

Il reviendra.

F I N